

A LA MÊME LIBRAIRIE

DOM GUÉRANGER

L'Année Liturgique

15 volumes

Se vendant séparément

Format paroissien, édition in-32, rouge et noir, le volume	3 75
Format bibliothèque, édition in-12, le volume . .	3 75

(PROSPECTUS SPÉCIAL FRANCO)

Bibliothèque Bénédictine

- Ouvrages de l'Abbaye de Solesmes ;
Œuvres du Révérendissime Père Dom CABROL,
abbé de Farnborough ;
Œuvres du Révérendissime Père Dom GUÉPIN,
abbé de Silos.
-

(PROSPECTUS SPÉCIAL FRANCO)

L'Année Chrétienne

PAR

Le Chanoine ARISTIDE BOULOUMOY

Vicaire Général honoraire
Archiprêtre de la Cathédrale de Valence

II

De la Trinité à l'Avent



LIBRAIRIE H. OUDIN

Paris-Poitiers



Lombard Jean

L'ANNÉE CHRÉTIENNE

Tome II



L'Année chrétienne

PAR

Le Chanoine A. BOULOUMOY

VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE

ARCHIPRÊTRE DE LA CATHÉDRALE DE VALENCE

Tome II

DE LA TRINITÉ A L'AVENT



Valence ☺☺

Auguste VERCELIN, Libraire-Editeur
☺☺ 10, rue Saunière



T E M P S

APRÈS

LA PENTECÔTE



L'ANNÉE CHRÉTIENNE

TEMPS APRÈS LA PENTECÔTE

Le Temps qui suit la Pentecôte est la période la plus étendue de l'Année chrétienne. Il va de la Trinité à l'Avent. Ce temps est la figure de l'Eglise, conduite par l'Esprit-Saint, marchant à la conquête des âmes, qu'elle a reçue la mission de sanctifier et de sauver.

NOMBREUSES et très consolantes sont, ici encore, les fêtes qui servent au chrétien de halte dans sa course vers la patrie bienheureuse.

C'est d'abord, après la mystérieuse Trinité, la solennité du Très-Saint Sacrement, que le peuple appelle la Fête-Dieu. Quel bonheur quand on peut voir sortir de son Tabernacle et parcourir les rues de la cité, les riants sentiers de la campagne, Jésus-Hostie, le Roi pacifique, qui trouve ses délices à visiter son peuple !

Comme continuation de ce beau triomphe, vient la fête du Coeur adorable de Jésus ; puis celle des glorieux Apôtres Pierre, le Chef de l'Eglise, et Paul, le Docteur

des nations. De là, à travers une longue théorie de saints, on arrive à l'Assomption de Marie, où le couronnement de notre Mère du ciel excite dans nos âmes une si vive allégresse.

Est-il sentiments comparables à ceux que font naître à leur tour la Toussaint et le Jour des Morts, fêtes de la grande famille : triomphateurs du ciel, combattants de la terre et captifs du purgatoire ? Non, rien n'approche de la joie, des consolations et des espérances que nous mettent au cœur les douces commémorations instituées par l'Eglise catholique. Tout y est en harmonie parfaite avec les aspirations de la nature.

Les dimanches compris dans cette longue période s'appellent *Dimanches après la Pentecôte*. Lorsqu'il n'y a ni fête du rite double ni Octave, l'Eglise emploie, en ces dimanches, comme dans ceux après l'Epiphanie, la couleur verte, symbole d'espérance.

Travaillons, pour sanctifier ce Temps, à nous rendre de plus en plus semblables au modèle de la sainteté, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Marchons vaillamment à sa suite, chargés de notre croix. C'est le moyen d'arriver au royaume céleste.

TRÈS SAINTE TRINITÉ

Nos solennités chrétiennes, en général, ont pour but de rappeler un fait, un événement de la religion : la naissance de Jésus-Christ, sa résurrection, etc., ou de mettre sous nos yeux les exemples de ces nobles héros que nous appelons les Saints.

Mais celle qui se célèbre le premier dimanche après la Pentecôte, la fête de la *Très Sainte et indivisible Trinité*, comme la désigne le Martyrologue romain, s'adresse directement à Dieu lui-même. Elle a été instituée pour rendre un solennel hommage aux trois personnes divines : Père, Fils et Saint-Esprit, parfaitement distinctes entre elles et existant de toute éternité dans une seule et même nature. C'est peut-être parce qu'elle ne s'imposait pas comme expression d'un souvenir, que cette fête ne remonte qu'à une époque relativement peu reculée. Essayons de suivre les développements du culte rendu dans l'Eglise à l'adorable Trinité.

Au VIII^e siècle, Alcuin, le savant précepteur de Charlemagne, compose une messe votive de la Sainte Trinité. En 920, la fête elle-même est inaugurée à Liège par Etienne, évêque de cette ville. — Ce n'est qu'à partir du pontificat d'Urbain VIII (1623-44) que l'institution des nouvelles fêtes est exclusivement réservée au Saint-Siège. — Le concile de Séligenstadt l'adopte pour l'Allemagne en 1022. Elle figure sur l'Ordinaire de Cluny en 1091. Au siècle suivant, saint Thomas de

Cantorbéry l'introduit dans sa ville épiscopale, en mémoire de son sacre, qui eut lieu ce jour-là. Dans le courant du XIII^e siècle, bon nombre d'églises en France, célèbrent la Sainte Trinité soit le premier, soit le dernier dimanche après la Pentecôte ; plusieurs même la solennisent à chacune de ces deux dates.

Enfin le pape Jean XXII (1316-34) inscrit officiellement la fête de la Très Sainte Trinité au calendrier romain et l'étend à tous les diocèses.

Il convient de mentionner ici un ordre religieux célèbre fondé en 1197, sous le vocable de la *Sainte Trinité pour la rédemption des captifs*, par deux français : saint Jean de Matha et saint Félix de Valois. Les *Religieuses Trinitaires* fondées vers la même époque, furent appelées en 1685 à Valence, en Dauphiné, par M^{sr} Daniel de Cosnac, évêque de cette ville. En 1810, cette communauté devint la Maison-Mère de la nombreuse congrégation actuelle.

En présence de l'ineffable mystère de la Trinité, l'âme ne peut que s'écrier avec l'Apôtre, dans l'épître du jour : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! » (1). En effet, loin de pouvoir sonder cet abîme, la raison humaine, réduite à ses seules lumières, est impuissante même à connaître l'existence de la Sainte Trinité. C'est ce que démontre avec sa précision ordinaire saint Thomas d'Aquin : « Notre raison, dit-il, connaît Dieu en le considérant comme la cause première des créatures, le

(1) *Rom.*, XI, 33.

principe de tout ce qui existe ; or la vertu créatrice étant commune à la Trinité tout entière, appartient à la nature divine et, par conséquent, n'implique pas nécessairement l'idée de la distinction des personnes » (1).

Mais voici que le Fils de Dieu nous révèle lui-même le divin mystère insinué seulement dans l'Ancien Testament : « Allez, dit-il, à ses apôtres, enseignez toutes les nations, les baptisant *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* » (2). C'est clair, c'est explicite. Ajoutons avec le symbole de saint Athanase : « La foi catholique consiste à révéler un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes, ni diviser la substance. Car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais la divinité du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, est une ; la gloire égale, la majesté coéternelle ». Trois personnes, un seul Dieu : là est le mystère. Fils soumis, je m'incline et j'adore.

Cette foi en la Trinité sainte, l'Eglise la professe constamment dans sa Liturgie. On sait avec quel amour, depuis bien des siècles, elle ramène à la fin de chaque psaume l'acte de louange si connu : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit....* ; avec quelle attention elle termine habituellement ses Oraisons et ses Hymnes par l'invocation des trois augustes Personnes. En outre, avant de verser l'eau du baptême sur le front d'un enfant, elle lui demande expressément s'il croit au

(1) *Somme, I. P. Q., XXXII, a. 1.*

(2) *S. MATTH., XXVIII, 19.*

Père, au Fils et à l'Esprit-Saint. Elle veut que le *Signe de la croix* et la formule sacrée qui l'accompagne soient pour ce fils d'Adam, devenu le frère du Christ, une profession sans cesse renouvelée de sa croyance au mystère fondamental de la religion. Enfin, quand le voyageur d'ici-bas sera parvenu au soir de la vie, sa voix maternelle lui donnera ainsi le signal du départ : « Sors de ce monde, âme chrétienne au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom du Saint-Esprit, qui a répandu en toi ses dons.... » (1) Quel congé et de quelles espérances il est suivi !

Les Analogies de la Trinité dans les créatures.

Pour éclairer notre marche dans la présente étude, il nous faut demander à saint Thomas quelques-uns de ses angéliques rayons.

« Y a-t-il dans les créatures une trace, une empreinte de la Trinité » (2) ? Telle est la question que s'adresse l'illustre docteur, et à laquelle, sans s'arrêter aux prétextes qui tendraient à conclure pour la négative, il répond hardiment avec saint Augustin qu'en effet toute créature présente un vestige symbolique de la Trinité divine.

(1) *Rituel romain.*

(2) *Somme théologique, I. P., Q. XLV, a. 7.*

Pour expliquer sa pensée, saint Thomas dit que tout effet représente sa cause au moins d'une certaine manière. Mais cette représentation revêt des formes très diverses, que l'on peut rapporter à deux grandes catégories. Tantôt la cause ne laisse subsister sur l'effet qu'elle a produit qu'une trace, une empreinte ; c'est ce que l'on appelle représentation par *vestige*. — Ainsi l'habitant du désert distingue, aux traces qu'il remarque sur le sable, le passage d'un homme ou d'un animal. — Tantôt la cause imprime sur son effet une sorte de ressemblance : c'est la représentation par *image*. — Ainsi on reconnaît souvent les traits du père sur la physionomie du fils. — Dans les créatures raisonnables, poursuit l'Ange de l'Ecole, la Trinité se trouve représentée sous la forme de l'image, et, dans les autres créatures, on rencontre d'elle au moins des vestiges.

I. Pour nous éllever du moins parfait au plus parfait, considérons d'abord le monde visible. C'est chose absolument frappante de voir le rôle que joue, dans la création matérielle, le nombre auquel l'humanité religieuse a voué une sorte de culte et qu'elle a toujours regardé comme le nombre parfait, le nombre *trois*.

Sous quelque forme qu'elle se présente et quelque réduite que soit son étendue, la matière a trois dimensions : la longueur, la largeur et la profondeur. Elle a également trois états : l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux.

Le temps, qui est la mesure de la durée des êtres, a aussi trois parties : le passé, le présent et l'avenir.

Le monde terrestre est divisé en trois règnes : le

règne minéral, le règne végétal et le règne animal, et ces trois éléments se fondent dans une vivante unité.

Dans le règne végétal, prenons l'arbre en particulier. Il a trois parties constitutives : les racines, le tronc et les branches : parties tout à fait distinctes, mais vivant de la même sève et ne formant qu'un seul et même arbre.

A son tour, la branche produit trois choses qui viennent d'un même principe : des feuilles, des fleurs et des fruits.

Portons plus haut nos considérations. Pourquoi tous les peuples, ou à peu près, ont-ils coutume de représenter la divinité par le triangle ? N'est-ce pas parce que c'est une figure où trois choses n'en font qu'une ?

Et la sphère n'est-elle pas, elle aussi, à la fois une et trine, puisqu'elle comprend un centre, une circonference et un rayon ? De là le mot de Pascal ne craignant pas de nommer Dieu, après un philosophe grec, une sphère « dont le centre est partout et la circonference nulle part ».

Consultons la physique. Il y a trois agents principaux : la lumière, la chaleur et l'électricité. Trois choses sont à considérer dans le levier : le point d'appui, la puissance et la résistance. Dans une flamme, quelle qu'elle soit, il y a aussi trois choses distinctes et inseparables : la substance même de la flamme, sa clarté et sa chaleur.

Puisque nous parlons de la lumière, écoutons comment Chateaubriand explique le symbole de la Trinité que nous offre l'astre du jour :

« Tandis que vous examinez ce soleil qui se plonge

sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore. Par quelle inconcevable magie le vieil astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée dans les voiles blanchissantes de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau ; car, en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-puissance de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité » (1).

Ne ramenons pas nos regards vers la terre avant d'avoir observé encore cet arc merveilleux qui se dessine élégamment sur les nuages. L'arc-en-ciel dit aussi à sa manière la gloire de la Trinité, car les sept couleurs dont il se compose se réduisent à trois couleurs primitives : le rouge, le jaune et le bleu, dont la combinaison sert à former les quatre autres.

La musique chante également l'unité dans la trinité, car trois notes appuient toute la gamme et forment l'accord parfait : la tonique, la tierce et la quinte. N'y a-t-il pas là comme un écho du cantique dont les anges font sans cesse retentir la céleste Jérusalem en l'honneur des trois personnes divines : « Saint, saint, saint, est le Seigneur, Dieu des armées » ?

(1) *Génie du christianisme*, 1^{re} P., I. V, ch. II.

Nous n'avons pas la prétention d'épuiser les figures de la Trinité répandues sur le monde des corps. Nos lecteurs peuvent continuer eux-mêmes cette intéressante excursion. Ils comprendront mieux ainsi par expérience la parole de saint Paul : « Les choses invisibles de Dieu nous sont rendues saisissables et intelligibles par le moyen des êtres créés » (1).

Combien grandira encore notre admiration en contemplant l'image de la Trinité dans le monde des esprits.

II. Après avoir tiré du néant l'univers et les merveilles qu'il renferme, Dieu sembla tenir un mystérieux conseil : « Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance... Et il créa l'homme à son image... Il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé » (2). David pourra donc chanter un jour en toute vérité : « Seigneur, la lumière de votre visage est gravée sur nous » (3).

La ressemblance divine est imprimée dans les facultés intimes de l'homme, c'est-à-dire dans les puissances de son âme. Ecouteons Bossuet : « Elle (l'image de la Trinité) reluit magnifiquement dans la créature raisonnable : semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour ; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter sans lui ôter tout » (4).

(1) *Rom.*, I, 20.

(2) *Gen.*, I, 26, et II, 7.

(3) *Ps.*, IV, 7.

(4) *Elévarions sur les Mystères*, IV^e Semaine, 7^e élév.

Bien avant l'évêque de Meaux, saint Augustin avait dit : « Il y a dans l'homme une image de la Trinité : il se connaît et il s'aime ; son esprit produit cette connaissance et cet amour, et ces trois choses : l'esprit, la connaissance et l'amour ne font qu'une seule et même substance » (1).

Le même saint docteur revient à plusieurs reprises et avec complaisance sur la division des facultés de l'âme assez admise de son temps : la mémoire, l'intelligence et la volonté ; « trois choses, dit-il, qui constituent une même vie, une même âme, une même substance » (2).

Parmi ces facultés, prenons l'intelligence et considérons ses opérations. Elle en a trois : l'idée, le jugement, le raisonnement, et chacune d'elles reproduit à son tour l'image de la Trinité.

L'idée ou la conception de l'esprit suppose nécessairement un sujet qui voit, un objet qui est vu et un rapport entre l'un et l'autre. Tout jugement suppose aussi trois termes indispensables : le sujet, le verbe et l'attribut, et ces trois termes, quoique très distincts, ne forment qu'un seul jugement. Tout raisonnement humain comprend trois propositions, dont la dernière procède des deux autres : la majeure, la mineure et la conclusion.

Si de l'individu nous remontons à la famille, nous trouvons, là encore, une vivante image de la sainte Trinité dans le père, la mère et l'enfant.

(1) *De Trinit.*, l. IX, c. XII, n. 18.

(2) *Ibid.*, l. X, c. XI, n. 18.

La société, qui est l'ensemble des familles, nous apparaît aussi composée de trois éléments constitutifs : l'autorité, le ministre, le sujet ; l'autorité, qui est comme le centre de la vie sociale ; le sujet, qui est comme le fils, et le ministre, médiateur entre l'un et l'autre.

Dans le ciel, quels rayons ne projettent pas sur les pures intelligences l'adorable Trinité ? On sait, en effet, que les anges sont divisés en trois hiérarchies, dont chacune comprend trois chœurs parfaitement distincts, correspondant aux divers ministères qui leur sont confiés : Séraphins, Chérubins, Trônes ; Dominations, Vertus, Puissances ; Principautés, Archanges, Anges.

Mais pour ne pas nous borner à des considérations purement spéculatives ; pour que la vue des images nombreuses de l'auguste Trinité qui resplendissent en nous ne demeure pas un spectacle stérile, montrons dans une dernière analogie la règle de notre destinée et les conditions de notre bonheur. Il y a trois idées vers lesquelles la vie de l'homme n'est qu'une perpétuelle aspiration : le vrai, le beau et le bien. Le vrai attire notre intelligence, le beau excite et ravit notre sensibilité, le bien appelle à lui notre volonté comme à son terme.

Or Dieu est la vérité absolue, la beauté parfaite, le bien infini. Ces trois choses ne font qu'un avec lui ; c'est là son être, sa perfection, sa vie. Nous attacher au vrai, au beau et au bien, c'est-à-dire à Dieu, voilà donc pour nous aussi la vie, la joie, la félicité dès ici-bas.

Terminons avec Bossuet disant de l'homme : « Heureuse créature, encore un coup, si elle sait conserver

son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence, où se va noyer ton amour ? Hélas ! hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine » (1).

FÊTE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT

Dieu, qui a coutume d'employer les instruments les plus faibles pour accomplir les plus grands desseins, voulut se servir, pour procurer l'institution de la solennité du Très-Saint-Sacrement, d'une humble religieuse hospitalière de Belgique, la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon, près Liège (2).

Notre-Seigneur lui-même, dans une vision symbolique, fit comprendre à cette sainte fille qu'il y avait une lacune au Cycle de l'année chrétienne, et la chargea de provoquer la célébration d'une fête spéciale en l'honneur de son Corps sacré, réellement présent dans l'Eucharistie. C'était en 1208.

Avec plus de raison encore que le prophète, Julienne aurait pu répondre : « Ah ! Seigneur, je ne sais pas parler, je ne suis qu'une enfant » (3). De fait, elle resta vingt ans, cette timide vierge, sans oser parler de la communication qu'elle avait reçue. Elle s'en ouvrit enfin à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liège, qui fit examiner la question. Sur l'avis favora-

(1) Loco cit.

(2) BOLLAND., édit. Palmé, avril, t. I, p. 457-475.

(3) JÉRÉMIE, I, 6.

ble des docteurs en théologie, l'évêque de Liège, Robert de Torote, décréta que chaque année on célébrerait, dans son diocèse, la fête du *Corpus Domini* le jeudi après la Trinité (1246).

Mais l'enfer suscita des entraves à la diffusion de la fête, et quand Julienne mourut (1258), la solennité du Saint-Sacrement n'avait pas franchi les limites de l'église Saint-Martin. Une pieuse recluse, du nom d'Eve, ayant hérité de la mission de Julienne, fit instance, pour parvenir au but désiré, auprès de Henri de Gueldre, successeur de Robert sur le siège épiscopal de Liège.

Sur ces entrefaites (29 août 1261), Jacques Pantaléon, ancien archidiacre de Liège, fut élu pape sous le nom d'Urbain IV (1). Les circonstances étaient on ne peut plus propices ; Henri de Gueldre fit donc présenter sa requête au nouveau Pontife. Le miracle eucharistique de Bolsena, qui venait d'avoir lieu presque sous les yeux de la cour pontificale, pour lors à Orviéto, décida pleinement Urbain. La bulle *Transiturus*, datée du 8 septembre 1264, annonçait au monde chrétien la nouvelle solennité.

Le pape en indique les motifs. Bien que l'on célèbre tous les jours, à la messe, la mémoire du sacrement de l'Eucharistie, il convient, « pour confondre la perfidie des hérétiques », de lui consacrer un jour spécial et plus solennel. Sans doute, le Jeudi-Saint a déjà cette raison d'être ; mais, outre que le souvenir de la Passion y domine, l'Eglise y est occupée à diverses autres céré-

(1) Né à Troyes, dans la plus obscure condition, il était devenu successivement archidiacre de Laon, puis de Liège, légat pontifical, évêque de Verdun et patriarche de Jérusalem.

monies : Consécration des saintes Huiles, etc. Et puis, de même que l'Eglise a établi une solennité générale en l'honneur de tous les Saints, quoique chacun d'eux ait son jour particulier à travers l'année, de même il est très convenable qu'il y ait une fête destinée à glorifier Jésus-Christ dans l'Eucharistie, « lui qui est la gloire et la couronne de tous les Saints », et à réparer nos négligences et nos froideurs quotidiennes à l'égard du Très-Saint-Sacrement.

Le jour assigné est la « Férie V^e (jeudi) après l'*Octave de la Pentecôte* ». Il n'est pas fait mention de la Trinité, car alors elle ne se célébrait encore qu'à Liège et dans quelques autres églises. Le pape termine en accordant des indulgences pour encourager la piété des fidèles. Ces indulgences furent augmentées plus tard par Martin V et Eugène IV.

Urbain mourut peu après (2 octobre 1264), et les troubles qui survinrent en Italie et en Allemagne firent oublier la bulle et la fête. Clément V renouvela les prescriptions d'Urbain IV, au concile de Vienne (1311); Jean XXII les inscrivit dans le Corps du Droit, et la solennité du Très-Saint-Sacrement eut ainsi force de loi dans l'univers catholique. Ce fut vers 1318. La procession qui suit la messe date aussi du XIV^e siècle. En France, le peuple appelle cette fête la *Fête-Dieu*, et, depuis le Concordat de 1801, la solennité est transférée au dimanche.

En instituant la fête du Très-Saint-Sacrement, Urbain IV choisit, pour en composer l'office, un des hommes les plus éminents par la science et la sainteté, Thomas d'Aquin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs,

celui que l'on a surnommé l'*Ange de l'Ecole, le Docteur Angélique*.

Saint Thomas, profond théologien et poète sublime, fut vraiment le chantre inspiré de la divine Eucharistie. Quelle magnificence et quelle suavité dans son œuvre ! quelle richesse de fond et quelle beauté de forme !

Les Matines s'ouvrent par cet Invitatoire : « Adorons le Christ, Seigneur des nations, engrasant l'âme de celui qui le prend en nourriture ». Vient ensuite l'hymne *Sacris Solemnis*, chant triomphal et majestueux, qui célèbre la dernière Cène et les biens conférés au monde par l'Eucharistie. Pleine d'élan est la strophe : « *Panis angelicus*, Le pain des anges devient le pain des hommes... »

Rien de plus heureux que le choix des Antiennes et des Psaumes, la contexture des Répons, où les figures de l'ancienne Loi sont mises en présence des réalités de la Loi nouvelle : merveilleux écho entre les Prophètes et l'Evangile au sujet de l'Eucharistie.

L'hymne des Laudes : *Verbum supernum* est surtout célèbre par les deux strophes : *Se nascens*, où Jésus nous est montré comme compagnon, aliment, rançon et récompense ; et : *O Salutaris hostia*, l'un des morceaux liturgiques les plus populaires (1).

L'Introït de la messe est tiré du psaume LXXX : « Le Seigneur les a nourris de la fleur du froment; il les a rassasiés du miel sorti de la pierre.... » La Collecte, prescrite aussi à chaque Salut du Très-Saint-Sacrement,

(1) En 1513, Louis XII, voyant son royaume menacé de tous les côtés à la fois, demanda aux évêques de prescrire le chant de l'*O Salutaris*, pour implorer le secours du ciel.

commence par ces mots : « O Dieu qui nous avez laissé, sous un Sacrement admirable, le mémorial de votre passion.... » Dans l'Epître, Saint Paul rappelle aux fidèles l'institution de l'Eucharistie et les dispositions avec lesquelles ils doivent participer au festin sacré.

Que dire de la prose *Lauda Sion*, où se déroule, d'une manière à la fois grandiose et concise, tout le dogme de l'Eucharistie, et où s'exhale une si touchante prière à Jésus, le Bon Pasteur, le pain véritable ?... L'Evangile nous montre Jésus-Christ, le vrai pain de vie venu du Ciel, donnant aux hommes sa chair en nourriture et son sang en breuvage.

Quel délicatesse, quelle charme dans les Antennes de Vêpres !

Prêtre à jamais selon l'ordre de Melchisédech, le Christ Seigneur a offert le pain et le vin.

Le Seigneur miséricordieux a donné, en mémoire de ses merveilles, une nourriture à ceux qui le craignent.

Je prendrai le calice du salut, et je sacrifierai une hostie de louange.

Que les enfants de l'Eglise soient comme de jeunes plants d'olivier autour de la table du Seigneur.

Le Seigneur qui établit la paix sur les frontières de l'Eglise, nous rassasie de la graisse du froment.

L'hymne *Pange, lingua*, admirable résumé du grand « Mystère de la foi », est connue de tous, et il n'est pas un des jeunes Samuels de nos saints temples qui ne fasse entendre sa voix fraîche et sonore au chant de cette strophe : *Tantum ergo Sacramentum* et ne réponde à ce verset : « *Panem de cælo præstilisti eis*. Vous leur avez donné un pain du ciel : *Omne delectamentum in se habentem*. Ayant en lui toutes délices ».

L'office se termine par cette suave élévation de l'âme.
« *O sacrum convivium... O banquet sacré, où est reçu le Christ, renouvelée la mémoire de sa passion ; où l'âme est remplie de grâce et où nous est donné le gage de la gloire future !* » (1).

Ah ! si les mondains connaissaient la beauté de nos fêtes chrétiennes et les douces joies qu'elles procurent à l'âme !...

Diverses confréries et congrégations religieuses se sont établies dans l'Eglise sous le vocable du Très Saint-Sacrement. Signalons en particulier l'*Institut des Sœurs du Très-Saint-Sacrement*, que le diocèse de Valence a l'avantage de posséder, et dont la Maison-Mère, jadis à Romans, a dû se transporter à Valence. Elle fut fondée le 30 novembre 1815, à Boucieu le-Roi, en Vivarais, par le P. Vigne, membre lui-même de la Congrégation des *Prêtres du Très-Saint-Sacrement*.

(1) Il est encore une hymne à l'Eucharistie que l'Eglise doit au Docteur angélique : œuvre exquise de la piété du saint, non moins que du génie de l'illustre théologien. Elle commence par ces mots : *Adoro te*, et finit par cette strophe : « Jésus, vous que maintenant je ne vois qu'à travers un voile, daignez étancher l'ardente soif de mon âme ; faites qu'un jour, en contemplant à découvert votre face, je jouisse éternellement de la vue de votre gloire.

La Prose du Très-Saint-Sacrement

La *Prose ou Séquence de la Messe du Très-Saint-Sacrement* est, nous l'avons dit, l'œuvre de saint Thomas d'Aquin. On peut affirmer que le docteur angélique y a fait passer tout son génie, c'est-à-dire sa puissante intelligence et son cœur de saint.

Le *Lauda Sion* — ce sont les premiers mots de la Prose, ceux par lesquels on la désigne — renferme un magnifique exposé de la doctrine de l'Eglise sur le mystère de l'Eucharistie. Les termes en sont d'une précision scolastique qui semblerait devoir défier toute poésie dans la forme. Et pourtant, même sous ce rapport, quelle richesse, quelle variété, quelles superbes envolées !

Le chant est en harmonie avec la pensée. Plusieurs croient que c'est une réminiscence, à travers les âges, ou une reproduction du chant de triomphe des anciens Romains. Qu'y a-t-il de vrai dans cette opinion ? il ne nous appartient pas de le décider.

Notre Prose comprend vingt-quatre strophes. Les dix-huit premières sont formées de trois vers ; les quatre suivantes en ont quatre et les deux dernières, cinq. Les premiers vers de chaque strophe sont sur la même rime et le dernier s'accorde avec le dernier de la strophe suivante. Il en va de même dans le *Stabat Mater*.

Nous pouvons distinguer trois parties dans le chef-d'œuvre de saint Thomas :

La première est une exhortation à l'Eglise de Jésus-

Christ, la nouvelle Sion, à célébrer avec des transports d'allégresse le Corps adorable de notre Sauveur (1). Le début en est grandiose et imposant :

Chante ton Sauveur, ô Sion ! par des hymnes et des cantiques célèbre ton chef et ton pasteur.

Ose le faire autant qu'il est en ton pouvoir ; car tu ne pourras jamais assez louer celui qui est au-dessus de toute louange.

Le sujet de tes chants aujourd'hui, c'est le pain vivant, le pain qui donne la vie.

Nous savons qu'il fut donné à la troupe des douze frères, lors du banquet de la Cène sacrée.

Mais quels chants seront dignes d'un pareil sujet ? Où trouver des accents qui soient à la hauteur d'un si auguste Sacrement ?...

Que ta louange, ô Sion, soit solennelle et mélodieuse, agréable et belle, comme la joie qui transporte ton âme ;

Car aujourd'hui est le jour solennel qui rappelle l'institution première d'un si noble banquet.

A cette table du nouveau Roi, la Pâque nouvelle de la nouvelle loi met fin à l'ancienne Pâque.

L'ancien rit cède la place au nouveau ; la vérité chasse l'ombre, la lumière fait disparaître la nuit.

Avec la seconde partie nous entrons dans le cœur même du sujet qui est l'exposé du dogme eucharistique. Jésus-Christ tout d'abord a institué l'Eucharistie et le changement qu'il a fait du pain et du vin en son corps et en son sang, il veut que les prêtres le renouvellent dans les mêmes conditions.

A l'autel, tout se passera donc comme au Cénacle :

(1) La traduction que nous donnons est celle de Dom GUÉRANGER, *L'Année Liturgique*, Temps après la Pentecôte, Tome I.

Ce que le Christ accomplit à la Cène, il ordonna de le renouveler en mémoire de lui.

Instruits par son enseignement sacré, nous consacrons le pain et le vin, pour produire l'Hostie du salut.

La croyance transmise aux chrétiens, c'est que le pain devient chair et que le vin devient sang.

Tel est le fait de la transsubstantiation, fait qui surpasse notre raison, mais devant lequel notre foi doit s'incliner :

Ce que tu ne comprends pas, ce que tu ne vois pas, une foi courageuse l'appuie, sans s'arrêter à l'ordre naturel.

Sous des espèces diverses, sous des signes sans réalité, est cachée une essence sublime.

La chair est un aliment et le sang un breuvage, mais le Christ demeure tout entier sous l'une et l'autre espèce.

Jésus, comme on vient de le dire, n'est pas seulement dans l'Eucharistie pour y demeurer avec nous, mais encore et surtout pour nous servir de nourriture ; son dernier terme, c'est le cœur du fidèle. Or voici les conditions dans lesquelles il se donne, sans s'épuiser jamais :

Celui qui le reçoit ne le brise point, ne le rompt point, ne le divise point ; c'est tout entier qu'il le reçoit.

Qu'un seul le reçoive, que mille le reçoivent, celui-là reçoit autant que ceux-ci : on s'en nourrit sans le détruire.

Les bons le reçoivent et les méchants aussi ; mais, par un partage bien différent, les uns y trouvent la vie, les autres la mort.

Il est la mort pour les méchants, et la vie pour les bons : vois quelle dissemblance dans les effets d'un même aliment.

L'Eucharistie, qui est sacrement, est aussi sacrifice. Or pendant la célébration de la Messe, le prêtre rompt la sainte Hostie. Que se passe-t-il alors ?

Quand l'Hostie mystérieuse est rompue, ne sois pas troublé ; mais souviens-toi que sous chaque fragment il y a autant que sous l'Hostie entière.

La substance n'est nullement divisée ; c'est le signe (l'espèce ou apparence) qui est rompu ; mais ni l'état ni l'étendue de ce qui est sous les espèces n'a souffert de diminution.

A l'aspect de tant de merveilles, l'âme chrétienne ne peut contenir son émotion ; elle éclate en saints transports :

Voici donc le pain des Anges devenu le pain de l'homme voyageur. C'est vraiment le pain des enfants : il ne doit pas être jeté aux chiens.

D'avance il fut représenté sous les figures : c'est lui qui est immolé dans Isaac ; il est signifié dans l'agneau de la Pâque, dans la manne donnée à nos pères.

Ici commence la troisième partie de la Prose, la prière à Jésus. Tombons à genoux en face du « tabernacle admirable » (1) et disons à l'Hôte divin qui l'habite et qui veut même trouver ses délices à être au milieu de nous :

Bon Pasteur, pain véritable, Jésus, ayez pitié de nous. Nourrissez-nous, défendez-nous, donnez-nous de contempler le bien suprême dans la terre des vivants.

Oui, la vie présente n'est qu'un lieu d'exil, une terre déserte, c'est à la patrie bienheureuse que doivent aller nos désirs. Aussi le docteur angélique place-t-il encore sur nos lèvres cette autre prière qui termine la Prose :

Vous qui savez tout et pouvez tout, vous qui nous nourrissez ici-bas dans l'état de notre mortalité, daignez, après nous avoir faits vos commensaux sur cette terre, nous rendre

(1) *Ps.*, XLI, 5.

cohéritiers et compagnons des habitants de la cité sainte.
Amen. Alleluia.

Aimons, surtout durant la glorieuse Octave de la Fête-Dieu, à redire ces belles et touchantes paroles. Elles seront pour nous comme le prélude des chants qui magnifient, au ciel, le divin Roi, Celui que nous verrons face à face et que nous posséderons sans crainte de le perdre jamais.

La Procession de la Fête-Dieu

Qui n'admirerait la place que la Fête-Dieu occupe sur le cycle de l'année sainte ? Elle fut fixée après l'octave de la Pentecôte parce que, dit saint Thomas, qui fut chargé d'en composer l'office, c'est après la descente de l'Esprit-Saint que les disciples eurent la pleine intelligence du mystère de l'Eucharistie et que les fidèles commencèrent à fréquenter ce divin sacrement (1). Elle arrive au milieu de la belle saison, c'est-à-dire à l'époque où la nature offre, pour décorer le passage du grand Roi, le tribut de son feuillage et de ses fleurs; elle arrive enfin au moment où les blés se couronnent d'épis et où la vigne étale ses pampres sur nos coteaux : comme cela convient bien à Celui qui est le Froment des élus, le Vin qui produit les vierges (2) !

La procession de la Fête-Dieu est la plus solennelle;

(1) *Opusc.*, 57.

(2) *Zach.*, IX, 17.

la plus imposante de toutes celles que prescrit la liturgie sacrée ou que l'usage autorise. Elle n'est pas la simple commémoration d'un fait évangélique, comme celles de la Chandeleur, des Rameaux ou de l'Ascension ; ni seulement une Litanie ou supplication publique, comme celles de saint Marc et des Rogations. C'est une véritable marche triomphale, où le Roi du ciel et de la terre, porté, dans les rayons d'or de l'ostensoir, par les mains de ses ministres, parcourt, au son joyeux des cloches, au chant des divines mélodies, les rues de la grande ville et les riants sentiers de la campagne.

Dans la vaste cité, quand l'Eglise et l'Etat se prêtent un mutuel concours, et que de par l'homme défense n'est pas faite au Dieu caché de sortir de son tabernacle pour aller visiter son peuple, la procession du Saint-Sacrement revêt un caractère d'incomparable grandeur. Les pouvoirs publics, l'armée, la magistrature, les corps savants, toutes les dignités, à quelque ordre qu'elles appartiennent, se joignent au cortège d'honneur du Conquérant pacifique. Les bataillons étincellent aux feux du soleil, le canon tonne et les fanfares guerrières saluent de leurs accords tour à tour gracieux et pleins de majesté le Dieu des combats, le Dieu qui donne la victoire. Quel moment que celui où, devant le trône resplendissant d'or et de lumières dressé par des mains pieuses, un peuple entier se prosterne sous la bénédiction du Roi des rois ! Ce spectacle est de ceux que l'on n'oublie jamais.

David semble avoir fait par avance la description de ces augustes pompes lorsque, dans le psaume 67^e, il retrace le magnifique appareil que déployaient les en-

fants de Jacob sur le passage de l'Arche sainte. Tous les rangs y sont énumérés, depuis les princes du peuple et les chefs de l'armée jusqu'aux chœurs joyeux des filles d'Israël, depuis les vieillards de Juda jusqu'au « petit Benjamin », sous les traits duquel sont si bien figurés les jeunes enfants qui, parés de blanches tuniques, sèment des roses ou font brûler des parfums devant le Dieu de l'Eucharistie.

Pour être plus modeste, la procession de la Fête-Dieu à la campagne ne manque ni de charme ni de piété. Peut-être même la foi y est-elle plus vive et les cœurs mieux disposés à recevoir « la pluie libérale de grâces que le Seigneur réserve à son héritage » (1). Comme la prière y monte fervente vers Celui qui bénit les champs, fait croître les moissons et donne à la vigne son fruit savoureux ! Avec quel bonheur aussi l'on s'agenouille devant la tente de feuillage et l'autel de gazon, qui servent de *reposoir* au Sauveur des hommes, au Dieu des petits et des humbles !

Douce fête que celle d'un Dieu visitant son peuple et accueillant avec bonté les prières de ses enfants ; fête attendrissante, dont le spectacle ne laisse pas toujours insensibles les plus mauvais eux-mêmes. « Je n'ai jamais vu, dit l'incroyant Diderot, cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes, vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné

(1) *Ps.*, LXVII, 10.

contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répondre affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles s'en soient émues, en aient tressailli et que les larmes m'en soient venues aux yeux » (1).

Puissent, durant la solennité de la Fête-Dieu, l'impressionnement et le religieux respect des chrétiens fidèles ramener à JÉSUS-CHRIST nombre d'âmes depuis longtemps éloignées « du Dieu qui a réjoui leur jeunesse ! »

Trois Figures Eucharistiques

NOMBREUSES sont, dans l'ancien Testament, les figures de la divine Eucharistie : l'arbre de vie, placé au paradis terrestre : le pain et le vin offerts au Très-Haut par Melchisédech, roi et prêtre de Salem ; le pain cuit sous la cendre, que le prophète Elie fut invité à manger, pour avoir la force de se rendre sur le mont Horeb, où Dieu lui avait préparé un refuge contre la colère de l'impie Jézabel ; les pains de proposition ; le pain de la tribu d'Azer, etc.

Mais il en est trois surtout que nous voulons rappeler ici et qui sont mentionnées dans la belle prose du Saint-Sacrement que nous avons déjà étudiée.

D'avance il fut représenté sous les figures : c'est lui qui est immolé dans Isaac, signifié dans l'agneau de la Pâque et dans la manne donnée à nos pères.

(1) *Essai sur la peinture.*

I. Et d'abord le sacrifice d'Isaac. Au xxii^e chapitre de la Genèse, il est raconté que Dieu mit à l'épreuve la fidélité d'Abraham, en lui ordonnant d'immoler son fils unique Isaac, sur la montagne qu'il lui indiquerait.

Pas la moindre hésitation de la part du « père des croyants ». A l'instant même, il dispose tout pour l'holocauste que Dieu demande. Deux serviteurs et un âne accompagnent les voyageurs.

Après trois jours de marche, ils aperçoivent le lieu où doit se faire le sacrifice. Abraham met alors sur les épaules d'Isaac le bois pour l'holocauste, et porte lui-même le feu et le couteau.

Chemin faisant, Isaac dit à son père : Voici bien le feu et le bois ; mais la victime, où est-elle ? — Mon fils, Dieu y pourvoira.

Parvenus au lieu que le Seigneur avait montré, Abraham dressé un autel et lie son fils Isaac sur le bois. Il étend la main pour le frapper ; mais tout à coup un ange du ciel l'arrête : « Ne mets point la main sur l'enfant et ne lui fais aucun mal. Je connais maintenant que tu crains Dieu, puisque pour m'obéir tu n'as point épargné ton fils unique ».

Abraham levant les yeux, voit derrière lui un bétier qui s'était embarrassé avec ses cornes dans un buisson. Il l'immole au Seigneur à la place de son fils.

On croit, c'est du moins l'opinion de l'historien Joseph et de saint Jérôme, que la montagne en question ici n'est autre que le mont Moria, sur lequel devait s'élever plus tard le célèbre temple de Jérusalem. D'autres pensent que cette montagne était celle même où devait

être un jour crucifié le divin Rédempteur des hommes, le mont Calvaire.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans Isaac une figure expressive du Christ Jésus immolé pour nous d'une manière sanglante sur le gibet de la croix et d'une manière mystique chaque jour sur l'autel.

Dieu le Père a résolu de sauver le monde par la mort de son fils bien-aimé.

Après avoir « passé en faisant le bien », en rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux paralytiques, la vie aux morts, Jésus ne recueille que l'ingratitude et, finalement, est condamné à mourir entre deux malfaiteurs.

Le voilà, ce nouvel Isaac, en qui toutes les nations doivent être bénies, portant, lui aussi, le bois sur lequel il va être sacrifié. Que de sentiments se pressent dans son âme ! D'un côté, l'homme est bien coupable, il mérite qu'on l'abandonne à son triste sort ; mais, de l'autre, il y a tant d'amour dans le cœur de l'Homme-Dieu, un si grand désir de rendre le bonheur à la créature déchue !

Jésus accepte donc l holocauste qui lui est demandé, il est cloué à la croix. Mais ici, un ange ne viendra pas arrêter le coup de la mort ; non, celle-ci accomplira son œuvre jusqu'au bout. Pas de substitution ; Jésus s'étant fait volontairement victime pour le péché, « goûtera le trépas » avec toutes ses affres, sans compter ce délaissement momentané de son Père, qui lui fait pousser un cri de si profonde désolation.

Et ce sacrifice de la croix se réitère tous les jours à l'autel, et c'est dans ce sens qu'Isaac est une figure

eucharistique. Chaque matin, quoique d'une manière non sanglante, Jésus renouvelle l'oblation du Calvaire et s'offre à son Père comme une victime de propitiation pour les péchés des hommes.

II. L'*Agneau pascal*, deuxième et très intéressante figure de la divine Eucharistie.

Le peuple de Dieu gémissait depuis longtemps en Egypte sous le joug de Pharaon. Malgré les neuf plaies dont le Seigneur avait frappé successivement ce pays, le cruel monarque ne voulait pas laisser partir les Israélites.

Alors Dieu dit à Moïse et à son frère Aaron :

« Qu'au dixième jour, chacun prenne un agneau pour sa famille et pour sa maison... Vous le garderez jusqu'au quatorzième jour, et toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera au soir. Ils prendront de son sang et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le haut des portes des maisons où ils le mangeront. Et cette même nuit, ils en mangeront la chair rôtie au feu et des pains sans levain, avec des laitues sauvages. Voici comment vous les mangerez : vous vous ceindrez les reins, vous aurez des chaussures aux pieds et un bâton à la main.

« Je passerai cette nuit-là par l'Egypte, je frapperai dans les terres des Egyptiens tous les premiers nés, depuis l'homme jusqu'aux animaux... Or ce sang sera une marque qui me fera reconnaître les maisons où vous demeurez ; je verrai ce sang et je passerai outre ; et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque j'en frapperai toute l'Egypte » (1).

(1) *Exode*, XII.

On sait le reste de cette merveilleuse histoire. L'Ange exterminateur passa pendant la nuit et fit mourir tous les premiers-nés des Egyptiens, même le fils de Pharaon. Celui-ci laissa enfin partir Israël qui, après avoir traversé la Mer Rouge à pied sec, se rendit à la terre promise.

Jésus, notre adorable Sauveur, est appelé dans l'Évangile l'*Agneau de Dieu* qui efface les péchés du monde.

Comme l'agneau pascal des hébreux, il est tout à la fois *victime* et *aliment* : il s'offre pour nous en sacrifice et il nourrit nos âmes de sa chair sacrée. C'est par le sang de cet Agneau divin que nous sommes préservés de la mort éternelle et délivrés de la captivité du démon.

Voici le beau témoignage que l'apôtre saint André rend à l'Agneau eucharistique devant le proconsul Egée : « Pour moi, il est un Dieu tout-puissant, seul et vrai Dieu, à qui je sacrifie tous les jours, non point les chairs des taureaux ni le sang des boucs, mais l'Agneau sans tache, immolé sur l'autel ; et tout le peuple participe à sa chair, et l'Agneau qui est sacrifié demeure entier et plein de vie » (1).

Pour prendre part au festin de l'Agneau immolé sur l'autel, le chrétien doit : 1° s'y préparer par la pénitence, ce qui est figuré par les *laitues sauvages* ; 2° avoir le cœur pur (*pain sans levain*) ; 3° s'entourer de vigilance (*reins ceints*) ; 4° marcher dans la voie des commandements (*chaussures aux pieds*) ; 5° se regarder comme voyageur sur la terre (*bâton à la main*).

III. Une troisième figure de l'Eucharistie, c'est la *Manne*.

(1) *Brév. rom.*, 30 novembre.

Suivons encore le récit sacré. Sortis de l'Egypte, les enfants d'Israël sont conduits par Moïse dans le désert de Sin. « Là, ils murmurent contre Moïse et Aaron en leur disant : Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert pour y faire mourir de faim tout le peuple ?

« Alors le Seigneur dit à Moïse : Je vais vous faire pleuvoir des pains du ciel ; que le peuple aille en amasser ce qui lui suffira pour chaque jour...

« Le matin, il se trouva en bas une rosée tout autour du camp. Et la surface de la terre en étant couverte, on vit paraître quelque chose de menu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à ces petits grains de gelée blanche qui (pendant l'hiver) tombent sur la terre.

« Ce que les enfants d'Israël ayant vu, ils se dirent l'un à l'autre : Manhu? c'est-à-dire : qu'est-ce que cela ? Car ils ne savaient ce que c'était. Moïse leur dit : « C'est là le pain que le Seigneur vous donne à manger. Et la maison d'Israël donna à cette nourriture le nom de *Manne*. Elle ressemblait à la graine de coriandre, elle était blanche et avait le goût de la plus pure farine mêlée avec du miel » (1).

Il est dit au livre de la Sagesse, et l'Eglise veut que ces paroles soient rappelées aux fidèles chaque fois qu'on donne la bénédiction du Très-Saint-Sacrement :

Panem de cœlo præstisti eis,
Omne delectamentum in se habentem (2).

Vous leur avez donné un pain du ciel, ayant en soi tout ce qu'il y a de plus délicieux.

La Manne est bien la figure du pain divin de l'Eucha-

(1) *Exode*, XVI.

(2) *Sagesse*, XVI, 20.

ristie, pain dont la saveur spirituelle renferme en elle tous les goûts, pain fortifiant, destiné à nourrir le peuple chrétien, qui traverse le désert de la vie pour se rendre dans la vraie terre promise, qui est le ciel.

A la différence pourtant de la Manne, qui n'eut pas la vertu de conserver l'âme dans la grâce, l'Eucharistie reçue dignement garde l'âme pour la vie éternelle.

Puissions-nous recourir *saintement et fréquemment* à ce pain des Anges devenu le pain des voyageurs d'ici-bas ; c'est le désir de Notre-Seigneur, c'est le vœu de la sainte Eglise, c'est le besoin de nos âmes et l'honneur de notre vie.

LES MIRACLES EUCHARISTIQUES

Il a plu à Dieu d'attester par des miracles la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Le nombre de ces prodiges est considérable ; il faudrait des volumes pour les raconter en détail. Nous nous contenterons d'en rappeler quelques-uns, persuadé que ces souvenirs édifieront nos lecteurs durant l'Octave de la Fête-Dieu.

Jour de Pâques 785. — Witikind, chef des Saxons, encore païen, s'étant déguisé en mendiant, vient au camp de Charlemagne et voit un enfant environné de gloire en chacune des hosties que le prêtre distribue aux officiers et aux soldats dans cette grande solennité (1).

(1) DARRAS, *Hist. gén. de l'Eglise*, t. XVII, p. 586.

29 novembre 1226. — L'église des Pénitents-Gris d'Avignon, où le Saint-Sacrement était exposé, est soudain envahie par la Sorgue, après des pluies extraordinaires. Quand le prêtre va retirer l'hostie sainte, il trouve « les eaux, de la hauteur de quatre pieds, partagées de deux côtés, en forme de toit et ayant un chemin sec et libre au milieu de la chapelle ». Depuis lors, le Saint-Sacrement est exposé jour et nuit dans ce vénérable sanctuaire.

1227. — A Bourges, l'albigeois Guial dit à S. Antoine de Padoue qu'il se convertira s'il voit son mulet, à jeun depuis trois jours, laisser une botte de foin qu'on lui présentera, pour s'agenouiller devant une hostie consacrée, que l'on tiendra auprès. Le saint accepte le défi ; le miracle se réalise et l'albigeois accomplit sa promesse.

1256. — On vient annoncer à S. Louis qu'au moment de la consécration, dans la Sainte Chapelle, un enfant ravissant de beauté apparaît dans la sainte hostie. « Que ceux qui doutent aillent voir, répond le pieux monarque ; pour moi, je le vois chaque jour des yeux de la foi » (1).

1264. — A Bolsena, dans l'Etat pontifical, un prêtre célébrant la messe est pris d'un doute sur la présence réelle. Au même instant, le précieux Sang monte dans le calice, déborde et inonde le corporal. Le linge sacré est porté au pape Urbain IV, pour lors à Orviéto. Il est, de nos jours encore, conservé à Bolsena (2).

2 avril 1290. — A Paris encore, a lieu le célèbre

(1) BARONIUS, *Annales*, édit. Guérin, Bar-le-Duc, t. XXI, p. 507.

(2) Les Sœurs du T.-S.-Sacrement de Valence sont les gardiennes de ce trésor.

miracle des *Billettes* (1). Un juif s'étant fait apporter une hostie consacrée, la perce à coup de canif : le sang jaillit. Il la jette dans le feu : elle sort intacte et voltige dans l'appartement. Il la saisit de nouveau et cherche à la frapper, à la mettre en pièces : vains efforts. Il la jette dans une chaudière d'eau bouillante : l'eau est rougie et la sainte hostie s'élève. Enfin le fils du juif, voyant passer des fidèles qui se rendent à l'église : « Vous perdez votre temps, leur dit-il, en allant prier votre Dieu : mon père vient de le faire mourir. » Une femme entre : l'hostie vient se reposer dans un vase qu'elle tient à la main ; cette femme la porte à l'église Saint-Jean-en-Grève, remplacée aujourd'hui par l'église Saint-Jean-Saint-François.

26 mai 1608. — Un reposoir étant élevé dans l'église Notre-Dame, à Faverney, en Franche-Comté, un cierge placé trop près d'un rideau y met le feu, et, en peu d'instants, tout est consumé. L'ostensoir qui renferme la sainte Hostie demeure suspendu dans les airs sans aucun appui, et cela durant trente-trois heures consécutives et en présence d'une foule immense de spectateurs (2).

Terminons cette rapide esquisse des manifestations

(1) Sorte de barillets qui servaient d'enseigne pour le commerce du juif dont il est ici question.

(2) Voir les détails de ces divers miracles dans *M^{sr} DE SÉGUR : La présence réelle*, et : *La France au pied du Saint-Sacrement*. On peut lire encore dans ces opuscules : *La Sainte Hostie de Douai* (1254) ; *Le Ciboire de S. Casimir, en Pologne* (1345) ; *La Sainte Hostie de Bruxelles* (1369) ; *Le Miracle de Turin* (1453) ; *L'Hostie miraculeuse des Ulmes-Saint-Florent* (1666) ; *Les saintes Hosties et le Ciboire doré de Pézilla* (1793), etc.

eucharistiques de Jésus-Christ par le récit du miracle arrivé à Venterol, village du Dauphiné, dans le diocèse de Valence, récit que nous empruntons aux mémoires du temps :

« Le Jeudy Sanct du mesme an (1585), en l'église de Venterol en Dauphiné, comme on eut mis (selon la coutume) reposer le Saint Sacrement au lieu préparé pour cela et orné d'un lit de satin noir et d'autres ornements prêtez du Chasteau, le Curé, nommé Monsieur Claude Florenson, s'en estant allé disner, ayant fermé la porte et laissé les cierges allumez, voilà le vent levé, qui entre dans l'église (ruinée et découverte qu'elle estait) et fait brûler presque tout le lit et les corporaux, fondre la coupe du calice sur lequel estait la patène avec le S. Sacrement, qui fut encore fondue jusqu'à la grandeur de l'Hostie, estant demeuré trois pointes de la coupe du Calice qui soutenaient le S. Sacrement, lequel ne fut aucunement touché du feu, ny mesmes attaint d'aucun vestige.

« J'ay sceu cecy par l'attestation qui en a esté faite à un de nos Religieux, tant par M. Mathieu Florenson, Prieur de Venterol, l'an 1600, que par Madame de Venterol et Monsieur de Venterol, son fils. Miracle qui me fait souvenir d'un autre presque pareil, arrivé environ l'an 1562, en l'église de Montpezat, au bas Vivarez, qui m'a esté, ces années passées, raconté sur le lieu, qù se trouvaient encore en vie des gens qui en ont été témoins oculaires » (1).

(1) JACQUES GAULTIER, *Table Chronographique de l'estat du Christianisme, depuis la naissance de Jésus-Christ jusques à l'année MDCLI*, Lyon, Philippe Borde, 1651, in-folio, p. 783.

Tous ces faits prêtent, sans doute, à notre foi un précieux appui ; mais combien plus précieuse encore est pour nous la parole du Maître : « Ceci est mon corps... Faites ceci en mémoire de moi ! » (1). A genoux ! Jésus est là : adorons, remercions et donnons-nous tout entiers à Celui qui se donne si généreusement à nous dans l'auguste Sacrement de son amour.

LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Le cœur est tout à la fois l'organe et le symbole de l'amour. Dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physiologique, le cœur est ce qui, en nous, vit le premier et meurt le dernier : *primum vivens, ultimum moriens* (2), comme s'exprime la science. C'est par le cœur plus que par l'intelligence que l'homme est vraiment grand. Aussi a-t-on fait le meilleur éloge de quelqu'un lorsqu'on a pu dire de lui : c'est un homme de cœur, un cœur généreux, vaillant, sans peur et sans reproche.

Mais où trouver un cœur qui puisse être comparé au Cœur de Jésus, pour la pureté et l'élévation des sentiments, la délicatesse et l'héroïsme de l'amour ? Ajoutons que le Cœur de Jésus-Christ, par le fait de son union substantielle avec la divinité, est le cœur même d'un Dieu et mérite, à ce titre, non seulement notre respect, mais encore nos adorations.

(1) *I Cor.*, XI, 24.

(2) EMPÉDOCLE et ARISTOTE, reproduits par HALLER.

Le culte rendu par l'Eglise au Cœur sacré de Jésus se justifie donc pleinement devant la raison. L'objet de ce culte n'est autre que le divin Cœur lui-même, ce chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, ce sanctuaire où « habite corporellement la plénitude de la divinité » (1). Sa fin ou son but est d'abord de reconnaître par des actes individuels et par des hommages publics l'amour infini du Sauveur pour les hommes, amour qui se révèle d'une manière si éclatante sur ces trois théâtres : la crèche, la croix, l'autel ; en second lieu, de réparer par tous les moyens possibles les outrages auxquels son amour l'a exposé durant sa vie mortelle et l'expose encore tous les jours dans le Saint-Sacrement.

Le premier admis à jouir des ineffables battements du Cœur de Jésus fut l'apôtre bien-aimé, saint Jean, qui, pendant la dernière Cène, eut le bonheur de reposer sa tête sur la poitrine du divin Maître. Ce même disciple que Jésus aimait fut témoin, le lendemain, d'une autre manifestation du Cœur adorable, celle qui eut lieu sur le Calvaire, lorsque « un des soldats ouvrit le côté de Jésus de sa lance et qu'il en sortit du sang et de l'eau » (2).

Il est bon d'écouter les commentaires des saints Docteurs sur les paroles que l'on vient de lire : ils sont le fidèle écho de la tradition. « L'Evangéliste, explique saint Augustin, a usé d'une expression discrète, ne disant pas de la lance qu'elle *frappa* ou *blessa*, mais *ouvrit* le côté du Seigneur. C'était bien une porte, en effet, qui se

(1) *Coloss.*, II, 1.

(2) *S. JEAN*, XIX, 34.

révélait alors, la porte de la vie » (1). « Oh ! qu'il est agréable, s'écrie saint Bernard, d'habiter dans ce Cœur !.... Votre côté, ô Seigneur, n'a été ouvert que pour nous y donner entrée.... Qui n'aimerait un Cœur si blessé, un Cœur si aimant ? (2). « Lève-toi, âme chrétienne, aimée du Christ, sois attentive, approche tes lèvres, pour t'abreuver aux fontaines du Sauveur » (3).

Descendons le cours des âges. Le 27 janvier 1281 ouvre toute une série de révélations du Cœur de Jésus à sainte Gertrude, abbesse du monastère bénédictin d'Helfsta, près Eisleben, en Saxe. Elle et sainte Mechtilde, sa compagne, reçoivent la confidence des précieux trésors de grâces que renferme le divin Cœur, et annoncent de plus grandes manifestations « pour les derniers temps, alors que le monde, vieilli et refroidi dans l'amour divin, devra se réchauffer à la révélation de ces mystères » (4).

Le premier promoteur de la dévotion au Cœur de Jésus fut le P. Jean Eudes, que S. S. Pie X a béatifié le 25 avril 1909.

Mais la manifestation la plus éclatante de ce Cœur adorable eut lieu quelques années après.

Nous voici vers le soir du XVII^e siècle. Paray-le-Monial ! Marguerite-Marie ! noms chers à tous les cœurs chrétiens, noms à jamais célèbres dans les annales religieuses de la France ! C'est en juin 1675. Elle est en prière l'humble Visitandine, lorsque tout à coup Jésus-

(1) *In Johan.* hom. 84.

(2) *Serm. 3 de Pass.*

(3) S. BONAV. *De ligno vitæ.*

(4) *Le héraut de l'amour divin*, I. IV, c. iv.

Christ lui apparaît sur l'autel, montrant son cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et, en retour, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes.... Je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur... »

Les oppositions et les obstacles de toute sorte se multiplient ; mais le courage de la servante de Dieu ne se ralentit pas. Enfin, le 21 juin 1686, le Sacré-Cœur est publiquement honoré par la communauté de Paray.

Marseille, délivré de la peste par le Sacré-Cœur, en 1720, adopte, avec Lyon et Autun, la fête que Notre-Seigneur lui-même avait demandée.

En 1765, la reine Marie Leczinska sollicite les Evêques réunis à Paris d'établir la solennité dans leurs diocèses. Les désirs de la pieuse souveraine sont exaucés. L'année suivante, le pape Clément XIII, sur les instances des Evêques de Pologne et de l'Archiconfrérie romaine du Sacré-Cœur, rend le premier décret pontifical en faveur de la fête et en approuve la Messe et l'Office, sans toutefois les rendre encore obligatoires d'une manière générale. (6 février 1766.)

En 1792, Louis XVI, prisonnier de la Révolution, fait vœu, s'il recouvre sa liberté et sa couronne, de contribuer de tout son pouvoir à l'établissement d'une fête solennelle en l'honneur du divin Cœur de Jésus.... Mais il entrait dans les desseins de Dieu que *le fils de saint Louis* ne quittât la tour du Temple que pour *monter au ciel*.

Le 23 août 1856, Pie IX, ému par les prières de l'épiscopat français, insère au calendrier la fête du Sacré-Cœur de Jésus sous le rite double-majeur, la fixe au vendredi après l'octave du Saint-Sacrement et en prescrit la célébration à l'Eglise universelle.

Que d'événements se sont passés depuis !

Castelfidardo a vu tomber pour la cause de l'Eglise une légion de braves qui portaient sur leurs poitrines l'image du Sacré-Cœur (18 sept. 1860). Nous avons eu la consolation de visiter ce champ d'honneur et de baisser la terre qui avait bu le sang le plus pur de la jeunesse française.

Arrive 1870, l'année terrible. Mais, au milieu de nos désastres, quelle grande journée que celle de Loigny ! (2 décembre). Le général de Sonis et le colonel de Charette, pour remonter le moral du 51^e, font déployer la bannière du Sacré-Cœur, brodée par les Visitandines de Paray-le-Monial, et groupent autour du glorieux étendard trois cents zouaves pontificaux. Tous s'élancent au cri de : « Vive la France ! Vive Pie IX ! ». Les deux tiers de ces jeunes héros tombent à côté de leur général. Nobles victimes, qui avaient puisé dans le Cœur de Jésus le courage de donner leur vie pour la France !

L'année 1873 marquera une date mémorable dans les fastes du Sacré-Cœur. L'Assemblée nationale adopte un projet de loi qui « déclare d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande de Mgr l'archevêque de Paris dans sa lettre du 5 mars 1873 au ministre des

cultes » (1). Cette église, œuvre d'expiation, devait être dédiée au Sacré-Cœur, au nom de la France *pénitente* et *consacrée*. La généreuse piété des fidèles a opéré des prodiges : la basilique du *Vœu national* s'élève enfin, à la grande joie de tous les fidèles de France.

Léon XIII, voulant donner plus d'éclat à la fête du Sacré-Cœur, l'a placée au rang des solennités de 1^{re} classe (28 juin 1889).

Cœur de Jésus, sauvez la France ! Souvenez-vous de vos anciennes miséricordes, et protégez le peuple que vous avez choisi pour l'accomplissement de vos desseins dans le monde.

Caractère de l'Office du Sacré-Cœur

I. Il est aisé de constater que, dans l'office du *Sacré-Cœur de Jésus*, la note de la douleur est étroitement liée à celle de la miséricorde et de l'amour.

Venez, adorons le Christ qui a souffert pour nous.

Telle est tout d'abord la parole par laquelle s'ouvrent les Matines du Sacré-Cœur. Même pensée dans les deux Répons suivants renouvelés du Jeudi et du Samedi Saints :

Nous l'avons vu : il n'avait ni beauté, ni éclat ; son aspect était méconnaissable ; c'est lui qui porte nos péchés et qui souffre pour nous ; il a été percé de plaies pour nos iniquités, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui et il s'est chargé de nos douleurs. Et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

(1) *Séance du 24 juillet 1873.*

Il a été conduit à la mort comme une brebis, et, lorsqu'on le maltraitait, il n'a pas ouvert la bouche : il a été livré à la mort pour rendre la vie à son peuple. Il s'est livré à la mort, et il a été mis au rang des scélérats, pour rendre la vie à son peuple.

L'Eglise revient sur les mêmes souvenirs douloureux à la fin des Laudes :

Il a pris véritablement nos langueurs sur lui.
Et il s'est chargé de nos douleurs.

Il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

Plusieurs des morceaux dont se compose la Messe sont aussi empreints du même caractère de tristesse. Citons le début du Graduel :

O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur.

Le sacrifice ne se révèle pas moins dans l'Evangile du jour. C'est le passage de saint Jean où il est rapporté que l'un des soldats envoyés par Pilate sur le Calvaire, « ouvrit le côté de Jésus avec une lance et que sur-le-champ il en sortit du sang et de l'eau ».

L'Eglise a voulu que la Prélace de cette fête fût celle de la Croix : Jésus-Christ n'était-il pas sur ce bois adorable lorsque son Cœur fut ouvert par la lance ?

Enfin, quand le grand acte de la communion est accompli, quand le chrétien ne fait plus qu'un avec son Dieu, Jésus laisse échapper cette plainte contre les indifférents et les ingrats :

Mon cœur s'est préparé à toutes sortes d'opprobres et de misères. J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, et

nul ne l'a fait ; que quelqu'un me consolât, et je n'ai trouvé personne.

II. Le soin que prend l'Eglise de nous rappeler avec tant d'insistance, dans la liturgie de cette fête, la douloreuse Passion du Sauveur nous montre d'abord que Jésus-Christ ne s'est pas contenté de témoigner son amour par des paroles, mais qu'il l'a fait d'une manière pleinement efficace. Puisque, comme le dit saint Grégoire-le-Grand, « la preuve de l'amour, ce sont les actes » (1), n'est-il pas juste que l'Eglise mette en relief, dans la fête consacrée au Cœur de Jésus, tout ce que l'adorable Victime a enduré d'insultes, d'outrages et de souffrances pour notre salut ?

Mais alors avec combien de raison cette Mère pleine de sollicitude ne peut-elle pas ajouter :

« Qui n'aimerait celui qui aime ? Quel racheté n'aimerait son Rédempteur ? Qui refuserait d'établir dans ce Cœur sa demeure pour l'éternité ? » (2).

Seulement ne l'oubliions pas : notre amour pour le divin Cœur ne doit pas se borner à quelques sentiments ou même à quelques formules plus ou moins réfléchies ; il faut qu'il s'affirme par les œuvres.

Les plaintes du divin Cœur, exprimées dans la liturgie de ce jour, doivent provoquer de la part des fidèles amis de Jésus-Christ amende honorable et réparation : il se commettant d'iniquités ! tant de blasphèmes montent vers le ciel !... Sera-t-il dit que le Cœur qui nous a tant aimés ne trouve toujours que mépris et indifférence ?...

(1) *Homél. 30 sur l'Evang.*

(2) *Hymne des Laudes du Sacré-Cœur.*

Enfin, dans nos épreuves, dans nos larmes, dans toutes les tristesses et les angoisses de l'exil, allons au Cœur qui a connu la souffrance et le délaissé, au Cœur dont les douleurs n'ont rien eu de comparable ici-bas. Nous n'aurons pas même besoin de frapper à la porte : ce Cœur est toujours ouvert ; entrons-y avec confiance. Alors se vérifieront pour nous les paroles que l'Eglise a placées au début de l'auguste Sacrifice :

Il aura pitié de nous dans la grandeur de sa miséricorde ; car il n'a point dédaigné ni chassé de son cœur les enfants des hommes. Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, à l'âme qui le cherche (1).

Les Images du Cœur de Jésus

« Un jour de saint Jean l'Evangéliste, raconte la bienheureuse Marguerite-Marie, après avoir reçu de mon Sauveur une grâce à peu près semblable à celle que reçut, le soir de la Cène, ce disciple bien-aimé, le Cœur divin me fut représenté comme sur un trône de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement ; il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus » (2).

C'est d'après ces données que l'on a coutume d'expo-

(1) *Introït de la messe du Sacré-Cœur.*

(2) *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque,*
2^e édit. Paris, Poussielgue, in-8°, t. I, p. 117.

ser, aux regards des fidèles, le Cœur adorable de Jésus. Etudions chacune de ces nobles figures, qui composent le plus beau et le plus glorieux blason.

1° La Croix. Elle est plantée dans le Cœur, elle en occupe le sommet. Sans doute, la croix brille d'un radieux éclat sur la sainte montagne du Calvaire ; sans doute encore, nous aimons à la voir surmonter l'autel du sacrifice, dominer la tour de nos cathédrales, se dresser là et là sur les chemins qui sillonnent nos forêts et nos campagnes : partout, en effet, elle apparaît comme un signe d'espérance et un gage de salut.

Mais qui de nous eût jamais songé à se représenter la croix plantée dans un cœur, et surtout dans le Cœur d'un Dieu ? Quelle éloquence dans cette image ! Notre-Seigneur veut nous apprendre par là combien sa croix lui est chère et combien elle mérite notre amour. Nous comprenons mieux ainsi l'intime relation qui existe entre aimer et souffrir, entre le cœur, organe de l'amour, et le sacrifice qui en est la plus haute expression.

Si la croix est notre partage, ne nous plaignons pas : elle renferme pour nous des trésors de mérites qui l'emportent sur toutes les richesses de la terre. On peut dire, des cœurs généreux éprouvés par la tribulation, ce que Victor de Laprade dit des arbres aromatiques de la montagne :

Plus ils sont érasés, plus ils donnent d'encens.

2° La Couronne d'épines. Nouveau trophée de l'amour de Jésus-Christ pour nous que ces sanglantes épines, entrelacées par les mains de barbares soldats. Aux jours de sa Passion, notre Maître adoré s'était dit roi. Vite la

dérision et la cruauté lui avaient préparé un diadème, et ce diadème, c'était... une couronne d'épines.

« O Christ, les épines semées par les péchés des hommes vous blessent ; arrachez les nôtres, et faites pénétrer les vôtres dans nos cœurs » (1).

Mais tandis que Jésus-Christ s'avance couronné d'épines, écoutons les enfants du siècle : « Le temps de notre vie n'est qu'une ombre qui passe.... Venez donc, jouissons des biens présents, hâtons-nous..... Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent.... » (2). C'est la morale du plaisir. Voulons-nous savoir quelle en sera la sanction ? Notre-Seigneur lui-même l'apprit un jour à sainte Catherine de Sienne.

Le Sauveur apparut donc à l'illustre vierge. Dans ses mains étaient deux couronnes : l'une d'épines, l'autre d'or. « Ma fille, lui dit-il, vous devez porter ces deux couronnes en divers temps. Si vous prenez aujourd'hui la couronne d'épines, le diadème d'or sera pour l'autre vie ; mais si vous choisissez celui-ci maintenant, vous aurez après votre mort la couronne d'épines ». Saisissant immédiatement la couronne que Jésus avait portée pendant sa Passion, Catherine l'enfonça si fortement sur sa tête, qu'elle se fit de profondes blessures. Comprendons cette leçon et acceptons, nous aussi, les épines, pour le temps de la vie présente.

3^e Les Rayons. Ils environnent de toutes parts le cœur de Jésus et projettent une vive clarté. C'est le commentaire de ces divines paroles : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas

(1) Brév. rom., *Hymne des Vêpres de la sainte Couronne d'épines*.

(2) *Sagesse*, II, 5-8.

dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (1). N'est-ce pas l'amour contenu dans son Cœur qui a poussé Jésus-Christ à dissiper la nuit du péché, les tristes ombres de l'erreur et du vice, dont le monde était enveloppé à son avènement ?

« Approchez-vous de lui et soyez illuminés », dit le prophète royal (2). Les âmes les plus simples en apparence reçoivent de lui des clartés magnifiques, et ces lumières, il les refuse aux esprits superbes, aux cœurs dévorés par l'orgueil.

4° *Les Flammes.* Je ne puis voir les mystérieuses flammes qui s'échappent du Cœur divin sans me rappeler cette parole : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et quel est mon désir, sinon qu'elle soit embrasée ? » (3). Le monde languissait dans l'égoïsme ; la vie des sens avait appesanti tous les cœurs : « Mangeons et buvons, disaient-ils, car demain il nous faudra mourir ».

Afin de relever le monde qui allait se matérialisant, Jésus-Christ laissa sortir les flammes de son ardente charité, et comme « notre Dieu est un feu qui consume », des âmes apostoliques, brûlées de l'amour divin, ne cessèrent de répandre autour d'elles les flammes dévorantes d'une charité que les flots de la mer ne sauraient éteindre. On connaît le zèle admirable d'un saint François Xavier et les séraphiques élans d'une sainte Thérèse.

5° *La Blessure.* « Un des soldats lui ouvrit le côté

(1) S. JEAN, VIII, 12.

(2) Ps., XXX, 6.

(3) S. LUC, XII, 49.

d'un coup de lance ». Ici encore quelle importante leçon !

Cette blessure, suprême outrage infligé à un mort, n'est-elle pas réitérée en quelque sorte par le péché ? et n'y a-t-il pas des hommes qui « crucifient de nouveau le Fils de Dieu en eux-mêmes ? » Puisse un tel malheur ne jamais être le nôtre ! Allons plutôt vers le Cœur de Jésus comme à un abri contre les tempêtes de ce monde, à un refuge assuré contre les tentations. Pénétrons par cette *ouverture* dans l'Arche du salut et voyons comme il fait bon dans ce Cœur.

« Je contemplais, dit le P. Monsabré, du haut d'une falaise, l'océan battu par les vents, et j'écoutais sa grande voix. Emporté par la rêverie jusqu'au sein des flots, j'interrogeais l'abîme et je lui disais : O mer, tu chantes la gloire de Dieu par les admirables soulèvements de tes vagues ; mais, si l'on connaissait les trésors qui se cachent en tes vastes profondeurs !... Et, tout à coup, cette parole du prophète me revint à la mémoire : « L'homme viendra près du cœur profond, et Dieu sera glorifié ». J'oubliai la mer aux grandes eaux, pour contempler l'océan d'amour, le Cœur de Jésus. Par ses très pures et très saintes palpitations, il chante au Seigneur une louange parfaite et, de ses profondeurs sacrées, il envoie à ceux qui l'approchent une grâce de transformation, dont le but suprême est la gloire de Dieu » (1).

Approchons-nous avec confiance et, dans ce Cœur profond, versons nos misères, nos fautes, nos peines,

(1) 39^e Conférence.

nos angoisses. Repentants et dévoués, apprenons de Jésus qu'il est « doux et humble de cœur, et nous trouverons le repos de nos âmes » (1).

CŒUR ROYAL

Sur une place publique de Jérusalem, une foule nombreuse était réunie devant le palais du gouverneur romain Ponce-Pilate. Celui-ci dit au peuple, en lui montrant le divin captif, l'homme de douleurs qui se tenait debout en sa présence, le corps déchiré par les fouets de la flagellation, les épaules couvertes d'un lambeau de pourpre, la tête couronnée d'épines et le roseau, sceptre dérisoire, entre les mains : « Voilà votre Roi ».

Une immense clamour s'éleva de la multitude : « Faites-le disparaître, crucifiez-le ». — Crucifierai-je votre Roi ? leur dit encore Pilate, et ce mot fut comme le dernier soupir de son équité expirante.

Sans doute, les vociférations déicides de cette vile populace ont trouvé des échos dans la postérité, et nombre d'âmes, même baptisées et comblées de bienfaits, ont redit le long des siècles la parole satanique : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ».

Mais combien les acclamations des coeurs fidèles, les triomphants *hosannas* couvrent les voix impies et disent au prisonnier volontaire de nos tabernacles : « O Jésus,

(1) S. MATTH., XI, 29.

vous êtes notre Roi ; nous nous prosternons au pied de votre trône d'amour, et nous vous demandons avec instance de régner sur nos pensées, sur nos affections et sur tous les actes de notre vie ».

C'est par son Cœur adorable surtout que le Christ Jésus veut régner, et c'est par le cœur qu'il veut être servi.

Montrons donc que le Cœur de Jésus est le cœur d'un roi et qu'il doit être le roi des coeurs. « Qui n'aimerait, écrivait saint François de Sales, ce *Cœur royal*, si paternellement maternel envers nous ? »

I. Trois qualités dominantes distinguent un cœur de roi : la justice, la bonté, le courage.

La justice est le plus ferme soutien d'un trône. Où elle règne, toutes les vertus s'épanouissent, et l'on voit surgir des dévouements même inespérés. Où elle est foulée aux pieds, la faveur et l'intrigue remplacent le vrai mérite et tiennent lieu de tout autre titre. Alors surgissent dans la société ces esprits inquiets, turbulents, dont Bossuet disait, au sujet de Cromwel : « Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! »

Le Cœur de notre divin Roi est par excellence le sanctuaire de la justice. Ah ! sans doute, en ce monde, les apparences sont contre lui : ne voyons-nous pas souvent l'impiété triompher et la vertu subir les épreuves les plus humiliantes ? Le Christ fera un jour le discernement, et à chacun il sera rendu selon ses œuvres. En attendant, Jésus connaît ceux qui sont à lui, et il ne permettra pas que l'enfer prévale contre eux.

« Mais la justice, dit encore Bossuet, n'est pas tou-

jours inflexible ni ne montre pas toujours son visage austère. Elle doit être exercée avec quelque tempérament, et elle devient inique et insupportable quand elle use de tous ses droits. De là cet adage : *Summum jus summa injuria*. En un mot, la bonté, dans le cœur d'un roi, doit être la fidèle compagne de la justice. On connaît la bonté d'Auguste vis-à-vis de Cinna ; la clémence de Constantin à l'égard de la ville qui avait renversé ses statues ; celle de Louis XIII, que l'on engageait à se venger de ses ennemis.

Or quel autre, mieux que le Sauveur des hommes, nous apparaît dans le doux rayonnement de la bonté ! N'est-ce pas de lui qu'il était écrit : « Voici que votre Roi vient à vous plein de mansuétude ? » et n'est-ce pas à lui que l'Eglise adresse cette prière : « Que notre dévouement soit agréé de vous, Roi de bonté, Roi de clémence, à qui tout ce qui est bon plaît toujours ».

Bonté immense, qui embrasse tous les hommes, même les indifférents et les ennemis. Jésus n'aurait-il pas voulu convertir Judas ? « Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ? » Bonté infiniment tendre, comme l'attestent l'histoire de Zachée, de Madeleine, de Lazare, la parabole de l'Enfant prodigue, les larmes versées sur Jérusalem. Bonté généreuse, qui porte notre Roi à donner et à se donner : la Crèche, le Calvaire, l'Autel : ces monuments ne portent-ils pas bien haut le témoignage de son amour ?

La troisième marque distinctive du Cœur royal, c'est le courage. L'histoire est là pour nous dire quels furent, sous ce rapport, Charlemagne, saint Louis, François I^{er}, Louis XIV et tant d'autres souverains que leur valeur guerrière désigne à l'admiration de la postérité.

Le Roi Jésus a-t-il jamais reculé devant le sacrifice? Sans doute, ce n'est pas par l'épée qu'il est devenu le conquérant des âmes; mais que d'humiliations, que d'ignominies il a dû subir pour arracher à l'enfer sa proie! Douleurs inénarrables de la Passion, drame sanglant du Golgotha, ne proclamez-vous pas jusqu'à la fin des siècles l'invincible ardeur de notre divin Chef qui, poursuivi par la haine et sans cesse persécuté, peut nous dire avec infiniment plus de raison que Philippe VI après la défaite de Crécy : « Ouvrez, ouvrez, je suis le salut de la France ».

II. Cœur d'un roi, le Cœur de Jésus doit être le Roi de tous les cœurs.

Etudions la question au point de vue du *droit* et au point de vue du *fait*.

Il est incontestable que Jésus-Christ est notre Roi d'abord par ce droit primordial qui s'appelle le droit de *naissance*. Ce Verbe adorable n'est-il pas le fils de celui que les oracles sacrés appellent « le Roi immortel des siècles, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs? » Auquel de ses anges, dit S. Paul, ce Monarque suprême a-t-il dit jamais : « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui? » Fils bien-aimé du Très-Haut, « toutes les nations vous seront données en héritage », car c'est à vous que le Père a dit : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds ».

Cette royauté, David l'avait chantée sur sa harpe : « Il dominera de la mer à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Devant lui se prosterneront les Ethiopiens, et ses ennemis lécheront la terre.

Les rois de Tharsis et les îles lui offriront des présents ; les rois d'Arabie et de Saba apporteront des dons ; et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront assujetties » (1).

Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté du droit que lui donnait sa naissance pour régner sur nous ; il a voulu de plus être notre Roi par droit de conquête. C'est ce que nous fait entendre l'apôtre saint Pierre lorsqu'il nous appelle « un peuple acquis » et qu'il écrit aux premiers fidèles : « Ce n'est point par des choses périssables, par l'or ou l'argent, que vous avez été rachetés..., mais par le précieux sang du Christ, comme de l'Agneau sans tache ».

Ainsi que le chante divinement l'Eglise, c'est « par le bois que notre Dieu a régné » ; c'est en mourant pour nous sur cet arbre sacré que Jésus-Christ a fait la conquête de nos cœurs. A ce titre encore nous sommes son bien et sa propriété.

Enfin Jésus-Christ est notre Roi par droit d'élection. Placés entre Satan, l'adversaire de Dieu, et Jésus, le doux Sauveur de nos âmes, nous avons, par l'organe de nos représentants au saint Baptême, renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres pour nous attacher éternellement à Jésus-Christ.

Cet acte, nous l'avons ratifié nous-mêmes au jour mille fois béni de notre communion première, où le Cœur du Roi Jésus, communiquant à notre cœur d'enfant ses divines ardeurs, nous attirait par le charme tout-puissant de son amour. Et combien de fois le long

(1) Ps., LXXI, 8-11.

de la vie, nous avons réitéré nos promesses et confirmé notre choix !

En fait, malgré l'indifférence des uns et l'ingratitude des autres, malgré même les blasphèmes et les outrages des impies, c'est encore le Cœur de Jésus qui est le roi des cœurs.

Qui est aimé ici-bas ? Sont-ce les guerriers illustres : Alexandre, César, Napoléon ? les grands orateurs, les poètes, les philosophes, les écrivains renommés ? Non, on les admire, et c'est tout. « Il y a un homme, dit Lacordaire, dont l'amour garde la tombe, il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé... Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus » (1).

Jésus-Christ, en effet, est seul véritablement aimé du peuple. Quel empire n'exerce-t-il pas et quelle action n'est pas la sienne sur la famille, sur les malades, les mourants ? Qui comptera les triomphes remportés par le Crucifix sur les pécheurs en apparence les plus obstinés ?...

Seul Jésus-Christ est aimé de l'élite de l'humanité. Les grands esprits, les aigles de la pensée convergent vers lui. Tels les Augustin, les Chrysostôme, les Tho-

(1) 39^e Conférence.

mas d'Aquin, les Corneille, les Racine. A lui également tous les grands cœurs : Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc, Bayard, saint Vincent de Paul, sainte Thérèse, le séraphique François d'Assise.... C'est le cas de s'écrier avec Montesquieu : « O Religion, les grands hommes t'appartiennent ». Pour Jésus-Christ, les âmes généreuses, qui ont triomphé de leurs passions, et qui savent, à son exemple, se donner dans les mille industries du dévouement chrétien. Contre lui, les lâches, les pusillanimes, qui, n'ayant pas le courage de se vaincre, cherchent à étouffer leurs remords.

Enfin Jésus-Christ seul suscite les sublimes amours. A lui revient l'honneur d'avoir créé l'*apôtre*, dont saint Paul offre le type le plus accompli ; la *vierge* chrétienne, cette âme toute belle qui, à l'instar des Cécile, des Agnès, des Agathe, rivalise de blancheur avec les lis et sait, au besoin, empourprer sa gloire en donnant sa vie pour l'unique Bien-aimé.

Et l'âme repentante, qui l'a réhabilitée, même aux yeux des anges ? Qui a relevé Madeleine, cette pierre précieuse tombée dans la boue ? n'est-ce pas vous, ô Jésus ?

Nul, comme Jésus, ne s'est fait aimer jusqu'au martyre. C'est par millions qu'il faut compter ceux qui ont répandu leur sang pour sa cause, sur toutes les plages et dans tous les rangs de la société. O Dieu Sauveur, « la blanche armée des martyrs vous salue », vous adore et vous aime d'un invincible amour.

Puisse le Cœur de notre Roi régner à jamais sur nos cœurs !

Les Promesses du Sacré-Cœur

Le divin Maître avait demandé qu'une fête spéciale fût célébrée pour honorer son Cœur adorable, le vendredi après l'octave du Très-Saint-Sacrement.

Ce désir est accompli. Dans l'Eglise entière, le Cœur de Jésus reçoit, ce jour-là et le dimanche suivant, les hommages de ses fidèles serviteurs et leur filial tribut de reconnaissance et d'amour. Contre les blasphèmes et les outrages de l'impiété s'élèvent de toute part des hymnes de louange et des chants de triomphe. Hosanna au Roi immortel des siècles ! Vive le Christ qui aime les Francs !

Pour fortifier en nous la dévotion à ce Cœur si aimable et si aimant — dévotion qui sera la sauvegarde de nos jours troublés — rappelons à notre souvenir les promesses faites par Notre-Seigneur lui-même à sa bienheureuse servante, la fille de la Visitation, Marguerite-Marie, en faveur des âmes dévouées à son Sacré-Cœur.

1^o *Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.*

C'est dire que chacun recevra de sa part les grâces que nécessite sa condition : personnes consacrées à Dieu par le sacerdoce ou les vœux de la religion ; personnes vivant dans le monde et appartenant à toutes les classes de la société, à tous les âges de la vie, à

toutes les situations. Comme cette pensée repose l'âme : Jésus sera toujours avec moi par sa grâce !

2° Je mettrai la paix dans leurs familles.

De nos jours, hélas ! combien de familles vivent dans la désunion ! Qu'est devenu pour elles le *cor unum et anima una* de l'Eglise naissante ? La cause, sans doute, n'en est pas toujours au vice ou aux questions d'intérêt ; mais que de fois chacun des membres de ces familles peut avec raison se frapper la poitrine... !

Voulons-nous faire du foyer domestique le vestibule du ciel par la paix et l'union des cœurs ? Serrons-nous autour du Cœur de Jésus ; la glace se fondera aux doux rayons de sa charité, et l'égoïsme grossier fera place au généreux *tout à tous* de l'Apôtre.

3° Je les consolerai dans toutes leurs peines.

Pour tous les hommes en général, mais surtout pour les serviteurs de Dieu, la vie est semée d'épinés. Il faut lutter contre les ennemis du dehors et contre ses propres passions. Il faut souffrir ici-bas pour être couronné là-haut, car le disciple n'est pas au-dessus du Maître, lequel a été insulté, bafoué, crucifié.

Jésus a cherché un consolateur, il ne l'a pas trouvé. Le chrétien, lui, ne le cherche pas en vain. Dans ses tristesses, dans ses angoisses, qu'il se tourne vers le Cœur « qui a tant aimé les hommes », il est sûr d'être consolé, encouragé et merveilleusement réconforté. Toutes les grandes âmes qui ont passé par le creuset de l'épreuve sont là pour en témoigner.

4° Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.

Le dévot saint Bernard nous représente le Cœur de Jésus comme l'Arche, le Temple, le Saint des saints, où nous trouverons tout à la fois une demeure agréable et une forteresse pour nous abriter contre nos ennemis. « Qu'il fait bon, dit-il, habiter dans ce Cœur ! Toutes mes pensées, toutes mes affections, je les jetterai dans le Cœur de Jésus, mon maître, et lui-même prendra soin de moi » (1).

Mais s'il fait bon vivre avec Jésus, combien la mort doit être douce en la compagnie de son Cœur ! Comme il est l'ami fidèle par excellence, il redoublera, au moment suprême, d'attentions délicates, de suaves prévenances, qui adouciront merveilleusement pour ses serviteurs les affres du trépas. « Quel bonheur ! disait sur son lit de mort M^{gr} de Quélen, archevêque de Paris, je vais être jugé par celui que j'ai le plus aimé ». C'est bien pour de telles âmes qu'au-delà de la vie le Sauveur Jésus prend « cet air de fête, *mitis atque festivus* » dont parle le Rituel aux prières des agonisants.

5° Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

Même au point de vue temporel, il y a tout avantage à se dévouer au Cœur de Jésus. A part certaines épreuves, au sujet desquelles même nous n'avons pas le droit d'accuser la Providence, le Sauveur bénit dès ce monde ceux qui lui sont fidèles. N'est-il pas dit que « la piété est utile à tout, ayant les promesses de la vie présente et de la vie future ? » Ils sont nombreux ceux qui ont fait l'expérience de cette vérité.

(1) *Sermon III sur la Passion.*

Mais s'il en est ainsi au point de vue des intérêts de ce monde, combien plus seront favorisées du Cœur de Jésus les entreprises qui ont pour but sa gloire, l'extension de son règne, le bien des âmes et leur salut éternel ! C'est ici que les œuvres saintes se multiplieront et que le grain de sénevé deviendra bientôt l'arbre aux majestueuses proportions. Ce que Jésus bénit ne peut que croître et prospérer.

6° Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

Les touchantes paraboles du Bon Pasteur, de l'Enfant prodigue et de la Brebis perdue suffisent à elles seules pour garantir l'efficacité de cette promesse. Les nombreuses conversions opérées dans les principaux sanctuaires du Sacré-Cœur, Paray-le-Monial et Montmartre, en sont la preuve de fait. On le voit : « Le Fils de l'homme est venu, comme il le dit lui-même, pour chercher et sauver ce qui avait péri ».

Il fait bon méditer à ce sujet les paroles de Jérémie, dont l'Eglise a composé l'Introït de la messe du Sacré-Cœur : « Il aura pitié de nous dans la grandeur de sa miséricorde ; car il n'a point dédaigné ni chassé de son cœur les enfants des hommes. Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, à l'âme qui le cherche ».

7° Les âmes tièdes deviendront ferventes.

La dévotion au divin Cœur n'est pas une simple question de sentiment ; elle suppose, ou tout au moins elle amène à sa suite ce que l'on appelle l'esprit de sacri-

fice, c'est-à-dire le renoncement à soi-même, la pratique de ce qui coûte à notre nature déchue. Au feu de la charité de Jésus-Christ, la tiédeur se réchauffe ; une ardeur nouvelle s'empare de l'âme et la conduit à ce bienheureux état qui constitue la servitude. On rougit de ses froideurs passées ; et l'on ne songe plus qu'à dédommager le Cœur de Jésus de cette longue négligence par un amour qui va croissant et ignore désormais les lâches compromis.

8° Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.

Nous en avons des preuves dans ces âmes élevées qui furent sainte Gertrude, sainte Mechtilde, la bienheureuse Marguerite-Marie. A quelle hauteur ne sont-elles pas montées dans la voie des conseils évangéliques et dans la perfection chrétienne ? Voilà bien les intelligences qui, semblables à l'aigle, fixent un regard assuré sur le soleil de vérité et de justice, le Verbe de Dieu. Voilà les cœurs que l'amour divin pousse aux grandes entreprises et aux désirs les plus sanctifiants. Fort comme la mort, cet amour triomphe de tous les obstacles, et « les flots de l'océan sont impuissants à éteindre ses ardeurs ».

9° Je bénirai même les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et honorée.

Jadis, quand l'Arche d'alliance reçut l'hospitalité dans la maison d'Obédédom, sa présence attira sur cette demeure les bénédictions du ciel. Le Cœur de Jésus est, lui aussi, un gage des faveurs spirituelles et même des avantages temporels dont Dieu comble parfois ses serviteurs dans la vie présente.

Ajoutons que l'image du Cœur adorable est également une protection contre les ennemis du foyer chrétien. Arrête ! le Cœur de Jésus est là : tel est le cri d'alarme qui met en suite Satan et ses suppôts. Ainsi l'Ange exterminateur avait l'ordre de respecter les maisons dont la porte était marquée du sang de l'Agneau pascal.

10^e *Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.*

S'il fut un temps où le ministère du prêtre auprès des âmes offrit des difficultés, c'est bien celui que nous traversons. D'un côté, l'ignorance des foules va accentuant, malgré les soi-disant progrès de la science contemporaine, science dont un esprit éminent déclarait naguère « la banqueroute ». D'autre part, tant d'efforts sont mis en œuvre pour arracher les âmes à l'action bienfaisante de la religion et de ses représentants !...

Mais le Sauveur a promis de venir en aide à son ambassadeur, qui est le prêtre. Celui-ci trouvera dans le Cœur de son Maître bien-aimé ces trésors de zèle et de dévouement qu'il dépensera au profit des pauvres pécheurs et qui, tôt ou tard, seront couronnés de succès. Ici encore l'expérience est faite depuis longtemps.

11^e *Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom écrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé.*

« Réjouissez-vous, disait Jésus-Christ à ses disciples, non pas de ce que les esprits mauvais vous sont sou-

mis, mais de ce que vos noms sont écrits dans les cieux » (1).

Or, tel est le privilège des âmes qui feront connaître et aimer le Cœur de Jésus. C'est là un apostolat plein de charmes pour celui qui l'exerce ; un apostolat plein d'avantages pour ceux qui en sont l'objet : il est si doux de s'attacher au Cœur du divin Roi !

12° Je te promets dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, que mon amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront les premiers vendredis, neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale ; qu'ils ne mourront pas dans ma disgrâce ni sans recevoir les sacrements, et que mon Cœur se rendra leur asile assuré à cette heure dernière.

Pas plus que les précédentes, cette promesse n'est un article de foi ; mais les révélations du Sacré-Cœur à sa bienheureuse servante reposent sur de telles garanties qu'elles rassurent pleinement les âmes fidèles.

Oh ! que voilà une condition facile à remplir pour ceux qui connaissent le don de l'Eucharistie et le chemin du Tabernacle. Puisse la dévotion du *premier vendredi du mois* s'établir de plus en plus parmi nous, sur cette terre de France, si aimée du divin Cœur !

« A qui pourrions-nous aller, Maître adorable, sinon à vous, qui avez les paroles de la vie éternelle ? » (2).

(1) S. LUC, X, 20.

(2) S. JEAN, VI, 69.

Saint ISIDORE, laboureur

(1^{er} juin.)

Dans le splendide cortège de bienheureux — vrai poème de la sainteté — dont le pinceau d'Hippolyte Flandrin a orné l'église de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris, on remarque un modeste personnage qui tient à la main une touffe d'épis : c'est saint Isidore le laboureur.

La présence de cet humble fils des champs au milieu de l'auguste sénat des apôtres, des martyrs, des pontifes, des rois, indique bien que la sainteté est accessible à toutes les conditions et que l'auréole dont elle pare un front n'a rien à envier aux plus beaux diadèmes.

Le premier historien de saint Isidore fut son compatriote le diacre Jean, qui mit la dernière main à la vie du saint laboureur en 1275. D'autres vinrent ensuite, dont le plus célèbre fut le dominicain Jacques Bléda, qui traduisit en espagnol le manuscrit du diacre Jean et l'augmenta du récit de nombreux et récents miracles (1622). Tous ces documents sont reproduits dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes (1), riche mine que l'on ne saurait trop exploiter.

Isidore, ce chrétien « dévoué à Dieu et aimable aux hommes », comme l'appelle son biographe, naquit à Madrid, dans les premières années du xii^e siècle. Pauvres des biens de ce monde, ses parents lui léguèrent

(1) BOLLAND., éd. Palmé, mai, t. III, p. 509-546.

un trésor inappréciable aux yeux de la foi : l'amour de Dieu et l'horreur du mal ; noble héritage que saint Louis mourant placera lui-même, dans son estime, au-dessus de la couronne qu'il laisse à son fils Philippe III : « Beau fils, la première chose que je t'enseigne, c'est que tu mettes ton cœur à aimer Dieu... Garde-toi de rien faire qui déplaît à Dieu, c'est à savoir le péché mortel » (1).

De bonne heure, Isidore se mit au service d'un riche habitant de Madrid, Jean de Vergas, pour cultiver sa terre de Caramancha, située près de la ville. Uni en mariage à une vertueuse servante castillane, Marie Torribia, que l'Espagne honore comme bienheureuse, il éleva son fils dans la foi vive et la fervente piété dont il était animé lui-même.

Pour attirer sur son travail les bénédictions de Dieu, Isidore consacrait à la prière les premières heures de la journée. Dès le grand matin, il visitait les principales églises de Madrid et se rendait ensuite à son labeur quotidien. Rien n'élève l'âme et ne l'habitue à penser à Dieu comme la vie des champs. Tout a un langage à la campagne ; tout y raconte la gloire et la bonté de Dieu : le firmament, les oiseaux en fête, les halliers fleuris, les moissons jaunissantes, la vigne couronnant les coteaux de ses pampres verts. Aussi le cœur, non moins que l'expérience, trouve-t-il profondément vraie la parole du poète :

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur ! (2)

(1) JOINVILLE, *Hist. de S. Louis*, édit. de Wailly. Paris, Didot, 1874, p. 401.

(2) DELILLE, *Les Géorg. de Virgile traduites en vers français*, I. II, v. 458.

Isidore savait goûter ces joies intimes ; elles avaient même plus de charmes pour lui, parce qu'elles étaient sanctifiées par la prière et par l'esprit chrétien qui dirigeait toute sa conduite.

Dieu lui-même témoigna par un prodige combien lui était agréable le zèle de cet humble laboureur pour la prière. Ses compagnons l'ayant accusé auprès de leur commun maître d'arriver en retard au travail, Isidore se contenta de répondre à Jean de Vergas courroucé que le temps qu'il donnait à Dieu ne porterait aucun préjudice à ses intérêts. Sur ces entrefaites, le maître vient un jour à son champ : Isidore n'a pas encore paru ; il arrive enfin. Quels sanglants reproches vont lui être adressés ! Mais non ; voici que le maître aperçoit, de chaque côté de la charrue d'Isidore, une autre charrue traînée aussi par des bœufs et conduite par un jeune homme aux vêtements blancs et au visage resplendissant de beauté. Jean veut voir de plus près ; mais soudain la vision s'évanouit, et il ne reste plus qu'Isidore, labourant comme à l'ordinaire. A partir de ce moment, le maître comprit quel trésor il possédait dans la personne d'un tel serviteur, et ne cessa de l'entourer d'estime et de vénération.

Une autre vertu se manifesta aussi par des miracles dans le saint laboureur de Madrid : la charité. Ayant tout donné, un samedi, il voit venir encore un malheureux. Ne resterait-il pas quelque chose dans la marmite ? dit-il à sa femme. — Absolument rien, répond celle-ci. — Il faut voir. La marmite se trouva remplie d'une abondante nourriture. Une autre fois, c'est toute une troupe de pauvres qu'il amène à un repas de confrérie où l'on a gardé juste sa part ; or cette part se multiplie,

sous sa main, de manière à rassasier toute cette foule. Citons encore un fait. Durant les chaleurs de l'été, Isidore reçoit, aux champs, la visite de son maître. Celui-ci, dévoré par la soif, demande où il pourra se désaltérer. Allons ensemble à la colline voisine, dit Isidore. Pas la moindre trace d'eau. Le saint, enfonçant alors son aiguillon dans la terre, en fait jaillir une source qui, depuis lors, n'a pas cessé de couler, même par les plus fortes chaleurs.

Saint Isidore vit venir sans peine le soir de cette journée qu'est la vie, moment désirable où le souverain Maître appelle ses ouvriers pour leur distribuer le salaire promis, c'est-à-dire le bonheur éternel. Il mourut en 1170, et fut enseveli dans le cimetière contigu à l'église de Saint-André, d'où il sortait chaque jour pour aller à son travail. Sa dépouille mortelle resta là quarante ans. Quand on la leva de terre pour la transférer, comme il l'avait demandé, dans l'église de Saint-André, on trouva son corps en parfait état de conservation et répandant une très suave odeur. Plusieurs malades recouvrirent la santé en se frottant les membres avec la poussière de ce tombeau glorieux. Bien des guérisons s'opérèrent encore dans les siècles suivants par le moyen des reliques d'Isidore, entr'autres celle du roi d'Espagne Philippe III, qui eut lieu dans le mois de novembre 1619.

Isidore le laboureur fut béatifié le 14 juin 1619, par le pape Paul V, qui fixa sa fête au 15 mai (1). Il fut mis au rang des saints par Grégoire XV, le 12 mars 1622, en même temps que saint Ignace de Loyola, saint François

(1) Depuis la canonisation de saint Jean-Baptiste de la Salle, la fête de saint Isidore est, du moins pour le diocèse de Valence, transportée au 1^{er} juin.

Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri. Le Martyrologue romain fait mention de ce fait au dixième jour de mai.

Par une délicate attention, l'Eglise a donné pour épître à la messe de saint Isidore ce passage de saint Jacques : « Frères, soyez patients jusqu'à l'avènement du Seigneur. Voici que le *laboureur*, dans l'espérance de recueillir le fruit précieux de la terre, attend patiemment que Dieu envoie les pluies de la première et de l'arrière-saison... » (1). Le choix de l'évangile est aussi à remarquer ; ce sont les paroles de Notre-Seigneur à la dernière Cène : « Je suis la vraie vigne, et mon père est le vigneron... Je suis le cep et vous êtes les branches ; celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit.... » (2).

C'est une excellente pensée que celle de prier, le jour de saint Isidore, pour que la foi se conserve vive et agissante dans nos campagnes, et pour que le nombre des agriculteurs chrétiens aille toujours croissant : non moins que l'Eglise, la patrie est intéressée au succès de cette prière.

SAINTE CLOTILDE

(3 juin.)

Clotilde et Jeanne d'Arc : deux noms qui se rapprochent dans notre esprit pendant que nous visitions la splendide métropole de Reims ; Clotilde, « la mère

(1) S. JAC., V, passim.

(2) S. JEAN, XV, 1-7.

de la patrie, le premier apôtre des Francs » comme on l'a si bien appelée, et Jeanne, la libératrice de la France, l'ange envoyé de Dieu pour « bouter dehors » l'Anglais et rendre au « roi de Bourges » ses Etats et sa couronne.

La conversion de Clovis fut la récompense de la force d'âme, des pieuses exhortations et des triomphantes prières de Clotilde ; le sacre de Charles VII fut l'œuvre de l'humble vierge de Domremy, devenue l'héroïne d'Orléans et de Patay. Il est à croire que Clotilde assista au baptême de son royal époux et des guerriers francs qui suivirent l'exemple de leur chef ; quant à Jeanne, nous savons qu'elle était dans la basilique de Reims lorsque Charles reçut l'onction qui consacre les rois. Elle y était son étendard à la main. Noble drapeau ! « il avait été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur ».

Mais, devant parler plus loin de celle que l'Eglise vient de faire monter sur les autels, arrêtons maintenant nos regards sur son illustre devancière, Clotilde, dont la fête est inscrite dans le Martyrologue au troisième jour de juin, anniversaire de son bienheureux trépas (545).

Les Bollandistes empruntent les détails de la vie de sainte Clotilde à *l'Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, qu'ils complètent en y ajoutant un chapitre supplémentaire extrait d'une vie manuscrite insérée dans les Actes Bénédictins (1).

Clotilde était fille de l'arien Chilpéric, roi des Burgondes, dont le royaume s'étendait alors sur les deux rives de la Saône et du Rhône, entre Avignon et Besan-

(1) BOLLAND., édit. Palmé, juin, t. I, p. 285-291.

çon. Elle eut le bonheur d'être élevée dans la vraie foi par une mère catholique, la pieuse Carétène et de voir grandir à côté d'elle une sœur, elle aussi ange de piété, Sœdeleuba, qui prit le voile et ensevelit dans le cloître l'éclat de son origine sous le nom de Chrona.

Les parents de Clotilde furent-ils mis à mort par son oncle, le cruel Gondebaud ? l'historien de Tours l'affirme, d'autres le contestent (1). Quoi qu'il en soit, c'est auprès de ce barbare policé que nous la trouvons un peu plus tard et c'est à lui que le jeune roi des Francs Saliens, Clovis, la fait demander en mariage. La princesse ne peut pas l'ignorer : Clovis est païen ; mais quelle grande mission elle va remplir auprès de lui ! Car Clotilde sera vraiment la « femme fidèle par qui l'homme infidèle est sanctifié » (2).

Frédégaire a raconté dans un poétique langage la cérémonie des fiançailles. C'est à Villery, près de Troyes, qu'eut lieu la rencontre entre la fille des Burgondes et le descendant de Mérovée. Les noces, conjecturent divers historiens, furent célébrées à Soissons.

Clovis avait eu un fils d'une première femme, Thierry ; Clotilde, devenue mère, voulut faire baptiser en grande pompe l'enfant qui lui naquit, insistant auprès de son royal époux sur l'inanité de ses dieux de pierre, de bois ou de métal. Malgré les remontrances de Clovis, l'enfant fut baptisé et reçut le nom d'Ingomer. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que ce premier-né mourait dans sa robe baptismale.

(1) Voir les *Etudes religieuses des PP. de la Compagnie de Jésus*, 15 avril 1896, art. *Clovis et Sainte Clotilde*.

(2) *I Cor.*, VII, 14.

Ce trépas, bienheureux aux regards de la foi qui animait Clotilde, excita le courroux de Clovis, qui voyait là une vengeance manifeste de la part de ses dieux. De quel courage n'eut pas besoin la reine en pareille conjoncture ! Mais Dieu était avec elle. Aussi, devenue mère une seconde fois, elle obtint encore que l'enfant, à qui l'on donna le nom de Clodomer, fût également présenté aux fonts du baptême. Comme son aîné, il tombe encore malade. Redoublement de colère de la part du roi : « Baptême au nom du Christ, dit-il, bientôt ce sera la mort ». La force d'âme de Clotilde grandit avec cette nouvelle épreuve. Au lieu de murmurer contre la Providence qui semble l'abandonner et donner raison aux ennemis de sa foi, elle recourt à la ressource infaillible des affligés, elle prie, et Dieu, touché par ses prières et ses larmes, rend la santé à l'enfant.

Mais les prières de Clotilde auront bientôt un résultat autrement considérable que la guérison d'un enfant au berceau ; elles vont obtenir la foi à la nation des Francs, et l'Eglise pourra dire un jour :

Clotilde, mère de la patrie, couronnée dans le ciel, vous avez agi avec un courage viril : venez à notre secours et sauvez votre peuple.

Seigneur, jetez un regard de bonté sur la nation des Francs et par l'intercession de sainte Clotilde, accordez un sincère attachement pour la religion chrétienne à ceux que, sur ses instantes prières, vous avez enrichis du don de la foi (1).

On sait combien fréquentes étaient les invasions au v^e siècle. Huns, Vandales, Hérules, Wisigoths, Ostrogoths jettent tour à tour la terreur et sèment le pillage sur l'empire romain. Un autre peuple — les Alamans

(1) Brév. rom., *Propre du diocèse de Valence et autres*, 3 juin 1896.

— remuant lui aussi et à l'humeur conquérante, vient de fondre, du Rhin et du Danube, sur les Francs Ripuaires, concentrés autour de Cologne. Vaincus d'abord par Sigebert, les Alamans ne tardent pas à reprendre les hostilités.

Nous sommes en 496. Clovis a trente ans, et cette fois c'est lui le roi des Francs Saliens, qui se porte à la rencontre des Alamans. En quel endroit se livra la bataille, décisive à l'instar de celle du pont Milvius, nul ne saurait le dire. « Grégoire de Tours, ni après lui aucun chroniqueur du moyen âge n'a connu son nom » (1). Celui de *Tolbiac* introduit dans l'histoire en 1539, a prévalu depuis. De nos jours, on ne sait pas où était Tolbiac ; on le place ordinairement à Zulpich, près de Cologne.

En tout cas, si le nom du champ clos est inconnu, la scène qui s'y déroula demeure vivante dans tous les souvenirs.

La mêlée fut terrible. Un moment, les Francs se virent sur le point d'être taillés en pièces. Dans cette extrémité, Clovis recourt non plus à ses faux dieux, mais au Dieu véritable, celui dont sa sainte épouse lui a parlé tant de fois : « Jésus-Christ, dit-il, toi que Clotilde m'affirme être le fils du Dieu vivant, viens à mon aide, et je croirai en toi ; que j'échappe seulement à mes ennemis, et je me ferai baptiser ».

Sa prière est entendue. En même temps qu'une force divine descend dans son âme, une terreur panique frappe les Alamans. Leur roi est tué et l'armée ne songe plus qu'à fuir ou à se rendre à merci.

(1) *Etudes religieuses*, loc. cit.

Le roi des Francs tint parole. Il commença dès lors à se faire instruire de la religion chrétienne. Saint Waast, l'illustre solitaire, et saint Remi, le vénérable pontife de Reims, furent ses maîtres dans la doctrine du salut. Frédégaire nous a conservé du royal catéchumène une parole qui montre bien la place que Jésus-Christ occupait dans sa pensée. Un jour que saint Remi lui lisait l'évangile de la passion, Clovis s'écria tout à coup : « Ah ! si j'eusse été là avec mes Francs, comme je l'aurais vengé de ces outrages ! »

Clotilde avait été l'apôtre du roi. Celui-ci le fut à son tour de ses guerriers, et plus de trois mille se présentèrent pour être régénérés avec lui dans les ondes sacrées du baptême. Le baptistère de Reims allait donc devenir en toute vérité le berceau de la France chrétienne.

On connaît les détails du baptême de Clovis, qui eut lieu à Reims, le jour de Noël 496. Quel Français n'a entendu redire la parole de saint Remi au premier chef de la *fille aînée de l'Eglise* : « Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré ? »

Nous n'essaierons pas de décrire la joie de Clotilde dans ce grand événement. Elle pouvait, la vaillante reine, prendre sa part des félicitations que l'archevêque de Vienne, saint Avit, envoya au nouveau roi chrétien : « Votre foi est notre victoire... Ses rayons brillent dans l'univers entier... » (1).

A partir de ce moment, comme si sa mission providentielle eût pris fin, Clotilde rentre dans l'ombre et le

(1) *Lettre XXXVIII^e.* Cf. Oeuvres complètes de saint Avit, édit. Ulysse CHEVALIER, Lyon, E. Vitte, 1890.

silence de la vie privée. Mais son influence sur l'esprit du roi ne cesse pas pour autant, car c'est bien sous son inspiration que Clovis fait construire à Paris, en face du palais de Constance Chlore et de Julien, la basilique dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul (1). Hélas ! cet édifice n'était pas achevé, que les restes de Clovis furent descendus dans la crypte funéraire. C'était en 511 ; le roi des Francs avait à peine accompli sa quarante-cinquième année.

Devenue veuve, Clotilde laisse ses fils se partager les provinces de leur père et se retire à Tours, auprès du tombeau de saint Martin. L'historien des Francs, saint Grégoire de Tours, nous la représente « universellement honorée, assidue à faire l'aumône, passant les nuits en prière, donnant l'exemple de la chasteté et de toutes les vertus, pourvoyant du nécessaire les églises, les monastères et tous les lieux saints. En sorte que, ajoute-t-il, on la regarda en son temps moins comme une reine que comme la servante du Seigneur, uniquement vouée aux œuvres de religion. Ni la royauté de ses fils, ni l'ambition du siècle, ni ses richesses ne l'entraînèrent à aucune chute ; mais son humilité l'a portée au sommet de la grâce » (2).

Combien amères durent être les dernières années de Clotilde ! car la barbarie mérovingienne, apaisée dans Clovis, reparut avec une violence inouïe dans ses successeurs. Les drames sanglants se succédèrent à brefs intervalles, et chacun d'eux eut dans le cœur si compatissant de la mère un douloureux écho.

(1) Sur l'emplacement de cette basilique s'élève aujourd'hui le Panthéon.

(2) Apud BOLLAND., juin, t. I, p. 289.

Mais l'épreuve est le creuset où la vertu se purifie et se perfectionne de plus en plus. A mesure que les tribulations augmentent, la foi de Clotilde devient plus vive, et plus ardente sa charité. Ainsi les eaux du déluge, loin de submerger l'arche, ne faisaient que l'approcher du ciel.

La pieuse reine s'endormit dans le Seigneur à Tours, le 3 juin 545, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Ses fils, Childebert et Clotaire, la firent transporter à Paris et la déposèrent à côté de Clovis, de sa fille Clotilde et de ses deux petits-fils, les infortunés enfants de Clodomir. « Là aussi, remarque Grégoire de Tours, reposait la dépouille de la bienheureuse Geneviève », une autre gloire de la France chrétienne, l'humble bergère qui arrêta, par ses prières, l'invasion du redoutable Attila, le « Fléau de Dieu ».

Puissent les mérites et l'intercession de sainte Clotilde, la « mère de la patrie », obtenir aux descendants des régénérés du baptistère de Reims une fidélité à toute épreuve au « Christ qui aime les Francs ! »

Saint Antoine de Padoue

(13 Juin.)

Est-il, de nos jours, saint plus populaire que celui dont nous venons d'écrire le nom ? Son image vénérée se dresse dans un nombre incalculable d'églises et même jusque dans les plus modestes sanctuaires.

Antoine est représenté l'Evangile ouvert sur la main

droite ; sur ce livre divin l'Enfant-Jésus se tient debout, entourant de ses caresses son tout aimable serviteur. De la main gauche, le saint porte une tige de lis. Tout cela est symbolique et éminemment instructif.

D'où vient la popularité actuelle de notre saint ? C'est ce que nous dirons, après avoir esquissé à grands traits sa carrière, très courte, il est vrai (1195-1231), mais admirablement remplie.

I. Si Padoue garde le tombeau d'Antoine, Lisbonne se glorifie de posséder son berceau. Il vint donc au monde dans la capitale du Portugal, le 15 août 1195. Par son père, Martin de Bouillon, il appartenait à l'illustre famille du chef de la première croisade, Godefroy de Bouillon, et, par sa mère, Thérésa de Tavera, à la famille royale des Asturies.

Au baptême, il reçut le nom de Ferdinand, qu'il devait échanger plus tard pour celui d'Antoine, lorsqu'il entra dans l'Ordre de saint François.

Après une enfance marquée par une angélique piété, à quinze ans il demande l'habit des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. Dix ans durant, le couvent de Lisbonne et celui de Coïmbre ont le bonheur de posséder tour à tour ce précieux trésor.

Mais voici qu'un jour on rapporte à Coïmbre les corps de cinq franciscains qui avaient subi le martyre au Maroc. La Providence qui dirige tous les événements, inspire au jeune Chanoine le désir d'embrasser l'Ordre séraphique, afin d'aller, lui aussi, cueillir chez les infidèles la palme du martyre.

C'en est fait. Malgré les représentations et les regrets de sa première famille religieuse, Ferdinand devient le

disciple de saint François et reçoit le nom d'Antoine. On lui permet de satisfaire son zèle et d'aller porter Jésus-Christ aux Maures d'Afrique. Mais une cruelle maladie le force de revenir, et une affreuse tempête jette son vaisseau sur les côtes de Sicile.

Antoine fut le préicateur par excellence de l'Italie, qu'il parcourut dans tous les sens, et de la France dont il évangélisa nombre de provinces, surtout dans le midi. Telle fut l'admiration qu'il excita que, prêchant un jour devant le Souverain Pontife, il fut appelé par lui l'*Arche du Testament*. La vigueur qu'il déploya contre l'hérésie le fit nommer aussi le *perpétuel marteau des hérétiques*.

Plus riche de mérites que de jours, Antoine s'endormit dans le Seigneur le 13 juin 1231, à peine âgé de trente-six ans. Il fut canonisé par le pape Grégoire IX moins d'un an après sa mort, le 30 mai 1232. Ses précieux restes reposent à Padoue, dans la superbe église qui porte son nom, une des merveilles de l'Italie, qui en compte un si grand nombre.

II. C'est une pratique assez usitée que celle de s'adresser à saint Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus. L'expérience prouve que l'on ne frappe pas en vain à cette porte.

Voici quelle serait l'origine de cette dévotion. A Montpellier, un novice de l'Ordre avait soustrait à saint Antoine un manuscrit précieux, et s'était enfui du couvent. Antoine, à qui le livre était très utile pour les instructions qu'il faisait à ses frères, s'aperçut de sa disparition et se mit aussitôt en prières pour que le Seigneur le lui fît retrouver. Au moment où le Frère

traversait un pont, il se rencontra face à face avec une affreuse figure, qui n'était autre que le démon, et qui le menaça de lui donner la mort s'il ne restituait de suite l'objet dérobé. Le novice, saisi d'épouvante, se hâta de rentrer au couvent et de remettre le manuscrit à Antoine, en implorant son pardon à genoux (1).

Une autre pratique est plus connue encore. Elle ne date que de ces dernières années. C'est celle de placer, près de la statue du saint, un tronc destiné à recueillir des offrandes pour le *Pain de saint Antoine*, que l'on distribue ensuite aux pauvres.

Dans plusieurs églises, il y a deux troncs : le premier reçoit les supplications écrites des fidèles, et, le second, leurs aumônes ; et, comme on ne verse celles-ci qu'après avoir été exaucé, c'est merveille de voir, par le chiffre des offrandes, combien saint Antoine est puissant auprès de Dieu et bon pour ses clients.

Rien de plus simple que l'origine de cette dévotion. Le R. P. Marie-Antoine, capucin de Toulouse, mort en odeur de sainteté le 8 février 1907, en raconte les débuts dans un opuscule de propagande intitulé : *Les grandes gloires de saint Antoine de Padoue*.

Une humble commerçante de Toulon, M^{me} Louise Bouffier, se recommanda un jour à saint Antoine dans un moment d'embarras et lui promit du pain pour ses pauvres. Elle fut exaucée d'une manière si soudaine et si frappante, que les témoins de la faveur obtenue demeurèrent stupéfaits.

Depuis ce jour, le saint est souvent mis à contribu-

(1) DU BROG DE SEGANGE, *Les saints patrons des corporations*, t. I, p. 462.

tion. Une petite statue fut placée dans l'arrière-magasin, qui ne tarda pas à devenir l'oratoire le plus fréquenté de Toulon. Quantité de lettres arrivent chaque jour, même des pays les plus éloignés, dans la modeste boutique de la rue Lafayette; la plupart sont chargées de mandats-poste destinés à acquitter les dettes de la reconnaissance.

Dans une lettre datée du 24 septembre 1893, M^{me} L. Bouffier écrit au R. P. Marie-Antoine :

«...La correspondance prend des proportions extraordinaires; nous avons reçu ce dernier mois plus de six cents lettres, et ces lettres sont toutes embaumées d'humilité, de charité, de reconnaissance : on ne peut les lire sans pleurer.

« Les offrandes pour les miracles obtenus augmentent sans cesse ; en voici la preuve, lisez ces chiffres : Il a été offert à notre aimable saint, en mai, 2.184 fr. ; en juin, 3.230 fr. ; en juillet, 3.650 et en août, 4.135 francs. Merveille ! merveille ! » (1).

C'est donc avec une entière confiance que nous dirons à ceux qui hésiteraient encore à invoquer notre saint dans leurs épreuves et leurs difficultés : Essayez, promettez quelques livres de pain, et vous serez amenés, vous aussi, par la reconnaissance, à augmenter le trésor du *bon pain blanc de saint Antoine*.

Terminons notre courte notice par le Répons mira-

(1) Le R. P. Marie-Antoine a publié un intéressant récit de sa visite à Saint Antoine de Padoue dans son arrière-boutique, à Toulon (Voir l'*Echo de Saint François et de Saint Antoine de Padoue*, revue mensuelle, 1^{re} année, numéros 2 et 3, Février et Mars 1894).

culeux, dû à saint Bonaventure et inséré à l'Office de saint Antoine de Padoue dans la liturgie franciscaine :

Si vous cherchez des miracles, la mort, l'erreur, le malheur, le démon, la lèpre, s'ensuivent ; les malades se lèvent guéris.

On voit céder la mer et les chaines se briser, jeunes et vieux retrouver par la prière l'usage de leurs membres et les objets perdus.

Les dangers s'évanouissent, le besoin cesse ; à ceux qui l'éprouvent de le raconter, aux Padouans de le dire (1).

Unissons-nous enfin à l'Eglise, disant à Dieu dans la Collecte de notre saint :

Que la mémoire faite par nous du bienheureux Antoine, votre confesseur, soit pour votre Eglise, ô Dieu, une cause de joie ; qu'elle y trouve l'appui constant de vos grâces et l'assurance du bonheur éternel. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.....

Saint JEAN-FRANÇOIS RÉGIS à La Louvesc

(Fête le 16 Juin.)

Saint François Régis, La Louvesc ! noms bien chers aux innombrables pèlerins qui vont chaque année, du Dauphiné, du Vivarais, du Velay, du Forez, de tout le Midi, s'agenouiller et prier avec ferveur devant les précieuses reliques du saint *Père*.

Parler de l'apôtre des Cévennes et de son glorieux tombeau nous semble chose fort opportune, surtout à une époque de l'année où tant de familles prennent le chemin de La Louvesc.

(1) D. GUÉRANGER, *L'Année liturg.*, Temps après la Pentecôte, t. III.

I. Jean-François de Régis vint au monde le 31 janvier 1597, au château de Fontcouverte, dans l'ancien diocèse de Narbonne. Son père, Jean de Régis, et sa mère, Madeleine d'Arses, lui inspirèrent de bonne heure les sentiments d'une foi vive, d'une piété forte et éclairée. On cite de son enfance la parole qu'il dit un jour à sa mère et qui caractérise bien l'éducation qu'il reçut au foyer domestique : « J'ai peur d'être damné ». Digne émule de Blanche de Castille, la mère profita de la circonstance pour graver dans le cœur de cet enfant de cinq ans une telle crainte des peines éternelles, qu'il n'en perdit jamais de vue la pensée.

« Dieu fera de grandes choses pour ce petit gentilhomme-là, disait souvent le recteur de Fontcouverte ; son enfance ressemble fort à celle des prédestinés, et je serai bien trompé s'il ne devient un grand saint ». La prévision du vénérable pasteur devait pleinement se réaliser.

Régis, après s'être montré l'ange de la famille et du collège, dut se prononcer pour un état de vie. Son choix ne fut pas long : la voix de Dieu s'était fait entendre à cette âme d'élite ; le 8 décembre 1616, le jeune homme entrait au noviciat des Jésuites à Toulouse. Le temps des épreuves et des études littéraires terminé, il vint faire sa philosophie au célèbre collège de Tournon, dirigé d'abord par la Compagnie de Jésus, plus tard par les Pères de l'Oratoire et actuellement occupé par l'Université. C'est durant son séjour dans cette ville qu'il annonça la parole de Dieu aux habitants d'Andance, avec un zèle et un dévouement tels, qu'une transformation complète ne tarda pas à s'opérer dans

ce bourg, où le calvinisme avait exercé tant de ravages (1). Successivement professeur aux collèges de Billom, d'Auch et du Puy, partout il apparut comme le vivant modèle des vertus qu'il travaillait à inculquer à ses élèves.

Mais où Régis devait trouver sa véritable voie et où son zèle allait se déployer dans toute sa force, c'est dans l'œuvre des missions. L'évangélisation des pauvres, l'apostolat des petites gens, de tous ceux que le monde rebute : tel fut surtout le lot que la Providence lui départit. Aussi l'Eglise met-elle sur ses lèvres, dans la messe qu'elle lui a consacrée, ces paroles d'Isaïe citées par Notre-Seigneur : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pour cela qu'il m'a oint et m'a envoyé pour prêcher aux pauvres... » (2) La gloire de Dieu et le salut des âmes : deux puissants mobiles qui inspirent toutes ses démarches, animent son courage et soutiennent ses incessants labeurs. Pendant l'été, les villes sont le théâtre de son zèle : là il multiplie catéchismes, allocutions, retraites. Qu'une affreuse disette se fasse sentir : Régis devient la ressource de tous les malheureux, Dieu lui-même multipliant le blé dans les greniers de la charité. Que la peste sévisse : on verra le *saint Père* prodiguer, au péril de sa vie, les secours de la religion dans les familles et les hôpitaux.

Mais voici la rude saison d'hiver. C'est le moment favorable pour porter la parole de Dieu aux popula-

(1) On conserve, dans l'église d'Andance, la chaire où a prêché le serviteur de Dieu.

(2) S. Luc, IV, 18.

tions des montagnes. Est-il village si reculé, hameau si escarpé, sur les hautes cimes, qui n'ait entendu la voix de Régis et expérimenté son généreux dévouement ? Avec quelle énergie il rappelle les grandes vérités de la foi ! Et quelle force ajoutent à sa prédication l'humilité, la mortification, la patience que tous admirent en lui ! Il serait impossible assurément de compter les conversions opérées durant les dix années de ce fructueux apostolat, où les miracles vinrent plus d'une fois confirmer les enseignements du missionnaire.

II. La Louvesc devait être la suprême étape de Régis. Au moyen-âge, ce lieu était un simple rendez-vous de chasse, relevant des seigneurs de Roussillon, en Dauphiné. Quelques chaumières s'y étaient peu à peu groupées et formaient, au XVII^e siècle, un assez pauvre village. C'est là que Régis avait fait annoncer l'ouverture d'une mission pour la veille de Noël 1640. Il y arriva, après s'être perdu dans la neige ; et, atteint du mal qui allait l'emporter en quelques jours, il ne cessa de prêcher et de réconcilier les pécheurs jusqu'à ce que, succombant à la peine, il fut emporté au presbytère, où il acheva les confessions commencées. Peu d'instants avant d'expirer, il dit au Frère qui l'assistait : « Ah ! mon frère, quel bonheur ! Je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame qui m'ouvrent le paradis ! » Puis il ajouta : « Jésus-Christ, mon Sauveur, je vous recommande mon âme » et il expira. C'était le 31 décembre 1640.

« Son sépulcre sera glorieux », a dit Isaïe en parlant du Sauveur. Proportion gardée, combien cette parole est vraie aussi pour le tombeau de saint Jean-François

Régis ! Il n'est peut-être pas de saint dont les précieux restes aient reçu plus de visites, soient devenus l'objet d'un culte aussi populaire, ou aient opéré autant de prodiges.

Le serviteur de Dieu fut béatifié, le 8 mai 1716, par le Pape Clément XI, qui voulut composer lui-même son oraison.

Clément XII le mit au rang des saints le 5 avril 1737 et fixa sa fête au 16 juin.

Vers la fin de l'automne 1792, les frères Buisson, de la Grange-Neuve, représentants de la famille la plus ancienne et la plus considérée de La Louvesc, cachèrent dans leur maison, pour les soustraire aux impies, les reliques de saint Régis. Le 13 juillet 1802, les ossements de l'apôtre furent solennellement transférés à l'église paroissiale. Dans ces derniers temps, un magnifique monument, œuvre de M. Pierre Bossan, l'éminent architecte de Notre-Dame de Fourvières, a remplacé l'ancienne et trop modeste église de La Louvesc. La dédicace en a été célébrée avec la plus grande splendeur et au milieu d'un immense concours de fidèles (1877).

Cet empressement n'a pas diminué. On compte, chaque année, environ cent mille pèlerins se rendant à La Louvesc. Il en est qui ont fait plus de soixante fois le pieux voyage. Qui n'a vu revenir ces nombreuses caravanes, heureuses et fières, sous les branches de sapin dont elles ont orné leurs véhicules ? On a prié devant les reliques ; on s'est approché des Sacrements ; peut-être a-t-on obtenu quelque faveur ; on a visité l'appartement où mourut le *saint Père* ; on est allé

boire à la fontaine de saint Régis, et l'on revient content et rajeuni.

Quel est le grand homme, dont le tombeau à l'instar de celui des saints, exhale une vertu qui guérit et réconforte ?

Les Saints Martyrs Gervais et Protais

(19 juin).

Les deux illustres frères, dont il est fait aujourd'hui simple mémoire au 19^e jour de juin, étaient jadis dotés d'une fête solennelle précédée d'une vigile. Le souvenir en est conservé dans le Sacramentaire de saint Gélase.

Leurs noms figurent aux Litanies des Saints, et une messe particulière leur a été consacrée par l'Eglise. Il nous est agréable d'en reproduire l'*Introït*, tiré du psaume 84^e :

Le Seigneur annoncera la paix pour son peuple, pour ses saints et pour ceux qui se convertissent à lui. — Vous avez, Seigneur, bénî votre terre : vous avez délivré Jacob de sa captivité.

Le choix de ce morceau liturgique fut l'œuvre du pape saint Grégoire-le-Grand qui, au dire des historiens des rites sacrés, voulut ainsi témoigner de sa confiance en la puissante intercession de nos saints. Il faut savoir qu'à cette époque l'Italie était en butte à l'invasion des Lombards et aux revendications de la cour de Constantinople. Voilà pourquoi, par l'entre-

mise des glorieux Martyrs, le Chef suprême de l'Eglise demandait instamment à Dieu le bien de la paix, « que le monde ne peut pas donner ».

Gervais et Protais furent les fils de deux martyrs : saint Vital et sainte Valérie. L'Eglise les honore le 29^e jour d'avril.

Vital exerçait la profession des armes. Un jour qu'il entrait à Ravenne en compagnie du juge Paulin, on conduisait au supplice un médecin du nom d'Ursicin, qui venait de confesser la foi de Jésus-Christ. Le voyant chanceler un peu dans les tourments, Vital lui cria : « O toi qui, par ta médecine, as coutume de guérir les autres, prends garde de ne pas te donner le coup de la mort éternelle ». Fortifié par ces paroles, Ursicin subit le martyre avec constance.

Mais Paulin, irrité contre Vital, ordonne de le saisir et, après l'avoir fait tourmenter sur le chevalet, le fait précipiter dans une fosse profonde et accabler sous des pierres. Or un prêtre d'Apollon, qui avait excité la colère de Paulin, est tout aussitôt saisi par le démon et se met à crier : « Vital, martyr du Christ, de quel feu tu me brûles ! » et ne pouvant supporter de telles ardeurs, il se précipite dans le fleuve.

Quant à la mère de nos deux saints, Valérie, c'est à Milan qu'elle subit le martyre, après la mort de son époux. Comme le rapporte le serviteur de Dieu Philippe, qui nous a transmis le souvenir de ces héros de la foi, elle fut saisie par des idolâtres qui sacrifiaient au dieu Sylvain. Pressée de se joindre à eux et de prendre part à leurs festins, elle déclare qu'elle est chrétienne et que pour rien au monde elle ne mangera de

la chair offerte aux idoles. Ces hommes barbares la frappent si cruellement, que ses serviteurs la ramènent mourante à Milan, où, trois jours après, elle rend au Christ sa belle âme.

Dignes héritiers de ces deux martyrs, Gervais et Protais vendent leur patrimoine et en distribuent le prix aux pauvres, ainsi qu'à la petite famille de leurs esclaves à qui ils donnent la liberté.

Servir Dieu dans le jeûne et la prière fait désormais le charme de leur existence. Mais le démon, jaloux de leurs vertus, suscite contre eux ses suppôts. Au moment où le général romain Astasius se prépare à combattre les Marcomans, les prêtres des faux dieux lui disent : « Si vous voulez revenir de la guerre avec les honneurs du triomphe, contraignez Gervais et Protais à sacrifier ; car nos dieux sont tellement irrités de se voir méprisés par ces deux misérables, qu'ils refusent de rendre leurs oracles ».

Astasius, sur cette dénonciation, les fait comparaître devant lui et met en œuvre promesses et menaces sans obtenir aucun succès. Exaspéré, il fait battre Gervais jusqu'à ce qu'il expire sous les coups. Mais, loin de diminuer le courage de son frère, ce spectacle le fortifie de plus en plus dans la foi. Protais est broyé sous le bâton et finalement frappé de la hache.

Les corps de nos saints martyrs sont enlevés à la dérobée par Philippe, serviteur du Christ, qui les ensevelit dans sa maison. C'est le treizième jour des calendes de juillet (19 juin) que Gervais et Protais glorifièrent Dieu par le martyre dans la cité de Milan.

Plus tard, sur l'inspiration du Seigneur, saint Am-

broise, archevêque de cette ville, ayant découvert leurs précieuses reliques, prit soin de les placer dans un lieu saint et illustre. A la solennelle translation qui se fit à travers les rues de Milan, un aveugle recouvra la vue au contact du cercueil de nos saints, et plusieurs malheureux tourmentés par le démon furent délivrés.

Une des cathédrales de France, celle de Soissons, est placée sous le vocable des saints Gervais et Protais, et nombre d'églises paroissiales leur sont dédiées, entr'autres celle du diocèse de Valence, dont le pays se fait gloire de porter le nom de Saint-Gervais.

Puissent les bienheureux martyrs obtenir de Dieu à notre chère patrie la conservation de sa foi chrétienne et un courage inébranlable dans toutes les épreuves.

Saint Louis de Gonzague

(21 juin)

La vie de saint Louis de Gonzague s'est écoulée entre le 9 mars 1568 et le 21 juin 1591. C'est donc dans sa vingt-quatrième année que fut cueilli par les anges du ciel, ses frères, celui que l'on devait appeler un jour « l'angélique jeune homme ».

Car ce fut en vérité un ange que le fils de Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du Saint-Empire, et de la vertueuse Marthe Tana Santena. Sa mère ne l'appelait pas autrement, lorsqu'elle parlait du cher trésor que lui avait confié la Providence. La famille, les gens du service, les soldats commandés par

le marquis, entouraient l'enfant du même respect et lui donnaient le même titre.

A la cour de Philippe II, où il apparut en qualité de page, on disait encore de Louis : « C'est un ange que ce jeune homme ».

Lorsque, renonçant à l'espoir d'un brillant avenir, Louis, à force d'instances, eut obtenu de son père l'autorisation d'entrer dans la Compagnie de Jésus, les novices qui eurent le bonheur de vivre avec lui se disaient pleins d'admiration : « C'est un ange qui est venu parmi nous ».

A peine le pieux scolastique eut-il rendu le dernier soupir dans cette humble cellule du Collège romain qu'il nous a été donné de visiter, que l'on entendit répéter dans Rome : « L'ange est mort ».

Le Pape Benoît XIII, dans la bulle de canonisation, appelle Louis de Gonzague « l'angélique jeune homme ».

Dans la liturgie de sa fête, fixée au 21 juin, l'Eglise confirme à Louis cette glorieuse appellation. Voici d'abord les paroles de l'Introït, empruntées aux psaumes VIII^e et CXLVIII^e :

*Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges,
vous l'avez couronné de gloire et d'honneur. Ps. Louez Dieu,
vous tous qui êtes ses anges; louez-le, vous tous qui êtes ses
puissances.*

Même fraternité avec les anges exprimée dans les trois oraisons de la Messe :

*O Dieu, distributeur des dons célestes, qui avez uni dans
l'angélique Louis une admirable innocence de vie à une pé-
nitence non moins admirable, accordez-nous par ses mérites
et ses prières de le suivre dans sa pénitence, puisque nous
ne l'avons pas imité dans son innocence.*

Seigneur, faites que nous portions au céleste banquet la robe nuptiale que la pieuse préparation et les larmes continues du bienheureux Louis ornaient d'inestimables pierres précieuses.

Nourris de l'aliment des Anges, donnez-nous, Seigneur, de vivre d'une manière angélique et, à l'exemple de celui que nous honorons en ce jour, de demeurer dans une perpétuelle action de grâces.

Dans l'Evangile est relatée d'abord la réponse que Notre-Seigneur adressa aux Sadducéens : « A la résurrection....., les hommes seront comme les anges de Dieu dans le ciel », puis celle qu'il fit à un docteur de la loi au sujet du plus grand commandement : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même..... »

Ange de la terre, Louis de Gonzague, voilà bien le résumé de votre existence ici-bas, ce voyage de si courte durée et pendant lequel, néanmoins, vous avez accompli de si grandes choses.

Ce qui caractérise l'ange, c'est en premier lieu sa qualité de *pur esprit*. Créature immatérielle, l'ange est dégagé de ce corps qui appesantit notre âme et l'incline vers la terre, de ce compagnon de route parfois si fâcheux dont saint Paul disait : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » L'ange, de ce chef, n'a que faire et de la nourriture, où trop souvent la sensualité cherche à se satisfaire, et des mille objets qui retiennent captif le pauvre cœur humain.

Le beau type d'ange terrestre que Louis de Gonzague !

Dès ses premières années, par une grâce spéciale du Seigneur, aucun combat ne lui dispute le lis de la virginal pureté. Mais quel soin il prend de conserver cette fleur si délicate ! Il maîtrise ses sens, ses yeux surtout, à tel point, qu'attaché comme page d'honneur à la personne de l'infant d'Espagne, presque tous les jours, durant plusieurs années, ayant à saluer l'impératrice Marie d'Autriche, il ne remarque pas une seule fois ses traits ; il s'abstient même de regarder en face sa propre mère.

Il jeûne trois fois la semaine, se contentant souvent d'un peu de pain et d'eau. Il tourmente son corps de toute manière : éperons, chaînes de fer, sanglantes flagellations.

En un mot, c'est à bon droit qu'il fut appelé « un homme sans la chair ou un ange dans la chair » (1).

Un second caractère de l'ange, c'est l'amour dont il brûle pour Dieu. Débarrassés de tous les biens sensibles, les esprits célestes s'élançent vers le souverain bien avec une incomparable ardeur, et cet amour produit en eux comme une identification avec son divin objet. Ainsi le fer jeté dans la fournaise revêt la nature du feu.

Le premier usage que Louis fait de sa raison est de s'offrir à Dieu ; et chaque jour, depuis lors, le voit croître en sainteté. Tout enfant, il cherche la solitude pour s'y occuper de Dieu. Il passe une grande partie de la nuit, même au plus fort de l'hiver, dans la contemplation des choses célestes ; il demeure ainsi immobile de

(1) *Brév. rom., 21 juin.*

longues heures, et son âme reste fixée en Dieu dans une extase sans fin.

Au noviciat, où il entre le 25 novembre 1585, son amour pour Dieu prend de telles proportions qu'il consume peu à peu jusqu'au corps. On lui donne l'ordre de détourner pour un temps sa pensée des choses divines ; mais c'est en vain qu'il s'efforce de fuir la rencontre de son Dieu.

Admirable est aussi sa charité pour le prochain : c'est en soignant des maladies pestilentielles dans les hôpitaux que Louis contracta le mal qui le consuma lentement. Est-il charité plus parfaite que celle qui consiste à donner sa vie ?

On sait avec quelle douce sérénité Louis annonça son départ pour le ciel. Le Père Provincial étant venu le visiter, lui demanda de ses nouvelles : « Nous nous en allons, mon Père. — Et où ? — Au ciel ». Le supérieur ne put s'empêcher de dire aux Pères présents : « Voyez donc ce jeune frère ; il parle d'aller au ciel comme nous à Fracasti ». De fait, c'est bien vers le ciel qu'il prit son essor, à la fin de l'octave du Très-Saint-Sacrement, comme il l'avait annoncé.

Des miracles nombreux et éclatants rendirent glorieux son tombeau, et le jour de sa mort devint bientôt un jour de fête. Aucun décret pontifical ne défendant encore de rendre un culte public aux personnes mortes en odeur de sainteté, l'approbation des évêques suffisait pour autoriser ces honneurs précoce. C'est ainsi que la marquise de Châtillon eut la joie de voir sur les autels l'image de son fils et d'invoquer, dans ses prières, celui qu'elle appelait jadis avec tant de raison son « ange ».

Le pape Paul V permit, en 1605, que l'on donnât à Louis le titre de *Bienheureux*, titre qui lui fut confirmé un peu plus tard dans les formes accoutumées. Mais la cause de la canonisation, par suite de divers événements, fut retardée pendant plus d'un siècle. Clément X, en 1671, approuva que le nom de Louis prît place dans le Martyrologe, accompagné de cette qualification : « très illustre par le mépris qu'il fit d'une principauté et par l'innocence de sa vie ». Enfin Benoît XIII inscrivit aux fastes des Saints « l'angélique jeune homme » le 26 avril 1726. La cérémonie de la canonisation se fit avec beaucoup de solennité dans la basilique du Vatican, le 31 décembre de la même année, jour où fut également placé au rang des saints l'ange de la Pologne, Stanislas de Kostka, mort au noviciat le 15 août 1568.

Pour augmenter encore la confiance des fidèles envers saint Louis, Benoît XIII le proclama officiellement « Patron de la jeunesse appliquée aux études » (1).

On peut dire que depuis lors le culte de saint Louis de Gonzague a pris chaque jour de nouveaux accroissements. Que de pieuses associations se sont fondées sous son patronage ! que de congrégations d'enfants, de jeunes gens, marchent sous sa bannière, chantent ses louanges et s'appliquent à imiter ses vertus !

Aussi, c'est avec bonheur que Sa Sainteté Léon XIII a saisi l'occasion du troisième centenaire de la mort du saint pour encourager et stimuler encore la dévotion de ses jeunes protégés. « Il serait certainement impossible, dit-il dans sa Lettre du 1^{er} janvier 1891, de pro-

(1) Décret du 22 novembre 1729.

poser à l'imitation de la jeunesse chrétienne un modèle plus parfait, possédant à un plus haut degré les vertus qui constituent l'ornement que l'on souhaite le plus de trouver dans les jeunes gens ». Quelles sont ces vertus ? la belle et sainte pureté, la mortification des sens, qui en est la gardienne, l'énergie dans le travail, enfin « ce qui est, de nos jours surtout, de la plus haute importance », l'attachement fidèle, affectueux et filial à l'Eglise et au Siège Apostolique.

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS

Le dimanche qui précède la Nativité de saint Jean-Baptiste est consacré, dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur, à *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*.

L'image de cette Madone étant exposée et vénérée dans les nombreuses églises où les dignes fils de saint Alphonse ont annoncé la parole de Dieu, nous sommes heureux de rappeler ici son intéressante histoire. Mais au préalable donnons, d'après un Père Rédemptoriste, la description de l'original conservé à Rome :

« Ce tableau est une peinture sur bois, de style byzantin qui semble remonter au XIII^e ou au XIV^e siècle... Il n'a guère que cinquante centimètres de haut sur quarante de large. Sur un fond d'or assez éclatant, apparaît la Vierge Marie, portant sur son bras gauche l'Enfant Jésus. Un voile bleu foncé couvre sa tête, et s'avance de manière à ne laisser entrevoir que la partie extrême du bandeau qui entoure son front. Sa tunique

est de couleur rouge avec les ourlets brodés d'or, comme ceux du voile. L'auréole assez large qui enveloppe sa tête, est ornée de dessins artistement travaillés. Au-dessous de l'auréole, sur la partie supérieure du voile, apparaît une étoile rayonnante. Les plis et les ombres des vêtements sont indiqués par les filets d'or, particularité qui distingue tous les tableaux de l'école byzantine. Au-dessus de la Madone, on lit ces quatre lettres, MP. ΘV., initiales et finales des mots grecs qui signifient : MÈRE DE DIEU.

« Le divin Enfant est dans les bras de sa Mère ; mais au lieu d'arrêter sur elle son regard, il rejette la tête un peu en arrière, et tourne les yeux du côté de gauche, vers un objet qui, en le préoccupant vivement, répand sur son doux visage un certain sentiment de frayeur. Ses deux petites mains serrent la main droite de sa mère, comme pour implorer sa protection. Il est revêtu d'une robe verte, retenue par une ceinture rouge, et cachée en partie sous un grand manteau d'un jaune foncé.

« Sa tête est aussi entourée d'une auréole un peu moins large et moins ouvragée que celle de la Madone. Au-dessus de son épaule gauche, on lit ces lettres Is Xs, c'est-à-dire : JÉSUS-CHRIST.

« La pose de l'Enfant Jésus ainsi que le sentiment d'effroi peint dans tous ses traits, sont motivés par la présence d'un Ange placé un peu au-dessus de lui, à gauche, et tenant dans les mains une croix surmontée d'un titre, qu'il présente à l'Enfant avec quatre clous. Au-dessus de l'envoyé céleste, on trouve aussi les initiales de son nom : O.A.Γ. c'est-à-dire : L'ARCHANGE GABRIEL.

« A la même hauteur, et à droite de la Madone, on voit

un autre Ange portant dans ses mains un vase, d'où s'élèvent la lance et le roseau surmonté de l'éponge. Au-dessus de sa tête, on lit : O.A.M. c'est-à-dire : L'ARCHANGE MICHEL (1) ».

Ce tableau était, au xv^e siècle, la propriété d'un pieux marchand de l'île de Crète. Les Turcs ayant fait irruption dans le pays, plusieurs habitants résolurent de quitter l'île pour conserver leur foi chrétienne. De ce nombre fut notre marchand, qui s'embarqua pour Rome. Durant le trajet, une horrible tempête assaillit le vaisseau ; mais Marie vint au secours des passagers et son image tutélaire les sauva de ce péril imminent.

L'heureux possesseur du tableau arrive à Rome. Une maladie grave ne tarde pas à l'atteindre, et, sur le point de mourir, le marchand lègue à un ami son précieux trésor, lui demandant que l'Image soit exposée et publiquement honorée dans une des églises de Rome. La promesse en est faite, et le serviteur de Marie rend le dernier soupir.

Hélas ! des années s'écoulèrent avant que l'engagement fût tenu. Il fallut des châtiments célestes pour que les détenteurs de l'image sainte consentissent à la céder. Vaincus enfin, ils la portèrent, sur le désir de Marie de la voir placée entre la basilique Libérienne et celle de Latran, aux religieux augustins, qui desservaient alors l'église de Saint-Matthieu, située sur la colline de l'Esquilin, dans l'enclos actuel de la villa Caserta. Cette église n'était autre chose que la maison même du

(1) *Notre-Dame du Perpétuel-Secours...* par un Père Rédemptiste. Tournai, Casterman, in-32, 12^e édit, p. 47-49.

second successeur de saint Pierre, le pape saint Clet, qui l'avait convertie en sanctuaire, la dédiant à l'apôtre saint Matthieu.

Il y eut grande solennité à Rome le 27 mars 1499 : Notre-Dame du Perpétuel-Secours était portée en triomphe dans les rues de la ville, avant de prendre définitivement possession de sa nouvelle demeure. Marie voulut dès lors manifester aux Roms sa toute-puissante bonté. Une femme qui, depuis longtemps, avait un bras paralysé, en recouvra soudain l'usage par le seul attouchement du tableau miraculeux : « premier et merveilleux anneau d'une chaîne non interrompue de grâces et de miracles, qui signalèrent pendant trois siècles le pouvoir de la sainte Madone » (1).

Le pèlerinage à saint Matthieu jouit d'une grande prospérité jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, époque où, pour une soi-disant « nécessité stratégique », cette église fut condamnée à disparaître. Les Augustins, sur l'invitation de Pie VII, transportèrent d'abord leur résidence près de l'église Saint-Eusèbe, puis à Sainte-Marie-in-Posterula. La sainte Image les y suivit, mais le malheur des temps ne leur permit pas de relever l'antique pèlerinage ; l'oubli se fit et l'on ne se demanda bientôt plus si le tableau existait encore.

Les choses en étaient là lorsque, en 1855, les Rédemptoristes firent l'acquisition de la villa Caserta et y construisirent l'église de Saint-Alphonse.

Or, le Père Michel Marchi, instruit avant son entrée dans la Congrégation, par le vieux frère augustin Orsetti, de l'existence du tableau, fit part à ses confrères

(1) Op. cit., p. 26.

res des confidences qu'il avait reçues. Dix ans après, le 11 décembre 1865, Pie IX ordonnait que l'image miraculeuse fût replacée entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran, c'est-à-dire dans l'église de Saint-Alphonse. La translation solennelle eut lieu le 26 avril 1866. Elle fut suivie d'un premier triduum prescrit par le Cardinal-Vicaire, puis d'un second, à la fin du mois de mai, dont les habitants des quartiers voisins prirent eux-mêmes l'initiative.

Le dimanche 23 juin 1867, année du Centenaire de saint Pierre et de saint Paul, l'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours était couronnée, au nom de Sa Sainteté Pie IX, par le patriarche de Constantinople, doyen du vénérable chapitre de Saint-Pierre du Vatican, et, le 31 mars 1876, Pie IX érigeait en Archiconfrérie la pieuse association établie en 1871 en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Que de grâces, que de faveurs de toute sorte la glorieuse Vierge invoquée sous ce titre se plaît à répandre sur ses enfants ! Guérisons du corps, guérisons de l'âme, chaque jour pour ainsi dire enregistre quelque nouveau bienfait de Celle qu'on a très bien nommée la *toute-puissance suppliante*, car « ce que Dieu peut par son commandement, elle le peut par sa prière » (1).

Daigne la Mère du *Perpétuel-Secours* couvrir de sa protection l'Eglise et la France, les familles et les individus, les vaillants apôtres et les âmes au salut desquelles ils se consacrent avec un si généreux dévouement.

(1) *Quod Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.* S. AUG.

Nativité de Saint Jean-Baptiste

(24 Juin.)

La petite ville d'Hébron est à la joie : un enfant vient de naître dans la demeure de Zacharie et d'Elisabeth. Parents et voisins accourent auprès du berceau et s'empressent de féliciter l'heureuse mère de ce que le Seigneur a fait éclater sur elle sa miséricorde.

En effet, le nouveau-né est, comme Isaac, l'enfant de la promesse, accordé aux vieux ans de deux saints patriarches. Le même archange qui vient d'annoncer l'Incarnation du Fils de Dieu avait déjà prédit la naissance du fils de Zacharie, ajoutant à la bonne nouvelle ces prophétiques paroles : « Vous l'appellerez JEAN. Il vous sera un sujet de joie et d'allégresse, et beaucoup se réjouiront à sa naissance. Car il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit encore dans le sein de sa mère. Un grand nombre d'enfants d'Israël seront convertis par lui au Seigneur leur Dieu, et lui-même marchera devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour ramener les cœurs des pères à leurs fils, rappeler les incrédules à la prudence des justes et préparer au Seigneur un peuple parfait » (1).

Ajoutons à ce magnifique éloge ce que dira plus tard le Sauveur du monde de son saint Précurseur : « Parmi

(1) S. Luc, I, 13-17.

les hommes, il n'en a pas paru de plus grand que Jean-Baptiste » (1).

Sans doute, comme tous les enfants d'Adam — Marie exceptée — le fils d'Elisabeth contracta la tache originelle ; mais il en fut purifié dès le sein de sa mère, et il vint au monde l'âme parée de tous les charmes de l'innocence et enrichie des célestes trésors de la grâce. Voilà pourquoi l'Eglise qui, d'ordinaire, célèbre la fête des Saints au jour de leur bienheureuse mort, établit pour Jean-Baptiste une très honorable dérogation à cette règle, en fêtant sa glorieuse *Nativité*. C'est un privilège que le Précurseur partage avec Jésus-Christ et sa sainte Mère.

Que la joie éclate donc autour de ce berceau ! Que l'auguste parente d'Elisabeth, la Vierge Marie, salue l'arrivée de celui qui doit être un jour le héraut du Dieu qu'elle porte elle-même dans ses chastes entrailles ! Enfin, que, dans un saint transport, le père du Précurseur, ayant soudain retrouvé « l'organe de sa voix éteinte », s'écrie : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, car il a visité et racheté son peuple !... Et vous, petit Enfant, vous serez appelé Prophète du Très-Haut ; car vous marcherez devant la face du Seigneur pour préparer ses voies ; pour donner à son peuple la connaissance du salut et annoncer la rémission des péchés ; pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie du salut » (2).

(1) S. MATTH., XI, 11.

(2) S. LUC, I, 68-79.

Ce beau cantique de Zacharie, *Benedictus*, l'Eglise le fait réciter chaque jour à l'office de Laudes, comme elle a placé à Vêpres celui de Marie, le sublime *Magnificat*, et à Complies, celui du saint vieillard Siméon, le *Nunc dimittis*, ce chant de départ de l'âme qui voit dans la fin de la journée l'image du soir de la vie.

Peu de saints ont eu un culte aussi étendu et sont demeurés aussi populaires que saint Jean-Baptiste. Combien d'églises portent son vocable, à commencer par la Basilique patriarcale de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises de la ville de Rome et du monde ! N'est-ce pas à lui également que sont consacrés les baptistères, puisque le Rituel romain recommande que l'on y représente saint Jean baptisant Jésus-Christ ?

A l'époque de saint Grégoire-le-Grand, on célébrait trois messes en la solennité de saint Jean-Baptiste : la première, à nuit close, rappelait son titre de précurseur ; la seconde, au point du jour, honorait son baptême ; la troisième, à l'heure de Tierce, rendait hommage à sa sainteté.

Un vieil usage traduit encore, de nos jours, l'allégresse qu'excite dans les âmes la naissance du Précurseur : *les feux de la Saint-Jean*. On pourrait presque dire qu'ils remontent tout à fait aux premiers siècles, comme d'ailleurs la fête elle-même. Au moyen-âge, cette démonstration revêtait un caractère solennel : elle était regardée comme le complément de la fête liturgique ; on invitait le clergé à bénir les bois amoncelés par la foule qui se pressait, joyeuse, autour des bûchers. Allumer le feu était un privilège réservé aux premiers

personnages. Le roi lui-même tenait à honneur de participer à la joie publique. C'est ainsi qu'en 1648, continuant les traditions de ses prédécesseurs, Louis XIV mit encore le feu au bûcher de la place de Grève.

Heureuses les cités, heureux les villages qui ont conservé dans leurs fêtes quelque chose de l'aimable simplicité des siècles de foi ! Au lieu de ces fiévreuses jouissances où l'âme n'a aucune part, on y goûte ces joies vraies, pures et fortifiantes, qui aident à supporter l'exil et sont comme un prélude des fêtes de la patrie bienheureuse.

Office de la Nativité de Saint Jean-Baptiste

Il est facile de voir par la liturgie sacrée quelle place de choix le Précurseur de Jésus-Christ occupe dans les affections de l'Eglise.

Sa naissance, nous l'avons dit, est la seule que l'on célèbre, après celle du Sauveur et de sa très sainte Mère. Et la *Nativité de saint Jean-Baptiste*, bien qu'elle n'ait plus aujourd'hui son caractère de fête obligatoire, conserve, toutefois encore, son rang parmi les solennités de 1^{re} classe, avec Octave. Fixée au 24 juin, elle ne cède la place qu'à la fête du Très-Saint-Sacrement, quand cette dernière se rencontre ce jour-là (1), sauf à reprendre pleinement ses droits dès le lendemain.

(1) Cette coïncidence n'arrive jamais plus d'une fois par siècle. Elle s'est produite, depuis l'institution de la fête du Très-Saint-

Ne pouvant, dans une aussi courte étude, analyser en détail l'office entier de Saint-Jean, nous nous bornerons à en signaler les particularités les plus intéressantes.

Les Matines commencent par cet invitatoire :

Venez, adorons le Seigneur, le Roi du Précurseur.

L'hymne *Antra deserti* est l'œuvre de Paul Diacre, l'ami de Charlemagne et l'historien des Lombards. Nous y relevons la strophe suivante :

Les autres prophètes avaient seulement chanté d'un cœur inspiré l'astre qui devait paraître ; mais vous, du doigt, vous montrez celui qui ôte le péché du monde.

Antiennes et Répons sont tirés, sans exception aucune, de l'Ecriture-Sainte. Il y est fait de continues allusions à la naissance et aux glorieuses destinées de Jean-Baptiste.

L'hymne de Laudes : *O nimis felix* est du même auteur que la précédente. Nous citons la première strophe, pleine d'élan et d'enthousiasme :

O mille fois heureux, vous dont le mérite est si sublime,

Sacrement (1264), aux années 1451, 1546, 1666, 1734 et 1886, et elle ne doit pas reparaître jusqu'en 1943.

On sait que lorsque la Fête-Dieu tombe le 24 juin, la primatiale de Saint-Jean, à Lyon, jouit de la faveur d'un jubilé, dit le Jubilé du Très-Saint-Sacrement. De là ce vieux quatrain :

« Quand Georges Dieu crucifiera,
Quand Marc le ressuscitera,
Et lorsque Jean le portera,
Grand Jubilé dans Lyon sera ».

C'est-à-dire : ce Jubilé a lieu lorsque le Vendredi-Saint se trouve le 23 avril, fête de saint Georges, la solennité de Pâques, le 25 avril, fête de saint Marc, et la Fête-Dieu, le 24 juin, jour de saint Jean-Baptiste.

dont la blanche pureté ne connut jamais de souillure, très puissant Martyr, habitant des forêts, le plus grand des Prophètes.

Le cantique de Zacharie : *Benedictus*, qui fait partie intégrante des Laudes, chaque jour de l'année, revêt dans la présente solennité une importance toute spéciale.

Dans les morceaux qui composent la Messe, le Nouveau Testament fait écho à l'Ancien pour glorifier « le plus grand des enfants des hommes ».

A l'Introït, l'Eglise met sur les lèvres de Jean ces paroles d'Isaïe qui se rapportent au Sauveur et que nous citerons plus au long dans l'Epître : « Le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le sein de ma mère... »

La Collecte demande à Dieu « qui a rendu ce jour glorieux par la naissance du bienheureux Jean, de donner à son peuple la grâce des joies spirituelles et de conduire toutes les âmes fidèles dans la voie du salut éternel ».

Rien de magnifique comme les paroles de l'Epître, tirées, disions-nous, du prophète Isaïe :

Ecoutez, îles ; et vous, peuples éloignés, soyez attentifs : le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel ; dès le ventre de ma mère, il s'est souvenu de mon nom. Il a fait de ma langue un glaive acéré ; il m'a protégé sous l'ombre de sa main, et il m'a mis en réserve comme une flèche choisie : il m'a caché dans son carquois. Et il m'a dit : vous êtes mon serviteur, Israël ; je me glorifierai en vous.... (1)

L'Evangile rappelle successivement : la naissance du Précurseur, sa circoncision, le persistant accord avec

(1) ISAÏE, XLIX.

lequel Elisabeth et Zacharie lui donnent le nom de *Jean*, la guérison soudaine de l'heureux père, qui, pour son manque de foi, avait été frappé de mutisme ; l'étonnement des voisins, les réflexions de tous ceux qui apprirent ces merveilles : « Que pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main du Seigneur était avec lui » ; enfin le chant inspiré de Zacharie : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple ».

A moins que la fête ne tombe un dimanche, ou que saint Jean ne soit le titulaire de l'église dans laquelle se célèbre le divin sacrifice, on ne dit pas le *Credo* à la messe : la raison en est que le Précurseur acheva sa carrière mortelle avant la promulgation de l'Evangile.

Les Antiennes des secondes Vêpres sont comme autant de fleurs cueillies dans l'Evangile en l'honneur de saint Jean.

L'Hymne est encore de Paul Diacre. La première strophe est devenue célèbre dans l'histoire du chant grégorien et de la musique, car elle a fourni le nom des diverses notes qui composent la gamme. A ce titre, nous la citons en latin avant d'en donner la traduction :

*Ut queant laxis resonare fibris
Mira gestorum famuli tuorum
Solve pollutu labii reatum,
Sancte Joannes.*

Pour que d'une voix étendue et puissante vos serviteurs fassent retentir les merveilles de vos actes, bannissez l'indignité de leurs lèvres souillées, ô saint Jean.

L'office prend fin par cette antienne, qui est comme un résumé de tout ce que l'on peut dire de plus élogieux

pour le Précurseur, puisqu'il y est fait appel au témoignage du Fils de Dieu lui-même :

L'enfant qui nous est né est plus qu'un prophète; car c'est celui dont le Sauveur dit : Entre les fils des femmes, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste.

Conjurons, en clôturant cette douce Octave, le saint Précurseur de continuer auprès de nous sa mission, et de rendre nos âmes de plus en plus dociles à Jésus-Christ, « la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ».

Saint Jean et saint Paul,

FRÈRES, MARTYRS

(26 juin.)

Quand elle célèbre la fête de plusieurs frères Martyrs, l'Eglise met sur les lèvres de ses ministres sacrés cette belle Antienne :

Voilà la vraie fraternité, celle que jamais le combat n'a pu altérer. Ils ont suivi le Christ en répandant leur sang; dédaignant les splendeurs de la cour, ils sont parvenus au royaume des cieux. Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble !...

En fêtant les deux nobles romains, qui furent saint Jean et saint Paul (26 juin), la divine Epouse du Christ ajoute aux accents que l'on vient d'entendre d'autres chants liturgiques non moins remarquables et où se trouvent reproduits les actes et les paroles des illustres frères qu'immola le glaive de Julien l'Apostat. Nous

citons ces touchants souvenirs, monument de la plus vénérable antiquité :

Paul et Jean dirent à Julien : Nous adorons un Dieu unique, celui qui a fait le ciel et la terre.

Paul et Jean dirent à Térentianus : Si Julien est votre maître, soyez en paix avec lui ; pour nous, il n'en est d'autre que le Seigneur Jésus-Christ.

Jean et Paul, connaissant la tyrannie de Julien, se mirent à distribuer leurs richesses aux pauvres.

Esprits célestes et âmes des justes, chantez un hymne à Dieu. *Alleluia. Alleluia.*

Jean et Paul dirent à Gallicanus : Faites un vœu au Dieu du ciel et vous serez vainqueur mieux que vous ne l'avez été.

Le personnage dont il est fait mention dans cette dernière Antienne est un consulaire que les deux saints amenèrent à la foi et qui obtint lui aussi, peu après, la palme du martyre. Son nom est inscrit au Martyrologe romain le 25^e jour de juin.

Jean et Paul étaient donc frères, enfants l'un et l'autre de l'antique cité des Césars. Enrichis par les libéralités de Constance, fille du premier empereur chrétien, Constantin, ils ne se servaient de leurs biens que pour soulager les pauvres de Jésus-Christ.

Mais voici qu'un jour le trône est dévolu au neveu de Constantin, le césar Julien, tristement connu sous le nom d'Apostat. Ce prince fait des avances aux deux illustres romains et veut les attirer comme officiers dans son palais ; mais, fervents chrétiens, ils répondent fièrement qu'ils ne sauraient accepter d'habiter auprès d'un homme qui s'est séparé de Jésus-Christ. Irrité de cette réponse, Julien leur donne dix jours pour délibé-

rer ; passé ce terme, ils seront contraints de sacrifier à Jupiter ou de se préparer à mourir.

Il est dit dans l'Evangile : « Faites-vous des amis au moyen de l'argent, afin qu'en retour, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels » (1).

Cette pensée détermine Jean et Paul à distribuer aux pauvres le reste de leur fortune, et à profiter pour cela du délai accordé par l'empereur.

Le dixième jour arrivé, le préfet de la cohorte prétoiriennne, Térentianus, se présente, l'image de la fausse divinité à la main : « Adorez Jupiter ou vous serez livrés à la mort. — Nous n'adorons que le Christ et volontiers nous donnerons notre vie pour lui ». Craignant l'émotion qu'une exécution publique aurait causée parmi le peuple, dont les deux frères étaient les bienfaiteurs, Térentianus les fait décapiter dans leur propre maison et répand le bruit qu'ils ont été envoyés en exil.

Jean et Paul ne tardent pas à se venger de leurs meurtriers comme se vengent les saints. Le démon lui-même fait connaître leur mort par la bouche d'un grand nombre de possédés, parmi lesquels se trouve le fils du préfet Térentianus. Un libre-penseur de nos jours eût fermé les yeux à la lumière ; mais une âme droite comme celle du préfet des prétoriens, se rend à la vérité. Celui-ci fait conduire son fils au tombeau des saints martyrs et le jeune homme y trouve sa délivrance. Le père se convertit ; c'est même lui, dit-on,

(1) S. Luc, XVI, 9.

qui écrivit l'histoire des bienheureux martyrs. Ainsi s'exprime le Bréviaire romain.

Une église portant le nom des deux frères s'élève sur l'emplacement de leur maison ; elle est située sur le mont Cœlius, d'où elle domine le Colisée et le Forum. Clément XIV l'a confiée aux religieux Passionistes, qui ont converti en oratoires les chambres occupées jadis par leur fondateur, saint Paul de la Croix.

C'est un an. jour pour jour, après le martyre de nos bienheureux, que Julien l'Apostat, frappé d'une flèche, dans la guerre contre les Parthes, mourut en lançant au ciel ce cri de rage : « Tu as vaincu, Galiléen ! » (26 juin 363). Les persécuteurs passent et la gloire des martyrs va grandissant, et le Seigneur, qui « veille sur leur dépouille mortelle », assure à leur mémoire la vénération et la reconnaissance des peuples.

MARTYRE DE S. PIERRE ET DE S. PAUL

Depuis huit à neuf mois, deux étrangers, *Pierre*, de Bethsaïde en Galilée, et *Paul*, de Tarse en Cilicie, venus à Rome pour y prêcher la religion de JÉSUS de Nazareth, crucifié par les Juifs, sont chargés de chaînes au fond de la prison Mamertine. Que de victimes, plus ou moins illustres, ont déjà subi le dernier supplice dans ce lieu « désolé, ténébreux, infect et terrible » comme l'appelle l'historien Salluste (1). Jugurtha, roi de Nu-

(1) *Bell. Catilin.*, LVIII.

midie, y est mort de faim ; Cicéron y a fait étrangler les complices de Catilina ; Aristobule II, roi de Judée, et Tigrane, roi d'Arménie, y ont été tués, après avoir servi au triomphe de Pompée ; César y a fait frapper du glaive son héroïque adversaire, le gaulois Vercingétorix. Arrêtons-nous à ces noms : la liste serait trop longue.

Les deux Apôtres ne demeurent point inactifs dans leur affreux cachot. Leur zèle a trouvé le moyen de gagner à Jésus-Christ les geôliers Processe et Martinien eux-mêmes et plus de quarante prisonniers. Tous ont été baptisés avec l'eau de la source que Pierre a fait miraculeusement jaillir auprès de la colonne à laquelle il est attaché. Cette nouvelle exaspère l'empereur Néron, qui s'empresse de porter une sentence de mort contre les deux prédicateurs de la religion nouvelle. Quel triomphe pour le cruel César et pour Rome païenne tout entière ! Supprimer la tête, n'est-ce pas porter un coup mortel aux membres ! Demain, la secte abominable des Galiléens aura vécu et d'elle on pourra dire le mot lugubre que prononce le licteur après une exécution capitale : *Actum est, C'en est fait, tout est fini !...*

Mais pour inspirer aux disciples du Christ cette terreur salutaire, il faut que les deux Chefs subissent leur châtiment au grand jour et non dans les profonds souterrains du Tullianum. Ils sortiront donc de leur retraite. Pierre est juif : cette race maudite ne mérite aucune considération, même dans la mort ; il sera cloué à la croix comme les esclaves. Paul est citoyen romain, titre dont il s'est glorifié plus d'une fois devant les tribunaux ; sa tête tombera sous le glaive.

Or, nous sommes au 29 juin de l'an 67. Au pied du Capitole, se déploie toute une cohorte, entourant de ses bataillons la prison Mamertine. Nombreux sont les spectateurs accourus, les uns, pour se fortifier dans la foi de Jésus-Christ, les autres pour applaudir à la sentence de l'Empereur et célébrer l'extinction du nom chrétien.

Tout à coup, apparaissent deux hommes vénérables, les mains chargées de fers ; une céleste joie brille sur leur visage : on dirait qu'ils marchent non pas à la mort, mais à la gloire. C'est Pierre, le Prince des Apôtres, le Vicaire du Christ, qui va rendre à son Maître bien-aimé un suprême témoignage d'amour et de fidélité et qui, sans doute, doit dire intérieurement, comme André, son frère : « O bonne Croix ! »... C'est Paul, le Docteur des nations, qui a « combattu le bon combat, conservé la foi », qui « aspire à voir tomber les liens de son corps pour être avec Jésus-Christ » et salue déjà de ses transports Celui que « ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures... ne pourront l'empêcher d'aimer. »

Le cortège s'avance d'abord sur la voie d'Ostie. Pierre a dû obtenir des soldats la permission de prolonger son dernier entretien avec le compagnon de son apostolat et de son martyre. Enfin, il faut se séparer. Pierre se dirigera vers le Janicule, tandis que Paul continuera sa marche vers les Eaux Salviennes. Une humble chapelle est destinée à rappeler le baiser d'adieu des deux Apôtres. On lit sur la façade : « En ce lieu se séparèrent saint Pierre et saint Paul, allant au martyre. Paul dit à

Pierre : Que la paix soit avec toi, fondement de l'Eglise et Pasteur de tous les agneaux du Christ. — Et Pierre dit à Paul : Va en paix, prédicateur des bons et guide des justes dans la voie du salut ».

Arrivé au lieu du supplice, Paul s'inclina sous le glaive ; sa tête, dit une pieuse et antique tradition, fit trois bonds sur le sol, et une fontaine jaillit à l'endroit où elle s'était posée chaque fois. Ces trois sources coulent encore. Là, s'élève l'église de *Saint-Paul-aux-trois-Fontaines*.

Quant à Pierre, parvenu au mont Janicule, près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'église de *San Pietro in Montorio*, il demanda à être crucifié la tête en bas, ne se croyant pas digne d'être traité comme son divin Maître. Au-dessus du lieu où fut plantée la Croix de l'Apôtre, Ferdinand le Catholique fit construire, en 1502, par le célèbre Bramante, un sanctuaire surmonté d'une élégante coupole.

Comme Néron se trompait dans ses calculs ! Ce n'est pas la religion du Christ qui devait reculer devant les persécutions de Rome païenne ; c'est Rome, la maîtresse de l'univers, qui devait un jour abaisser la majesté de ses faisceaux devant la Croix triomphante de Jésus-Christ. Que reste-t-il aujourd'hui du palais des Césars et des temples élevés à Jupiter, à Mars, à Vesta ?... Cherchez, au contraire, les souvenirs de saint Pierre et de saint Paul dans la Ville Eternelle : ils sont vivants, magnifiques, innombrables.

Il faut, pour s'en faire une idée, s'être agenouillé dans les temples augustes qui abritent leurs précieux restes : Saint-Pierre-du-Vatican, Saint-Paul-hors-les-murs. Il

faut surtout avoir pu contempler dans l'éclat de son incomparable grandeur celui qui, après dix-huit siècles, tient encore la place du pêcheur de Galilée. On goûte bien mieux alors ces paroles que chante l'Eglise en la solennité des saints Apôtres : « O Rome heureuse, que deux princes ont consacrée dans leur sang ! Ainsi empourprée d'un suc glorieux, tu surpasses à toi seule les autres beautés de l'univers ». La foi aux divines promesses s'affermi de plus en plus ; l'âme s'unit davantage encore à « l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité » (1), et le cœur s'écrie avec David : « Si je l'oublie (ô sainte Eglise), puissé-je oublier ma main droite ! que ma langue demeure attachée à mon palais, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir ! » (2).

Fête de saint PIERRE et saint PAUL

(29 Juin.)

I. Au Prince des Apôtres, saint Pierre, l'Eglise a consacré plusieurs fêtes dans l'année chrétienne. Le 18 janvier, elle honore la *Chaire de saint Pierre à Rome* ; le 22 février, la *Chaire de saint Pierre à Antioche* ; le 1^{er} août, *saint Pierre-ès-liens*, c'est-à-dire l'Apôtre délivré de ses chaînes, alors qu'il le retenait captif à Jérusalem.

(1) *Tim.*, III, 15.

(2) *Ps.*, CXXXVI, 5 6.

Au Docteur des nations, saint Paul, elle a dédié deux jours : le 25 janvier, auquel est attachée la *Conversion de saint Paul*, et le 30 juin, jour où a lieu la *Commémoration de saint Paul*.

Il est à remarquer qu'à chaque fête de l'un des deux apôtres on fait toujours mémoire de l'autre, tant est grande l'intimité qui les unit.

Mais indépendamment des fêtes spéciales à chacun d'eux, saint Pierre et saint Paul ont une solennité commune, fixée au 29 juin, jour de leur glorieux martyre. La *Fête des saints Apôtres Pierre et Paul* n'est pas seulement du rite double-majeur, degré attribué aux fêtes secondaires dont nous venons de rappeler le souvenir ; elle est rangée parmi les solennités de 1^{re} classe et accompagnée d'une Octave. A Rome surtout, sa célébration revêt, en temps ordinaire, le plus majestueux éclat. En France, depuis le Concordat de 1801, elle est transférée au dimanche suivant, quand le 29 juin n'est pas lui-même un dimanche.

Bien que la présente fête porte le nom des deux Apôtres, il est facile de voir que saint Pierre y occupe de beaucoup la plus large place. Ainsi, à part l'Oraison, les Hymnes et l'Antienne de *Magnificat*, aux secondes Vêpres, toute la liturgie de ce jour, soit dans les chants de la nuit, soit dans le sacrifice du matin, soit dans la louange du soir, a pour but d'honorer le Chef du Collège apostolique et de glorifier ses insignes prérogatives. C'est sans doute pour cette raison que le jour suivant est spécialement consacré à saint Paul. « ce Vase d'élection » que le Seigneur lui-même avait destiné à

porter son nom « devant les nations, les rois et les enfants d'Israël » (1).

Aujourd'hui donc c'est la royale Basilique du Vatican qui déploie toutes ses splendeurs et voit accourir dans sa vaste enceinte la foule des chrétiens fidèles, désireux de fêter le pêcheur de Galilée ; demain, tous les honneurs seront pour la superbe Basilique de la voie d'Ostie, où les multitudes viendront saluer Paul, l'Apôtre au zèle dévorant et dont le cœur, au dire de saint Jean-Chrysostôme, ne faisait qu'un avec le cœur du Christ.

II. Signalons quelques-uns des morceaux qui composent l'office du 29 juin.

A Matines, tout est pris au commun des Apôtres, sauf les Leçons et les Répons qui les accompagnent. Ces derniers ont trait à diverses circonstances de la vie de saint Pierre et aux promesses que lui fit le Sauveur. Les Leçons du I^e Nocturne rappellent le miracle opéré par l'Apôtre en faveur d'un paralytique, au grand jour de la Pentecôte. Celles du II^e sont formées du magistral sermon de saint Léon-le-Grand, qui célèbre dans le plus beau style les destinées providentielles de Rome. Celles du III^e contiennent l'homélie de saint Jérôme sur la célèbre confession de Pierre : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant ».

L'hymne de Laudes renferme, outre la doxologie, une strophe à la louange de chacun des deux Apôtres. Il convient de les citer :

(1) *Act.*, IX, 15.

Bienheureux Pasteur Pierre, reçois avec bonté les vœux de ceux qui t'implorent; par ta parole, dénoue les liens du péché, toi à qui la puissance a été donnée d'ouvrir et de fermer le ciel aux habitants de la terre.

Docteur illustre, ô Paul, forme nos mœurs, entraîne avec toi nos cœurs vers le ciel, jusqu'à ce que la foi, maintenant voilée, contemple la splendeur du midi, et que la charité règne seule, brillante comme le soleil.

A l'Introït de la Messe, l'Eglise met sur les lèvres de Pierre les paroles qu'il prononça lors de sa miraculeuse délivrance de la captivité : « Je sais maintenant avec certitude que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif ».

Dans la Collecte, nous demandons à Dieu, « qui a consacré ce jour par le martyre des Apôtres Pierre et Paul, d'accorder à son Eglise de suivre en tout les instructions de ceux qui ont conduit ses premiers pas dans la foi ».

L'Epître fait revivre à nos yeux les scènes touchantes de la captivité et de la délivrance de saint Pierre (1).

L'Evangile nous transporte à Césarée de Philippe, où Pierre, après avoir confessé hautement la divinité de Jésus-Christ, entend le Maître lui répondre :

Tu es bienheureux, Simon fils de Jean, parce que ce n'est point la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel (2).

(1) *Act., XII, 1-11.*

(2) *S. MATTH., XV, 13-19.*

Des Vêpres nous détacherons l'hymne *Decora lux*, empreinte de magnificence :

La brillante lumière de l'éternité a répandu ses feux sur le jour d'or qui couronne le prince des Apôtres et ouvre aux pécheurs délivrés le chemin des cieux.

Le Docteur du monde et le Portier du ciel, pères de Rome et juges des nations, triomphent ensemble, celui-ci par la croix, celui-là par l'épée; ceints du laurier, ils font leur entrée au sénat de la vie.

O Rome heureuse, que ces deux princes ont consacrée dans leur sang glorieux ; empourprée de ce sang, tu surpasses à toi seule les autres beautés de l'univers (1).

Gloire éternelle, etc....

Et nous terminerons notre excursion liturgique en cueillant, comme dernière fleur, cette Antienne qui clôt l'office des saints Apôtres :

Aujourd'hui Simon Pierre est monté au gibet de la croix, alleluia ; aujourd'hui le porte-clefs du royaume a émigré dans la joie vers le Christ ; aujourd'hui Paul l'Apôtre, lumière du monde, inclinant la tête, a été, pour le nom du Christ, couronné du martyre, alleluia.

(1) Les hymnes de saint Pierre et de saint Paul contenues dans le Bréviaire romain sont toutes, si l'on excepte cette strophe, l'œuvre d'Elpis, noble sicilienne, femme du philosophe Boèce (470-524). La strophe *O Roma felix* est tirée d'un autre poème attribué à saint Paulin d'Aquilée ; c'est le pape saint Pie V qui l'introduit dans l'hymne *Decora lux*.

LE PRÉCIEUX SANG

(1^{er} Dimanche de Juillet.)

Outre l'office qui se fait, en certains lieux, le vendredi de la quatrième semaine de Carême, il existe, fixée au premier dimanche de juillet, une fête du *Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Elle fut instituée le 10 août 1848 par le pape Pie IX, alors réfugié à Gaète.

Signalons d'abord quelques-uns des morceaux liturgiques propres à cette solennité. Dans un mystérieux dialogue, qui est emprunté à Isaïe (LXIII) et compose les Antennes des Vêpres, l'Eglise chante :

Quel est celui-ci qui vient de Bosra en Edom, avec sa robe richement teinte ? Il est beau dans ce vêtement.

C'est moi dont la parole est toute de justice, moi qui viens défendre et sauver.

Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et le nom qu'on lui donne c'est le Verbe de Dieu.

Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, et vos vêtements comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir ?

J'ai été seul à fouler le vin, et nul d'entre les hommes ne m'a prêté aide.

Quelle figure expressive de la Passion et du Sang précieux que Jésus-Christ a répandu pour nous !

Les Antennes des Laudes font allusion aux Martyrs, qui ont suivi de plus près le Dieu crucifié :

Ceux-ci que l'on voit revêtus de robes blanches, qui sont-ils, et d'où sont-ils venus ?

Ceux-là sont venus de la grande tribulation et ont lavé leurs robes dans le Sang de l'Agneau.

C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit.

Ils ont vaincu le dragon par le Sang de l'Agneau et la parole du Testament.

Bienheureux ceux qui lavent leurs robes dans le Sang de l'Agneau.

Ecouteons, dans l'hymne des Vêpres, cette strophe :

Quiconque lave sa robe en ce Sang, n'a plus aucune tache ; l'éclat empourpré qu'il y puise le rend soudain semblable aux anges et agréable au Roi.

Et ces deux autres, dans l'hymne des Laudes :

Salut, ô plaies du Christ, gage d'un amour immense, d'où découlent des ruisseaux continus d'un sang vermeil.

Votre éclat surpassé celui des astres ; votre parfum, celui de la rose et du baume ; votre prix l'emporte sur celui des perles de l'Inde ; votre douceur, sur celle du miel.

Citons enfin l'Introït de la Messe. C'est le cantique des vingt-cinq vieillards de l'Apocalypse (V, 9-10), à genoux devant l'Agneau divin ; l'Eglise l'adopte pour elle-même et dit, en face de l'autel, au nom de tous ses enfants :

Vous nous avez rachetés, Seigneur, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et vous avez fait de nous le royaume de notre Dieu. *Ps.* Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur....

Dieu, dit saint Thomas, aurait pu relever le genre humain autrement que par l'incarnation du Verbe (1). Et, supposé le choix de ce moyen, il n'y avait aucune nécessité pour Jésus-Christ de donner sa vie ; une seule

(1) 3 P. Q., I, a. 2.

larme, un seul soupir, un regard élevé vers le trône de son Père, aurait suffi pour opérer la rédemption du monde, si les trois divines Personnes l'avaient ainsi voulu.

Il entra dans les desseins de l'adorable Trinité que « sans effusion de sang, il n'y eût pas de rémission ». Combien faut-il que Jésus nous ait aimés pour verser en notre faveur jusqu'à la dernière goutte du sien ! Il y a eu sept effusions sanglantes de ce Sang précieux, auxquelles il est fait allusion dans les Matines de la fête : la circoncision, l'agonie, la flagellation, le couronnement d'épines, le chemin du Calvaire, le cruciflement et l'ouverture du cœur après la mort.

Quant à la valeur du Sang de Jésus-Christ, hâtons-nous de dire qu'elle est infinie, puisque c'est le sang d'un Dieu. L'apôtre saint Paul avait donc bien raison d'écrire aux Corinthiens : « Vous avez été achetés à un grand prix ». Que pouvait, en effet, donner de plus le Rédempteur de nos âmes ?

Le sang de Jésus-Christ continue parmi nous ses divines effusions, quoique d'une manière non sanglante. Il coule avec abondance par les sept voies spacieuses que lui offrent les sacrements. Il coule sur les autels du monde entier où la Victime sainte renouvelle et multiplie chaque jour son immolation.

C'est un bien inestimable pour nous que de participer au Sang du Seigneur, lequel assurément n'a rien perdu de son efficacité première. Saint Jean-Chrysostôme en compare la vertu à celle du sang de l'agneau pascal dont les enfants d'Israël avaient oint leurs portes, la veille de leur départ d'Egypte. « Si l'Ange extermina-

teur, dit-il, s'arrêta devant la figure et n'osa pas entrer pour frapper les premiers-nés, l'ennemi de nos âmes ne reculera-t-il pas devant la réalité, c'est-à-dire devant le sang du Christ dont les lèvres des fidèles seront empourprées ? » (1)

Durant la Passion du Sauveur, Pilate, un instant pris de remords, se lava les mains devant le peuple en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste, voyez vous-mêmes. Et tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » (2)

Ce peuple porte encore au front l'anathème que ses vœux ont appelé.

Nous dirons, nous, les enfants du Christ, dans une pensée bien différente : O Sang de mon Dieu, tombe sur mon âme, pour la purifier de ses souillures. Sang de mon Sauveur, toi qui « parles mieux (pour moi) que le sang d'Abel », ne cesse pas, jusqu'au dernier de mes jours, de faire entendre en ma faveur ton éloquente voix, la voix de la miséricorde et du salut.

VISITATION DE MARIE

(2 juillet)

Marie vient d'apprendre de l'archange Gabriel la faveur accordée à sa parente Elisabeth, la future mère de Jean-Baptiste. Aussitôt, sans tenir compte de la fatigue que nécessite une longue course à travers les mon-

(1) *Homél. 84 sur saint Jean.*

(2) S. MATTH., XXVII, 24-25.

tagnes, elle se hâte d'aller offrir ses félicitations et prodiguer ses soins à l'épouse de Zacharie.

Voilà bien le modèle de l'àme que « presse la charité de Jésus-Christ ». Comme Marie, rien ne doit l'arrêter, et rien ne l'arrête, en effet : elle court, elle vole, quand il s'agit de se dévouer pour le prochain, surtout de lui venir en aide dans ses besoins spirituels.

En entrant dans la maison de Zacharie, Marie salue Elisabeth. A peine celle-ci a-t-elle entendu la salutation de l'auguste Vierge sa parente, que son enfant tressaille dans son sein. Douce voix de Marie ! ne dirait-on pas celle « de la tourterelle qui se fait entendre dans nos campagnes lorsque l'hiver est passé, quand le figuier pousse ses bourgeons et que la vigne en fleur envoie son parfum ? » (1). Oui, le triste hiver du péché a cessé pour le Précurseur : dès ce moment, l'Enfant qui va naître est sanctifié ; « le Seigneur l'a appelé par son nom dès le sein de sa mère... ; il l'a protégé sous l'ombre de sa main ; il l'a mis en réserve comme une flèche choisie » (2). Faut-il s'étonner de ce prodige ? L'Arche de l'ancienne alliance portait bonheur aux maisons où elle s'arrêtait. Combien plus doit attirer les divines bénédictions la présence de la véritable Arche, qui renferme dans ses chastes flancs le Salut du monde !

Elisabeth, remplie de l'Esprit-Saint, s'écrie : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » (3) Quel magnifique

(1) *Cant.*, II, 13.

(2) *ISAÏE*, XLIX, 1-2.

(3) *S. LUC*, I, 42-43.

éloge des grandeurs de Marie ! Quel fidèle écho des paroles de Gabriel : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Et comme Elisabeth exprime bien ensuite les sentiments d'une âme qui reçoit la visite de son Dieu : D'où me vient ce bonheur... ? « Ténèbres qu'il vient illuminer, dit ici Bossuet, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche ? à l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire ? Tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant... Grandeur que rien ne peut égaler ; sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu qui nous doivent faire entrer dans des sentiments d'une humilité profonde » (1).

Marie ne peut plus garder le silence : l'hymne du triomphe, le cantique de la reconnaissance éclate sur ses lèvres inspirées : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur... » Dans ce sublime *Magnificat*, qui surpassé les transports de son royal ancêtre David, les accents de Judith et de Débora, Marie rend d'abord grâce à Dieu des merveilles qu'il a daigné accomplir en elle ; puis, elle célèbre l'action de la puissance et de la miséricorde divines dans le monde ; enfin, elle remercie Dieu de sa paternelle sollicitude à l'égard d'Israël, son peuple de prédilection, et de l'Eglise, héritière des bénédictions promises aux enfants d'Abraham.

Ce cantique de Marie, nous le disons tous les jours à l'office de Vêpres. Les Vêpres terminent une fête et commencent la fête suivante : ainsi Marie fut tout à la fois la fin des temps anciens et l'aurore des temps nou-

(1) *Disc. aux religieuses de Sainte-Marie.*

veaux ; « elle donna au monde la lumière éternelle, Jésus-Christ Notre-Seigneur » (1). Pendant le chant du *Magnificat*, nous sommes debout et l'officiant balance autour de l'autel l'urne des parfums : ainsi nous nous unissons aux saintes exultations de Marie, et la fumée de l'encens accompagne les louanges qui s'exhalent de son cœur si pur et si embrasé de l'amour divin.

Quant à la célèbre prophétie : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse », est-il un siècle qui n'en ait vu le glorieux accomplissement ? » Partout où le Christ est confessé et adoré, disait déjà, au *vii^e* siècle, saint Ildefonse, la vénérable Marie, Mère de Dieu, est proclamée bienheureuse ; dans tout l'univers, en toute langue, la Vierge Marie est béatifiée ». Et comme cet accomplissement a grandi avec les générations ! Voix de l'Orient et de l'Occident, voix du Septentrion et du Midi ; échos du temps et de l'espace, tout répète cette parole : Salut, ô vous qui êtes bénie entre les femmes !

Sous le vocable du mystère de ce jour, la *Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie*, une fête existe dans l'Eglise depuis le *xiii^e* siècle. Nous la rencontrons d'abord dans l'Ordre de Saint-François. C'est saint Bonaventure qui en décréta l'établissement au Chapitre général tenu à Pise en 1263. Quelques Eglises particulières, comme celles de Reims et de Paris, l'adoptèrent aussi. Le Pape Urbain VI l'institua officiellement pour l'Eglise entière, en 1389, et la fixa au 2 juillet. Le but du Souverain-Pontife était d'obtenir, par la puissante intercession de Marie, la fin du grand schisme d'Occi-

(1) *Préface de la sainte Vierge.*

dent qui désolait alors l'Eglise. « Celle qui a seule fait mourir toutes les hérésies dans le monde entier » ne tarda pas, en effet, à ramener l'union et la paix parmi le troupeau de Jésus-Christ.

Pie IX, exilé de Rome par la Révolution triomphante, rentra dans la Ville éternelle le 2 juillet 1849. Attribuant ce retour inopiné à la protection de Marie, comme l'avait fait jadis son prédécesseur Pie VII, il témoigna sa reconnaissance en élevant la tête de la Visitation au rang de 2^e classe.

Un Institut religieux bien connu, voué à la prière et à l'éducation des jeunes filles, porte le titre de la *Visitation Sainte-Marie*. Il eut pour fondateurs saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise Frémion de Chantal. Paul V l'érigea en Ordre religieux, sous la règle de saint Augustin, le 23 avril 1618.

Il en sera plus longuement question dans la vie de sainte Jeanne de Chantal, au 21 août.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal

(8 juillet.)

Le pape Urbain VIII ayant composé lui-même un office spécial en l'honneur de cette sainte reine, nous sommes heureux de le mettre sous les yeux de nos lecteurs, en le faisant précéder d'une courte notice sur celle qui demeure une des plus pures gloires du Portugal.

I. Issue de la race royale d'Aragon, petite-nièce de sainte Elisabeth de Hongrie, la future reine de Portugal vint au monde en 1271. A ses vertus précoces et se développant avec l'âge, il fut facile de prévoir qu'elle surpasserait les autres femmes sorties du sang des rois d'Aragon.

Nombre de princes la désirant pour épouse, elle fut accordée à Denys, roi de Portugal. Quel zèle elle déploya dans l'éducation de ses enfants, et aussi dans la pratique de la pénitence et le soin des pauvres ! La moitié presque de l'année, elle ne vivait que de pain et d'eau. Cette eau fut divinement changée en vin, un jour que, malade, elle avait refusé d'en boire malgré la prescription des médecins. D'autres prodiges suivirent. Une pauvre femme dont elle avait bâisé l'horrible ulcère, fut guérie soudain. Durant un hiver, l'argent qu'elle s'apprêtait à donner aux pauvres fut changé en roses pour que le roi ne s'en aperçût pas. Elle rendit la vue à une jeune fille aveugle de naissance et opéra, par le seul signe de la croix, un grand nombre d'autres miracles.

Admirable dans son empire sur les cœurs, Elisabeth excellait à pacifier, à apaiser les discordes des rois.

Après la mort du roi Denys, elle s'empressa de prendre l'habit des religieuses de Sainte-Claire, se rendit à Compostelle pour offrir, en faveur de l'âme de son époux, des dons considérables. Puis, de retour en son palais, elle convertit en pieux usages tout ce qui lui restait de cher et de précieux.

Elle passa sa viduité au monastère construit par ses soins à Coïmbre, vivant, non pour elle, mais pour Dieu et tous les malheureux.

Sa mort arriva le 4 juillet 1336, et son corps resta sans corruption durant trois siècles.

Urbain VIII inscrivit la bienheureuse reine au catalogue des saints, l'année du jubilé, 1625, aux applaudissements de l'univers chrétien tout entier.

II. L'office, dû à ce Pontife, comprend, comme Antennes, des morceaux tirés de l'Ecriture et appliqués à la sainte ; en outre, cet Invitatoire de Matines :

Louons notre Dieu dans les saintes œuvres de la bienheureuse Elisabeth.

Ces deux Versets :

Priez pour nous, bienheureuse Elisabeth, afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ;

Par les mérites et les prières de la bienheureuse Elisabeth, soyez, Seigneur, propice à votre peuple.

Ce Répons du 1^{er} Nocturne :

Issue de race royale, Elisabeth triomphe dans les cieux, ornée d'une triple variété de mérites, car, sur la terre, elle a laissé des exemples de vertu dans ces trois états qu'elle a parcourus sans reproche : vierge, épouse, veuve.

Continuons nos extraits par l'Hymne de Vêpres :

Elisabeth préféra à un royaume la grâce de dompter dans la force les entraînements du cœur, et de servir Dieu dans la pauvreté.

Voici qu'elle a été admise au brillant séjour des cieux et qu'elle a reçu en partage les saintes joies de la demeure céleste.

Maintenant elle règne plus heureuse parmi les habitants du ciel, enseignant quels sont les véritables biens de ce royaume.

Ajoutons-y celle de Laudes :

Les richesses, la gloire royale, vous aviez abandonné cela, Elisabeth attachée au Seigneur ; vous voilà maintenant partageant la bénédiction des Anges. Défendez-nous contre les ruses de nos ennemis.

Marchez à notre tête et indiquez-nous la voie du salut. Nous vous suivrons, Oh ! que les fidèles n'aient qu'un cœur et que chacune de leurs actions répande la bonne odeur : c'est ce qu'indique votre charité que couvrirent les roses.

Bienheureuse charité, assez puissante pour nous établir éternellement au ciel ! Gloire suprême au Père et au Fils, et à vous, Esprit-Saint, éternelle louange !

Terminons par l'oraison :

Dieu très clément, qui, parmi les autres excellents dons, avez doté la bienheureuse reine Elisabeth de la prérogative d'apaiser la fureur belliqueuse, accordez-nous par son intercession, après la paix de la vie présente que nous sollicitons, de parvenir aux joies éternelles.

Fête des Prodiges de la Très Sainte Vierge

(9 Juillet)

Le titre de cette fête, instituée par le pape Pie VII et fixée au 9 juillet, atteste la puissante intervention de Marie auprès de Dieu en faveur de ses enfants de la terre.

L'Evangile, il est vrai, ne relate aucun miracle accompli par la Très Sainte Vierge durant sa vie mortelle. Mais combien Dieu s'est plu à glorifier Marie depuis son entrée dans le ciel, et que de faits merveilleux jus-

tifient pleinement l'appellation de *Notre-Dame des Miracles* !

L'Eglise a été la première l'objet des prodiges réalisés par celle qui nous est représentée « terrible comme une armée rangée en bataille » (1). Citons quelques faits.

Au XIII^e siècle, les Albigeois ravagent le midi de la France. S'ils triomphent, c'en est fait de la foi chrétienne dans notre pays. Qui arrêta leurs progrès ? Sans doute, la vaillante épée de Simon de Montfort, dans les plaines de Muret (1213) ; mais ce qui ne contribua pas moins à leur défaite et à leur ruine, ce fut la protection de Marie, implorée par saint Dominique, qui prêchait à ce moment la pacifique croisade du Rosaire.

Deux siècles plus tard et quelques années après la mort de Jeanne d'Arc, la ville de Belgrade, assiégée par les Mahométans, est délivrée par le secours spécial de la Reine du ciel (1456). C'est de cette époque que date l'usage de réciter l'*Angelus* à midi. Celui du matin et du soir s'introduisit lors de la première croisade, qui fut prêchée à Clermont par le pape Urbain II (1095).

Qui ne connaît la célèbre victoire de Lépante remportée par la flotte chrétienne, que commandait don Juan d'Autriche, sur les forces du sultan Sélim II très supérieures en nombre (7 octobre 1571) ? Ce succès naval, si important pour les destinées de l'Europe, le pape saint Pie V l'attribua hautement à la miraculeuse participation de Marie, que priaient en ce moment même avec ferveur les pieux associés du Rosaire.

(1) *Cantic.*, VI, 3.

En 1683, la ville de Vienne est à son tour assiégée par les fils du Coran. Ils sont cent cinquante mille, et Jean Sobieski, roi de Pologne, qui vient les combattre, ne peut leur opposer que vingt-quatre mille guerriers, mais le héros chrétien a communiqué le matin et il déclare qu'il « marche sous la protection de la Mère de Dieu ». Le succès est complet. L'institution de la fête du *Saint Nom de Marie* fut la réponse de l'Eglise à la faveur signalée de sa Reine.

Nouvelle victoire sur les ennemis du nom chrétien en 1716, remportée sous l'égide de Marie par Charles VI, élu empereur des Romains.

Nous avons parlé, au 24 mai, de la captivité de Pie VII à Savone et à Fontainebleau, ainsi que de sa merveilleuse délivrance par les soins de l'auguste Vierge, qu'il ne tarda pas à remercier publiquement par l'institution de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

Mais la maternelle sollicitude de Marie ne s'arrête pas à l'Eglise en général ; elle va aux hommes considérés individuellement et accomplit en leur faveur d'innombrables miracles soit pour le corps soit pour l'âme.

Que de guérisons subites, palpables, déroutant toutes les données et renversant toutes les hypothèses de la science, sont l'œuvre de la très sainte Vierge ! Que de malades absolument condamnés par les médecins trouvent en la priant une prompte et complète guérison ! Ce fait, nous l'avons vu de nos yeux et il est facile aux plus incrédules de le constater par eux-mêmes. Grotte de Lourdes, n'est-ce pas le spectacle en quelque sorte incessant que vous offrez à tous les regards ?

Allez donc, libres-penseurs, allez et voyez ; faites

taire un instant le parti pris et les préventions ; ayez seulement l'âme droite, et vous reviendrez en disant, vous aussi : « Le doigt de Dieu est là ».

Et les miracles de la grâce n'ont-ils pas aussi leur belle et bien touchante histoire ? Tandis que les uns trouvent auprès de Marie la guérison du corps, d'autres, nous dirions volontiers plus favorisés, y puisent la vie de l'âme : ce sont quelquefois les plus indifférents et les plus hostiles. Tel se rend à Lourdes uniquement en curieux et en sceptique qui en revient converti et pleinement croyant. Nous en dirons autant des autres sanctuaires de Marie et surtout de celui où, en plein Paris, s'opèrent tant de cures spirituelles, Notre-Dame des Victoires. Chaque pierre de cette église proclame à sa manière la miséricordieuse et éclatante bonté de Celle qui est si bien appelée le « Refuge des pécheurs ».

Une des conversions les plus remarquables dues à l'intervention directe de Marie est celle du juif Alphonse Ratisbonne, qui eut lieu en 1842. Ce jeune homme, appartenant à une famille distinguée de Strasbourg et destiné à une brillante position, rencontre à Rome un de ses amis, le baron Théodore de Bussières. Celui-ci, à force d'instances, obtient qu'il accepte de porter la médaille miraculeuse de l'Immaculée-Conception et même de réciter le *Souvenez-vous*.

Or un jour (20 janvier) qu'Alphonse avait accompagné le baron à l'église Saint-André delle Fratte, où ce dernier allait demander un service funèbre pour le comte de la Ferronays, il voit tout à coup, au milieu d'une vive clarté, apparaître la Vierge telle qu'elle est représentée sur sa médaille. Il tombe à genoux, poussé

par une force irrésistible, et se met à fondre en larmes. Quand il se releva, il était chrétien dans l'âme. « Je l'ai vue ! dit-il à son ami en le rejoignant, je l'ai vue ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris ».

Alphonse reçut le baptême le 31 janvier, dans l'église du Gésu. Il devint prêtre et religieux et consacra sa vie à un laborieux apostolat.

En visitant, à Rome, la petite chapelle de Saint-Michel dans l'église Saint-André, où eut lieu l'apparition de Marie, nous dîmes à la Reine du Ciel : Vous qui avez donné au monde la Lumière éternelle, dessillez les yeux des aveugles ; vous qui êtes la toute-puissance à genoux, obtenez la conversion de tant d'égarés qui marchent vers l'abîme. O Notre-Dame des Miracles, dans tous nos dangers, veillez sur nous et sauvez-nous !

Notre-Dame du Mont-Carmel

(16 juillet).

C'est par l'ascension du Mont-Carmel que les *Pèlerins de la pénitence* commencent leur pieuse pérégrination à travers la Terre-Sainte. A leur suite, nous recueillerons les principaux souvenirs qui se rattachent à cette montagne, célèbre dans nos saints Livres et dans l'histoire.

I. Par un de ses côtés, le Carmel s'avance en promontoire dans la Méditerranée et domine majestueusement la mer. Ce côté est abrupt et inaccessible ; mais sur l'autre flanc, une route permet au voyageur d'arri-

ver facilement jusqu'au sommet. Une riche végétation d'arbustes de toute sorte et de plantes aromatiques très variées fait du Carmel la plus belle montagne de la Palestine. Aussi, l'Ecriture veut-elle nous représenter sous de vives couleurs l'éclat et la grandeur du Messie ? elle dit que « la gloire du Liban lui a été donnée et que sa beauté égale celle du Carmel et de Saron » (1). Veut-elle, au contraire, nous dépeindre une grande désolation ? elle annonce que « le Carmel a été changé en désert, que ses arbres sont desséchés, qu'il a éprouvé comme une secousse et un profond ébranlement » (2).

C'est sur le Carmel d'abord que se retira Elie, fuyant la colère du roi impie Achab et de son épouse Jézabel. Là, l'illustre prophète confondit les prêtres de Baal, les défiant d'obtenir que le feu du ciel vînt consumer leurs victimes, tandis qu'à sa prière, ce feu descendit aussitôt et dévora totalement l'holocauste qu'il avait lui-même préparé (3). Là encore, après trois ans de sécheresse, il aperçut, s'élevant des profondeurs de la mer, « un petit nuage semblable à la trace que laisse sur la terre humide le pied d'un homme » (4), et cette vision ne tarda pas à être suivie d'une pluie abondante.

Elie et son disciple Elisée ne furent pas les seuls habitants du Carmel. Avec eux et sous leur conduite vécurent les *Fils des prophètes*, qui se réunissaient dans de vastes grottes pour méditer les divines Ecritures et chanter les louanges de Dieu, comme le porte l'inscrip-

(1) ISAÏE, XXXV, 2.

(2) JÉRÉM., IV, 26. — AMOS, I, 2. — NAHUM, I, 4-5.

(3) III Rois, XVIII.

(4) *Ibid.*

tion gravée dans l'une de ces cavités. Après eux vinrent, dans les derniers jours de la Synagogue, les Esséniens ou Assidéens, c'est-à-dire les *Saints* ; puis, à l'aurore des temps évangéliques, les disciples de saint Jean-Baptiste.

Enfin, après la descente de l'Esprit-Saint, au jour mémorable de la Pentecôte, plusieurs de ceux qui avaient eu le bonheur de voir l'auguste Mère de Jésus et de jouir de ses entretiens, voulurent prendre place parmi les Ermites du mont sacré. « Ils commencèrent, dit la Liturgie, par une affection spéciale, à honorer Marie d'une vénération si grande, que les premiers de tous ils érigèrent à cette Vierge très pure une chapelle dans l'endroit même du Mont-Carmel où Elie avait autrefois vu s'élever une nuée, image de la Vierge (qui apparaissait annonçant l'abondante rosée de la grâce). Ils s'assemblaient plusieurs fois le jour dans le nouvel oratoire et y honoraient Marie comme leur protectrice par de pieuses cérémonies, des prières et des hymnes. Aussi furent-ils peu à peu désignés sous le nom de *Frères de Notre-Dame du Mont-Carmel* » (1).

II. Telle est l'origine historique de l'Ordre des *Carmes*, qui a donné à l'Eglise saint Berthold, saint Brocard, saint Simon Stock et, plus tard, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, pour ne citer que les plus illustres.

Plusieurs fois dévasté par les Sarrazins, le monastère du Mont-Carmel fut rétabli à l'époque des croisades. Saint Louis, roi de France, le visita vers 1252. Après

(1) *Brév. rom.*, 16 juillet.

la défaite des croisés, les religieux furent égorgés et le couvent resta désert jusqu'en 1631. Reconstruit à cette époque, il fut de nouveau saccagé (1799) par les Musulmans, qui massacrèrent les soldats français blessés ou malades, recueillis par les religieux au moment où Bonaparte leva le siège de Saint-Jean-d'Acre.

Le monastère actuel date de 1827. Au centre, se trouve l'église « la première de l'univers dédiée à la Sainte Vierge, la première de l'Ordre des Carmes », ainsi qu'on peut le lire sur deux inscriptions placées l'une au-dessus, l'autre à droite de la porte d'entrée.

Nous avons nommé saint Simon Stock. Son souvenir se rattache à l'une des dévotions les plus répandues dans le monde chrétien : le saint *Scapulaire*. Simon était anglais de naissance. Après avoir mené durant six ans une vie d'anachorète sur le Carmel, il revint dans sa patrie, où il fut élu général de son Ordre en 1245. Témoin des contrariétés auxquelles sa famille religieuse était en butte, le vénérable vieillard passait les nuits en prière, suppliant Marie de lui venir en aide. Que de fois il répétait avec l'accent de la plus vive piété : « Fleur du Carmel, Vigne féconde, splendeur du ciel, ô Mère-Vierge incomparable ! ô mère aimable et toujours Vierge, donnez aux Carmes des priviléges de protection. Astre des mers ! »

Un jour enfin (16 juillet 1251), Marie daigna se manifester à son fervent serviteur. Elle tenait en main l'habit de l'Ordre. « Reçois, mon cher fils, dit-elle, ce Scapulaire de ton Ordre comme le signe distinctif et la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et les enfants du Carmel ; c'est un signe de salut, une sau-

vegarde dans les périls et le gage d'une paix et d'une protection spéciale jusqu'à la fin des siècles. *Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels* ».

Les nombreuses merveilles qui s'opérèrent de toutes parts ne tardèrent pas à démontrer la vérité de l'apparition de Marie et l'efficacité du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Combien elles se sont multipliées depuis !

A ce premier gage de protection, la Très Sainte Vierge voulut bien, quelques années plus tard, en ajouter un second. Cette fois, c'est au pape Jean XXII qu'elle s'adressa, promettant de délivrer du purgatoire, le samedi après leur mort, les enfants du Carmel ainsi que les chrétiens fidèles à porter le Scapulaire et à remplir certaines conditions que le Souverain-Pontife indique dans la bulle dite *Sabbatine*, publiée le 3 mars 1322.

O Reine, gloire du Carmel, faites que nous tenions tous à honneur de porter vos saintes livrées et que le Scapulaire soit pour nous une cuirasse impénétrable aux traits de nos ennemis ! Du haut de la montagne sacrée où vous régnez en Souveraine, ô Notre-Dame, jetez un regard sur ces barques innombrables qui sillonnent la mer orageuse ; dites aux pauvres passagers, aux pèlerins de la vie, cette parole qui donnera des ailes à leur confiance et à leur courage une force invincible : « Je vous garderai toujours et vous introduirai moi-même dans la céleste Jérusalem ! »

Saint Vincent de Paul

(19 juillet.)

« Evangéliser les pauvres, promouvoir l'honneur du clergé » : tel est, d'après la liturgie sacrée, le double motif pour lequel Dieu donna au pays de France et à l'Eglise entière, cet homme incomparable dont le nom est devenu synonyme de *charité*, saint Vincent de Paul.

Epaminondas mourant, disait qu'il laissait deux filles immortelles, faisant allusion aux victoires de Leuctres et de Mantinée.

L'illustre fondateur des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité aurait pu, à plus forte raison, si son humilité le lui avait permis, tenir le même langage.

Vincent naquit le mardi de Pâques, 24 avril 1576, au petit hameau de Ranquines, dans la paroisse de Pouy, près Dax, ancienne ville épiscopale, sur les confins des Landes, vers les Pyrénées. Jean de Paul, son père, et sa mère Bertrande de Moras, étaient, malgré leur nom, de fort humbles paysans occupés à la culture de la terre, vivant modestement de leur travail.

Jamais Vincent ne rougira de la bassesse de son origine. Il ne craindra pas, au besoin, de la rappeler, même en présence des plus grands personnages de la cour, à une époque où la noblesse des actions était peu considérée sans celle de la naissance.

Le premier emploi de Vincent fut la garde des trou-

peaux. On montre encore le chêne sous lequel, enfant, il se reposait et priait. Dès lors, la charité, qui devait être la caractéristique de sa vie, commence à se manifester de la manière la plus édifiante. Vincent ne peut voir un pauvre sans être ému ; il donne, il donne encore. A treize ans, ayant réussi, à force de travail et d'épargne, à réunir quelques pièces de monnaie, il rencontre un malheureux et lui glisse tout son petit trésor. Quand il n'a pas d'argent, il prend, à son retour du moulin, quelques poignées de farine et secourt ainsi les pauvres qu'il trouve sur son chemin. Vraiment on eût dit que la miséricorde était née avec lui.

De si heureuses dispositions déterminent le père de Vincent à favoriser l'attrait du jeune homme pour la vocation ecclésiastique. Après quelques années d'études faites chez les Cordeliers de Dax, Vincent est appliqué à la théologie, à Toulouse d'abord et ensuite à Saragosse en Espagne. C'est dans la cathédrale de Tarbes qu'il est promu au sacerdoce le samedi des Quatre-Temps de septembre (23 septembre 1600).

Qui n'admirerait les desseins de la Providence sur ce prêtre appelé à une si longue et si fructueuse carrière ? Cinq ans après son ordination, Vincent va recueillir à Marseille un legs important. Ayant consenti à revenir par la voie de mer de Marseille à Narbonne, il est pris avec tout l'équipage par des pirates de Barbarie et vendu à Tunis. Plusieurs fois il change de maître, Dieu voulant qu'il éprouvât par lui-même le triste sort des esclaves dont il devait un jour travailler avec tant de zèle à briser les fers.

Finalement, il tombe aux mains d'un renégat de Nice,

qui l'envoie cultiver son témat, au fond d'un désert brûlé par le soleil. La femme du renégat, touchée de la manière de vivre de Vincent, l'interroge sur notre religion, lui demande de chanter les louanges de Dieu. Le saint en profite pour instruire cette femme et lui faire entendre le cantique des enfants d'Israël captifs sur les bords de l'Euphrate : *Super flumina Babylonis* « Sur les bords des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis et nous avons pleuré au souvenir de Sion... » (1). Il chante ensuite de temps à autre le *Salve Regina*, la divine complainte des « enfants d'Eve exilés dans cette vallée de larmes ». O merveilleux changement de la droite du Très-Haut ! Cette femme détermine son mari à revenir à la foi chrétienne. Dix mois plus tard, le renégat prend la fuite avec notre saint ; il arrive à Avignon, où il est reçu par le vice-légat Montorio, qui les conduit l'un et l'autre à Rome.

Vincent ne passa qu'une année à Rome, étudiant et visitant les sanctuaires, si nombreux et si riches de souvenirs, que possède la capitale du monde chrétien.

Chargé d'une mission auprès du roi Henri IV, il se mit en route pour Paris. « Il avait trente-deux ans quand, par une froide journée de l'hiver de 1608 à 1609, il entra, voyageur inconnu, dans ce grand Paris où il allait travailler pendant un demi-siècle. Pendant cinquante-deux ans, les œuvres de son zèle s'imposèrent à l'attention de toute la cité et son nom était destiné à y vivre toujours » (2).

(1) *Ps.*, CXXXVI.

(2) Abbé BERBIGUIER, *Vie populaire de saint Vincent de Paul*, p. 29.

D'abord curé de Clichy, dans les environs de Paris, il se dévoue corps et âme à ses paroissiens et leur fait bâtir une église. Après moins de deux ans de ce ministère et sur les instances du cardinal de Bérulle, son directeur, M. Vincent, comme on l'appelait alors, accepte un préceptorat dans la maison de Philippe de Gondi de Retz, général des galères de France. Il y passe douze ans (1613-1625).

Entre temps, il se livre à l'œuvre des missions dans les campagnes, avec quel succès, on ne l'a pas oublié à Folleville en Picardie et à Marchais en Champagne. Puis, il devient curé de Châtillon-les-Dombes, où il inaugure la première *confrérie de charité pour l'assistance des pauvres malades*. Cette confrérie, qui préparait la vaste institution des *Conférences de Saint-Vincent-de-Paul*, s'établit ensuite à Paris et se propage rapidement en province.

De retour dans la maison de Gondi, Vincent a l'occasion d'étendre sa charité à tout un peuple de malheureux, les forçats, dont il est nommé aumônier général. On connaît l'acte héroïque qu'il accomplit alors à l'égard d'un jeune condamné aux galères. Vincent prit sa chaîne et traîna le boulet à sa place pour obtenir qu'il fût renvoyé à sa famille.

C'est dans cette même période que commencent les relations de Vincent avec le saint évêque de Genève. Saint François de Sales, qui avait vu l'homme de Dieu dans un voyage à Paris, disait de lui : « Je ne connais pas d'homme plus sage et plus vertueux que M. Vincent. » De son côté, Vincent de Paul disait du saint évêque : « La première fois que je le vis, je reconnus en

son abord, en la sérénité de son visage, en sa manière de converser et de parler, une image bien expresse de la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui me gagna le cœur. » Vincent dirigea pendant quarante ans l'ordre de la Visitation, fondé par saint François de Sales.

De 1625 à 1632, Vincent établit les *Prêtres de la Mission* (1), dont les premiers sont deux bons prêtres de la Picardie, François du Coudray et Jean de la Salle. Par une bulle datée de 1632, Urbain VIII approuve la congrégation de la Mission et impose à Vincent la charge de supérieur général. Quelle sagesse dans les règles que le zélé fondateur a tracées à ses prêtres et de quels exemples de charité, d'humilité, de dévouement il a confirmé ses préceptes et ses conseils !

En 1633, toujours sous l'inspiration du serviteur de Dieu, on voit apparaître la Congrégation des *Filles de la Charité* (2). La première mère est la vénérable Louise de Marillac, veuve de M. Legras, digne héritière de l'esprit qui anima Vincent de Paul, car elle dit, elle aussi, en parlant des pauvres : « Nos chers maîtres, nos seigneurs les pauvres. »

(1) On les appelle aussi les *Lazaristes*, à cause de la maison de Saint-Lazare, où le siège de la Congrégation fut établi lorsqu'on quitta le collège délabré des Bons-Enfants, premier berceau de la Mission.

(2) Tout d'abord elles n'eurent pas de costume particulier, et, comme les filles du peuple portaient alors habituellement une robe de couleur grise, le peuple prit plus tard la coutume d'appeler les Filles de la Charité les *Sœurs grises*, coutume qui persévéra encore de nos jours.

Le zèle de Vincent pour la sanctification du clergé n'est pas moins admirable. Retraites préparatoires aux saints ordres, conférences ecclésiastiques, création des grands séminaires, œuvre que devait si bien continuer M. Olier : autant de titres qui justifient la parole insérée dans l'Oraison de saint Vincent : « O Dieu qui, pour le salut des pauvres et la *discipline du clergé*, avez établi une nouvelle famille dans votre Eglise par le bienheureux Vincent... »

Mais c'est l'apôtre des indigents, le père des pauvres, qu'il faut surtout considérer dans Vincent de Paul. La visite des malades dans les hôpitaux est une de ses œuvres de prédilection, une de celles qu'il conseille le plus volontiers. Avec les ressources que lui fournit la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, il établit une société de dames qui vont visiter et assister les malades de l'Hôtel-Dieu. C'est à leur suite que les Filles de la Charité font leur entrée dans les asiles, où elles seront désormais comme dans leur propre royaume.

Les pauvres : comme Vincent les aime ! Leur vue, leur nom même fait sur lui une impression qu'il ne peut contenir. Sa voix s'attendrit lorsque, au milieu de ses prêtres, il récite, à la prière du matin, cette invocation : « Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous ». Il souffre par avance quand il prévoit que les pauvres auront à souffrir. C'est ainsi qu'au début d'un hiver qui s'annonce rigoureux, il dit à l'un des siens : « Que feront les pauvres ? Où iront-ils ? J'avoue que c'est là mon poids et ma douleur... Ces pauvres gens disent que tant qu'ils auront des fruits, ils vivront ; mais qu'après cela, ils n'auront plus qu'à creuser leurs fosses et à s'enterrer

tout vivants. O Dieu, quelle extrémité de misère, et le moyen d'y remédier ? »

Son inépuisable charité le trouve ce moyen. Que de dons pieusement recueillis à la ville et à la cour, il envoie aux provinces ravagées par la guerre et décimées par la famine : la Lorraine, la Champagne et la Picardie (1635-1659) ! C'est plus de deux millions qu'il leur fait passer, sans compter des convois entiers de vêtements, de chaussures, de remèdes et de grains pour ensemencer les champs.

La maison de Saint-Lazare s'élevait dans un des quartiers les plus pauvres de la capitale, au milieu de terrains vagues et de ruelles obscures, où se réfugiait toute une population de misérables. Vincent était la providence de ce faubourg déshérité. Chaque jour, à heure fixe, avait lieu, par son ordre, une distribution de pain, de potage et de viande. « On y a compté, en temps ordinaire, dit son biographe, jusqu'à six cents pauvres. Tous les jours encore, ajoute-t-il, saint Vincent faisait dîner douze pauvres à la table de sa communauté. Il allait les chercher lui-même, leur aidait à gravir les degrés du réfectoire, les faisait asseoir à la place d'honneur, prenait plaisir à les servir » (1).

Vincent ne se contente pas de recevoir les pauvres dans son humble demeure. Grâce à de généreuses libéralités, il fait construire pour eux, surtout pour les ouvriers incapables d'aucun travail, l'hospice de la Salpêtrière, que Fléchier appelle « l'une des plus grandes créations du siècle » et dont le P. Lalament parle comme

(1) BERBIGUIER, op. cit., p. 162-163.

du « plus merveilleux ouvrage qu'ait jamais entrepris la charité la plus héroïque ».

Une des œuvres les plus populaires sorties du cœur de Vincent de Paul est incontestablement l'asile des *Enfants trouvés*. C'est ce qui a donné aux peintres et aux statuaires l'idée de représenter le saint tenant sous son bras ou à la main ces aimables petites créatures à qui sa charité conserva la vie.

Il ne se passait pas année, à cette malheureuse époque, qu'on ne trouvât dans les rues de Paris au moins trois ou quatre cents enfants abandonnés de leurs mères. Sans doute, la police d'alors les recueillait et les faisait porter dans une maison de la rue Saint-Landry, appelée la Couche ; mais la veuve qui les soignait, aidée de deux suivantes, ne pouvait, faute de ressources, les empêcher de mourir de faim. Il arrivait même qu'on les vendait pour les faire servir à des opérations magiques.

Vincent est navré de cette situation. Dans le courant de l'année 1638, il décide les Dames de charité à s'occuper de ces pauvres enfants. On en prend douze, désignés par le sort. Les Dames détournent la tête pour ne pas voir ceux qui leur tendent inutilement leurs petits bras, et s'en vont, chargées de leur précieux fardeau, à l'asile où les attendent les Filles de M^{me} Le Gras, qui soigneront ces orphelins comme les mères les plus tendres.

Après quelques années, il survient pour l'asile une redoutable épreuve : le zèle des Dames de charité paraît se refroidir ; on parle même de fermer la demeure hospitalière. Vincent a compris l'immense malheur qui

menace ses chers enfants. Il réunit les Dames patronnes, leur rappelle le bien accompli et termine par ces paroles, présentes à toutes les mémoires :

Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures; vous avez été leurs mères depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains ; je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt...

Les sanglots de l'auditoire témoignent à Vincent que la charité entreprise ne sera pas abandonnée. Le soin de l'enfance délaissée ne sera même que grandir et se développer sur la terre de France, et les tentatives de la philanthropie laïque n'empêcheront pas l'histoire de dire que les orphelinats sont une inspiration de la charité chrétienne et l'œuvre d'un saint.

Vincent de Paul, cette « vivante image de Jésus-Christ », comme l'appelait M. Portail, s'endormit doucement dans le Seigneur le lundi 27 septembre 1660, dans la 85^e année de son âge. Comme il dut être bien accueilli par Celui qui a dit : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais voyageur, et vous m'avez donné l'hospitalité ; je manquais de vêtements et vous m'avez revêtu... » (1).

Les précieux restes de saint Vincent reposent à Paris dans la maison actuelle des prêtres de la Mission, ancien hôtel de Lorges, rue de Sèvres. Le cœur est conservé à la primatiale de Lyon.

(1) S. MATTH., XXV, 35, 36.

Mis au rang des Bienheureux par le pape Benoît XIII, le 13 août 1729, Vincent de Paul fut canonisé par Clément XII le 16 juin 1737. Sa fête a été fixée au 19 juillet. Sa Sainteté Léon XIII voulut ajouter en quelque sorte un nouveau rayon à la gloire de saint Vincent et surtout nous attirer davantage encore sa protection en le déclarant « patron spécial auprès de Dieu de toutes les Associations de charité qui existent dans l'univers entier » (1883). Puisse cet acte du Saint-Père affermir de plus en plus nos institutions charitables, les protéger contre leurs ennemis et contribuer à leur expansion !

Valence a le bonheur de posséder une importante maison des Filles de la Charité. Elles y furent installées en 1778, par M^{sr} de Grave.

M^{sr} Chatrousse les appela également à diriger l'établissement de la Teppe, près de Tain, où son successeur, M^{sr} Lyonnet, installa, en 1863, les Prêtres de la Mission, comme prédicateurs diocésains et directeurs spirituels de la maison.

SAINTE MARIE-MADELEINE

(22 juillet.)

Est-il beaucoup de saints plus populaires que la pécheresse de Béthanie, devenue l'illustre pénitente Marie-Madeleine ?

L'Eglise professe à son égard une véritable prédilection. Dans les Litanies des Saints, elle place son nom

avant même celui des vierges ; à la messe de sa tête (22 juillet), elle prescrit la récitation du *Credo*, ce qu'elle ne fait pour aucune autre fille d'Eve, sauf l'auguste Mère de Dieu. N'est-ce pas un hommage rendu à la foi vive et à l'incomparable amour de la grande convertie ? L'Eglise enfin a consacré à la gloire de Madeleine de fort belles hymnes, dont la première est due à la plume du cardinal Bellarmin. Citons quelques strophes :

A Vêpres : « Père de la céleste lumière, lorsque vous regardez Madeleine, vous excitez en elle les flammes de l'amour et faites fondre la glace de son cœur.

« Blessée par l'amour, elle court oindre les pieds divins les laver de ses larmes, les essuyer de ses cheveux, les couvrir de ses baisers.

« Elle ne craint pas de se tenir devant la croix ; anxiouse, elle s'attache au sépulcre, sans redouter les soldats menaçants : la charité bannit la crainte... »

A Laudes : « La drachme perdue a été renfermée dans le trésor royal, et le diamant, dégagé de la boue qui le couvrait, surpassait l'éclat des astres.

« Jésus, remède de nos blessures, unique espoir des cœurs pénitents, par les larmes de Madeleine, purifiez-nous de nos péchés... » (1).

L'Evangile et la Tradition nous édifieront tour à tour sur sainte Marie-Madeleine.

I. Marie était sœur de Marthe et de Lazare, avec qui elle habitait au bourg de Béthanie, en Judée, à deux milles de Jérusalem. Raban leur donne pour père Théophile, syrien de nation, personnage de très noble origine, et pour mère, Eucharie, de la race royale de David. « Ils possédaient, dit-il, un riche patrimoine, une grande

(1) *Brév. rom*, 22 juillet.

étendue de terre..., trois domaines hors de Jérusalem..., Magdalon (ou Magdala) en Galilée, sur la gauche de la mer de Génésareth... » (1). C'est de ce dernier château, qui fit partie de son héritage, que Marie tire son nom de *Madeleine*.

L'amour des plaisirs prit, de bonne heure peut-être, dans le cœur de Marie, la place que Dieu aurait dû y occuper. Nature ardente, douée d'une exquise sensibilité, elle tourna uniquement vers la créature la beauté, les dons de l'esprit et les trésors du cœur. Les chutes s'accumulèrent dans cette âme, si bien que les désordres de sa vie firent désigner l'opulente juive de Magdala sous le nom infamant de « pécheresse de la cité » (2). L'abjection était complète.

Mais il est un abîme plus profond encore que la misère de l'homme : la miséricorde divine. Or la grâce a parlé au cœur de Marie. Comme le prodigue, elle est rentrée en elle-même, elle s'est rendu compte de son état. La douleur du repentir succède aux joies coupables. Marie n'y tient plus : un vase de parfum à la main — « peut-être était-ce le vase où elle avait puisé le relief de ses criminels attraits » — (3), elle entre chez Simon le pharisién, où Jésus est invité à un repas. Sans prononcer une parole, elle se penche vers les pieds du Sauveur, les arrose de larmes, les essuie avec ses cheveux, les baise et les oint de parfum. « A coup sûr, se dit en lui-même le pharisién « moqueur », comme l'appelle

(1) MIGNE, *Patrol. lat.*, t. CXII, col. 1433.

(2) S. LUC, VII, 37.

(3) LACORDAIRE, *Mélanges, Sainte Marie-Madeleine*, Paris, Poussielgue, in-12, p. 384.

saint Augustin, si celui-ci était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche, une pécheresse » (1). Alors commence entre Jésus-Christ et le pharisien le sublime dialogue qui se termine par ces mots : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ».

Mais il faut lire en entier, dans le vii^e chapitre de saint Luc, cette page, l'une des plus belles et des plus touchantes de l'Evangile.

Nous retrouvons plus tard Madeleine dans l'hospita-lière demeure de Béthanie. Jésus vient d'y entrer et Marthe s'empresse de préparer le repas. Pendant ce temps, Marie est assise aux pieds du Maître adoré, prê-tant l'oreille à sa parole. Marthe va, vient, se plaint de l'inaction apparente de sa sœur; et Jésus donne raison à Marie : « Elle a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point enlevée » (2).

Un autre récit plein d'intérêt et où Marie occupe éga-lement une large place, est celui de la *Résurrection de Lazare*. Nous le relatons un peu plus loin dans la vie de sainte Marthe (3).

Six jours avant sa Passion, Jésus étant invité chez Simon le lépreux, Marie vient répandre sur la *tête* du Sauveur, cette fois, un parfum d'un grand prix. Les disciples s'indignent d'une telle profusion, faite, disent-

(1) S. LUC, VII, 39.

(2) Ibid., X, 42.

(3) Lacordaire écrit à ce sujet : « Je ne sais ce qu'en pensent les autres ; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Evangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ. J'ai beau me rappeler tout ce que j'ai lu, je ne connais rien où la vérité s'impose avec une si palpable puissance ». (*Sainte Marie-Madeleine*, p. 373.)

ils, au détriment des pauvres. Ecouteons la réponse du Maître : « Pourquoi chagrinez-vous cette femme ? C'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie envers moi ; vous aurez toujours des pauvres avec vous, et quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu de ce qu'elle avait, et elle a oint d'avance mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où cet Evangile sera prêché, dans le monde entier, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire ». N'y a-t-il pas là une canonisation anticipée de Madeleine et une louange telle que n'en reçut jamais créature, après la très sainte Mère de Dieu ?

Nous voici sur le Calvaire. Au pied de la Croix, Marie, mère de Jésus, quelques saintes femmes, Jean, le disciple bien-aimé, et Marie-Madeleine (1). « C'était là tout l'amour du monde... Le Sauveur voyait dans sa mère, la Vierge par excellence, toute l'assemblée des vierges.... ; il voyait dans Marie-Madeleine, l'innombrable multitude des pécheurs convertis, retrouvant dans la pénitence la robe nuptiale trempée au sang de l'Agneau ».

La dernière scène évangélique où apparaît Madeleine, est celle de la résurrection de Jésus-Christ. Avec quel empressement elle s'est rendue au tombeau chargée d'aromates ! avec quelle sollicitude elle a cherché, demandé son Seigneur ! que de pleurs elle a versés, croyant qu'on le lui avait ravi ! Mais aussi quelle sainte ivresse, lorsque Jésus, qu'elle prenait pour le jardinier, se décou-

(1) LACORDAIRE, Op. cit., p. 399.

vrant à elle, lui dit ce seul mot : « Marie ! » Elle non plus ne prononce qu'un mot, et ce mot lui suffit : « Maître ! ». — « Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court », dit encore Lacordaire. La suprême parole de Jésus à sa fidèle servante fut un message pour ses apôtres ; il était relatif à son ascension : « Va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ».

Expier les égarements de sa vie et aller rejoindre au ciel le Dieu fait homme qu'elle avait eu le bonheur de voir et de servir, tel fut, après l'Ascension, l'unique désir de Marie-Madeleine. Nous verrons à quelles sublimes hauteurs s'éleva cette âme privilégiée.

II. Nous voici à l'an 42 de l'ère chrétienne. Bien que la persécution contre les disciples du Christ ait commencé, à Jérusalem, depuis plusieurs années déjà, -- le martyre de saint Etienne en fait foi — c'est à cette date seulement qu'il faut rapporter la dispersion des Apôtres. A cette même année se rattache la diffusion de l'Evangile dans les Gaules et dans la Provence en particulier. « Alors seulement, dit le savant historiographe du diocèse de Marseille, put avoir lieu le départ de la sainte caravane qui apporta la foi à nos ancêtres » (1).

Quels personnages componaient cette caravane ? La tradition, dont nous trouvons un écho dans Baroniūs (2), nomme, entre autres : Lazare, Marie-Made-

(1) ALBANÈS, *Armorial et Sigillographie des Evêques de Marseille*, Marseille, Marius Olive, 1884, p. 1.

(2) *Annales*, Bar-le-Duc, Guérin, 1864, t. I, p. 208.

leine, Marthe, sa suivante Marcelle, et Maximin. Les Juifs, dit-on, les jetèrent sur une barque sans voiles et sans rames, qu'ils lancèrent à la mer. La Providence les conduisit à Marseille. Lazare fut le premier évêque de cette ville; Maximin fonda l'Eglise d'Aix; Marthe porta la foi et les exemples de sa sainte vie à Avignon d'abord, puis à Tarascon, d'où elle partit pour le ciel, huit jours après sa sœur.

Quant à Madeleine, elle se retira loin du monde, pour aller jouir de la « meilleure part qu'elle avait choisie ». Durant trente ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, elle habita sur une montagne escarpée de la Provence, dans une vaste grotte que Dieu semblait avoir préparée tout exprès pour la recevoir et qui, depuis, est appelée la *Sainte-Baume* (1).

Mais comment raconter les longues années de cette solitude? comment peindre une vie toute céleste, où les ravissements de la contemplation succèdent aux larmes et aux austérités de la pénitence; une vie toute faite de cuisants regrets et de séraphiques ardeurs? La grotte sacrée, en effet, fut tour à tour pour Madeleine un Calvaire et un Thabor. Après avoir pleuré amèrement au pied de la croix, elle était, nous dit saint François de Sales, « ravie tous les jours sept fois, et eslevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques en leur chœur » (2).

Dans ses extases, elle était transportée sur le sommet

(1) La Sainte-Baume est située dans le diocèse de Fréjus, département du Var.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, I. VII, ch. XI.

qui domine la Sainte-Baume : c'est de là qu'elle assistait aux concerts angéliques, de là qu'elle entendait, à l'exemple de saint Paul, « ces paroles secrètes qu'il n'est pas permis à l'homme de dire » (1). Le lieu où s'opérait de telles merveilles est consacré par une chapelle appelée le *Saint-Pilon*.

Vint ensin le jour où cette sainte âme devait sortir de la prison du corps et aller jouir de son Bien-aimé. « Elle vit alors, dit un de ses premiers biographes, Jésus-Christ qui l'appelait par sa miséricorde à la gloire du ciel, afin de donner à jamais l'aliment de la vie céleste à celle qui lui avait fidèlement fourni à lui-même le soutien de la vie temporelle, lorsqu'il avait paru sous les dehors de l'humanité. Elle mourut le onzième jour avant les calendes d'août (22 juillet), les anges se réjouissant de ce qu'elle était associée aux Vertus des cieux... Le bienheureux évêque Maximin prenant son très saint corps, l'embauma de divers arômates, le plaça dans un magnifique mausolée et éleva sur ses bienheureux membres une basilique d'une belle architecture » (2).

Le tombeau de la sainte Pénitente devait devenir glorieux. Il le fut. Les plus grands honneurs l'environnèrent ; l'Occident se porta en foule vers les précieux restes de Madeleine ; les personnages les plus éminents vinrent les vénérer, à Saint-Maximin, où ils reposent encore, et rendirent visite à la Sainte-Baume. Citons,

(1) *II Cor.*, XII, 4.

(2) *Vita Sanctæ Mariæ-Magdal.* Apud. FAILLON. *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, édit. Migne, t. II, col. 444-445.

parmi eux, plusieurs papes : Etienne IV, Jean VIII, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI. Plus nombreux encore sont les princes et les rois. Arrêtons-nous à la France, et mentionnons : saint Louis, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Louis XII, François I^{er}, Charles IX, Henri III, Louis XIII et enfin Louis XIV, dernier pèlerin royal de France (4 février 1660).

Le nom de sainte Madeleine est très vivant et très vénéré dans la capitale de la France. Un des plus beaux monuments de Paris, celui même dont Napoléon I^{er} voulait faire le *Temple de la Gloire*, porte aujourd'hui cette inscription : *Au DIEU très bon, très grand, sous l'invocation de Sainte MARIE-MADELEINE.* Ainsi Dieu lui-même a pris soin de faire servir l'orgueil d'un homme à la gloire de l'incomparable Pénitente.

Saint François de Sales veut qu'à l'exemple de Madeleine, nous cherchions toujours Notre-Seigneur : « Cherchez-le, ajoute-t-il, pendant cette vie mortelle, non point glorifié, mais mort et crucifié ; préparez vos épaules pour porter amoureusement sur icelles la croix et le crucifié ; cela sera pesant, il est vrai, mais bon courage. L'amour vous fortifiera » (1).

(1) *Sermon pour le jour de Sainte Magdeleine.*

Sainte ANNE, Mère de la Très Sainte Vierge

(26 Juillet.)

En écrivant ce titre, nous avons sous les yeux la reproduction d'une gravure flamande, à la fois pleine d'intérêt et ravissante de simplicité. Elle représente l'appartement de sainte Anne. La vénérable aïeule du Sauveur, à la physionomie douce et épanouie, est assise auprès de l'âtre, un fuseau à la main. Tout à côté, Marie, encore enfant, repose dans sa couchette. Deux anges la bercent, à genoux, et, à la joie qui rayonne sur leurs traits, on voit bien qu'ils remplissent avec bonheur cet office; deux autres, debout, ne montrent pas moins de satisfaction à toucher leurs instruments de musique pour inviter au sommeil la céleste Enfant. Au-dessus de ce groupe et au milieu d'un chœur angélique, plane l'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe.

Quatre vers latins, composant le cantique des Anges, sont inscrits au bas du tableau. Nous les traduisons dans le vieil et naïf langage de nos pères :

Dormi, dulcis, dormi, bella,
Cæli gaudium, puella.
Dormit genis, dormit ore,
Sed est vigil in amore.

Dormez, ô douce et gente Enfant,
Du ciel la joie et l'ornement...
Se clot son oeil, sa lèvre rose,
Ains son amour point ne repose.

Quelle scène à la fois grandiose et touchante ! Comme elle exprime bien la place que Marie occupe dans l'estime de la cour céleste et la part d'honneur qui en revient à sa glorieuse mère, sainte Anne ! De même que la grandeur de Marie découle principalement de son titre de Mère de Dieu, de même celle de sainte Anne vient surtout de ce qu'elle a donné le jour à une fille telle que Marie.

« O couple heureux de Joachim et d'Anne ! s'écrie saint Jean Damascène, vous avez à notre reconnaissance un droit imprescriptible : grâce à vous, nous avons pu offrir à notre Dieu le plus excellent de tous les dons, une Mère Vierge, la seule mère digne du Créateur » (1).

Ce fruit béni fut accordé aux deux saints époux sur leurs vieux ans, comme dans les siècles précédents, Isaac et Samuel, comme plus tard Jean-Baptiste.

C'est donc sur les genoux de sainte Anne que fut élevée l'auguste Marie : c'est de sa bouche qu'elle reçut les premiers enseignements. Quel trésor devait être le cœur d'une mère qui avait la mission de former à la vertu une fille appelée à de si hautes destinées ? La raison le conjecture sans peine, bien que l'Ecriture-Sainte ne contienne aucun détail sur les parents de Marie.

La *Dormition* ou le bienheureux trépas de sainte Anne, mère de la très sainte Vierge, figure au Martyrologe romain le 26 juillet. Cette fête fut prescrite à l'Eglise entière par Grégoire XIII, en 1584. Celle de saint Joachim est attachée au 20 mars et se célèbre le dimanche qui suit l'Assomption. L'une et l'autre ont

(1) *Orat. 1 De Virg. Mar. Nativit.*

été élevées au rang des solennités de 2^e classe par décret de Sa Sainteté Léon XIII, en date du 1^{er} août 1879.

D'après la tradition, le corps de sainte Anne fut apporté de Jérusalem en Provence et déposé dans la cathédrale d'Apt, par saint Auspice, premier évêque de cette ville. Il y demeura caché pendant l'invasion des Vandales et autres barbares en Provence. Miraculeusement découvert, en présence de l'empereur Charlemagne, l'an 772, il n'a cessé d'être entouré de la vénération des fidèles, venus souvent de fort loin pour prier devant la châsse de *Madame Sainte Anne*, comme on disait au moyen âge.

C'est de la ville d'Apt que sont sorties les reliques de sainte Anne vénérées en différents lieux de pèlerinage.

Le plus célèbre de tous ces rendez-vous de la piété est celui d'Auray, en Bretagne, dans le diocèse de Vannes. Ce pèlerinage, très ancien, tombé dans l'oubli durant de longues années, fut solennellement rétabli en 1624. Immense, depuis lors, est le concours des pèlerins qui vont, chaque année, se recommander à la protection de la glorieuse mère de Marie.

Nous ne saurions mieux exciter la dévotion envers sainte Anne qu'en rappelant le vœu fait, il y a près de quatre siècles, par les habitants de Dijon :

« L'an de l'Incarnation du Verbe 1531, le 7 du mois de septembre, les citoyens de Dijon, réunis en assemblée publique, voulant éloigner la peste qui se précipite sur leur ville..., s'engagent par vœu à célébrer chaque année la fête de sainte Anne, mère de la Vierge Marie, avec les mêmes honneurs et la même solennité que la Résurrection du Sauveur, en recevant l'Eucha-

ristie. Le clergé ordonnera qu'il y ait tous les ans une procession, le dimanche qui précèdera la fête et qu'un prédicateur avertisse les fidèles qu'ils doivent confesser leurs péchés pour recevoir la sainte Eucharistie le jour de sainte Anne, selon le vœu émis. Et cela, de crainte que Dieu ne les laisse retomber sous le coup du fléau.... dont ils furent délivrés aussitôt après l'émission de leur vœu, par les mérites et l'intercession de la bienheureuse Anne. Daigne écarter ce malheur le Dieu très bon et très grand qui, en la Trinité parfaite, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen (1).

Sainte Marthe

(29 juillet.)

Nous avons étudié déjà la vie de la plus jeune sœur de Lazare, la célèbre pénitente Marie-Madeleine, dont la fête est fixée au 22 juillet, jour de son bienheureux trépas.

L'aînée de cette famille bénie, la vierge Marthe, qui est fêtée au 29 juillet, jour où elle alla rejoindre sa sœur dans la patrie céleste, attire à son tour notre attention. C'est avec bonheur que nous lui offrirons notre modeste tribut de louanges, en suivant ici encore sa sainte vie, soit dans l'Evangile, soit dans la Tradition.

I. Saint Jean dit que « Jésus aimait Marthe, sa sœur

(1) BOLLAND., XXVI juill.

Marie et Lazare » (1). Heureuse famille ! heureuse demeure de Béthanie !

La maison de Lazare était donc chère au divin Sauveur ; Jésus aimait à s'y reposer des fatigues de sa vie apostolique et à y recevoir une hospitalité à la fois simple et cordiale : la scène décrite au x^e chapitre de saint Luc en témoigne hautement.

Le Sauveur vient d'entrer dans la demeure de ses amis. Quelle joie ! C'est bien lui surtout qui apporte la paix du ciel à cette maison et à ceux qui l'habitent. On s'empresse autour du Maître, et Marthe emploie toute son activité à préparer le repas. Revenue de ses égarements, Madeleine, la grande pécheresse et l'illustre convertie, est assise aux pieds de Jésus, buvant, si l'on peut s'exprimer ainsi, les paroles de miséricorde et les salutaires leçons qui découlent des lèvres divines. Ineffable moment, délices qui n'ont rien de comparable ici-bas !

Cependant, Marthe, pleine d'ardeur dans ses préparatifs, s'arrête tout à coup et, s'adressant à Jésus : « Seigneur, dit-elle, ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc de m'aider ». C'est le cœur qui parle ici : Marthe serait si heureuse de voir Marie sa sœur partager sa sollicitude pour rendre la réception moins indigne de l'Hôte adoré qui les honore de sa visite !

Mais le Sauveur n'en juge pas de même : « Marthe, Marthe, dit-il, vous vous inquiétez et vous vous troulez de beaucoup de choses ; une seule pourtant est

(1) S. JEAN, XI, 5.

nécessaire. Marie a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera point enlevée ».

Entourer le Fils de Dieu d'honneur et de soins empêssés, c'est évidemment faire acte louable, et Jésus-Christ ne condamne pas cette charité extérieure ; mais il y a mieux : s'occuper uniquement de Dieu, s'attacher à lui par la contemplation et commencer dès ici-bas la vie qui doit se continuer dans le ciel.

Un autre événement évangélique où Marthe occupe encore une des premières places, c'est la résurrection de Lazare.

Les deux sœurs voyant leur frère en danger de mort, envoient porter à Jésus-Christ, qui était pour lors en Galilée, ce simple message : « Celui que vous aimez est malade ». Quelle touchante confiance ! Un mot suffit au cœur aimant. Mais il entre dans les desseins de Dieu de glorifier son Fils par un fait autrement considérable que la guérison d'un malade. Jésus-Christ demeure deux jours encore en Galilée et n'arrive à Béthanie que le quatrième jour après le message reçu. Lazare était mort le premier jour et, selon la coutume juive, le soir même de son trépas, on l'avait embaumé, enveloppé de bandelettes et déposé dans le tombeau.

Jésus arrive donc à la hauteur de Béthanie et on lui annonce que Lazare est, depuis quatre jours, dans le sépulcre. Marthe, avertie de l'approche du Maître, vient à sa rencontre, vive et empessée, malgré la douleur : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ». Ce n'est pas un reproche qu'elle adresse, mais un acte de confiance qu'elle exprime, puisqu'elle ajoute aussitôt : « Et même maintenant, je sais que tout ce

que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera ».

Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. — Oui, au dernier jour. — Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Croyez-vous cela ? » Mise en demeure de rendre témoignage à sa foi, Marthe répond sans hésiter, comme l'avait fait antérieurement le Chef du collège apostolique : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde ».

La récompense de cette foi ne se fait pas attendre. Après quelques instants, Jésus se rend au tombeau de Lazare, verse des larmes au souvenir de son ami, se recommande à son Père et s'écrie d'une voix forte : « Lazare, venez dehors ». Le mort de quatre jours revient à la vie, et le peuple est saisi d'un religieux respect.

Quoique l'Evangile ne fasse plus mention de Marthe, après ce prodige, nul doute qu'elle ne se soit trouvée parmi les saintes femmes qui accompagnèrent le Sauveur sur le Golgotha, qu'elle n'ait assisté à ses derniers instants, et, qu'après l'Ascension, elle ne se soit retirée avec tous les autres disciples dans le Cénacle pour y recevoir l'Esprit-Saint.

Le reste de sa vie appartient à la Tradition.

II. Parmi les saints personnages qui abordèrent en Provence lors de la persécution suscitée à Jérusalem par les juifs contre les disciples du Christ, l'historien Raban mentionne « sainte Marthe, la vénérable hôtesse du Fils de Dieu, et Marcelle sa suivante ».

Tandis que sa sœur Madeleine se retirait sur la montagne, appelée depuis la Sainte-Baume, pour y pleurer ses péchés, Marthe, sous la conduite de Parménas, chef des diacres, vint avec Marcelle, Epaphras, Sosthène, Germain, Evodie et Syntique, faire connaître le Sauveur dans les villes d'Avignon et d'Arles, ainsi que dans les bourgs et les villages situés aux environs du Rhône et appartenant à la province de Vienne.

Ayant eu le bonheur de voir le Fils de Dieu revêtu de notre chair, d'assister à plusieurs de ses miracles, d'entendre de sa bouche les paroles de vie, combien Marthe devait être éloquente et persuasive dans ses entretiens ! Quel feu divin son cœur embrasé d'amour devait allumer dans les âmes ! Ajoutons que de nombreux et éclatants prodiges venaient confirmer ses enseignements. Raban dit que, par le seul moyen de la prière et du signe de la croix, elle guérissait les lépreux et les paralytiques, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux malades, la vie aux morts.

Il y a surtout un miracle dont le souvenir s'est conservé dans la tradition populaire. Entre Avignon et Arles, s'étendait un désert peuplé de bêtes féroces et d'affreux reptiles. Parmi ces animaux, rôdait ça et là un terrible dragon, dont le souffle répandait une fumée pestilentielle et dont la dent meurtrière dévorait force victimes. Ce monstre, vulgairement nommé la *Tarasque*, ne sortait de son repaire que pour semer partout le carnage et la mort.

Les habitants des contrées voisines dirent donc à l'illustre vierge Marthe : « Si le Messie que vous nous

annoncez à quelque pouvoir, que ne le montrez-vous en nous délivrant du dragon ? » Elle de répondre : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit ». C'était la parole du Maître. « Suivez-moi », ajouta-t-elle. Se dirigeant alors avec assurance vers le repaire du monstre, elle fait le signe de la croix, passe au cou du dragon la ceinture qu'elle porte et ordonne à la foule de le mettre en pièces. Ainsi la contrée fut délivrée de la redoutable Tarasque (1).

Est-ce du monstre fameux que le pays aurait pris le nom de *Tarascon*, ou bien le monstre lui-même aurait-il tiré du pays sa propre dénomination, c'est ce que nous ne saurions dire avec certitude.

Marthe fixa sa résidence à Tarascon. Autour de l'oratoire qu'elle fit construire, elle réunit quelques jeunes vierges qui s'appliquèrent, en sa compagnie, aux louanges de Dieu et aux œuvres de charité. La sainte hôtesse de Jésus-Christ savait très bien que tout ce que l'on fait au moindre de ceux qui appartiennent au divin Maître, c'est à lui-même qu'on le fait. Aussi était-elle empressée à accueillir les petits et les indigents, soula-geant leur misère corporelle, mais surtout procurant à leur âme tous les secours dont elle avait besoin. On s'édifiait au spectacle de son détachement et de ses austérités, et nul ne l'approchait sans devenir meilleur.

Ainsi vécut durant plusieurs années la vénérable sœur de Lazare et de Marie-Madeleine.

Le jour de l'éternelle récompense devait enfin se lever.

(1) M. Faillon démontre d'une façon convaincante que la Tarasque ne fut pas seulement un animal allégorique, représentant l'idolâtrie, mais bien un monstre réel en chair et en os.

Marthe en fut instruite par une révélation divine. « Evêque de Périgueux, dit-elle à saint Front, qui s'était réfugié là pour échapper à la persécution, sachez qu'à la fin de l'année prochaine (c'est-à-dire, sans doute, d'ici à un an), je sortirai de ce corps mortel ; je supplie, s'il vous plaît, votre sainteté de venir me donner la sépulture ». — « Ma fille, répondit le pontife, j'assisterai à vos obsèques si Dieu le veut et que je vive ».

Avant de mourir, Marthe aurait désiré voir sa sœur à qui elle avait fait demander par saint Maximin de venir la visiter. Mais cette sœur, elle la vit prendre son essor vers le ciel (22 juillet) ; ce qui redoubla son désir de quitter ce monde et d'aller rejoindre le divin Epoux.

Or, voici que le soir du septième jour, une brillante lumière descend du ciel et Madeleine apparaît au chevet de Marthe. « Salut, sainte sœur, vous voyez que je vous visite avant votre mort. Mais je ne suis pas seule ; le Sauveur lui-même, votre bien-aimé, vient vous rappeler de cette vallée de misères ». Jésus, en effet, s'approche et dit à Marthe : « C'est moi, ma fille ; vous m'avez appelé, je suis ici. Dans les jours de ma vie mortelle, j'étais votre hôte. A mon tour, je viens vous introduire au séjour de ma gloire et vous donner l'hospitalité dans les tabernacles éternels ».

Le matin venu, Marthe se fit déposer sur la cendre, et, renouvelant ses soupirs embrasés, elle s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le quatrième jour des calendes d'août (29 juillet).

Le lendemain, sans quitter sa ville épiscopale, saint Front se trouva transporté à Tarascon, où il présida

aux funérailles de la bienheureuse Hôtesse du Sauveur (1).

Déposés dans le tombeau, à Tarascon même, les restes de sainte Marthe furent bien vite entourés de la vénération publique. Les malades ne cessèrent d'affluer auprès de celle qui, durant sa vie, s'était montrée si secourable pour toutes les infirmités.

Ce concours dura jusqu'au VIII^e siècle, époque de l'invasion des Sarrasins. Pour soustraire le riche trésor à la rapacité et au vandalisme de ces barbares, on l'enfouit dans l'église inférieure, située sur les bords du Rhône, et où se trouve aujourd'hui encore le sépulcre de la sainte. Avec les reliques, on déposa une tablette de marbre blanc, sur laquelle étaient gravés ces mots, en caractères romains : **HIC MARTHA JACET : Ici repose Marthe.**

Parmi les pèlerins illustres qui ont visité le tombeau de sainte Marthe, citons : le premier roi chrétien des Francs, Clovis ; Louis XI encore dauphin (1447) ; François I^r et Marguerite de Navarre, sa sœur (3 février 1516) ; leur mère, Louise de Savoie (1525) ; Charles IX (1564) ; Anne d'Autriche, une première fois en 1632, et une seconde, en 1660, où elle pénétra dans le tombeau avec le roi Louis XIV, son fils.

La fête de sainte Marthe qui, au moyen âge, varia dans les Ordres religieux entre le 20, le 27 et le 30 juil-

(1) Le fait de *bilocation* signalé pour saint Front s'est reproduit notamment pour saint Alphonse de Liguori, qui, sans quitter sa ville épiscopale de Sainte-Agathe-des-Goths, dans le royaume de Naples, se trouva au chevet de Clément XIV, à Rome, et prépara ce pape à la mort.

let, fut, par l'usage universel, placée au jour même où on la célébrait à Tarascon, c'est-à-dire au 29. Dans cette solennité, se fait une procession où, durant de longs siècles, la Tarasque fut traînée et tenue en laisse par une jeune fille qui, de temps à autre, aspergeait le monstre d'eau bénite : pieux et instructif souvenir !

Plusieurs Congrégations religieuses se sont établies, dans l'Eglise, sous le vocable de sainte Marthe. Nous sommes heureux de mentionner, parmi toutes les autres, celle qui a sa Maison-Mère à Romans et qui fut fondée par M^{lle} du Vivier en 1815.

Le but de ces instituts est le soin des malades dans les hôpitaux, la direction des orphelinats et des écoles maternelles, et surtout l'éducation de la jeunesse, œuvre capitale dans les temps que nous traversons.

Marthe et Marie ou « la meilleure part »

Les fêtes des deux sœurs de Lazare, Marie-Madeleine et Marthe, qui se succèdent à huit jours d'intervalle (22-29 juillet), nous rappellent une page de saint Luc dont il nous est agréable de faire bénéficier nos lecteurs.

« Jésus entra dans un bourg (*Béthanie, située à peu de distance de Jérusalem, sur la montagne des Oliviers*), et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Or, Marthe était

très occupée à préparer tout ce qu'il fallait; se présentant devant Jésus, elle lui dit: Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc de m'aider. Mais le Seigneur lui répondit: Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de beaucoup de choses. Cependant une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée» (1).

Quelle est cette *melleure part*, sinon le sort le plus avantageux, la condition la plus favorable par rapport au bonheur éternel? car il ne s'agit pas seulement ici d'une position enviable au point de vue humain, d'un état de vie plus ou moins exempt d'épreuves, de misères, de contradictions. Elevons plus haut nos pensées et disons d'abord, d'une manière générale, que de deux âmes celle-là choisit la meilleure part, qui se consacre à Dieu par la pratique de la sainte chasteté. C'est dans ce sens que l'Eglise applique à la très sainte Vierge, en la solennité de son Assomption, le passage de l'Evangile qu'on vient de lire: «Marie a choisi la meilleure part, dit saint Ildefonse, parce que, la première de toutes les femmes, elle a offert à Dieu sa virginité» (2).

Loin de nous la pensée de déprécier l'état que Dieu lui-même bénit et sanctifia en donnant une compagne à Adam, et que Jésus-Christ consacra en l'élevant à la dignité de sacrement et en honorant de sa présence les Noces de Cana. Toutefois, il serait hérétique de prétendre que la virginité et le célibat ne l'emportent pas en

(1) S. Luc, X, 38-42.

(2) *Serm. 5 de Assumpt.*

excellence sur le mariage (1). Rien de plus formel sur ce point que les paroles de saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens.

On connaît l'éloge adressé par la divine Sagesse aux âmes qui ont conservé le précieux trésor dont il est ici question : « Oh ! combien est belle la race chaste ! sa mémoire est immortelle et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes » (2). C'est à elle que sera réservée la gloire d'accompagner partout l'Agneau de Dieu, le roi Jésus, et de chanter en son honneur l'ineffable cantique dont parle saint Jean dans son Apocalypse. Ce sera l'heureux partage des Marthe, des Agnès, des Agathe, des Thérèse, des Louis de Gonzague, des Stanislas de Kostka et de toutes les âmes qui, sur l'invitation d'en-haut, auront imité ici-bas, dans une chair mortelle, la vie des anges.

Mais la *melleure part* a une autre signification, que nous devons exposer.

Les Ordres religieux, dans les rangs desquels prennent place d'ordinaire les âmes que Dieu appelle à un genre de vie plus parfait, se divisent en deux grandes classes représentées par Marthe et Marie : les *actifs* et les *contemplatifs*. Les premiers, comme Marthe, s'adonnent surtout aux œuvres extérieures : assistance des pauvres, soin des malades, instruction des ignorants, rachat des captifs, etc. Les seconds, à l'exemple de Marie, passent pour ainsi dire leur vie aux pieds du Sauveur Jésus, tour à tour écoutant sa parole et s'adressant à lui dans une prière et une louange « dont le jour et la nuit ne cessent de se renvoyer les échos ». Ainsi

(1) *C. de Trente*, sess. XXIV, can. 10.

(2) *Sag.*, IV, 1.

les enfants de saint Dominique et de saint François s'appliquent aux divers ministères de la *vie active*; ceux de saint Bruno et de saint Bernard, qui ne sortent pas de leur solitude, ont principalement pour but la *vie contemplative*. Ainsi en est-il des Filles de la Charité par rapport aux Carmélites ou aux Clarisses, etc.

Or, cette dernière vie l'emporte sur l'autre, non en nécessité, sans doute, mais en dignité, en excellence. Saint Thomas (1) donne de cette supériorité de nombreuses raisons, et il conclut avec Notre-Seigneur lui-même dans l'Evangile : la meilleure part choisie par Marie *ne lui sera pas ôtée*. Les œuvres du dehors auront un terme; le travail de l'intérieur, c'est-à-dire les actes de l'intelligence et de la volonté s'appliquant directement à Dieu par la contemplation, continueront après la vie présente, seront perfectionnés, mais nullement changés. Donc, « ô Marthe, votre part est bonne ; mais celle de Marie est meilleure ; ce que vous faites passera, ce qu'elle fait aura une durée immortelle : vous naviguez encore, elle est dans le port » (2).

Marthe et Marie, vie active et vie contemplative, prêtez-vous un appui réciproque ; glorifiez ensemble le Seigneur et faites bénir son saint nom ! Anges de la charité, soyez toujours les dévoués instruments de la divine Providence ; et vous, anges de la prière, continuez à offrir à Dieu, du fond du cloître, vos pieuses veilles, vos ferventes supplications, vos expiations volontaires, pour détourner d'un monde coupable les foudres de sa justice.

(1) 2^e, 2^{me}, q. 182, art. 1.

(2) S. AUG., *Serm. 27 de Verbis Dom.*

SAINT PIERRE ÈS-LIENS

(1^{er} août.)

Ce titre, qui est celui même de la fête placée par l'Eglise au 1^{er} août, rappelle un double souvenir historique : d'une part, la captivité et la délivrance de saint Pierre, à Jérusalem ; de l'autre, le miracle de ses chaînes et la dédicace de la basilique qui leur est consacrée à Rome.

I. Hérode Agrippa, — le petit-fils du meurtrier des Innocents, le neveu de celui qui fit mourir Jean-Baptiste et traita Notre-Seigneur Jésus-Christ en insensé, — « venait de faire mourir par le glaive Jacques (le Majeur), frère de Jean (l'Evangéliste). Voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit de plus arrêter Pierre lui-même et le jeta en prison. Son dessein était de l'exécuter devant tout le peuple, après la Pâque » (1).

Voilà donc assis au fond d'un cachot celui à qui il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (2) ; il est appelé à délier les chaînes du monde entier, et il porte lui-même des fers ; Pierre doit prendre les hommes dans ses filets, et cet illustre pécheur est retenu lui-même dans une prison, livré à la garde de « quatre bandes de soldats de quatre hom-

(1) *Act.*, XII, 3.

(2) *S. MATTH.*, XVI, 18.

mes chacune » (1). O mystérieuse conduite de la Providence !...

Bien des fois le fait d'un Pape captif se reproduira durant la longue période des persécutions. Que dis-je ? ce spectacle ne sera pas inouï, même dans les siècles où le paganisme n'existe plus. Il suffit de se rappeler le vénérable Pie VII, successivement prisonnier à Savone et à Fontainebleau (1809-14). Mais cette épreuve, comme les autres, de quelque nature qu'elles soient, tourne toujours à la gloire de la divine Epouse du Christ.

Tandis que Pierre est gardé dans la prison, que fait l'Eglise ? Ce qu'elle ne cessera de faire en pareille conjoncture : elle prie, et « sa prière se continue sans interruption ». La famille entière y prend part et demande avec instance que la liberté soit rendue à son Père. Dieu ne tardera pas à exaucer les supplications de son peuple.

C'est la nuit. Demain, Hérode doit envoyer Pierre au supplice. L'apôtre dort tranquillement ; mais deux soldats veillent à ses côtés, et deux autres font bonne garde devant la porte de la prison ; il dort, et deux chaînes enserrent ses mains. La prudence humaine n'a donc rien négligé. Mais que peuvent contre Dieu toute l'habileté et toute la puissance des hommes ? Ecouteons l'historien sacré :

« L'Ange du Seigneur parut tout à coup ; la prison fut remplie de lumière, et l'Ange, poussant Pierre par le côté, le réveilla et lui dit : Levez-vous promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. L'Ange lui dit :

(1) *Act., XII, 4.*

Ceignez vos reins et attachez votre chaussure. Il le fit. Et l'Ange ajouta : Prenez votre manteau et suivez-moi. Pierre sortit, et il le suivait, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'Ange fût véritable, mais s'imaginant que tout ce qu'il voyait n'était qu'un songe. Lorsqu'ils eurent passé le premier et le second corps de garde, ils vinrent à la porte de fer par où l'on pénètre dans la ville ; cette porte s'ouvrit d'elle-même devant eux. Et ils allèrent ensemble jusqu'au bout de la rue, après quoi l'Ange le quitta tout à coup. Alors Pierre étant revenu à lui-même, se dit : Maintenant je connais véritablement que le Seigneur a envoyé son Ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif » (1).

Insensés tous ceux qui prétendent avoir enchaîné l'Eglise et s'écrient dans leur délire : « Elle se meurt ! elle est morte ! » Demain elle se lèvera libre de toute entrave et, revêtue d'une jeunesse nouvelle, elle chantera sur la tombe de ses persécuteurs le cantique de ses immortelles espérances.

II. Jusqu'au v^e siècle, les deux chaînes de saint Pierre furent conservées à Jérusalem. En 439, l'impératrice Eudoxie, femme de Théodore le Jeune, étant allée visiter les Lieux Saints, Juvénal, patriarche de Jérusalem, lui fit présent de cette précieuse relique tout ornée d'or et de pierreries. La princesse la reçut avec une joie extraordinaire. Elle réserva une des chaînes pour Constantinople et envoya l'autre à sa fille, nommée comme elle Eudoxie et mariée à l'empereur

(1) *Act., XII, 7-11.*

Valentinien III. Celle-ci la porta au pape saint Léon-le-Grand, qui, de son côté, voulut montrer à l'impératrice la chaîne dont saint Pierre avait été chargé à Rome par ordre de Néron.

Or, il arriva qu'au moment où les deux chaînes furent mises en présence, elles s'unirent d'elles-mêmes si parfaitement ensemble, qu'elles ne parurent plus qu'une seule chaîne forgée par le même ouvrier. Témoin du prodige, Eudoxie n'eut garde de redemander son précieux trésor ; elle laissa la chaîne entière entre les mains du Souverain Pontife, et, pour abriter dignement la sainte relique, elle fit construire, sur le mont Esquilin, l'église qui fut appelée d'abord *Basilique Eudoxienne*, puis *Saint-Pierre-ès-Liens*.

C'est dans cette église que le pèlerin catholique peut, de nos jours encore, vénérer les glorieuses *Chaines* de saint Pierre. Que de souvenirs se pressent dans l'âme à ce moment ! Volontiers on s'écrie avec saint Augustin : « Heureux liens, qui devaient se changer en couronne et faire de l'Apôtre un martyr ! Heureuses chaînes qui, loin de condamner celui sur lequel elles ont pesé, l'ont consacré comme une victime agréable et élevée jusqu'à la croix de Jésus-Christ ! » (1)

Dans cette même basilique, restaurée et embellie par Pélage I, Adrien I, Jules II, et en dernier lieu par Pie IX, se voit le fameux *Moïse* de Michel-Ange. Là, furent élus deux papes : Jean II, en 532, et saint Grégoire VII, en 1073. Là Pie IX, de vénérée mémoire, reçut la consécration épiscopale, le 3 juin 1827.

(1) *Serm. 29 de Sanctis.*

Ne quittons pas saint Pierre-ès-Liens sans adresser au Prince des Apôtres la prière extraite d'une antique inscription en deux vers latins et insérée par l'Eglise dans la Messe du 1^{er} août :

Solve, jubente Deo, terrarum, Petre, catenas
Qui facis ut pateant cœlestia regna beatis.

Déliez, sur l'ordre de Dieu, ô Pierre, les chaînes des habitants de la terre, vous par qui le royaume du ciel est ouvert aux élus.

NOTRE-DAME DES ANGES, A ASSISE

(2 août)

Nous venions de quitter la capitale de la Toscane, la ville des fleurs, la superbe cité de Florence.

En traversant les collines et les vallées de l'antique Etrurie, nous saluons successivement : Fièsoles, qui nous remet en mémoire son saint évêque André Corsini ; Arezzo, où le nom du célèbre Guy fait résonner à nos oreilles les notes de la gamme ; Cortone, immortalisé par le bienheureux trépas et la présence du corps de Marguerite « la Madeleine de l'ordre séraphique », comme s'exprime le Bréviaire romain ; Vallombreuse, embaumé par les vertus monastiques de Jean Gualbert ; enfin là-bas dans le lointain, le mont Alverne, où saint François reçut l'empreinte des divins Stigmates.

Tout à coup s'ouvrent à nos regards les plaines de l'Ombrie. Voici, sur un plateau, la noble cité de Pérouse, riche en souvenirs, fière surtout de voir son an-

cien premier pasteur présider aux destinées de l'Eglise sous le nom à jamais glorieux de Léon XIII.

Assisi! crient soudain les conducteurs des chars que la vapeur emporte à travers ces riantes contrées. Dieu soit béni ! nous touchons à la patrie du séraphique Pauvre.

Gracieuse ville que la petite cité d'Assise, avec son vieux castel de *Sasso-Rosso*, son couvent de Saint-François, qui se dresse sur d'énormes soubassements et présente l'aspect d'une forteresse (1), son monastère de Clarisses, dont l'église est entourée d'une véritable forêt d'arcs-boutants (2). Vu d'en bas, le paysage est on ne peut plus pittoresque.

Du coteau allongé sur lequel s'étale la ville, on jouit également d'un beau panorama, et le regard se repose sur un magnifique tapis de verdure. Plusieurs sanctuaires émergent des prairies, comme autant de dia-

(1) De ce couvent fait partie la Basilique à trois étages ornée de ravissantes fresques de Giotto. Le tombeau de saint François est dans la crypte.

(2) Dans la crypte de cette église est conservé le corps de sainte Claire. Nous avons eu le bonheur de célébrer la sainte messe devant la châsse qui le renferme. On conserve également, dans le monastère des Clarisses, le Crucifix miraculeux dont le Christ dit par trois fois à saint François : « Va, répare ma maison, qui tombe en ruines. »

Signalons encore, à Assise, la maison où saint François vit le jour et qui est convertie en église; la cathédrale de Saint-Rufin, où il fut baptisé, ainsi que sainte Claire. Une inscription apposée au baptistère rappelle ce double événement. Enfin, hors de la ville, le couvent de Saint-Damien, berceau de l'Ordre de sainte Claire, où l'on montre encore de nombreux souvenirs de l'illustre fondatrice.

mants d'un riche écrin. Mais le trésor par excellence, c'est Notre-Dame-des-Anges, vraie perle enchâssée dans la vaste église qui la recouvre aujourd'hui (1).

Bâtie en 352 par des ermites venus de Palestine, l'humble chapelle fut nommée d'abord Sainte-Marie de Josaphat, parce que ces religieux y déposèrent une pierre du tombeau de la sainte Vierge, situé à Jérusalem, dans la célèbre vallée de Josaphat. Plus tard, elle reçut le nom de Notre-Dame des Anges, à cause des fréquentes apparitions qu'y faisaient ces esprits bienheureux. La mère de François y venait souvent prier, et c'est là, dit-on, qu'elle obtint de Marie ce fils à qui étaient réservées de si grandes destinées.

Ce sanctuaire est situé à trois quarts d'heure d'Assise, en un lieu appartenant jadis aux Bénédictins du Mont-Subaze et appelé la *Portioncule*, par allusion à la petite portion de terrain adjacent qu'y possédaient ces religieux. Il fut donné par eux à saint François, qui le fit réparer et l'affectionna toujours beaucoup comme ayant été le berceau de son Ordre et le théâtre de grâces signalées qu'il reçut de Notre-Seigneur. Aussi, avant de mourir, recommanda-t-il à ses frères d'avoir une grande vénération pour cette chapelle singulièrement choisie, leur dit-il, par Jésus-Christ et par sa sainte Mère.

Mais une faveur surtout est demeurée célèbre dans l'Eglise et dans l'Ordre séraphique, qui en fait mémoire le 2 août.

En octobre 1221, François priant dans son sanctuaire

(1) Cette église fut honorée par le pape Benoît XIV, le 22 mars 1754, du titre et de la dignité de *Basilique patriarcale*.

privilégié. Notre-Seigneur et Notre-Dame lui apparurent entourés d'une multitude d'esprits célestes. « François, dit le divin Maître, ton zèle pour le salut des âmes m'est agréable ; j'aime les larmes que tu verses pour leur conversion et leur sanctification, et, pour te montrer combien tes vœux et tes prières ont charmé mon cœur, je te permets de me demander, pour les pécheurs, tout ce que tu voudras ».

Sous l'impression d'une telle majesté et d'une douceur si admirable, « Seigneur, s'écria le saint Pauvre, puisque vous le permettez, je vous demande, moi, votre indigne serviteur, que tous ceux qui entreront dans cette église pour y prier, confessés et le cœur contrit, y obtiennent toutes les fois l'indulgence plénière sans qu'il leur reste rien à payer au tribunal de votre justice ».

Puis, se tournant vers Marie, la mère de la miséricorde, l'avocate des pécheurs, il reposa sur elle un regard suppliant et la pria d'appuyer sa requête.

« François, répondit le Sauveur, ce que tu me demandes est grand ; mais qu'il soit fait selon ton désir ; seulement, va de ma part trouver mon Vicaire, afin qu'il confirme de son autorité ce que je t'ai accordé. »

Ainsi, comme s'exprime le psalmiste, « ce pauvre a clamé vers Dieu, et le Seigneur l'a exaucé » (1).

Les religieux, qui étaient dans leurs cellules, entendirent tout ce colloque de François avec Notre-Seigneur et virent la splendeur qui remplissait le sanctuaire ;

(1) *Ps.*, XXXIII, 6.

mais nul n'osa entrer dans l'église où ces merveilles s'accomplissaient.

Dès le lendemain, le saint partit pour Pérouse, où était alors le pape Honorius III et lui demanda la confirmation de l'indulgence accordée par notre divin Sauveur. Le Souverain-Pontife refusa d'abord d'acquiescer à une indulgence si étendue et si facile à gagner ; mais lorsque le saint eut fait connaître les circonstances dans lesquelles la faveur lui avait été concédée par Jésus-Christ lui-même, le Chef suprême de l'Eglise se rendit à sa prière.

Toutefois ce ne fut que deux ans après, en 1223, qu'Honorius l'accorda à perpétuité, la fixant, selon la volonté exprimée par Notre-Seigneur à son serviteur François, dans une nouvelle apparition, au 2 août, à commencer aux premières Vêpres, c'est-à-dire vers le déclin du 1^{er} août, jour où l'apôtre saint Pierre se trouva miraculeusement délivré de ses liens.

Par ordre du Pape, l'indulgence fut publiée solennellement à Sainte-Marie-des-Anges le 1^{er} août 1223, par les Evêques d'Assise, de Pérouse, de Lodi, de Spolète, de Foligno, de Nocera et de Gubio, et cette publication fut précédée d'un discours plein de ferveur prononcé par saint François lui-même.

Ce grand privilège, nommé l'indulgence du *Saint-Pardon* ou de la *Portioncule*, fut plus tard étendu à toutes les églises et chapelles publiques des trois Ordres (1) de saint François par plusieurs papes, notamment par

(1) Les trois Ordres fondés par saint François d'Assise sont :

1^o L'Ordre des Franciscains ou *Frères Mineurs*, 2^o l'Ordre des Clarisses, 3^o le Tiers-Ordre.

Grégoire XV (4 juillet 1622), qui, à la confession déjà prescrite pour gagner l'indulgence, ajouta la communion.

Par un bref du 22 janvier 1687, Innocent XI rendit l'indulgence de la Portioncule applicable aux âmes du Purgatoire, et ordonna aux fidèles de prier aux intentions ordinaires du Souverain Pontife à chacune des visites qu'ils feraient pour la gagner.

Quant aux églises qui, en France, ont cessé d'appartenir à l'un des Ordres de saint François, depuis la Révolution, le pape Pie VII leur a maintenu l'indulgence de la Portioncule pour le dimanche qui suit le 1^{er} août (Brefs du 20 juin 1817 et du 4 mai 1819).

En dehors de l'Ordre franciscain, plusieurs églises paroissiales et un grand nombre de chapelles jouissent, par indult spécial, de la faveur de la Portioncule ; cette indulgence, sauf disposition contraire, s'y gagne le 2 août.

Cette faveur est vraiment *précieuse*, car l'indulgence de la Portioncule a ceci de particulier qu'au jour où elle est accordée, on peut la gagner *toties quoties*, c'est-à-dire autant de fois qu'on visite l'église à laquelle elle est attachée, pourvu que l'on se soit approché des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Le dimanche que nous passâmes à Assise, c'est-à-dire le jour de Quasimodo 1888, fut marqué par de nombreux pèlerinages à Notre-Dame des Anges, venus des Apennins et de la Sabine. Spectacle vraiment curieux que celui de ces mises multicolores, de ces confréries aux costumes variés, de ces fanfares, de ces orphéons, de ces foules de pieux chrétiens, en un mot, qui tous

venaient offrir leurs hommages à la glorieuse Mère du Dieu ressuscité.

Et avec quelle ferveur priaient ces multitudes, entrant à flots pressés dans le sanctuaire de Marie, et ne sortant que pour reprendre leur procession, afin d'accumuler les indulgences. Malgré l'originalité de ces interminables théories, ce fut bien, pour elles et pour nous, un jour du ciel passé sur la terre.

Saint Alphonse de Liguori

(2 août.)

Saint François de Hiéronymo, noble Tarentin de la Compagnie de Jésus, étant un jour en visite dans une famille profondément chrétienne de Marianella, près de Naples, on lui présenta un tout jeune enfant. Eclairé d'une lumière surnaturelle, le bon saint dit aux parents : « Cet enfant vivra jusqu'à quatre-vingt-dix ans, il sera évêque et opérera un grand bien dans l'Eglise. »

L'événement devait justifier de tout point la prophétie de l'homme de Dieu.

L'enfant qui en était l'objet avait vu le jour le 27 septembre 1696. Alphonse-Marie de Liguori était son nom.

Contrairement à ce qui se pratique d'ordinaire, c'est dans sa famille que, sous la conduite de maîtres habiles, Alphonse reçut toute son éducation. Belle intelligence, cœur ouvert à la piété, le jeune chevalier fit de rapides progrès dans la science et dans les vertus chrétiennes.

Dès sa seizième année, il obtient les palmes du docto-
rat en droit civil et canonique. Inaccessible à l'orgueil,
fort contre lui-même et contre les entraînements où tant
de jeunes vertus font un triste naufrage, il puise dans
ses visites aux églises et aux hôpitaux et dans la fré-
quentation des sacrements un courage à toute épreuve.

La carrière du barreau est ouverte devant lui. Al-
phonse y entre et dès l'abord il se trouve honoré, on
pourrait dire poursuivi de la haute estime et de la con-
fiance absolue du public, qui n'hésite pas à mettre entre
ses mains les causes les plus difficiles.

Mais Dieu avait d'autres desseins sur le jeune avocat :
il le destinait à la double auréole des pontifes et des
docteurs de son Eglise.

Le Seigneur mettra donc tout en œuvre pour faire
sortir Alphonse de l'Egypte et l'amener à la terre pro-
mise du sacerdoce. Un sermon, qui remue le jeune
homme tout entier, frappe le premier coup. Bientôt,
une erreur, une méprise, qui lui échappe au cours
d'une plaidoirie, achève de le détacher du monde, en lui
laissant comprendre les dangers auxquels son âme est
exposée au barreau.

C'en est fait. Lui aussi a dit comme saint Paul : « Sei-
gneur, que voulez-vous de moi ? », et Dieu lui a inspiré
le parti à prendre. Ni les avances d'une très honorable
union, ni la perspective des hautes dignités qui l'atten-
dent à la cour de Charles VI, roi de Naples, ni l'affec-
tion de sa famille : rien ne peut plus retenir celui qui
a compris la vanité de tout ce qui passe avec le temps.
D'une main pieuse, il va suspendre son épée de cheva-
lier dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Merci.

Mais comment gagner son père ? Désespérant de vaincre sa résistance par la force des arguments, Alphonse se présente à l'improviste devant lui revêtu de l'habit clérical. Tel est l'accablement du père, qu'il demeure toute une année sans vouloir adresser la parole à son fils. Alphonse supporte vaillamment cette épreuve, comme aussi l'improbation dont il est l'objet de la part des avocats et des magistrats de Naples.

Après s'être exercé dans les rangs inférieurs de la cléricature, le saint jeune homme reçoit l'ordre sacré de la prêtrise le 22 décembre 1726. A partir de ce moment, sa vie n'est plus qu'une mission continue. De l'autel à la chaire de vérité, de la chaire au tribunal de la miséricorde : voilà son existence. Les pécheurs les plus endurcis ne résistent pas à l'onction de sa parole, dépouillée des vains ornements que recherche la sagesse humaine, mais tout imprégnée de l'esprit de Dieu.

Autant Alphonse avait éprouvé de difficulté à se résoudre au ministère de la confession — il fallut, pour cela, que le cardinal Pignatelli triomphât de son humilité en faisant appel à son obéissance — autant le serviteur de Dieu opéra de fruits de sanctification dans les âmes. Quelle énergie contre le mal et quelle mansuétude pour les cœurs égarés ! Au tribunal sacré, comme Alphonse le dira plus tard dans son incomparable traité de théologie morale, le prêtre est tout à la fois juge, docteur, médecin et père. Nul mieux que lui ne comprit et n'exerça cette quadruple fonction.

Mais « la moisson est abondante et les ouvriers sont en petit nombre ». Quelle force n'aurait pas une association d'hommes apostoliques pour répandre dans les

campagnes la bonne semence de Jésus-Christ et réaliser en Italie ce qu'a obtenu en France Vincent de Paul, cet homme dont le nom remplit à lui seul tout un siècle ?... Alphonse examine, il prie, il consulte et, malgré de nombreux assauts, dont le plus terrible fut encore celui de la tendresse paternelle, il se décide à quitter Naples pour aller établir à Scala, en novembre 1732, les fondements d'une Congrégation dite alors de *Notre divin Sauveur*. Les compagnons arrivent en foule, si bien que trois ans après la fondation, il faut ouvrir deux nouvelles maisons de missionnaires à Scala.

C'est le 21 juillet 1742, qu'Alphonse et ses frères prononcent leurs vœux de religion, dans une pauvre chapelle près de Ciorani, au diocèse de Salerne. Ce même jour, le fondateur propose la Règle et est élu à l'unanimité comme supérieur.

Le 25 février 1749, le pape Benoît XIV approuve les Constitutions, confirme Alphonse dans la charge de supérieur, mais il donne à l'Ordre le nom du *Très-Saint-Rédempteur* pour le distinguer de la Congrégation des Chanoines réguliers de *Notre divin Sauveur*.

Apôtre, Alphonse le fut dans toute la force du terme, ne cherchant pas les vains arguments de la sagesse humaine, mais prêchant Jésus, et Jésus crucifié. Et, ce que sa prédication avait commencé, sa vie pénitente et mortifiée le conduisait à bonne fin. Ses historiens nous disent, en effet, que quoiqu'il n'eût jamais terni son innocence par un péché mortel, il châtiait son corps par l'abstinence, les chaînes de fer, les cilices et les sanguinolentes flagellations. C'est ainsi qu'à l'exemple de saint

Paul, il « accomplissait dans sa chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ » (1).

Tel était son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qu'il s'obligea par vœu perpétuel à ne jamais perdre un instant : vœu bien digne de sa grande âme et de la haute idée qu'il se faisait de ce que saint Grégoire appelle « l'art des arts », c'est-à-dire la direction des consciences.

Là, tendent tous les efforts du serviteur de Dieu ; là, convergent les dons de l'intelligence qu'il a reçus avec tant d'abondance et les trésors de piété dont son cœur est le riche dépositaire.

Voilà pourquoi chez saint Alphonse, l'écrivain va de pair avec le prédicateur. Œuvres théologiques, œuvres ascétiques : sous ce double rapport, l'éminent auteur marche à la tête du XVIII^e siècle et occupe une des premières places parmi ceux qui ont illustré l'Eglise par leurs écrits.

Quand parut Alphonse de Liguori, une secte odieuse était en possession des milieux soi-disant les plus adonnés à la piété ; secte qui, refusant à Dieu la miséricorde, ne laissait plus planer sur les âmes que les rigueurs de la justice, et qui, sous prétexte de sauver la morale en péril, chargeait les consciences des mêmes intolérables fardeaux dont le Sauveur reprochait jadis aux Pharisiens hypocrites d'écraser les épaules humaines (2). Nous avons nommé le *jansénisme*. Quels ravages il fit dans le peuple chrétien ! La table sainte n'étant plus

(1) *Coloss.*, I, 24.

(2) *S. MATTH.*, XXIII, 4.

accessible qu'aux parfaits, il ne restait aux fidèles ordinaires d'autre ressource que le désespoir ou l'indifférence. De là l'abandon à peu près général des sacrements, institués cependant pour le bien des hommes.

Mais Dieu veille sur son Eglise, et de même qu'en d'autres temps, à chaque dogme attaqué il avait suscité des défenseurs nouveaux, de même il oppose à la secte triomphante du jansénisme Alphonse de Liguori comme le redresseur de la loi faussée et le docteur par excellence de la morale chrétienne. La Sacrée Congrégation des Rites, qui a rangé sous quarante titres les œuvres de saint Alphonse, a déclaré « n'y rien trouver qui fût digne de censure ».

Dans une nomenclature aussi considérable, nous devons nous borner ici à mentionner la *Théologie morale*, monument hors de pair après saint Thomas ; le *Traité de la foi contre les hérétiques*, dédié à Benoît XIV ; les *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge*, vrai livre d'or des pieux fidèles ; les *Gloires de Marie*, la *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, les *Méditations sur les vérités éternelles*, etc...

Peu de saints, après saint Bernard, ont eu pour Marie une dévotion aussi ardente que saint Alphonse. Outre les ouvrages qu'il a consacrés à sa glorification, il prêchait avec une onction incomparable sur la confiance qui lui est due. Un jour, il s'écria au milieu de son sermon : « Oh ! vous êtes trop froids dans vos prières à notre sainte Dame ; je vais la prier pour vous ». Il se jette alors à genoux dans l'attitude de la prière, les yeux élevés vers le ciel. Tous les assistants le virent élevé en l'air et tourné vers une statue de Marie qui se

trouvait auprès de la chaire. Le visage de l'auguste Vierge jetait des rayons de lumière, qui se reflétaient sur celui d'Alphonse, alors en extase. Et le peuple de s'écrier : Miracle ! miséricorde ! et de fondre en larmes.

Les honneurs poursuivaient le serviteur de Dieu dans son humilité. Malgré ses résistances, le pape Clément XIII le promut à l'évêché de Sainte-Agathe-des-Goths, tout en le confirmant dans les fonctions de supérieur de son Ordre. Le sacre eut lieu à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-sur-la-Minerve, le 20 juin 1762. « Evêque, il changea son costume, mais non la sévérité de son genre de vie. Même sévérité, souverain zèle pour la discipline chrétienne, attention soutenue à réprimer le vice, écarteler l'erreur et s'acquitter des autres devoirs de la charge épiscopale. Libéral envers les pauvres, il leur distribuait tous ses revenus ecclésiastiques et, sous le coup d'une grande cherté de vivres, il consacra jusqu'au mobilier de sa maison à nourrir ceux qui avaient faim » (1).

Dieu honora son serviteur du don des miracles, de prophétie, de pénétration des cœurs et de bilocation. Au sujet de cette dernière faveur, nous lisons que le 21 septembre 1774, Alphonse tomba dans un sommeil paisible qui dura jusqu'au lendemain. Tout à coup, il agite sa sonnette ; ses serviteurs accourent et lui demandent ce qu'il a, car il est resté deux jours sans parler ni manger. « Cela peut être, répliqua-t-il ; mais ne savez-vous pas que j'étais à assister le pape, qui vient de mourir ? » Quelques jours après, on sut, en effet, que Clément XIV était mort à ce même moment.

(1) *Brév. rom.*, 2 août, Leçons du 11^e nocturne.

L'âge et les infirmités ayant engagé Alphonse à demander d'être déchargé du fardeau épiscopal, Clément XIII et Clément XIV ne crurent pas devoir obtempérer à sa prière. Plus tard, les raisons devenant plus graves, Pie VI, bien à regret toutefois, exauça ses désirs. (Juillet 1775.)

Dès lors, le vénérable vieillard se retire au milieu de ses religieux à Saint-Michel *degli Pagani*, où il ne se distingue d'eux que par une plus stricte observance de la Règle. Dieu veut surtout le sanctifier en le faisant passer par le creuset de l'épreuve. Pendant les douze dernières années de sa vie, il est privé du bonheur de dire la sainte messe. De plus, il est tourmenté par des doutes contre la foi et des scrupules de conscience. Survient encore la surdité, la cécité et plusieurs autres misères. Mais combien douce et patiente fut la victime ainsi couchée sur la croix ! Le Seigneur aurait pu dire à Satan : « As-tu considéré mon serviteur Alphonse ?... »

C'est le mercredi 1^{er} août 1787, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, que le patriarche quitta l'exil de ce monde pour la cité permanente du ciel. Son corps repose à Nocera de Pagani.

L'éclat de ses vertus et de ses miracles détermina Pie VII à l'inscrire au nombre des Bienheureux. De nouveaux prodiges ayant attesté son crédit auprès de Dieu, Grégoire XVI lui décerna les honneurs de la canonisation le 26 mai 1839. Enfin, un décret de Pie IX, daté du 23 mars 1871, l'a élevé au rang des docteurs de l'Eglise universelle.

NOTRE-DAME DES NEIGES

(5 août).

Le Martyrologe romain débute ainsi au V^e jour d'août : « A Rome, sur le mont Esquilin, la dédicace de la basilique de Sainte-Marie-aux-Neiges ».

L'origine de cette église, l'une des plus belles et des plus vénérables de Rome, se rattache à un prodige qu'il est bon de rappeler ici.

Sous le pontificat de saint Libère, c'est-à-dire vers le milieu du IV^e siècle, le patrice romain Jean et sa digne épouse, étant parvenus à un âge avancé et n'ayant pas eu d'enfants, résolurent d'un commun accord d'instaurer l'auguste Mère de Dieu héritière du patrimoine que leur avait départi la Providence. Mais à quelle œuvre consacrer toute cette fortune ? Ils le demandèrent à la Très Sainte Vierge elle-même, lui adressant de ferventes supplications pour qu'il lui plût de manifester de quelque manière son désir à cet égard.

« La bienheureuse Vierge Marie, écoutant avec bonté ces prières et ces vœux partis du cœur, y répondit par un miracle » (1). Elle apparut en songe à chacun des deux époux séparément et leur dit que la volonté de son Fils et la sienne était qu'ils employassent leurs biens à faire construire une église qui lui serait dédiée à elle-même, sur le mont Esquilin, en un lieu tout couvert

(1) *Brév. rom.*, 5 août, Leçons du 2^e Nocturne.

de neige. Or on était dans les premiers jours d'août, époque où les chaleurs sont les plus fortes à Rome.

Le matin venu, les deux époux se communiquent l'avertissement qu'ils ont reçu d'en-haut et s'empressent d'aller en faire part au Souverain Pontife. Libère ayant eu de son côté la même vision, reconnaît là le doigt de Dieu et se rend, accompagné du peuple et du clergé de Rome, sur le mont Esquiline. Quelle n'est pas la surprise et la joie de tous en voyant la colline couverte de neige ! C'était le matin du 5 août. Le pape fait connaître la cause du prodige, et l'église demandée ne tarda pas à se construire aux frais des deux époux.

On l'appela d'abord *Sainte-Marie-aux-Neiges*, en mémoire du miracle accompli sur l'Esquilin. A ce premier nom s'ajouta celui de *Basilique Libérienne*, destiné à rappeler le souvenir du pape dont Marie avait fait son confident et qui consacra ce magnifique édifice vers l'an 352.

Plus tard, la crèche du Sauveur y ayant été transportée, sous le pontificat de Théodore I^{er} (vii^e siècle), cette insigne relique valut un nom nouveau à la basilique Libérienne, celui de *Sainte-Marie-à-la-Crèche*. Enfin « de nombreuses églises ayant été bâties dans la ville sous le vocable de la sainte Vierge Marie, pour que la basilique qui l'emportait sur les autres de même nom en dignité et par l'éclat de sa miraculeuse origine, fût aussi distinguée par l'excellence de son titre, on la désigna sous celui d'église de *Sainte-Marie-Majeure* ». C'est le nom qui lui est le plus communément donné.

La fête de Notre-Dame des Neiges a dû, sans aucun doute, se célébrer de bonne heure sur le mont Esqui-

lin ; mais elle ne devint générale que sous le pape Paul IV, qui, en 1558, transféra du 5 au 4 août la fête de saint Dominique, pour laisser le 5 à la célébration de celle de Sainte-Marie-aux-Neiges. Quelques années après, le Bréviaire romain réformé par saint Pie V promulgua l'office de cette fête tel que nous l'avons de nos jours.

Quant à la basilique elle-même, Sixte III l'agrandit en 432, lui donna la forme qu'elle a encore à peu près aujourd'hui et enrichit de mosaïques la nef et l'arc triomphal. Grégoire XI fit bâtir le clocher, qui est le plus élevé de Rome (1376). D'autres papes : Nicolas IV, Grégoire XIII, Sixte-Quint, Paul V, Benoît XIV et Pie IX attachèrent aussi leur nom aux divers travaux de restauration ou d'embellissement, qui ont fait de Sainte-Marie-Majeure une des merveilles de Rome.

Cette basilique abrite sous ses murs les tombeaux de six Souverains Pontifes. Deux reposent dans la chapelle de droite du transept : saint Pie V et Sixte-Quint ; deux dans la chapelle de gauche : Clément VIII et Paul V ; les deux autres : Nicolas IV et Clément IX, sont à l'entrée de la grande nef.

Parmi les quatre bénédicitions solennelles que le pape donnait, avant l'invasion de Rome, *Urbi et Orbi* (à la Ville et au monde), du haut de la *loggia*, ou balcon d'une basilique, celle de l'Assomption était réservée à Sainte-Marie-Majeure.

Cette splendide église possède deux trésors précieux : un portrait de la sainte Vierge que la Tradition attribue à saint Luc, et la crèche du divin Enfant Jésus. Le premier est le plus bel ornement de la chapelle de la

Vierge ; la seconde est conservée dans un sanctuaire situé au-dessous de la chapelle du Très-Saint-Sacrement. De temps à autre, on l'en retire pour l'exposer à l'autel de la Confession.

En face de cet autel de la Confession, de parler, se voit une magnifique statue de Pie IX à genoux devant la Mère de Dieu. Le pape qui a défini l'Immaculée-Conception de Marie méritait bien cet honneur.

Daigne l'auguste Vierge qui règne sur l'Esquelin et préside aux destinées de la Ville aux sept collines, continuer à étendre également son sceptre protecteur sur la nation qui s'appelle avec une noble fierté le *Royaume de Marie !*

LES RELIQUES DE SAINT VENANCE

Evêque de Viviers.

(**Fête le 5 août.**)

Jusqu'ici le mois d'août amenait chaque année, à la chapelle de l'Hôpital de Valence, une foule considérable de pèlerins. C'était merveille de voir, le dimanche surtout, les rues de la cité qui conduisent à ce sanctuaire sillonnées d'étrangers : pieuses caravanes, familles entières venues souvent de bien loin et au milieu desquelles les enfants occupaient une large place. Si vous interrogiez un groupe ; il vous était répondu : « Nous allons à saint Venance. »

On arrive, en effet ; on assiste à quelqu'une des messes qui se succèdent toute la matinée ; on entend la parole de Dieu et l'on prie avec ferveur. Puis, les reliques de saint Venance sont présentées à la vénération de chacun et l'évangile de saint Jean récité sur les petits enfants. On fait sa modeste offrande pour les pauvres de l'Hôpital et l'on se retire, emportant au foyer domestique, avec les bénédicitions de Dieu et la protection de son serviteur saint Venance, une énergie nouvelle pour la pratique des devoirs de chaque jour.

Rien de plus édifiant que la tenue des pères et des mères : ce sont là de vrais chrétiens qui prient. Quant aux tout petits enfants, si la parole du prédicateur parvient à les tenir momentanément en respect, ils ne tardent pas à reprendre leur symphonie bien connue. Qui pourrait leur en faire un crime ? N'est-ce pas un peu leur manière de louer Dieu ?

Mais plus d'un de nos lecteurs nous demandera peut-être ce que fut saint Venance et comment il se fait que ses reliques aient été conservées à l'Hôpital de Valence. C'est ce que nous allons dire.

Saint Venance, le contemporain et l'ami de notre grand Evêque saint Apollinaire, était, d'après une très respectable tradition, fils de saint Sigismond, roi de Bourgogne et petit-fils, par conséquent, du célèbre Gondebaud, dont la nièce, sainte Clotilde, épousa le roi de France Clovis.

On place sa naissance vers l'an 494. Ses parents, d'abord sectateurs d'Arius, s'étaient convertis à la foi catholique. Rien ne manqua pour rendre l'éducation du jeune prince digne du haut rang auquel il appartenait,

digne surtout de la foi qu'il avait reçue au saint baptême. De bonne heure, il fut confié à la sollicitude du pieux et savant pasteur de l'Eglise de Vienne, saint Avit, frère puîné de saint Apollinaire. Heureux les parents qui, dans l'éducation de leurs enfants, savent donner à la religion la place qui lui convient, c'est-à-dire la première !

Pénétré du néant des biens de ce monde et des honneurs du siècle, Venance quitta la maison paternelle et se retira dans un monastère pour y servir Dieu plus à l'aise. Mais le parfum de ses vertus ne tarda pas à se répandre au dehors et à attirer sur le modeste cénobite l'attention du clergé et du peuple de Viviers. Saint Valère, évêque de cette ville, étant mort, on choisit unanimement pour lui succéder Venance, dont la renommée publiait partout les rares qualités. Seul l'élu fut effrayé de ce choix, à cause de sa jeunesse et de son inexpérience : mais il dut céder devant la volonté manifeste de Dieu.

Pasteur vigilant et intrépide, animé de la foi la plus vive, embrasé du zèle le plus ardent, Venance se consacra tout entier au soin de son troupeau. Instruire les ignorants, ramener les égarés, affermir les chrétiens fidèles, rendre florissantes la science et la discipline ecclésiastiques, restaurer les églises, favoriser l'établissement des maisons religieuses : telles furent les œuvres de ce fructueux épiscopat.

Quelque chose eût manqué à la gloire de Venance si Dieu ne lui avait présenté, comme il le fait pour ses meilleurs amis, le calice de l'épreuve. De grandes et bien douloureuses tribulations lui vinrent de sa famille ;

mais elles ne purent ni troubler la paix de son âme, ni abattre la vigueur de son courage. Les coups terribles qui brisèrent sans retour le trône des princes burgondes ne firent que confirmer à ses yeux l'instabilité des grandeurs humaines. De plus en plus, il s'attacha au Maître qui seul est grand et immuable.

C'est le 5 août 544 que Venance rendit à Dieu sa sainte âme.

L'illustre évêque fut d'abord enseveli au milieu de son peuple. Les prodiges se multipliant, on transféra sa dépouille sacrée dans l'église Notre-Dame-du-Rhône. Après le désastreux passage des Sarrasins à Viviers (737), les reliques de saint Venance furent placées et conservées dans le monastère des Bénédictines de Soyons. Mais au XVI^e siècle, les protestants livrèrent aux flammes la célèbre abbaye ; ni l'église de Soyons, ni le corps de saint Venance ne furent à l'abri de leur sacrilège fureur.

Toutefois une partie assez considérable des précieux restes échappa comme par miracle aux mains de l'impiété. Les Bénédictines de Soyons, en venant se fixer à Valence, y apportèrent avec elles les saintes reliques, autour desquelles se fit bientôt un grand concours de peuplè.

Caché dans une demeure sûre, pendant les jours sanglants de la Révolution, le trésor sacré fut, à la fin de l'orage, déposé dans la cathédrale de Valence. Il y resta jusqu'en 1803. Sur le vœu exprimé par le préfet de la Drôme, M. Descorches de Sainte-Croix, et par la Commission de l'Hôpital, M^{sr} Bécherel, évêque de Va-

lence, ayant pris l'avis de son Chapitre, consentit à céder à la chapelle de l'Hôpital les reliques de saint Venance.

La translation eut lieu le dimanche 14 août 1803, à l'issue des Vêpres. Une procession solennelle, à laquelle prirent part les administrateurs de l'Hôpital, plusieurs notabilités de la ville, un clergé nombreux et une foule de pieux chrétiens, parcourut les places et les rues de la cité et se rendit à l'église de l'Hôpital. Là, jusqu'à ces tristes temps, ont reposé, entourées des hommages des fidèles, les reliques du glorieux évêque de Viviers.

Ainsi se trouvait au milieu des pauvres le charitable pontife qui, durant sa vie, aimait tant les pauvres et les malades, membres souffrants de Jésus-Christ.

Depuis la laïcisation de l'Hôpital, les reliques du Saint sont dans l'église paroissiale de Saint-Jean.

En souvenir du long séjour que les ossements de saint Venance avaient fait à Soyons, M^{sr} Chatrousse, évêque de Valence, permit, le 20 mars 1845, qu'il en fût détaché une parcelle pour l'église de cette paroisse. C'est celle que l'on vénère encore à Soyons.

Puissent les pèlerins accourir toujours plus nombreux auprès de saint Venance ! Sa puissante protection leur obtiendra le soulagement du corps et la parfaite santé de l'âme, les forces qui font les tempéraments robustes et les grâces qui font les saints.

Transfiguration de Jésus-Christ

(6 août.)

Le 6 août ramène le souvenir de la *Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. D'après certains auteurs, cette fête fut établie en 1456, par le pape Calixte III, qui en composa l'office. Peut-être était-elle déjà célébrée à Rome depuis plusieurs siècles, comme le laisse supposer le Sermon de saint Léon-le-Grand sur le mystère qui nous occupe.

La Transfiguration est la fête propre des églises qui ont pour titulaire le *Saint Sauveur*. Telles sont, pour n'en citer que deux, la basilique patriarcale de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, dont la dédicace figure au calendrier le 9 novembre, et la Métropole d'Aix-en-Provence.

Le mystère de la Transfiguration est proposé à nos méditations non seulement en ce jour, mais encore le samedi des Quatre-Temps du Carême et le lendemain. Quelle délicate attention de la part de l'Eglise ! Ce samedi est consacré aux ordinations : les prêtres ne sont-ils pas, eux aussi, conduits par Jésus-Christ sur la montagne sainte, admis à contempler de plus près le Roi de gloire, pour aller ensuite lui rendre témoignage devant les peuples ? Et puis, comme l'apparition de Jésus-Christ transfiguré est propre à nous fortifier dans la carrière de la pénitence et des saints combats que le Carême ouvre alors devant nous !

Mais il est temps d'étudier les circonstances si intéressantes et si instructives de la Transfiguration. Voici d'abord le résumé du fait :

Six jours après qu'il a promis à ses disciples que quelques-uns d'entre eux ne mourront point sans l'avoir vu dans sa gloire, Jésus-Christ prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les conduit sur une haute montagne où il se transfigure devant eux. Elie et Moïse apparaissent et s'entretiennent avec lui. Pierre dit : Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. Il n'a pas fini de parler, qu'une nuée lumineuse vient les couvrir, à travers laquelle une voix se fait entendre : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le. Les disciples sont effrayés. Jésus les rassure et, en descendant de la montagne, il leur recommande de ne rien dire de ce qu'ils ont vu jusqu'à ce qu'il soit ressuscité (1).

Pourquoi, Jésus-Christ a-t-il voulu être transfiguré ? Saint Thomas en explique le motif. Lorsqu'un homme, dit-il, entreprend un voyage, il importe qu'il connaisse le terme où il doit parvenir, surtout si le chemin est difficile et pénible. Or Jésus-Christ avait invité ses disciples à le suivre dans la voie des tribulations et de la souffrance ; il convenait, par conséquent, qu'il fît par avance briller à leurs yeux quelque chose de la gloire qui leur était réservée à la fin de la course (2).

C'est sur une montagne que s'accomplit le mystère de la Transfiguration, sans doute afin de nous appren-

(1) S. MATTH., 1-9.

(2) 3 P., Q. XLV, a. 1.

dre que, pour s'approcher de Dieu, il faut s'éloigner du tumulte et de l'agitation du monde, s'élever au-dessus des pensées et des préoccupations terrestres. Les sommets embrasés du Sinaï entendent la promulgation de la loi de crainte ; la cime étincelante du Thabor voit la glorification du divin Auteur de la loi de grâce.

C'est, en effet, sur le Thabor, d'après la tradition, que Jésus-Christ fut transfiguré. Cette montagne est à deux grandes lieues de Nazareth, vers l'Orient. Elle s'élève à 610 mètres au-dessus de la Méditerranée. Une chapelle couronne son plateau, lequel n'a pas moins d'une demi-lieu de circonférence. C'est sur le Thabor que Zébé et Salmana, deux chefs de l'armée des Madianites, firent périr les deux frères de Gédéon. C'est de cette montagne que David dit dans le psaume 88^e : « Thabor et Hermon feront retentir leur joie par les louanges de votre nom ».

Pierre, Jacques le Majeur et Jean, son frère, tels sont les heureux témoins admis à jouir des splendeurs de la Transfiguration. Ce sont les trois mêmes qui assisteront à la douloureuse agonie. Admirable attention du Maître ! Pierre est choisi à cause de sa dignité de Chef des apôtres : Jean, parce qu'il est le disciple vierge ; Jacques, parce qu'il sera le premier martyr parmi les douze apôtres. Cette explication paraît assez naturelle.

Moïse et Elie, la Loi et les Prophètes, rendent témoignage à Jésus-Christ. Ainsi est glorifié Celui qui « ne venait pas détruire la Loi et les Prophètes, mais les accomplir ». Et de quoi s'entretiennent-ils avec lui ? De sa passion ! O mon Sauveur, pouviez-vous mieux nous exprimer votre amour ?

Mais considérons le Sauveur lui-même : « Vous tous qui cherchez le Christ, levez les yeux en haut : là vous pourrez voir le signe de son éternelle gloire... » (1). Qu'il est beau ! que son visage est radieux ! quel éclat éblouissant est répandu sur toute sa personne ! De là le transport de Pierre : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ». Oui, il fait bon sur le Thabor des divines consolations. Mais la terre n'est pas le lieu du repos ; si parfois Dieu nous y fait sentir la douceur de sa présence, ce n'est que pour nous animer au travail et nous encourager à la lutte.

Une nuée lumineuse couvre la montagne et la voix qui avait retenti sur les bords du Jourdain se fait entendre ici de nouveau : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé..... » C'est le témoignage de Dieu le Père en faveur de son Verbe. « Ecoutez-le ». Est-ce bien Jésus-Christ que nous écoutons ? N'est-ce pas plutôt la voix des sens et des passions, la voix du monde ? Ah ! désormais, « parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute ».

Les apôtres levant les yeux, ne voient plus que Jésus seul. Tout ainsi se transfigure dans une âme admise à d'intimes communications avec Dieu. Elle ne voit plus que Jésus dans ses supérieurs, Jésus dans les enfants, dans les pauvres, en un mot dans le prochain, créé à l'image de Dieu et appelé à posséder un jour le ciel.

Pourquoi Jésus-Christ défend-il, pour le moment, aux trois apôtres de dire ce qu'ils ont vu ? Parce qu'il était dans l'ordre des divins décrets que la gloire du

(1) *Hymne des Vêpres de la Transfiguration.*

Fils de l'homme ne fût pleinement manifestée qu'après les ineffables douleurs et les sanglantes ignominies de la Passion.

Descendons, nous aussi, du Thabor, qui pour le chrétien n'est autre que l'autel, et allons avec vaillance aux combats de la vie, redisant cette parole de saint Paul : « Nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps tout brillant de clarté » (1). Faites qu'il en soit ainsi, « ô Jésus, vous la joie de ceux que vous visitez, la douce lumière de la patrie » (2).

SAINT LAURENT

(10 AOÛT.)

I. C'est à l'Espagne que revient l'honneur d'avoir donné au monde l'illustre archidiacre Laurent (3). Quant à savoir quelle cité posséda son berceau, la chose n'est pas aussi facile,

Mais si l'Espagne peut à bon droit se glorifier d'avoir été la patrie de cet invincible athlète, combien la ville de Rome doit s'estimer honorée, elle qui fut le champ de bataille de son zèle et le théâtre de son martyre !

(1) *Philip.*, III, 20-21.

(2) *Hymne des Laudes*.

(3) *BOLLAND.*, édit. Palmé, août, t. II, p. 506-7.

« Laurent, dit le pape saint Léon, est la gloire de Rome au même titre qu'Etienne est celle de Jérusalem ». On comprend qu'à l'un et à l'autre de ces deux lévites l'Eglise ait consacré non seulement une fête, mais encore toute une octave de pieux et reconnaissants hommages.

L'Office de saint Laurent, dont nous citons plus loin des extraits, nous vient du Sacramentaire de saint Grégoire, et certainement il est antérieur à ce pape. Nous empruntons aux morceaux qui le composent l'histoire des derniers jours du saint Martyr, les seuls qui nous soient bien connus.

En sa qualité d'archidiacre, Laurent était le premier des diacres, c'est-à-dire des ministres sacrés, qui avaient alors pour fonctions principales d'assister le pontife et le prêtre à l'autel et de distribuer aux fidèles l'adorable Eucharistie. De plus, c'est à lui qu'était dévolue la charge d'administrer les biens de l'Eglise et de pourvoir aux besoins des pauvres, des infirmes et des vierges consacrées à Dieu : sollicitudes multiples auxquelles ne firent jamais défaut ni la vigilance ni le dévouement du « très chaste lévite ».

L'Eglise avait alors à sa tête le saint pape Sixte II ; Valérien et Gallien présidaient aux destinées de l'empire.

Un instant assoupie, la persécution contre les chrétiens se ralluma tout à coup avec une nouvelle fureur (258). Une des premières victimes, à Rome, fut le bienheureux pontife Sixte. Ayant reçu de l'empereur l'ordre de sacrifier au dieu Mars, il rejeta loin de lui une pareille impiété. Son énergique refus lui valut d'être condamné au martyre.

Conduit au supplice, Sixte rencontre Laurent, et un sublime dialogue s'engage entre eux : « Où allez-vous donc, mon père, sans votre fils ? saint pontife, où allez-vous sans votre diacre ? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans ministre. Qu'y a-t-il donc en moi qui ait déplu à votre paternité ? Vous êtes-vous aperçu que j'ai dégénéré ? Eprouvez-moi, et vous verrez si vous avez confié à un ministre infidèle la dispensation du sang du Christ. Ne m'abandonnez pas, car j'ai distribué les trésors que vous m'avez remis ».

Sixte lui répond : « Non, mon fils, je ne t'abandonne pas ; mais de plus grands combats pour la foi du Christ te sont dus. Vieillard, une légère lutte aura raison de moi ; mais à toi, jeune homme, il est réservé de remporter sur le tyran un plus glorieux triomphe. Lévite, dans trois jours, tu suivras ton prêtre. En attendant, si tu as encore quelque argent, distribue-le aux pauvres ».

« O consolation ! s'écrie saint Augustin ; le Pontife ne dit pas : mon fils, sois sans chagrin, dans trois jours la persécution cessera et tu n'auras plus rien à craindre ; il dit, au contraire : Ne t'afflige pas, je marche devant, tu me suivras ; tu n'attendras pas longtemps, trois jours encore, et nous serons ensemble. Laurent accepta l'oracle, vainquit le démon et parvint au triomphe » (1).

Le bienheureux Sixte passa de la terre au ciel le 6^e jour d'août, et son corps fut déposé au cimetière de Calliste, sur la voie Appienne.

La prédiction du pontife martyr devait se réaliser à

(1) *Tract. 27 in Joan., in fine.*

la lettre pour Laurent. En effet, ayant entendu parler de trésors à lui confiés, les satellites se saisissent de sa personne et le conduisent au tribun Parthénius, qui rapporte le fait à Valérien.

Au comble de la joie, l'empereur ordonne à Laurent de déclarer où sont ces trésors dont il a la garde. L'archidiacre ne répond que par le silence. On le remet alors au chevalier romain Hippolyte, qui l'emmène en prison. Le saint trouve encore moyen de déployer là son zèle d'apôtre. Un de ses compagnons de captivité, Lucille, est devenu aveugle. Il l'instruit de la foi chrétienne, le baptise avec l'eau de la source que sa prière a fait jaillir dans la prison et lui rend miraculeusement la vue. Ce prodige détermine Hippolyte à demander, lui aussi, le baptême. Laurent accède à ses désirs. Hippolyte ne tardera pas à le suivre à la mort et à la gloire du ciel (1).

Cependant Valérien ordonne qu'on lui amène Laurent. De nouveau mis en demeure de montrer ses trésors, le saint demande trois jours pour les réunir. Ce délai lui est accordé. Pendant ce temps, Laurent assemble les pauvres et les infirmes de toute sorte et, suivi de ce cortège, se présente au palais des Césars : « Auguste prince, dit-il à l'empereur, voici les richesses de l'Eglise ; nous n'en connaissons point d'autres ».

Outré de dépit, Valérien enjoint à Laurent d'adorer sur-le-champ les dieux de l'empire, s'il ne veut pas expirer dans les plus horribles tourments. Refus énergique de la part du valeureux diacre. On le bat de ver-

(1) L'Eglise célèbre la mémoire de saint Hippolyte le 13 août.

ges, on le frappe avec des fouets plombés, on déchire ses chairs sur le chevalet. Toujours même courage et même constance. Dieu lui envoie un ange pour essuyer sa sueur et étancher le sang qui coule de ses plaies. Témoin de cette merveilleuse apparition, Romain, un des soldats, demande à Laurent de le baptiser sur l'heure. Cette parole lui vaut le martyre, et Romain va attendre le saint diacre dans le ciel (1).

Mais comment triompher de l'héroïque fermeté de Laurent ? Valérien croit y réussir en le faisant étendre sur un gril, au-dessous duquel on entretient des charbons ardents. « Apprends, malheureux, dit alors le saint, quelle est la puissance de mon Dieu ; car tes charbons me sont un rafraîchissement. J'en atteste le Seigneur : accusé, je n'ai point nié ; interrogé, j'ai confessé le Christ ; sur les charbons, je lui rends grâces ».

Cette scène, épouvantable pour la nature, mais sublime aux yeux de la foi, se passait dans la nuit du 9 au 10 août. A moitié brûlé, l'invincible martyr levant les yeux sur le juge, lui dit : « Voilà un côté cuit à point ; retourne-moi sur l'autre et mange ! » Revenant ensuite à la glorification de Dieu : « Seigneur, dit-il, je vous rends grâces de ce que j'ai mérité d'entrer dans votre demeure ».

Et l'âme du très pur lévite est reçue dans le séjour des bienheureux par la « blanche armée des Martyrs ».

C'était à l'aurore du 10 août 258.

(1) Il est fait commémoration de saint Romain dans la Vigile même de saint Laurent, le 9 août.

II. La dépouille mortelle de l'illustre martyr Laurent fut déposée, sur la voie Tirbutine, dans l'*agro Verano* (1), où devait venir la rejoindre, après qu'elle eut été découverte, c'est-à-dire un siècle plus tard, celle d'Etienne, le premier des diacres et des martyrs (2).

Sur cette glorieuse tombe s'élève l'église de Saint-Laurent-hors-les-Murs, à laquelle est attenant le nouveau cimetière de Rome. Cette basilique fut construite sous l'empereur Constantin, vers l'an 330. Refaite au v^e siècle, par les soins pieux de Placidie, fille de Théodose, elle fut restaurée à diverses reprises par Pélage I^r, Pélage II, Honorius III et Pie IX, qui a voulu y reposer après sa mort. Le tombeau de ce pape est, en effet, dans une des chapelles souterraines, que l'on a ornée de superbes mosaïques.

Saint-Laurent-hors-les-Murs prend place immédiatement après Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Paul-hors-les-Murs, complétant ainsi le nombre des cinq basiliques majeures qui sont l'apanage réservé du pontife romain et rappellent les cinq grands patriarchats du monde catholique : Rome, Antioche, Alexandrie, Jérusalem et Constantinople (3).

Outre la basilique dont nous venons de parler, il existe à Rome plusieurs autres églises dédiées à saint Laurent. Nous citerons entre autres :

(1) Les *Champs Véraniens*, propriété de la sainte veuve Cyriaque.

(2) Il est fait mention de cette translation des reliques de saint Etienne dans l'Office de l'Invention de son corps : *Brév. rom.*, 3 août, Leçons du II^e Noct.

(3) Cf. D. GUÉRANGER, *L'Année liturg.*, Temps après la Pentec. t. IV, p. 376.

Saint-Laurent *in Miranda*, sur le forum. C'est l'ancien temple érigé en 165 par Antonin-le-Pieux à sa femme Faustina et transformé en église consacrée à saint Laurent, l'an 1430.

Saint-Laurent *in Fonte*. Cette église est bâtie sur l'emplacement de la prison où fut enfermé le saint diacre. Son nom rappelle la fontaine que Laurent fit jaillir pour baptiser Lucille et Hippolyte.

Saint-Laurent *in Paneperna*, sur la rue qui conduit du forum de Trajan à Sainte-Marie-Majeure. Ce sanctuaire s'élève au lieu même où saint Laurent subit le martyre.

Saint-Laurent *in Lucina*, près du Corso. C'est dans cette église que l'on conserve, sous la table de l'autel, les chaînes et le gril de saint Laurent. « Formé de grosses barres de fer, ce gril peut avoir deux mètres de longueur sur un mètre de largeur ; six pieds servaient à le fixer dans une table de marbre, sur laquelle on avait étendu un lit de charbons enflammés. On conserve cette table à Saint-Laurent-hors-les-Murs » (1).

Saint-Laurent *in Damaso*, située dans le voisinage de la place Navone et attenante au palais de la Chancellerie ; cette église, comme son nom l'indique, remonte au pape saint Damase (IV^e siècle).

En dehors de Rome, bien d'autres monuments attestent la dévotion du peuple chrétien envers saint Laurent. Comme il faut nous borner, nous nous contenterons de mentionner la belle cathédrale de Gênes et le palais des rois d'Espagne, l'Escurial, immense construction ayant

(1) DE BLESER, *Rome et ses monuments*. 4^e édit., p. 238-9.

la forme d'un gril. Philippe II le fit bâtir, ainsi que l'église et le monastère qui y sont adjacents, pour acquitter le vœu qu'il avait adressé à saint Laurent, au moment de la bataille de Saint-Quentin, livrée le jour de la fête du saint (10 août 1557).

Quant aux églises paroissiales élevées sous le vocable de saint Laurent, il serait bien difficile de les compter. Nous nous contenterons de mentionner celle de Saint-Laurent-en-Royans, au diocèse de Valence.

Signalons encore une particularité se rapportant à saint Laurent. On sait que la nuit du 10 août est caractérisée par une pluie périodique d'étoiles filantes. Ces étoiles, nos pères les ont appelées les *larmes de saint Laurent*. Pieuse et vraiment touchante inspiration.

III. Quoique très ancien, l'Office de saint Laurent n'a rien perdu de sa grâce et de son parfum. Quelques extraits suffiront pour en convaincre nos lecteurs. Nous commençons par les Vêpres et les Matines.

Laurent est entré dans la lice du martyre, et il a confessé le nom du Seigneur Jésus-Christ.

Le lévite Laurent a bien agi, lui qui a rendu la lumière aux aveugles par le signe de la Croix et distribué aux pauvres les trésors de l'Eglise.

Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? Prêtre saint, où allez-vous sans votre diacre ? — Je ne t'abandonne pas, mon fils ; mais de plus grands combats pour la foi du Christ te sont dus.

Ma nuit n'a point d'ombres et tout y resplendit pour moi de lumière.

O Hippolyte, si tu crois au Seigneur Jésus-Christ, je m'engage à te faire voir de grands trésors et je te promets la vie éternelle.

Romain dit au bienheureux Laurent : Je vois devant toi un jeune homme d'une beauté incomparable ; hâte-toi de me conférer le baptême.

Pendant que le bienheureux Laurent, étendu sur le gril, était brûlé, il dit au tyran très impie : C'est cuit maintenant, tourne et mange, car, pour les biens de l'Eglise, que tu demandes, les mains des pauvres les ont transportés dans le trésor du ciel.

La Messe de la Vigile commence par ces paroles du psaume CXI, si bien appropriées au diacre dispensateur des saintes aumônes :

Il a répandu l'aumône avec profusion sur le pauvre ; sa justice demeurera à jamais...

Jadis une Messe était célébrée pendant la nuit du 10 août pour honorer le martyre de saint Laurent. Elle s'ouvrira par ces paroles du psaume XVI, qui servent actuellement d'*Introït* à la Messe de l'Octave :

O Dieu, vous avez éprouvé mon cœur et l'avez visité dans la nuit, vous m'avez scruté par le feu, et l'iniquité ne s'est point trouvée en moi. Seigneur, ayez égard à ma justice, écoutez ma prière.

Magnifique début que celui de la Messe du 10 août ; il est tiré du psaume XCV :

La louange et la beauté forment sa cour, la sainteté et la magnificence éclatent dans le sanctuaire de Dieu. Chantez au Seigneur un cantique nouveau ; toute la terre chantez au Seigneur.

La Collecte demande à Dieu d'éteindre en nous « les flammes de nos vices », bien autrement redoutables que le feu qui dévora le saint Martyr (1).

(1) L'Eglise a inséré cette oraison parmi celles de l'Action de grâces qui suit la célébration du divin Sacrifice.

Dans l'Epître se trouve glorifiée la fidélité de Laurent et son grand zèle à secourir les pauvres. Le texte est pris dans le Chapitre ix^e de la II^e Epître aux Corinthiens.

L'Evangile est formé de ce passage du Chap. XII de saint Jean, où Notre-Seigneur dit à ses disciples :

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, là sera aussi mon serviteur. Lorsque quelqu'un m'aura servi, mon Père l'honorera.

Quels enseignements et avec quelle justesse ils s'appliquent à ce serviteur fidèle et courageux que fut saint Laurent !

En offrant au saint diacre ce trop modeste tribut de notre vénération, nous dirons à Dieu :

Excitez dans votre Eglise, ô Dieu, l'esprit dont le bienheureux lévite Laurent fut animé dans votre service, afin qu'en étant remplis nous-mêmes, nous nous appliquions à aimer ce qu'il aimait et à pratiquer ce qu'il enseigna (1).

(1) Collecte de l'Octave de saint Laurent. *Missel rom.*, 17 août.

SAINTE CLAIRE

(12 août.)

Douze années (1182-1194) séparaient dans la vie le séraphique François d'Assise et sa noble compatriote, l'illustre vierge Claire.

L'exemple du grand Pauvre fit, sur la fille de Favino Sciffi et d'Hortulana, une impression si profonde, qu'elle voulut d'abord entendre sa prédication, puis avoir avec lui un entretien particulier.

Cette double faveur lui est accordée. A mesure que l'homme de Dieu préconise les trésors de la pauvreté, la grandeur qui résulte des humiliations et le bonheur que l'on trouve à s'immoler pour Jésus-Christ, l'Esprit-Saint fait entendre à l'angélique vierge les paroles de David dont l'Eglise devait composer un jour l'introit de sa messe :

Ecoute, ma fille, vois et prête l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père.

C'en est fait. De l'opulente famille à laquelle elle appartient, Claire, sur l'invitation divine, passera au domicile des pauvres, où d'innombrables vierges viendront se réfugier auprès d'elle. Adieu le castel de Sasso-Rosso ! C'est à Saint-Damien désormais que, sous la bure, il faudra chercher la brillante fille du seigneur Favorino, devenue la mère des *Pauvres-Dames*.

Mais pour en venir là, de quels assauts elle devra triompher ! De concert avec l'évêque d'Assise, François

décide que le soir même du dimanche des Rameaux (19 mars 1212), Claire se rendra, sans avertir ses parents, au sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges, situé dans la campagne d'Assise. Là, en présence de ses Frères, le vénéré Père procède à l'oblation de la victime, après avoir prononcé des paroles enflammées sur les vanités du siècle et la Passion du Christ Jésus. La chevelure de la jeune fille tombe sous les ciseaux, puis elle est revêtue d'une tunique et d'un manteau de drap gris cendré (1). Une corde grossière ceint ses reins, et sa tête, désormais consacrée, est couverte d'un voile épais.

Faisant allusion au sanctuaire où s'était déroulée la touchante cérémonie, le premier historien de notre sainte s'exprime ainsi : « C'est en ce lieu que la noble chevalerie des pauvres de Jésus-Christ, les Frères-Mineurs, avait eu ses commencements sous le valeureux capitaine saint François ; c'est là aussi que notre auguste vierge devait poser les fondements de son Ordre, afin que l'on connût avec évidence que la Mère de miséricorde avait engendré successivement l'une et l'autre religion, et que, du haut du ciel, elle étendait également sur elles le manteau de sa protection bienveillante » (2).

Qui dira l'agitation que produisit au château paternel le départ de Claire ! « Il y eut, dit la vieille chronique, chaude bataille de paroles ». Favorino entra dans une violente colère et tenta même, avec quelques-uns

(1) On conserve encore, au monastère de Sainte-Claire à Assise, la tunique et le manteau de la sainte, ainsi que les cheveux que saint François lui coupa dans la cérémonie de la vêteure.

(2) Cf. M^e RICARD, *Sainte Claire d'Assise*, p. 44.

de ses proches, d'arracher sa fille du couvent des Bénédictines de Saint-Paul, où François l'avait conduite. Il lui était si dur de voir qu'au riche parti qu'il lui destinait, Claire préférerait la condition de mendiante, qu'il regardait, lui, comme un opprobre pour sa maison ! Voyant qu'on veut l'entraîner de force, la vaillante professe s'élance vers l'autel pour y chercher protection, puis, d'un mouvement brusque, arrache son voile et montre aux siens épouvantés sa tête rasée en signe de sa consécration définitive au Seigneur.

A la suite de cette scène, et pour en prévenir le retour, Claire est dirigée vers le couvent de Saint-Ange-du-Panso. Là, deux semaines après, se présente à elle une postulante de quatorze ans, Agnès, sa propre sœur. Nouvel orage au foyer domestique. A tout prix, il s'agit d'enlever la jeune fille du couvent de Saint-Ange. On en vient à de douloureuses voies de fait. Quant à l'entraîner de force, il faut y renoncer. Dieu la rendant immobile — telle jadis sainte Lucie. — Son oncle Monaldio lève la main pour en finir ; mais, à l'instant, il est saisi d'une douleur aiguë qui l'arrête.

Agnès restera donc auprès de sa sœur. Bien plus, Claire aura la consolation de voir venir encore sa plus jeune sœur Béatrix et sa mère, la pieuse Hortulana, lorsque Dieu eut retiré son époux de ce monde.

De Saint-Ange, les deux sœurs sont conduites à Saint-Damien, dont François a fait réparer le sanctuaire. Là se passent les quarante-deux ans pendant lesquels Claire gouverna les blanches colombes que lui envoya la Providence. C'est là que François lui remit la Règle, calquée sur les constitutions des Frères Mineurs. Les

sœurs auront pour occupation la prière, la pénitence, l'office divin, le travail manuel. Quel programme dans ces quelques mots !

La sainte survécut de vingt-sept ans à son bienheureux Père saint François. Elle eut la joie de voir ses Sœurs s'établir dans un grand nombre de villes : Reims, Montpellier, Metz, Paris, où la sœur de saint Louis, la bienheureuse Isabelle, bâtit pour elles la célèbre abbaye de Longchamps. L'Espagne, la Belgique, la Bohême, etc., voulurent aussi avoir les Pauvres Dames, dont la vie de prière et d'immolation était une sauvegarde et une protection continues.

Claire ambitionnait pour ses compagnes le titre de *Pauvres Dames*. Mais n'osant se l'attribuer, elle en demanda l'autorisation au pape Innocent III, qui s'écria, en l'accordant : « Ah ! voilà un privilège qu'on n'avait pas encore sollicité du Siège apostolique ! »

Son second successeur, Grégoire IX, offrit à Claire de mitiger la rigoureuse pauvreté, qui est la dominante de sa Règle. Refus obstiné et saintement hardi. Le Pape rédige alors un bref conforme au désir de l'abbesse. On dit qu'il arrosa la Lettre apostolique de ses larmes.

Un fait qui mit dans un merveilleux relief la confiance en Dieu de Claire fut celui de l'invasion des Sarrazins, envoyés par l'empereur Frédéric II pour ravaager Spolète et assiéger Assise.

Lorsqu'ils voulurent envahir le monastère de Saint-Damien, Claire, malade, se fit porter à l'entrée, et avec elle le vase dans lequel était renfermé le Très-Saint-Sacrement. Elle dit à Jésus : « Ne livrez pas aux bêtes, Seigneur, les âmes qui vous louent ; gardez vos servan-

tes, que vous avez rachetées de votre sang précieux ». Telle fut sa prière, et on entendit une voix qui disait : « Je vous garderai toujours ». Cependant une partie des Sarrasins avaient pris la fuite ; les autres, déjà montés sur le mur, furent aveuglés et jetés à terre.

Lorsqu'approcha son heure dernière, la servante de Dieu reçut la visite du pape Innocent IV, qui venait se recommander à ses prières. Après avoir réconforté son âme par la sainte Eucharistie, elle demanda l'indulgence plénière au Vicaire de Jésus-Christ, qui la lui donna, après avoir dit : « Ah ! ma très chère Sœur, que nous serions heureux nous-même, si notre âme n'avait pas un plus grand besoin de ce pardon ! »

Sur le point de quitter ce monde, Claire vit accourir auprès d'elle une blanche troupe de vierges bienheureuses, parmi lesquelles en était une plus auguste et plus resplendissante. C'est au milieu de ce glorieux cortège que l'âme de la digne fille de saint François s'envola au ciel (11 août 1253). Trois mois après, sa sœur Agnès alla la rejoindre auprès de Dieu.

Les funérailles de la sainte furent présidées, le lendemain, par le Souverain Pontife. Claire fut canonisée par le pape Alexandre IV, qui avait succédé à Innocent IV. La cérémonie eut lieu deux ans seulement après le bienheureux trépas de Claire, tant étaient nombreux et éclatants les miracles opérés soit de son vivant, soit après sa mort. Sa fête fut fixée au 12 août.

Le diocèse de Valence a le bonheur de posséder trois monastères de Clarisses :

Romans, établi en 1620, par quatre religieuses venues de Grenoble. Rétabli après la Révolution, le 31 août 1805,

il eut la consolation de contribuer à son tour au rétablissement de celui de Grenoble (1878).

Valence, fondé par Romans, date seulement du 24 septembre 1815.

Crest est plus récent encore. Six religieuses de Romans s'établirent d'abord à Die, le 17 avril 1826 ; la Communauté fut ensuite transférée à Crest en 1840.

La liturgie franciscaine a de superbes hymnes en l'honneur de sainte Claire. Elles seraient, dit-on, l'œuvre de saint Bonaventure. En tout cas, ni la piété, ni la grâce, ni l'élan poétique ne leur font défaut.

ASSOMPTION DE MARIE

(15 AOÛT.)

Fixée de temps immémorial au 15 août, la fête de l'Assomption est la seule de celles de la Sainte Vierge qui soit d'obligation en France. Cette solennité nous est plus particulièrement chère à cause de l'acte par lequel, à pareil jour, en 1638, Louis XIII consacra à Marie sa personne et son royaume. Elle a, depuis au moins dix siècles, une Vigile avec jeûne et une Octave. Rappelons le mystère et exposons la liturgie de l'Assomption.

I. La bienheureuse mort de Marie, sa résurrection, son entrée triomphante dans le ciel : tel est le triple mystère que l'Eglise honore en ce grand jour.

Marie, sans doute, pas plus que son divin Fils, n'avait à redouter l'empire de la mort, car la mort, comme

l'enseigne l'Apôtre, est le châtiment du péché. Mais il entrait dans les desseins de la Sagesse éternelle que Jésus-Christ « goûta la mort ». Il devait en être de même pour Marie. Combien de la sorte sont adoucies, pour le chrétien fidèle, les angoisses du trépas, « les affres de la mort », selon le mot de Bossuet ! Depuis l'ascension de son Fils, il tarde à Marie de quitter cette terre, devenue pour elle un lieu d'exil. Tantôt elle prend les créatures à témoin de ses désirs ardents : « Si vous trouvez mon Bien-Aimé, dites-lui que mon cœur se consume ici-bas » (1) ; tantôt, empruntant les soupirs enflammés de David, elle s'écrie : « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? » — « Qui me donnera des ailes, comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai ! » (2). N'en doutons pas : c'est l'amour qui opéra en Marie la séparation de l'âme et du corps. Cette âme sainte se détacha sans effort et sans violence, comme se détache d'un brasier la vapeur odoriférante de l'encens.

Voulons-nous que notre mort ressemble à celle de Marie ? Vivons saintement, le cœur en haut, préoccupés avant tout du salut de notre âme.

Le corps très pur de la Sainte Vierge fut déposé par les apôtres à Gethsémani. Trois jours après, si l'on en croit une tradition, saint Thomas, qui n'avait pu assister à la mort de Marie et à sa sépulture, demanda qu'il lui fût donné de contempler et de vénérer une dernière fois le corps qui avait été le temple de Dieu. On ouvrit le sé-

(1) *Cant.*, V, 8.

(2) *Ps.*, XLI, 3 et LIV, 7.

pulcre : mais on n'y trouva plus que les linges dont il avait été enveloppé et qui répandaient au loin un parfum céleste. Les apôtres n'hésitèrent pas à croire que Jésus-Christ avait transporté, avant la commune résurrection des élus, le corps de sa Mère dans le séjour de la gloire. Sans doute, cette vérité n'est pas un dogme de foi, mais elle repose sur une tradition incontestable et sur les raisons les plus convaincantes. Marie est une créature absolument à part dans l'humanité ; les liens les plus étroits unissent sa destinée à celle de son divin Fils : l'Ascension de Jésus appelle l'Assomption de Marie. Cette même faveur n'est-elle pas aussi la conséquence de la Conception immaculée de Marie, du mystère de sa divine Maternité, de sa coopération à la Rédemption du monde, et aussi de tous les mystères de Jésus-Christ qui trouvent tous en Marie un écho fidèle, une parfaite correspondance ? De là cette parole de David : « Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos, *Vous et l'Arche de votre sanctification !* » (1) Comme si le Seigneur ne se fût levé tout entier qu'en éllevant avec lui sa très sainte Mère.

Nous sommes poussière, et nous retournerons en poussière. Mais la trompette de l'Ange annoncera le grand réveil. Voulons-nous ressusciter pour la gloire ? Mortissons nos membres, châtions notre corps et réduissons-le en servitude, soumettant la chair à l'esprit et l'esprit à la loi de Dieu.

La glorification de Marie dans le ciel, nulle langue humaine ne pourra jamais la décrire. Est-ce Judith re-

(1) *Ps., CXXXI, 8.*

venant triomphante à Béthulie ? Bethsabée partageant le trône de Salomon, son fils ? Esther élevée de la plus humble condition à la dignité d'épouse d'Assuérus ? Non, toutes les grandeurs terrestres ne sont rien à côté de Celle dont il est dit : « Un grand prodige parut dans le ciel ; c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles » (1). Anges de Dieu, demandez dans un saint ravissement, quelle est celle qui monte du désert inondée de délices... Et vous, ô David, chantez sur votre harpe inspirée « la Reine qui est assise à la droite du Prince, en vêtement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété... » (2).

II. « Levez-vous, Seigneur, s'écriait David, nous le disions à l'instant, entrez dans votre repos, vous et l'Arche que vous avez sanctifiée » (3).

Le Sauveur Jésus, selon le vœu de son royal ancêtre, est allé prendre possession du ciel au jour glorieux de son Ascension. Les « hommes de Galilée » l'ont accompagné de leurs regards émerveillés et attendris, et il a fallu que les anges vinssent les rappeler aux réalités de la vie présente.

Quant à l'Arche de la nouvelle alliance, qui n'est autre que l'immaculée Vierge Marie, c'est au jour à jamais bénî de l'Assomption qu'elle a été introduite dans la cité de Dieu. Quels accents ont salué son triomphe, et avec quels transports d'allégresse les tribus angéli-

(1) *Apoc.*, XII, 1.

(2) *Ps.*, XLIV, 10.

(3) *Ps.*, CXXXI, 8.

ques ont acclamé « la grande Reine que son divin Fils a fait asseoir à sa droite ! »

Leurs célestes concerts semblent se répercuter encore sur notre terre en cette belle solennité, qui fait du 15 août un des jours les plus chers au cœur du chrétien. Ecoutez-les et prêtions aussi l'oreille aux cantiques de louange qui, de notre vallée de larmes, montent vers le trône de la Mère de miséricorde.

Les premières Vêpres de l'Assomption se déroulent au chant de ces gracieuses Antennes :

Marie a été élevée au ciel : les Anges se réjouissent, ils louent et bénissent le Seigneur.

La Vierge Marie a été élevée au céleste séjour, où le Roi des rois est assis sur un trône étoilé.

Nous courons à l'odeur de vos parfums ; les jeunes filles vous aiment de tout leur amour.

Fille de Sion, vous êtes bénie du Seigneur, parce que nous avons goûté par vous le fruit de vie.

Vous êtes belle et pleine de grâces, fille de Jérusalem, terrible comme une armée rangée en bataille.

L'hymne est bien connue : c'est l'*Ave Maris stella*, à l'air « tout noir de tristesses contenues, tout ensoleillé d'espoirs débordants ». Combien surtout nous va au cœur cette strophe :

Vitam præsta puram...

Un pieux auteur la traduit ainsi, dans le goût du moyen-âge :

Donnez vie innocente
Et sûr pèlerinage
Pour qu'un jour soit Jésus
Notre liesse à tous.

Le solennel *Magnificat* est précédé et suivi de cette filiale apostrophe à la Vierge qui s'élève de la terre :

Vierge très prudente, où allez-vous comme l'aurore em-pourprée ? Fille de Sion, vous êtes toute belle et suave, belle comme la lune, brillante comme le soleil.

Des Matines, nous citerons seulement les Antennes du premier Nocturne et le Répons plein de fraîcheur qui accompagne la première Leçon :

La sainte Mère de Dieu a été élevée plus haut que les chœurs des Anges au céleste royaume.

Les portes du Paradis nous ont été ouvertes par vous qui, aujourd'hui, triomphez glorieuse avec les Anges.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes et bénie est le fruit de vos entrailles.

Je l'ai vue gracieuse comme une colombe qui prend son vol des bords des ruisseaux ; un ineffable parfum s'exhalait au loin de ses vêtements, et comme un jour de printemps, des touffes de roses et les lis des vallées l'entouraient. Quelle est celle-ci qui monte par le désert comme une légère vapeur d'aromates, de myrrhe et d'encens ?

La Messe de l'Assomption s'ouvre par un cri de joie, dans cet Introït qui se retrouve, avec les variantes nécessaires à certaines autres solennités, notamment à celle de la Toussaint : *Gaudéamus...*

Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, célébrant ce jour en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie ; de son Assomption les Anges se réjouissent et louent en chœur le Fils de Dieu. — *Ps.* Mon cœur a proféré une parole excellente ; c'est au Roi que je dédie mes chants.

La Collecte *Famulorum tuorum* n'a pas de rapport apparent avec la fête ; c'est que primitivement elle ne venait qu'en second lieu dans le Sacramentaire. La

première oraison était celle qui se disait à Rome sur le peuple assemblé au moment où la *Litanie*, c'est-à-dire la procession solennelle, se mettait en route pour Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure, et, dans celle-ci, il était fait mention expresse de l'Assomption de Marie.

Dans l'Epître, tirée du xxiv^e chapitre de l'Ecclésiastique, il est question du repos que Marie a trouvé dans la cité sainte. Cette auguste Vierge y est comparée au « cèdre du Liban, au cyprès de la montagne de Sion, au palmier de Cadès, aux rosiers de Jéricho, à l'olivier de la plaine et au plateau du bord des eaux », toutes figures à la fois poétiques et très expressives.

L'Evangile de *Marthe et Marie* (S. Luc, X) est admirablement choisi pour la circonstance. « Comme Marthe et bien mieux, dit Bruno d'Asti, Marie a reçu le Christ; elle l'a reçu non pas dans sa maison seulement, mais dans son sein ; elle l'a servi davantage, l'ayant conçu, mis au monde, porté dans ses bras. Comme Marie, d'autre part, elle écoutait sa parole, et de plus la conservait pour nous tous *en son cœur*; elle contemplait son humanité, elle pénétrait aussi et plus que personne sa divinité. *Elle a donc bien choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée* » (1).

L'Offertoire revient sur la joie des esprits bienheureux à l'entrée de Marie au ciel.

La Secrète veut que le départ de Marie, loin de nous attrister, redouble notre confiance en sa toute-puissante intercession.

La meilleure part choisie par Marie et son assurance

(1) *Homil. CXVII in Assumpt.*

de la posséder toujours : telle est la pensée exprimée dans la Communion.

Après la participation à la table céleste, nous demandons dans la Postcommunion d'être délivrés, par la prière de Marie, de tous les maux qui nous menacent.

Les secondes Vêpres voient revenir les Antielles qui déjà ont eu les honneurs aux premières. Celle de *Magnificat* fait seule exception :

Aujourd'hui, la Vierge Marie est montée aux cieux ; réjouissez-vous, car elle règne avec le Christ à jamais.

O Vierge bénie, attirez-nous à votre suite : notre exil est si dur, et si acharné le combat qu'il nous faut soutenir ! Quand donc irons-nous rejoindre « notre Rédempteur vivant » et la glorieuse Reine qu'il nous a donnée pour Mère du haut de sa croix ? Oh ! le beau jour que celui où, secouant la poussière de ce monde, nous serons appelés auprès de vous, pour vous contempler d'un éternel regard et vous aimer d'un éternel amour !

SAINTE BERNARD

(20 août.)

Saint Bernard, une des plus belles gloires de l'Eglise et de la France, naquit en 1091, au château de Fontaines, près de Dijon, d'une famille où la vertu et la noblesse étaient également héréditaires. Des fêtes magnifiques ont été célébrées, au mois de juin 1891, dans cette ville, à l'occasion du huitième centenaire de sa naissance. On y a vu deux cardinaux, trois archevêques,

douze évêques, vingt abbés mitrés, venus de tous les points du monde, entre autres celui de la Trappe de Pékin, pour honorer le grand patron de l'Ordre de Citeaux, et plus de trente mille fidèles. De nouvelles fêtes ont succédé aux premières à Châtillon-sur-Seine, où l'illustre Abbé de Clairvaux passa ses premières années.

Nous voudrions, dans ces quelques lignes, étudier successivement en saint Bernard le *religieux* et l'*apôtre*.

I. Deux anges terrestres veillèrent sur l'enfance de Bernard : son père, Tescelin, et sa sainte mère, Aleth. De bonne heure prévenu de la grâce, Bernard mesure la terre et la trouve trop petite pour lui. Ce que le monde peut lui donner, que vaut-il en comparaison de ce précieux trésor qui est Dieu ? Pour mieux en jouir, il prend le chemin de la solitude, et va demander un asile à la modeste abbaye de Citeaux, fondée par saint Robert, à qui succéda saint Albéric, qui lui-même avait alors pour successeur saint Etienne. Bernard fuit le monde, non comme un pénitent humilié, comme un vaincu percé de coups, mais comme un athlète qui va s'exercer au grand combat de l'âme avec le corps, aux suprêmes luttes de la vie spirituelle contre la vie des sens.

Avec quelle énergie ce jeune novice s'interpelle ainsi chaque jour : « Bernard, Bernard, pourquoi es-tu venu ici ? » La pénitence à laquelle il ne cessera de s'appliquer, son recueillement continual au milieu même d'une existence très répandue au dehors, sa profonde humilité, malgré l'admiration qui l'entoure : telle est la réponse qu'il donne à cette question capitale.

Son corps est délicat, sa santé mal assermie : n'im-

porte, aucune austérité ne sera capable de satisfaire son amour de la mortification. Que les jeûnes le dessèchent, que les veilles l'épuisent, que les infirmités l'accaborent : rien ne l'arrête. Devenu Abbé de Clairvaux, quelques légumes, un peu d'eau, un sommeil très court, c'est tout ce qu'il accorde à la nature. Comme il réalise bien ce qu'il aime à redire aux novices : « Si vous désirez vivre dans cette maison, il faut laisser dehors les corps que vous apportez du monde, car les âmes seules sont admises en ces lieux ». Que nous sommes loin de cet esprit de pénitence ! Ayons au moins le courage de supporter patiemment, pour l'expiation de nos fautes, les peines attachées à notre état.

Saint Bernard a une part active dans tous les événements de son siècle ; mais au milieu de cette agitation extérieure, rien ne lui fait perdre le calme de l'âme ; toujours il demeure uni à Dieu par l'accomplissement de sa volonté. Faut-il quitter son monastère ? il gémit, il se plaint. Il ira toutefois où l'appellent les ordres du ciel, emportant avec lui, sinon sa cellule, du moins son recueillement et cette solitude qu'il s'est faite au-dedans de lui-même. Quelle sérénité sur son visage ! quelle modestie dans son regard ! Les anges occupés à veiller sur nous ne cessent pas pour cela de contempler la face du Père qui est aux cieux ; ainsi l'ange du désert, Bernard, accomplissant les diverses missions qui lui sont confiées pour le bien de l'Eglise, n'interrompt jamais non plus l'intimité de son commerce avec Dieu. De là les suaves accents qui l'ont fait surnommer le Docteur aux paroles de miel, *Doctor mellifluus* ; de là cette ardente piété avec laquelle il parle de Jésus, cette ten-

dresse exquise et toute céleste avec laquelle il s'entretient de Marie.

Voyons enfin l'humilité de Bernard au milieu même de l'admiration dont il est l'objet. Les rois le recherchent dans son cloître ; trois papes se dirigent par ses conseils dans les circonstances les plus difficiles. Partout il est écouté comme un oracle, regardé comme un messager venu du ciel. Son éloquence soulève les masses ; c'est à peine si on peut le soustraire à l'enthousiasme et aux empressements de la foule qui l'accable. Plusieurs villes le demandent pour évêque.... Il s'inquiète, il s'alarme de ces démonstrations ; il s'accuse comme un pécheur ; il désire « paraître si vil et si abject, que ceux qui l'ont loué rougissent d'avoir donné des éloges à un homme si méprisable » (1). Il dit, en présence des faits accomplis par son ministère : « Mon Dieu, ayez pitié de la fourmi que vous avez attelée à un si grand char ». Quels sentiments !... Pourquoi ne seraient-ils pas les nôtres ?...

II. Après avoir admiré le zèle que déploya saint Bernard dans l'œuvre de sa propre perfection, voyons ce même zèle appliqué aux grands intérêts de l'Eglise, rarement aussi en souffrance qu'au XII^e siècle.

Les mœurs sont déchues, la discipline singulièrement affaiblie. Bernard commence au sein même de sa famille son merveilleux apostolat. Quatre de ses frères, qui d'abord désapprouvaient sa résolution d'entrer à Citeaux, imitent son exemple, ainsi que leur oncle ; plus de vingt autres jeunes gens se joignent à eux. Son plus

(1) *Epît. XI.*

jeune frère, Nivard, ne tarde pas à en faire autant ; son père lui-même viendra se mettre sous sa conduite, à Clairvaux. Dans le monastère, Bernard vit en vrai crucifié, et tout subit l'irrésistible ascendant de ce réformateur.

Son influence ne s'arrête ni au foyer paternel, ni aux murs du cloître ; que d'illustres pénitents tombent à ses genoux : Guillaume d'Aquitaine ; Adélaïde, duchesse de Lorraine ; Hermengarde, comtesse de Bretagne ; Hombeline, sa propre sœur !... Que de princes ou sollicitent une humble cellule à Clairvaux, ou du moins s'inspirent des conseils du saint Abbé ! Henri, fils du roi de France ; Pierre, fils du roi de Portugal ; Suger, abbé de Saint-Denis ; Louis VI, Louis VII, Conrad, Lothaire.... Que dis-je ? Bernard porte la réforme jusqu'aux pieds de la papauté, dans cet admirable livre de la *Considération*, qu'il adresse à son ancien disciple Bernard de Pise, devenu le pape Eugène III.

Un schisme désole l'Eglise et afflige profondément les âmes. Quel est le véritable pape, Innocent II ou Anaclet ? On se le demande avec inquiétude. Un concile est réuni à Etampes. Bernard, consulté, donne une réponse si lumineuse, qu'elle met fin aux débats. Innocent II est acclamé, et le schisme ne tarde pas à s'éteindre.

A leur tour, les erreurs d'Abélard, d'Arnaud de Brescia et de Pierre de Bruys trouvent en Bernard un redoutable adversaire, dont la puissante logique démasque les subtilités, renverse les faux systèmes et fait briller la vérité dans tout son jour.

Saint Bernard enfin combat vaillamment l'islamisme

en prêchant la seconde croisade à l'assemblée de Vézelay (1147). Si cette expédition n'eut pas le succès de la première, ce ne fut pas la faute de l'apôtre, mais bien celle des croisés, dont les prévarications amenèrent un désastre. Bernard eut au moins le mérite d'avoir réconcilié sur le tombeau du Christ les peuples divisés, et appris aux Musulmans qu'il y avait des nations entières prêtes à se laisser exterminer plutôt que de leur livrer passage.

L'Abbé de Clairvaux rendit à Dieu sa grande âme le 20 août 1153, laissant après lui cent soixante monastères, qu'il avait fondés dans diverses contrées de l'Europe et de l'Asie. Il fut canonisé en 1174 par Alexandre III. Pie VIII le plaça au rang des Docteurs de l'Eglise.

Une tradition constante veut que saint Bernard ait contribué à la fondation d'Aiguebelle, dans l'ancien diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, actuellement dans celui de Valence (26 juin 1137). Quoi qu'il en soit, il a visité cette abbaye et il y est honoré comme un père et par la famille cistercienne, et par les nombreux pèlerins que sa fête attire chaque année dans cette chère et bénie solitude (1).

(1) Une inscription placée dans la salle de lecture du monastère porte ces mots, que nous traduisons du latin : « Ici, adorez Dieu ; ici, honorez Bernard, qui illustra ce lieu de sa présence ».

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal

(21 août.)

« Qui trouvera la femme forte ? », demande l'Esprit-Saint ; « c'est au loin et aux extrémités du monde qu'on doit chercher son prix » (1).

Jugeons par là de l'estime et de la vénération que mérite la femme vraiment incomparable, fille, épouse, mère, fondatrice d'Institut, qui fut Jeanne-Françoise Frémion, baronne de Chantal. Quelle noblesse de cœur et quelle vigueur de caractère !

Dijon fut son berceau, Dijon qui avait déjà donné à l'Eglise saint Bernard et qui devait lui donner plus tard Bossuet. Née le 23 janvier 1572, elle reçut au baptême le nom de Jeanne, en mémoire de saint Jean l'Aumônier, inscrit au calendrier de ce même jour. Elle y ajouta, lors de sa confirmation, celui de Françoise. Une sœur, Marguerite, l'avait précédée dans la vie ; elle devint M^{me} de Neufchères, baronne des Francs ; un frère vint après elle, André, futur archevêque de Bourges.

Jeanne ne connut jamais sa mère, Marguerite de Berbisey ; du moins, comme s'exprime M. Bougaud, « elle ne la vit qu'à cet âge où le cœur n'a pas de mémoire ». Elle avait à peine dix-huit mois (2).

(1) *Prov.*, XXXI, 10.

(2) Sainte Chantal a eu de nombreux biographes. L'un des plus récents et des plus complets est M. l'abbé Bougaud, mort évêque de Laval. Mais les Religieuses de la Visitation ont surtout en par-

Mais quel vigoureux chrétien que son père, ce président du Parlement de Bourgogne, Bénigne Frémion, qui eut tout à la fois pour sa fille les tendresses d'une mère et les énergies du cœur le plus viril qui se puisse rencontrer !

La note dominante de l'enfance de Jeanne fut l'horreur instinctive de l'hérésie. A cinq ans, elle argumente un seigneur protestant qui, devant son père, niait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Elle va jusqu'à jeter au feu les dragées que lui présente le visiteur en disant : « Voilà comment brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit ». Jeanne est tout entière dans ce geste.

L'amour des pauvres et une tendre dévotion pour la sainte Vierge faisaient aussi le charme de ses jeunes années et couronnaient toutes ses vertus naissantes.

Vers la fin de sa vingtième année, elle est unie en mariage au baron Christophe de Rabutin Chantal et va demeurer au château de Bourbilly, près de Semur. Excellente envers son époux, douce providence des pauvres, la noble châtelaine ne se départit jamais d'une parure simple et modeste. « Elle n'avait point nécessité, dit la Mère de Chaugy, de mendier son lustre à des curiosités de vêtements ».

Dieu donna d'abord à notre sainte deux enfants qui s'envolèrent au ciel peu après leur baptême; puis un fils, Celse-Bénigne, qui devint plus tard le père de

ticulière estime les *Mémoires de la Mère de Chaugy*, contemporaine de la sainte.

M^{me} de Sévigné ; et enfin trois filles : Marie-Aimée, Françoise et Charlotte. Cette dernière vint au monde quinze jours seulement avant la mort de son père, et les premières caresses qu'elle reçut furent arrosées de larmes.

Un douloureux accident de chasse emporta rapidement le baron de Chantal, qui fit la mort la plus édifiante (1601). Dès lors, la jeune veuve se consacre à Dieu par le vœu de chasteté perpétuelle. Il lui faut, dans sa nouvelle situation, rejoindre, avec ses quatre enfants, son beau-père au château de Monthelon, où le vieux baron vit sous la domination d'une servante au caractère dur, vindicatif et absolu. Combien M^{me} de Chantal eut à souffrir d'une pareille tyrannie, il est plus facile de se l'imaginer que de le décrire. Ce fut vraiment pour elle le creuset où s'affina sa haute vertu.

Mais voici venir l'heure marquée par la Providence pour les grandes œuvres. Dieu d'abord désigne à Jeanne-Françoise le directeur qu'il lui a préparé : c'est le Prélat le plus accompli de son temps, merveilleux de sagesse, de doctrine, de douceur, de force et d'amour de Dieu. Nous avons nommé le saint évêque de Genève, François de Sales. Il prêche le Carême à Dijon en cette année 1604. Ces deux âmes privilégiées eurent vite fait d'entrer en relations de la plus haute spiritualité. Peu à peu M^{me} de Chantal se déprit des goûts du siècle et des concessions qu'exige l'esprit du monde. Spectacle rare dans les annales de la sainteté : nous avons ici un saint dirigeant une sainte. Rien de plus édifiant que la correspondance qui s'établit entre l'Evêque de Genève et la magnanimité chrétienne du château de Monthelon.

Le premier acte du saint directeur fut de donner un règlement à M^{me} de Chantal : exercices de piété, pénitences, devoirs d'état, œuvres de charité, tout y est tracé avec précision et exquise douceur.

Cependant, on fit grande instance, du côté de sa famille, pour décider M^{me} de Chantal à contracter un nouveau mariage. Femme héroïque, plutôt que d'y consentir, elle s'arme d'un poinçon, le fait chauffer, découvre sa poitrine et y trace en lettres profondes le nom de Jésus, à l'endroit du cœur, pour marquer qu'elle renonçait absolument à toute alliance terrestre, afin de n'appartenir qu'à Jésus-Christ. Acte plus admirable qu'imitable, comme on a coutume de dire de certaines actions des saints. Saint François de Sales a déclaré qu'étant consulté, il ne l'eût pas permis.

Sainte Jeanne s'enthousiasme d'abord pour le Carmel, mais ce n'est pas là que Dieu la voulait. L'Evêque de Genève, secondant les vues de la Providence sur elle, lui fit comprendre qu'elle était appelée à fonder un nouvel Institut. Plusieurs âmes d'élite devaient lui servir de premières compagnes : Marie-Jacqueline Favre, Charlotte de Bréchard, Marie-Péronne de Châtel, Marie-Aimée de Blonay, Anne-Jacqueline Coste.

M^{me} de Chantal fait part à son vénérable père de sa détermination de quitter le monde pour se retirer dans la solitude à Annecy. Le vieillard, faisant taire sa douleur : « Allons, dit-il, arrêtons le cours de nos larmes pour faire plus d'honneur à la sainte volonté de Dieu, et afin que le monde ne s'imagine pas que notre constance est ébranlée ».

Mais quel terrible assaut il lui avait fallu subir sur

le seuil de sa demeure ! Voilà son fils Celse-Bénigne qui s'oppose de toutes ses forces au départ de sa mère et qui, finalement, se couche en travers de la porte : « Eh bien ! ma mère, si je ne puis vous retenir, du moins vous passerez sur le corps de votre fils ». A ces mots, M^{me} de Chantal sentit son cœur se briser, et ne pouvant plus soutenir le poids de sa douleur, elle s'arrêta et laissa couler librement ses larmes... Puis, les yeux au ciel, nouvel Abraham, elle passa sur le corps de son fils » (1).

Nous arrivons au 6 juin 1610. C'est le grand jour. M^{me} de Chantal et ses deux compagnes, M^{les} Favre et de Bréchard, après avoir communiqué de la main de saint François de Sales, commencent la vie de communauté et ont, pour première tourière, Anne-Jacqueline Coste. C'est de cette fête de saint Claude que date, à proprement parler, l'Institut de la Visitation.

Les novices ne tardèrent pas à se présenter. Peu à peu, elles fortifièrent le chœur, composé d'abord des trois premières Mères, qui exécutaient le chant sur le mode indiqué par le saint Fondateur de concert avec la Mère de Chantal.

Des circonstances indépendantes de sa volonté déterminèrent saint François de Sales à modifier tous les plans de son institut. Primitivement, il avait rêvé d'un Ordre qui visiterait les pauvres ; il lui fallut se résigner à accepter un Ordre cloîtré. C'était la volonté de Dieu. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer le bien que la Visitation a produit dans la société, offrant un

(1) M^{gr} BOUGAUD, *Histoire de sainte Chantal*, t. I, ch. XII.

asile aux âmes que les austérités corporelles effraient, et qui toutefois contribuent à éléver le niveau spirituel par la pratique des conseils de l'Evangile.

De prime abord, il semble que la Visitation n'a rien de pénible pour la nature ; mais quand on considère de près les sacrifices qu'exige une obéissance de tous les instants, le dépouillement complet qu'impose l'esprit de pauvreté, on ne peut qu'admirer le saint qui traça la Règle et celles qui ont le courage de la suivre.

Le saint Evêque de Genève dirigea son Institut jusqu'en 1622, année de sa bienheureuse mort (28 décembre). Un mois auparavant, en descendant à Avignon, il s'était arrêté à Valence et avait fait visite au monastère de cette ville et à Marie Teyssonnier, la sainte de Valence.

Saint Vincent de Paul continua à l'Ordre de la Visitation le zèle et le dévoûment du saint Fondateur. De là cette sorte de parenté spirituelle qui unit les Visitandines aux Filles de la Charité.

Quant à M^{me} de Chantal, elle poursuivit sa route à travers le monde, semant des monastères et faisant refleurir la piété dans les cloîtres. Son âme, purifiée par la pénitence, embellie par l'humilité et surtout transformée par l'amour divin, resplendissait au dehors et entraînait vers Dieu quiconque entrait en relation avec elle.

Parmi les monastères de la Visitation (ils ont dépassé deux cents), il nous est particulièrement agréable de mentionner ceux du diocèse de Valence. Les voici dans l'ordre de leur fondation :

Valence, sorti de Lyon, établi le 8 juin 1621 ; rétabli

le 21 novembre 1815 ; actuellement à Saint-Sébastien (Espagne).

Crest, sorti de Valence, établi le 8 mai 1628. Supprimé.

Romans, sorti de Valence, établi le 10 juin 1632 ; rétabli le 4 août 1801 ; aujourd'hui à Mazzé (Italie).

Montélimar, sorti de Crest et de Valence ; établi le 5 septembre 1643 ; rétabli le 15 octobre 1806.

Après de nombreuses épreuves et de très cuisants chagrins domestiques, où sa vertu se perfectionne admirablement, la vénérée Mère tombe gravement malade à Moulins. M^{me} de Montmorency et plusieurs religieuses offrent leur vie pour prolonger la sienne. Mais Dieu, dit la mère de Chaugy, « permit que les ailes de cette colombe, qui s'élançait vers les contrées éternelles, fussent plus fortes pour l'emporter au ciel que toutes les puissances que l'on employait pour la retenir sur la terre ».

Quand elle eut reçu les derniers sacrements, elle adressa à ses filles de fort touchantes exhortations. Puis, après les prières de la recommandation de l'âme, le P. de Lingendes lui dit : « Ma Mère, ces grandes douleurs que vous endurez, ce sont les clamours qui annoncent la venue de l'Epoux. Le voilà qui vient. Ne voulez-vous pas aller au-devant de lui ? — Oui, mon Père, j'y vais. Jésus, Jésus, Jésus ! » Et en disant ces mots, elle s'en alla à Dieu. C'était le vendredi 13 décembre 1641.

Saint Vincent de Paul, qui était loin de là, vit son âme portée au ciel et saint François de Sales venant à sa rencontre. Son corps fut enseveli à Annecy, dans le sanctuaire de la Visitation, à côté de celui de son bienheureux Père.

Le pape Benoît XIV bénitisa la servante de Dieu le 21 novembre 1751, et prépara même la bulle de canonisation, mais elle ne fut publiée que par Clément XIII en 1767. Clément XIV étendit la fête à l'Eglise entière et la fixa au 21^e jour d'août.

Nous formons les meilleurs vœux pour que l'exode de nos Visitations à l'étranger prenne fin, et que les exilées ne tardent pas à venir reprendre la place qu'elles occupaient si bien au soleil de la patrie.

Très Saint Cœur de Marie

Cette fête se célèbre le dimanche après l'Octave de l'Assomption.

La dévotion au Cœur très pur de la Bienheureuse Vierge Marie eut pour premier et très dévoué apôtre Jean Eudes, fondateur de la Congrégation de *Jésus et Marie*, vulgairement appelée des *Eudistes*, et de celle de *Notre-Dame de Charité* (1601-1680) béatifié le 25 avril 1909. C'est cet homme de Dieu, l'un des prêtres les plus éminents du XVII^e siècle, qui faisait dire à la régente Anne d'Autriche, après un sermon auquel elle avait assisté à Saint-Germain-des-Prés : « Il y a longtemps que je n'avais entendu de prédications ; mais j'en ai entendu une aujourd'hui. Voilà comme il faut prêcher, et non pas me dire des fleurettes, comme les autres me disent ». Le P. Eudes déploya un zèle ardent à faire honorer par toute sa famille religieuse le saint Cœur de Marie (1659). Il parvint même, en 1668, à faire approuver un office

spécial par le cardinal de Vendôme, légat à latere du pape Clément IX pour le baptême du Dauphin.

Le 22 mars 1799, Pie VI permet aux habitants de Palerme de célébrer la fête du Saint Cœur de Marie. L'archevêque la prescrit à tout son diocèse et la fixe au dimanche qui suit celle du Sacré-Cœur de Jésus.

La concession faite par Pie VI est étendue par son successeur Pie VII à divers Ordres religieux : à la Congrégation de la Mère de Dieu (31 août 1805) ; aux Carmélites déchaussées (14 janvier 1807) ; aux Capucins et aux Ermites de S. Augustin (2 septembre 1807). A dater de cette époque, la fête est fixée au dimanche qui suit immédiatement l'octave de l'Assomption.

En 1838, Grégoire XVI autorise la fondation de l'Archiconfrérie du *Très saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs* dans l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris, et permet d'y célébrer solennellement la fête de ce très saint Cœur le III^e dimanche après l'Epiphanie.

Enfin un décret de la S. Congrégation des Rites du 22 juillet 1855, approuvé par Pie IX, promulgue, sous le rite double-majeur, la fête du « Très pur Cœur de la Bienheureuse Vierge Marie », avec l'office et la messe tels que nous les avons aujourd'hui. Dans la Congrégation des Eudistes, cette fête se célèbre le 8 février.

Qui pourrait nous blâmer de rendre un culte particulier de vénération et d'amour au Cœur le plus parfait et le plus aimable qui ait existé, après le Cœur de Jésus ? Ici encore la raison justifie pleinement la piété.

Qu'il doit être beau et parfait l'intérieur de la Vierge Immaculée, puisque, après avoir dépeint l'éclat éblouis-

sant dont cette auguste Princesse rayonne au dehors, l'Esprit-Saint ajoute : « Toute la gloire de la Fille du Roi vient du dedans » (1). Ne nous étonnons pas si Dieu lui-même exalte ce chef-d'œuvre de ses mains : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, il n'y a pas de tache en vous... Elle est sans égale cette chaste colombe, elle est seule parfaite et unique dans l'univers... Elle est comme un vase précieux plein des essences les plus exquises qui, par leur mélange, forment le plus délicieux des parfums ». Comme au jour de la création, Dieu admire son propre ouvrage. De quels trésors de grâces et de vertus, en effet, le Très-Haut n'a-t-il pas orné le Cœur qui devait fournir le sang de l'Homme-Dieu ? « Aux autres créatures, dit saint Jérôme, Dieu mesure la grâce, mais Marie en a reçu la plénitude ». Je vous salue, ô pleine de grâce.

Quant aux trésors d'affection dont le Cœur de Marie est pourvu à notre égard, il faut, pour nous en faire une idée, nous rappeler que Marie a véritablement pour nous un cœur de *mère*, c'est-à-dire le cœur le plus aimant qu'il y ait au monde. « Voilà votre mère », nous fut-il dit du haut de la croix par Jésus mourant, dans la personne du disciple bien-aimé. Et comme la parole de Dieu est efficace, en nous donnant Marie pour mère, Jésus-Christ dut communiquer à son cœur cette douceur et cette générosité, ce dévoûment et ces tendresses délicates qui constituent le plus bel apanage d'un cœur maternel. Aussi ces pieuses invocations que l'Eglise lui adresse : *Salut des malades, Refuge des pécheurs, Con-*

(1) *Ps., XLIV. 14.*

solatrice des affligés, Secours des chrétiens, sont-elles une louange et une action de grâces autant qu'une supplication. Que de biensuits pour l'âme et pour le corps découlent chaque jour sur nous du Cœur si aimant de Marie! Qui comptera les malades guéris, les âmes ramenées des sentiers de l'erreur, des voies de l'iniquité, les cœurs consolés, réconfortés, rassermis dans le bien?

Nous avons nommé tout à l'heure *Notre-Dame des Victoires*. Voilà bien, par excellence, la preuve de fait de la grande bonté du Cœur de Marie.

Qu'était cette paroisse et qu'est-elle devenue? Située au centre même de Paris, entre le Palais Royal et la Bourse, elle était composée d'une population absolument étrangère à la pratique de la religion. Depuis quatre ans, le vénérable M. Desgenettes, nommé curé de cette paroisse en 1832, gémissait sur la stérilité de son ministère. Enfin le 3 décembre 1836, pendant la célébration de la sainte messe, il se sent intérieurement poussé à consacrer sa paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie. Tout d'abord il prend ce sentiment pour une illusion, car il n'avait jamais pensé à honorer le Cœur de Marie. Mais voilà que l'invitation devient plus pressante; le digne pasteur se met à l'œuvre, rédige les statuts d'une Association qu'il fait approuver par M^{sr} de Quélen et annonce la première réunion pour le 11 décembre, 3^e dimanche de l'Avent. Environ 600 personnes accourent à sa voix. On chante les vêpres, on prie pour les pécheurs. Plusieurs conversions notables sont les premiers fruits d'une œuvre appelée à en produire tant d'autres.

A dater de ce jour, *Notre-Dame des Victoires* ne tarde

pas à devenir l'église la plus vénérée et la plus fréquentée de Paris. Les cœurs en or et en argent offerts en *ex-voto* forment comme une splendide mosaïque autour du sanctuaire ; les plaques de marbre attestant des faveurs reçues couvrent presque entièrement les murs et les colonnes ; de superbes lampes brûlent jour et nuit dans la chapelle de l'Archiconfrérie (1).

Mais ce qui est plus beau encore que toutes ces magnificences, c'est la foule de tout rang et de toute condition qui se rend constamment dans cette église : magistrat, commerçant, soldat, missionnaire, étudiant, ouvrier, grande dame, humble servante, tous se pressent autour de l'autel et adressent à Marie les plus ferventes prières. Ce spectacle fait du bien à l'âme. Quand on a eu le bonheur d'en être témoin, on comprend mieux la parole de saint Bernard : « Jamais on n'a ouï dire, ô miséricordieuse Vierge Marie, qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre assistance et réclamé vos suffrages, ait été abandonné de vous ». A chacun de nous d'en faire la douce expérience.

(1) Une plaque posée à Notre-Dame des Victoires, près l'autel de saint Augustin, contient ce qui suit :

Le 9 décembre 1629, Louis XIII posa, devant l'archevêque de Gondi, la première pierre de cette église des Pères Augustins déchaussés, en accomplissement de son vœu par lequel il consacrait le royaume à Marie et promettait de lui bâtir une église à Paris, s'il remportait la victoire sur le protestantisme.

Décollation de Saint JEAN-BAPTISTE

(29 août)

C'est tout à la fois une page bien instructive et un drame bien lugubre que le récit du martyre du saint Précursor Jean-Baptiste.

Suivons le texte sacré :

« Hérode (1) avait envoyé prendre Jean, l'avait fait lier et mettre en prison à cause d'Hérodiade, femme de Philippe, son frère, qu'il avait épousée » (2).

Quel était donc le crime de Jean ? Qu'est-ce qui lui avait ainsi valu tout à coup non seulement la disgrâce, mais encore les rigueurs extrêmes d'Hérode, puisque nous lisons plus loin : « Hérode avait du respect pour Jean, sachant qu'il était un homme juste et saint ; il agissait en beaucoup de choses par son conseil, et l'écoutait volontiers » ?

Le crime de Jean, c'était la franchise et la liberté avec lesquelles il reprochait au tétrarque de Galilée son indigne conduite : « Il ne vous est pas permis, lui disait-il,

(1) Trois Hérodes sont mentionnés dans le Nouveau Testament : 1^o Hérode l'Ascalonite, qui régnait à Jérusalem lors de la naissance de Jésus-Christ et fut le meurtrier des saints Innocents ; 2^o Hérode Antipas, fils du précédent, qui fit mettre à mort Jean-Baptiste et, plus tard, revêtir le Sauveur de la robe des insensés ; 3^o Hérode Agrippa, neveu du précédent et petit-fils du premier Hérode, qui fit périr par le glaive saint Jacques le Majeur et emprisonner saint Pierre, avec l'intention de le livrer aussi à la mort.

(2) S. MARC, VI.

d'avoir la femme de votre frère ». Cette parole accusatrice troublait la passion d'Hérode, et dès lors, au lieu du prophète qu'il entourait de sa vénération, il ne voulait plus voir devant lui qu'un censeur importun, un homme qui l'empêchait de vivre heureux et dont il fallait à tout prix se débarrasser.

La haine que les passions révoltées portent à l'Eglise n'a souvent pas d'autre cause. Que l'Eglise se taise sur les transgressions de la loi de Dieu ; qu'elle supprime tel et tel précepte de morale : on la laissera parfaitement tranquille. Mais non, elle parlera — c'est son devoir — et, même en face des prévarications des grands de la terre, elle ne cessera de répéter *Non licet*, cela n'est pas permis.

Les fureurs d'Hérode contre Jean-Baptiste étaient passagères, car au fond le prince ne pouvait refuser son estime à la vertu et au courage du saint Précurseur ; mais il y avait à côté de lui une femme dont la présence était la honte de son palais, et cette femme au cœur sans dignité, au front sans pudeur, ne s'arrêtait pas dans son désir de vengeance. « Hérodiade lui (à Jean) tendait des embûches et cherchait l'occasion de le faire mourir ; mais elle n'avait pu encore exécuter son dessein.... » Rien n'aveugle, rien n'endurcit comme la passion, surtout celle qui a pour effet direct de découronner la créature humaine et d'imprimer sur son front « le caractère de la bête ».

Jean, cet homme envoyé par Dieu pour « rendre témoignage à la lumière », c'est-à-dire au Christ, qui est la Vérité, et à sa loi sainte, doit donc se préparer à souffrir, pour demeurer fidèle à sa mission. Avec quel su-

blime à-propos l'Eglise lui applique ces paroles du Seigneur à Jérémie :

« N'appréhende point de paraître devant eux, parce que je ferai que tu n'en n'aies aucune crainte. Car je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain sur toute la terre, à l'égard des rois de Juda, de ses princes, de ses prêtres et de son peuple. Ils combattront contre toi, et ils n'auront point l'avantage, parce que je suis avec toi pour te délivrer, dit le Seigneur » (1).

Le Précurseur a été jeté en prison. Et voici qu'un jour solennel arrive, l'anniversaire de la naissance d'Hérode. Un somptueux festin a réuni autour du prince « les grands de sa cour, les premiers officiers de ses troupes et les principaux personnages de la Galilée ». Vers la fin du repas, entre Salomé (2), la digne fille d'Hérodiade. Elle danse devant les convives avec tant de charme, que le roi lui dit : « Demandez-moi ce qu'il vous plaira et je vous le donnerai. » Il ajouta même avec serment : « Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand même ce serait la moitié de mon royaume ».

« Elle sort et dit à sa mère : Que demanderai-je ? » Quelle occasion favorable pour obtenir la délivrance du saint prisonnier !... Hérodiade répond : « Demande la tête de Jean-Baptiste ». La jeune fille revient en toute hâte et, s'adressant au roi : « Je veux, lui dit-elle, que

(1) JÉRÉM., I, 17-19.

(2) C'est le nom que lui donne l'historien Josèphe. Cf. CORNELIUS A LAPIDE, *Comment. in Marc.*, VI, 17.

vous me donnez à l'heure même, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste ».

Une pareille demande contriste singulièrement le roi ; mais son serment, mais les convives ?... Comme si un serment était obligatoire quand il a un crime pour objet ; comme si le respect humain devait prévaloir sur la loi de Dieu ! Mais Hérode a le cœur faible et, plutôt que de contrarier la nouvelle Jézabel, « il envoie un de ses gardes avec ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin ». Salomé la reçoit et la donne à sa mère (1).

« Ainsi, dit saint Ambroise, la mort du prophète devient la récompense d'une danseuse... Regarde, ô roi cruel, ces yeux qui, dans la mort même, sont les témoins de ton crime. Ils se ferment moins par la nécessité du trépas que par l'horreur que leur inspire la luxure. Cette bouche d'or dont tu ne pouvais supporter la sentence, est maintenant sans vie ; elle se tait, et toutefois tu la crains encore ! » (2).

« Ayant appris ce qui s'était passé, les disciples de Jean vinrent prendre son corps et le mirent dans un tombeau ».

Le martyre du Précurseur, fêté dans l'Eglise le 29 août, sous le nom de *Décollation de saint Jean-Baptiste*, eut lieu, dans l'année qui précédâ la passion de Jésus-Christ, à Machéronte (aujourd'hui Haylon), petite ville de l'Asie Mineure.

(1) S. Jérôme rapporte un trait qui peint toute la fureur vindicative d'Hérodiade. « Ce que Fulvie, dit-il, osa faire sur la tête de Cicéron, Hérodiade le fit sur celle de Jean : elle perça de son aiguille la langue véridique dont elle ne pouvait supporter les reproches ». (*Apolog. advers. Ruffin.*, I. III, c. XLII).

(2) *De Virginib.*, III, c. VI.

Le corps de saint Jean fut brûlé à Sébaste par ordre de Julien l'Apostat. Ce que l'on put sauver de ses ossements repose actuellement dans la splendide chapelle qui lui est dédiée à la cathédrale de Gênes. Quant à son chef sacré, il fut, vers 1050, divisé en trois parts principales : 1^o la face, partant du front jusqu'à la mâchoire inférieure, est conservée dans la cathédrale d'Amiens ; 2^o le sommet et l'occiput se trouvent dans l'église Saint-Sylvestre *in Capite*, à Rome ; 3^o la mâchoire inférieure est subdivisée en fragments qui sont vénérés à Saint-Chamond (Loire), à Nemours (Seine-et-Marne) et à Aoste en Piémont.

La justice divine s'appesantit dès ce monde sur les meurtriers de Jean-Baptiste. Dépouillés de leurs Etats par Caïus Caligula, successeur de Tibère, Hérode et Hérodiade furent d'abord exilés dans les Gaules, à Lyon, et relégués ensuite en Espagne, où ils traînèrent dans le dénuement les derniers jours d'une existence maudite. Leur fille, la fameuse Salomé, si l'on en croit l'historien grec Nicéphore Calixte, eut une fin vraiment tragique. Voulant traverser une rivière gelée, elle s'enfonça jusqu'au cou et, par une permission divine, les glaçons se resserrant tranchèrent la tête de celle qui avait amené la décollation du saint Précurseur.

On conserve dans le baptistère de Saint-Marc, à Venise, la pierre sur laquelle fut déposé le chef de saint Jean. En contemplant ce monument sacré et en le baignant, nous dîmes au glorieux martyr : Obtenez un courage semblable au vôtre à toutes les âmes qui luttent pour la vérité et souffrent persécution pour la justice.

Saint ÉTIENNE, Evêque de Die

(7 septembre).

Etienne appartenait à la famille des seigneurs de Châtillon-les-Dombes. D'après la plupart de ses historiens, il naquit à Lyon ; M. Barth. Hauréau fixe sa naissance à l'année 1155 (1). Les dons de la grâce s'unirent merveilleusement à ceux de la nature pour faire de lui ce que l'on appelle si bien *un enfant de bénédiction*. C'est le témoignage d'un pieux cénobite, probablement contemporain d'Etienne, et qui écrivit à sa louange une pièce de 129 vers latins :

*Vir clarus ex progenie
Clarior donis gratiae* (2)

« Illustré par la naissance ; plus illustre encore par les dons de la grâce ».

Dès l'âge le plus tendre, Etienne se fit remarquer par sa piété et son attrait pour la pénitence. Rien parmi les beautés créées n'est comparable aux charmes que répand la vertu sur un front pur ; le Sage ne peut, à cet aspect, retenir un cri d'admiration : « Oh ! qu'elle est belle la génération des âmes chastes ! » (3). Tel dut être le noble fils du seigneur de Châtillon.

Mais ce qui donne encore plus de caractère et, par

(1) *Gallia christiana*, t. XVI, col. 524.

(2) BOLLAND., édit. Palmé, Sept., t. III, p. 186.

(3) *Sagesse*, IV, 1.

conséquent, plus de mérite à la vertu, ce sont les efforts qu'elle coûte, les combats qu'il faut livrer pour la conserver. Saint Benoît et saint François d'Assise se roulant dans les épines, saint Bernard se plongeant dans un étang glacé, nous révèlent quelque chose de ces luttes héroïques et de ces glorieux triomphes. Nous ne savons au prix de quels sacrifices Etienne garda son trésor ; il est à présumer qu'ils furent considérables, tant est grande la facilité avec laquelle les riches et les heureux du siècle peuvent se procurer tout ce qui flatte les passions.

Il se montra plus grand que les vanités et les plaisirs de la terre. A l'âge où le monde n'offre que séductions, ce vaillant athlète le foule aux pieds et se retire à la chartreuse de Portes, en Bugey, où la science et la sainteté se sont donné un si fraternel rendez-vous. Dieu, sans doute, lui a dit, comme autrefois à Arsène, l'illustre précepteur des fils de Théodore : « Jeune homme, fuis le siècle, entre dans la solitude et tu seras sauvé ».

Humble moine, il prie, il travaille, il s'immole de toutes les manières, et ses exemples sont une vivante instruction pour les fils de saint Bruno, habitués pourtant au spectacle de toutes les vertus. Telle est même leur estime pour le serviteur de Dieu, qu'après quelques années, ils l'appellent aux importantes fonctions de prieur. Etienne considère cette charge non comme un honneur conféré à ses mérites, mais comme un devoir imposé à sa conscience d'avancer de plus en plus vers la perfection et de disposer dans son cœur ces admirables ascensions dont parle le Roi-Prophète (1).

(1) *Ps.*, LXXXIII, 6.

Sur ces entrefaites, Humbert, évêque de Die, vient à mourir. Les chanoines n'étant pas d'accord sur le choix de son successeur, songent tout à coup, dit l'auteur des Actes cité par Le Couteulx, « au grand anachorète Etienne : on vante sa sainteté ; on loue son affabilité et sa discrétion ; on acclame sa piété avec un véritable enthousiasme.... Tous lui donnent leurs voix ; tous sont dans l'allégresse, même ceux dont les suffrages s'étaient d'abord portés sur un autre nom. Ainsi fut élu dans le temps par les hommes celui que Dieu avait désigné de toute éternité » (1).

Ce n'était pas la première fois qu'une plante tirée de ce désert allait réjouir les peuples, par ses odorantes fleurs et ses fruits savoureux, car la chartreuse de Portes avait déjà donné le bienheureux Bernard à l'Eglise de Die et saint Anthelme à celle de Belley. Etienne ne devait pas déparer une si noble lignée de pontifes.

Mais ce ne fut pas sans peine que le prieur de Portes accepta la charge épiscopale. Etonné, dit-il dans sa modestie, que l'on eût pu songer, pour cette haute dignité « à un inconnu, à un homme sans expérience des affaires de l'Eglise... », il prit la fuite quand le clergé vint lui notifier son élection. C'est ce que nous fait savoir le chroniqueur-poète :

*Famà de ipso currente,
Sede Dyensi vacante
Eligitur episcopus ;
Fugit à clero quæsus...*

« Sa renommée s'étant répandue et le siège de Die étant vacant, il est élu évêque ; mais il fuit devant le clergé qui se met à sa recherche ».

(1) LE COUTEULX, *Annales Ord. Cartus.*, t. III, p. 283.

Toutefois, sur les instances du prieur général Jancelin et pour ne pas résister à la volonté divine, Etienne se soumit enfin au choix fait de sa personne pour le fardeau pastoral. « Conduit à Vienne par les chanoines avec joie et honneur, il y fut solennellement sacré par trois archevêques, en présence de beaucoup d'autres prélates. C'était en 1208 » (1).

Le nouvel évêque de Die ne se départit en rien des exercices et des austérités du chartreux. Il fut, par les exemples de sa vie, comme le miroir de son peuple. « Tous admiraien^t, dit Dorlandus, comment cet homme, porté tout à coup du désert au faîte des honneurs, avait grandi plus encore en humilité qu'en dignité, en dévotion qu'en puissance. » Les paroles de douceur ne suffisant pas à ramener les habitants de Die à l'observation des lois de Dieu, le saint évêque obtint que les démons fissent irruption dans la ville, et leur aspectacheva ce que les discours avaient commencé. Les pauvres et les pécheurs furent tout spécialement l'objet de son zèle. A l'égard des premiers, il ne souffrait pas, à l'exemple de Job, « qu'ils se tinssent hors de sa demeure ». Quant aux seconds, avec quelle paternelle tendresse il les accueillait, ouvrait leur âme à la confiance et leur faisait retrouver le précieux trésor de la grâce !

Malheureusement pour l'Eglise, l'Episcopat d'Etienne fut de bien courte durée. Se trouvant un jour à la chartreuse de Durbon, il y vit un religieux convers, homme d'une éminente vertu, qui était alors gravement malade. « Frère, lui dit-il, croyez bien que de cette in-

(1) LE COUTEULX, t. III, p. 284. — BARONIUS, ad an. 1208, n° 25.

firmité vous émigrerez vers le Seigneur ; priez-le pour moi, je vous en conjure, afin que si, en demeurant évêque de Die, je m'expose à perdre l'éternelle récompense, il ne me laisse pas vivre longtemps ». Le religieux mourut, et, le jour même de cette mort, Etienne ressentit les premières atteintes du mal qui, douze jours après, devait le mener au tombeau.

Sur son lit de douleur, il fut visité par son peuple qui l'entoura de tous les témoignages du respect et de la piété filiale, et lui-même trouva le moyen d'exercer encore sa charité. Une femme malade, abandonnée des médecins, ayant été amenée auprès de lui, il la guérit en la bénissant. « O lis odoriférant, s'écrie à ce sujet le chroniqueur, lis qui répand un parfum de vie ; qui, à demi brisé lui-même, rend aux autres la santé ! ».

Invité à faire un testament, Etienne répondit : « Ce n'est pas nécessaire, puisque tout appartient à mon épouse, l'Eglise que j'ai gouvernée ». Il s'endormit dans le Seigneur le 7 septembre 1208. Ses funérailles eurent lieu le lendemain, jour consacré à la Nativité de Marie ; on déposa ses restes mortels « dans la cathédrale, près de la porte du chœur, à droite, au commencement des degrés qui montaient au sanctuaire » (1).

Dieu se plut à rendre glorieux le tombeau du saint évêque. Le jour même de sa *déposition*, comme s'exprime la liturgie sacrée, deux personnes de Die, quartier Saint-Marcel, y furent subitement guéries, l'une de la cécité et l'autre d'une paralysie.

(1) J. CHEVALIER, *Essai historique sur l'Eglise et la ville de Die*, t. I, p. 267.

En 1852, Pie IX a autorisé le diocèse de Valence à insérer dans son calendrier la fête de saint Etienne. N'est-ce pas une reconnaissance officielle du culte rendu de temps immémorial à l'illustre évêque de Die ?

Le pieux chroniqueur que nous avons déjà cité, termine ainsi son éloge :

*Gloriosus atque bonus
Stephanus noster patronus
Pro nobis sit precator. Amen.*

« Que le glorieux et charitable Etienne, notre patron, intercède en notre faveur. Amen. »

C'est aussi notre vœu pour la noble cité de Die et pour le diocèse entier de Valence.

NATIVITÉ DE MARIE

(8 septembre.)

Quelle joie pour la famille lorsqu'un petit enfant vient prendre place au foyer domestique ! Que de souhaits amis, que de rêves heureux saluent l'apparition du nouveau-né ! Que de témoignages de sympathie et d'affection s'épanchent sur cette intéressante créature, en qui l'ange lui-même se plaît à contempler sa gracieuse image !

Et pourtant ce fils d'Adam n'est point venu au monde exempt de souillure ; descendant d'un père déshérité du ciel, il apporte en naissant une âme couverte de la tache originelle et dans laquelle, malgré le baptême,

les passions pourront un jour exercer de cruels ravages. De plus, même dès le berceau, on peut dire à l'objet de tant d'espérances : « Vous êtes poussière et vous retournez en poussière » (1).

Il est une naissance digne à tous égards d'exciter la joie de la cour céleste et de faire tressaillir d'allégresse les habitants de la terre : c'est la naissance de Marie ; il est un berceau devant lequel les Anges se prosternent avec respect et admiration, et qui est le sujet des pieux transports et des saints cantiques de l'Eglise : c'est le berceau de Marie. Célébrons avec bonheur cette Nativité ; apportons auprès de ce royal berceau le tribut de notre vénération et de notre amour ; l'Eglise nous y invite avec une maternelle insistance dans la liturgie de cette fête : « Célébrons avec joie... de cœur et d'âme... très dévotement... d'une manière solennelle... la Nativité de la glorieuse Vierge Marie, issue de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David » (2).

Quand il s'agit de fêter la naissance d'un prince de la terre, on compose sa louange de la gloire qu'il tient de ses ancêtres, des circonstances avantagées qui entourent son berceau et des espérances que son peuple fonde sur lui pour l'avenir.

La princesse dont nous saluons l'arrivée en ce monde a la plus illustre origine. Elle compte plusieurs générations de rois parmi ses aïeux. Bien plus : sa venue a été annoncée plusieurs siècles à l'avance. Les Prophètes du Seigneur ont glorifié, à travers les âges, « la

(1) *Genèse*, III, 19.

(2) *Brév. rom.*, 8 sept.

Vierge qui concevra et enfantera un fils dont le nom sera *Emmanuel* », c'est-à-dire *Dieu avec nous* (1) ; ils ont célébré « la Reine qui est assise à la droite — de Dieu — vêtue d'or et ornée avec une riche variété ». L'Eglise fait dire à cette créature incomparable : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il créât aucune chose. J'étais préordonnée dès l'éternité et dès les temps les plus reculés, avant que la terre fût fondée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue. Les fontaines n'avaient pas encore jailli, la pesante masse des montagnes n'était pas encore assise ; avant les premières collines même, il m'enfantait avant qu'il eût créé le globe et affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente... (2)

Si Marie, dans sa naissance, mérite nos hommages par la noblesse de son origine, elle n'en est pas moins digne par les dons de la grâce qui brillent en elle. Rappelant la belle pensée de Tertullien que « lorsque Dieu modelait le premier homme, il avait en vue, dans cette boue qu'il façonnait, le Christ qui devait se faire homme, Bossuet l'accompagne de cette réflexion : « S'il est ainsi que dès l'origine du monde, Dieu, en créant le premier Adam, pensât à tracer en lui le second ; si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin, parce que son Fils en devait sortir après une si longue suite de siècles et de générations interposées ; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrail-

(1) ISAÏE, VII, 14.

(2) PROV., VIII, 22-27.

les, n'ai-je pas plus raison de conclure que Dieu, en créant cette divine enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ et qu'il ne travaillait que pour lui » (1). Aussi, de quelle beauté resplendit l'âme de Marie ! Pas la moindre tache, pas le moindre défaut, pas la moindre imperfection. Cette chaste colombe est sans égale, seule parfaite et unique dans l'univers. Témoin de l'éclat de cet astre, les esprits célestes se disent dans leur ravissement : « Quelle est celle qui s'avance semblable à l'aurore naissante, belle comme la lune, éblouissante comme le soleil ? » (2)

Mais ce qui intéresse surtout, à la naissance des grands, ce sont les pronostics que l'on forme sur leur carrière, les espérances qu'ils font concevoir pour l'avenir. Autour du berceau de Marie, les prédictions peuvent se donner libre cours : jamais elles n'atteindront les hautes destinées qui, dans le plan divin, sont réservées à l'auguste fille de David. Le Verbe éternel veut prendre une chair semblable à la nôtre : c'est la Vierge Immaculée qui deviendra sa mère ; Marie sera le soleil que le Dieu de toute sainteté a choisi pour son tabernacle (3). Dieu veut sauver le monde par la mort de son Fils unique ; Marie aura sa place dans cette œuvre importante : c'est au pied de la Croix qu'elle sera appelée la co-rédemptrice du genre humain. Enfin, lorsqu'elle aura été introduite en corps et en âme dans le ciel, au jour glorieux de son Assomption, elle rem-

(1) *1^{er} Serm. sur la Nativ. de la sainte Vierge.*

(2) *Cantiq., VI, 9.*

(3) *Ps., XVIII, 6.*

plira auprès de son Fils les fonctions de Médiatrice des hommes, et cela jusqu'à la fin des siècles. Une parole de sa bouche, une prière de cette « toute-puissance suppliante », et Jésus se fera comme un devoir d'obéir encore à sa Mère. Se peut-il une dignité, une grandeur comparable à celle de Marie ?

Ecouteons les belles Antielles que l'Eglise fait entendre dans l'Office de la Nativité : elles respirent la joie et sont comme une enthousiaste acclamation autour du berceau de notre glorieuse Princesse :

C'est la naissance de la glorieuse Vierge Marie, issue de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la noble souche de David.

C'est aujourd'hui la naissance de la sainte Vierge Marie, dont la vie sublime est la lumière de toutes les Eglises.

De royale descendance, Marie naît en ce jour ; de cœur et d'âme, nous implorons très dévotement le secours de ses prières.

De cœur et d'âme, chantons gloire au Christ, en cette solennité sacrée de l'incomparable Marie mère de Dieu.

Avec allégresse, célébrons la naissance de la bienheureuse Marie, pour qu'elle-même intercède en notre faveur près du Seigneur Jésus-Christ.

Citons également les deux Antielles qui accompagnent le Cantique de Marie, soit aux premières soit aux secondes Vêpres :

Honorons la très digne nativité de la glorieuse Vierge Marie, qui a obtenu la dignité de Mère sans perdre son intégrité virginalie.

Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, fut l'annonce de la joie pour le monde ; car c'est de Vous qu'est né le Soleil de Justice, le Christ notre Dieu, qui, détruisant la malédiction apporta la bénédiction, et confondant la mort, nous gratifia de l'éternelle vie.

Très ancienne dans l'Eglise, la fête de la Nativité fut ornée d'une Octave par le pape Innocent IV, au premier Concile de Lyon, tenu en 1245.

Prosternés devant cette Reine naissante, adressons-lui la prière que l'Eglise emprunte à saint Augustin : « Sainte Marie, secourez les malheureux, aidez les faibles, réchauffez ceux qui pleurent, priez pour le peuple, intervenez en faveur du clergé, intercédez pour la femme pieuse : qu'ils éprouvent votre assistance tous ceux qui célèbrent votre sainte Nativité » (1).

SAINT NOM DE MARIE

(Dimanche après le 8 sept.)

« Et le nom de la Vierge était MARIE » (2). Ce nom fut-il apporté du ciel, comme l'adorable nom de JÉSUS, comme celui de JEAN le Précurseur ? l'Ecriture ne le dit pas. Quelques saints l'ont pensé, entre autres saint Jérôme et saint Antonin. Ce serait, d'après eux, par un ordre divin ou tout au moins par une inspiration divine que saint Joachim et sainte Anne l'auraient donné à leur auguste fille, neuf jours après sa naissance, comme cela se pratiquait chez les Juifs. Il n'y a rien là que de très vraisemblable. Quoi qu'il en soit, une telle vénération s'attachait autrefois à ce nom béni, que l'on évitait de le donner aux enfants : on aurait craint de le

(1) *Serm. 18 de Sanctis.*

(2) S. LUC, I, 27.

profaner. L'usage contraire a prévalu ; c'est par dévotion qu'une foule de personnes portent aujourd'hui le prénom de *Marie*.

Que signifie le nom de *MARIE* ? quelle en est la puissance ? deux questions bien capables d'intéresser la piété et d'exciter la dévotion des serviteurs de cette « Mère bénie entre toutes les mères ».

I. Selon les interprètes et les commentateurs, *Marie* signifie d'abord *Dame* ou *Souveraine*. La Vierge Immaculée n'est-elle pas, en effet, élevée au-dessus de toute créature, établie par son divin Fils Reine du ciel et de la terre ? Les tribus angéliques s'inclinent devant elle ; les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les confesseurs et les vierges, tous les saints, en un mot, saluent sur son trône la grande Reine assise à la droite de Dieu. Et sur la terre, l'humble fidèle dit avec respect en parlant de cette glorieuse Vierge : *Notre-Dame*. C'est le titre officiel que lui donnait saint Etienne, roi de Hongrie, ainsi que ses sujets ; n'osant prononcer le nom même de *Marie*, ils disaient : la *grande Dame*.

Recueillons une autre signification du nom de *Marie* : *Illuminatrice* ou *Etoile de la mer*. Ce sens désigne admirablement Celle que l'Eglise célèbre ainsi dans sa Liturgie : « La gloire de sa virginité demeurant intacte, elle a donné au monde la LUMIÈRE éternelle, Jésus Christ Notre-Seigneur (1). En outre, dans la Sainte-Ecriture, *Marie* est comparée tantôt à la lune qui éclaire, pendant la nuit, les pas du voyageur ; tantôt à

(1) *Préface de la sainte Vierge*.

l'aurore dont les rayons annoncent l'approche de l'astre du jour ; tantôt au soleil qui inonde l'univers de sa brillante clarté. Tel est bien le rôle que remplit tour à tour dans le monde des âmes la céleste Illuminatrice. Au sujet de cette Etoile de la mer, on ne lira pas sans intérêt les belles paroles de saint Bernard : « O vous qui, entraîné par le courant du siècle, vous sentez bien plutôt flotter au milieu des tempêtes que marcher sur la terre ferme, ne détournez pas les yeux de cet astre brillant.... Si le vent des tentations souffle,... regardez l'étoile, invoquez Marie... Si la colère, l'avarice ou la volupté font chanceler la nacelle de votre âme, regardez l'étoile, invoquez Marie... Dans les dangers, dans les angoisses, dans le doute, pensez à Marie, invoquez Marie... En la suivant, vous ne déviez point; en la priant, vous ne désespérez point.... » (1).

Enfin le nom de Marie signifie *Amertume de la mer* ou *Océan d'amertume*. Comme je vous reconnaiss ici encore, ô vous dont le prophète Jérémie ne savait comment exprimer l'inénarrable douleur ! « A qui vous comparer, fille de Jérusalem ?... votre brisement est grand comme la mer » (2). Depuis le jour où un saint vieillard lui dit, après avoir contemplé l'Enfant qu'elle portait dans ses bras : « Un glaive transpercera votre âme » jusqu'au moment où elle vit descendre au tombeau ce Fils bien-aimé qui avait expiré sur une croix, que de tristesses accablèrent son cœur, que d'angoisses vinrent le déchirer... ! Elle seule, après Dieu, pourrait le dire, cette glorieuse Reine des Martyrs.

(1) Hom. 2 super *Missus est.*

(2) LAM., II, 13.

II. Faire connaître la *puissance* du nom de Marie, c'est offrir au chrétien une arme invincible contre ses ennemis. Or cette puissance est incontestable : les saints l'affirment et l'histoire la proclame : « Non seulement, dit saint Bernard, les démons redoutent la sainte Vierge, mais ils tremblent en entendant ce mot : **Marie** ». « Satan prend la fuite, ajoute le bienheureux Alain, l'enfer est épouvanté lorsque je dis : Je vous salue, **Marie** ». Ecouteons encore Richard de Saint-Laurent : « Le nom de cette Souveraine est comme une tour inexpugnable ; le pécheur y cherchera un refuge et il sera délivré ».

Citons quelques faits. Pendant que saint Dominique évangélisait la ville de Carcassonne, on le pria d'exorciser un possédé. Il le fit en présence d'une foule innombrable. Mais avant de terminer les prières, le saint dit à cet homme : « Au nom de Dieu et de son Eglise, au nom de tous ceux qui sont ici présents, dis-nous quel est le bienheureux dont le démon redoute le plus la puissance ». Constraint par le commandement et la sainteté de l'homme de Dieu d'avouer la vérité, le possédé s'écria de toutes ses forces : « Vierge Marie, c'est toi qui es notre ennemie, notre ruine, notre confusion... »

En 1683, les Turcs vinrent mettre le siège devant Vienne, en Autriche, avec une armée de cent cinquante mille hommes. La consternation règne dans la cité. Tout à coup, on annonce l'arrivée de Sobieski, roi de Pologne, à la tête de vingt-quatre mille guerriers. S'il a contre lui la supériorité du nombre, le vaillant chrétien a pour lui la Reine du Ciel dont il est le fidèle serviteur. Avant d'engager le combat, il a tenu à servir la messe et à recevoir le pain « qui donne la force et

apporte le secours » ; puis il a dit : « Maintenant, marchons à l'ennemi sous la protection du ciel et avec l'assistance de la Mère de Dieu ». Les fils de Mahomet sont repoussés, Vienne est délivré et l'Europe respire en paix.

C'est en souvenir de cette éclatante victoire que le pape Innocent XI étendit à l'Eglise entière la fête du *Saint Nom de Marie*, fixée sous le rite double-majeur, au dimanche qui suit le 8 septembre, jour de la glorieuse Nativité de la très sainte Vierge. Le décret pontifical est du 20 novembre 1683.

Honneur, louange et amour à Celle qui est, contre les ennemis du nom chrétien, « terrible comme une armée rangée en bataille ! »

Exaltation de la Sainte Croix

(14 septembre.)

L'Eglise a consacré deux fêtes à la Croix de Jésus-Christ. La première se célèbre le 3 mai, sous le nom de : *Invention de la Sainte Croix*. Elle a pour but, nous l'avons dit, de rappeler la découverte du bois de la vraie Croix, faite sur le Calvaire en 326, par les soins de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. La seconde est fixée au 14 septembre, sous le titre de : *Exaltation de la Sainte Croix*. Elle fut établie au temps de Constantin (iv^e siècle) pour remercier Dieu de ce qu'alors la Croix fût *exaltée* dans tout l'univers (1).

(1) BARONIUS, *Notes sur le Martyrologe*.

Mais la solennité de cette dernière fête vint surtout du recouvrement de la Croix sur les Perses et de sa réinstallation dans la basilique du Calvaire. Rappelons en quelques mots cet événement.

Sainte Hélène avait fait trois parts du précieux trésor de la Croix : une pour Jérusalem, une pour Rome et une pour Constantinople. La part de Jérusalem tomba aux mains de Chosroès II, roi des Perses, qui, sous le règne d'Héraclius, s'empara de la Ville sainte, la livra au pillage et à l'incendie (614). Pour réparer de si grands malheurs, Héraclius implora le secours de Dieu par de ferventes prières, puis il porta lui-même la guerre au cœur de la Perse, battit l'ennemi du nom chrétien et le contraignit à prendre honteusement la fuite. Dans cette extrémité, Chosroès s'associa son fils Médarse. Irrité de ce choix, Siroès, son fils ainé, trame tout à la fois la mort de son père et de son frère, réussit dans ses coupables desseins et devient seul maître du royaume des Perses.

Se voyant élevé sur le trône, Siroès demanda la paix à Héraclius qui l'accorda volontiers, à certaines conditions, dont l'une fut que la Croix du Sauveur serait rendue et que tous les esclaves chrétiens seraient mis en liberté. Siroès accéda aux demandes d'Héraclius, et l'empereur revint triomphant à Constantinople, où il fut reçu au milieu des transports de joie et des acclamations du peuple (628).

Pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il voulut conduire lui-même à Jérusalem le bois sacré de la Croix. Quand il y fut arrivé, il chargea sur ses propres épaules le précieux fardeau pour le porter avec plus de

pompe sur le Calvaire, d'où il avait été enlevé. Mais, parvenu à la sortie de la ville, le religieux monarque ne put plus faire un seul pas : il se trouva absolument immobile, au grand étonnement de tous. La patriarche Zacharie comprit la cause de cette impuissance. « Prenez garde, ô empereur, dit-il, qu'avec les riches habits dont vous êtes revêtu, vous ne soyez pas assez conforme à l'état pauvre et humilié qu'avait Jésus-Christ lorsqu'il porta sa croix ». Touché de ces paroles, Héraclius quitta son large manteau et sa chaussure, et se revêtit de l'habit d'un homme du peuple. Alors il marcha sans difficulté, arriva au Calvaire et replaça la Croix à l'endroit même d'où on l'avait enlevée.

Ces faits, comme nous l'avons dit plus haut, contribuèrent à donner plus d'éclat à la fête de l'*Exaltation de la Sainte Croix*, qui se célébrait déjà, et augmentèrent singulièrement la dévotion des fidèles envers l'arbre sacré qui fut l'instrument de notre rédemption.

JÉSUS-CHRIST exalté, c'est-à-dire élevé sur la Croix, nous apparaît comme un Roi, comme un Juge, comme un Docteur.

La Croix est le trône de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Dieu a régné par le bois » (1). C'est par la Croix qu'il a « triomphé des puissances infernales » (2) ; par la Croix qu'il « nous a rachetés dans son sang et que nous sommes devenus son royaume » (3).

Elle est aussi le tribunal du Sauveur, devenu le Juge du monde. De là il fait le procès aux orgueilleux, aux

(1) *Hymne de la Passion.*

(2) *Coloss.*, II, 15.

(3) *Apoc.*, V, 9-10.

avares, aux voluptueux, par ses humiliations, sa pauvreté, ses souffrances. De là, il décerne la récompense à un pécheur repentant, au bon larron, tandis qu'il abandonne une âme impénitente, le mauvais larron, à son obstination dans le mal. « Voici le jugement du monde qui approche » (1).

Enfin la Croix est la chaire du Docteur par excellence. Ce n'était pas assez que Jésus-Christ effaçât nos péchés comme rédempteur ; il fallait encore qu'il nous instruisît comme maître. Dans toutes les autres exhortations, les maîtres disent plus qu'ils ne font. Mais dans l'académie de la Croix, Jésus fait plus qu'il ne dit, il pratique toutes les vertus dans un degré plus éminent qu'il ne les a jamais enseignées. Quelle force, quelle éloquence dans les leçons que nous donnent ses exemples du haut de cette chaire divine ! Vraiment, il n'appartenait qu'à Lui de nous instruire et de nous persuader avec une pareille efficacité.

Grand respect, vénération profonde : tels sont les sentiments que l'Eglise professe envers la sainte Croix. Elle veut que ce signe adorable domine le faîte de la Maison de Dieu, se dresse sur l'autel du sacrifice, s'avance en tête de ces marches sacrées que nous appelons les processions, précède le convoi funèbre de ses enfants et finalement étende ses bras sur eux, au champ du repos, pour les protéger jusque dans leur dernier sommeil. Douce et maternelle attention !

Aimons la Croix ; saluons-la quand nous avons le bonheur de la rencontrer sur notre passage. Dans nos

(1) S JEAN, XII, 31.

épreuves, dans nos afflictions, regardons le divin Crucifié. Il s'échappera de ses plaies un baume bienfaisant qui adoucira nos tristesses, et ses lèvres mourantes nous diront : Courage, âme fidèle ! après le Calvaire vient le ciel.

Les Stigmates de Saint François

(17 septembre.)

Dans la belle prose *Stabat mater*, nous adressons à Marie cette prière : « Faites que les blessures du Christ soient les miennes ; que je sois enivré de la croix et du sang de votre Fils ».

Les souffrances de l'adorable Victime : comme les saints ont sollicité l'honneur d'y être associés !

On sait avec quelle noble fierté, en particulier, le grand apôtre revendique sa part de cet héritage : « Je suis, dit-il, attaché à la croix avec Jésus-Christ » (1). Et encore : « Loin de moi de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde... Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jésus » (2).

Ces dernières paroles font allusion aux coups et aux outrages que saint Paul eut à endurer pour le nom de son Maître, et dont il fait l'énumération au chapitre xi^e

(1) *Galat.*, II, 19.

(2) *Ibid.*, V, 14, 17.

de sa seconde Epître aux Corinthiens ; elles ne signifient pas que l'Apôtre eût reçu l'empreinte des plaies mêmes du Sauveur dans ses mains, sur ses pieds et à son côté. Ce miracle, dont on n'avait point vu d'exemple dans les siècles précédents, Dieu voulut l'accomplir en faveur du sublime amant de la pauvreté, François d'Assise.

C'est l'objet de la fête que l'Eglise célèbre le 17 septembre : *L'Impression des sacrés Stigmates sur le corps de saint François.*

Le fait appartient à l'histoire. Il ne sera pas sans intérêt de le rappeler ici.

Nous sommes à la deuxième année qui précéda le bienheureux trépas du serviteur de Dieu. François a donc quarante-deux ans (1224). Il vient de se retirer sur le mont Alverne, où, plus près du ciel, il va pouvoir s'unir davantage à Celui qu'il appelle au milieu de ses soupirs embrasés : « Mon Dieu et mon tout ».

Comme la prière et le jeûne vont bien ensemble, ainsi que le déclarait l'ange Raphaël à Tobie (1), François a résolu de parcourir là une nouvelle Quarantaine en l'honneur de saint Michel Archange. Le voilà donc, séraphin terrestre, qui lutte d'amour avec ses frères du ciel. Quelle fournaise que ce cœur ! Tous les flots de la mer seraient impuissants à en éteindre les flammes (2).

N'allez plus, ô saint Patriarche, faire pleurer les échos des forêts en vous écriant dans vos larmes : « L'amour n'est pas aimé ! » car votre cœur porte à lui seul un feu capable d'embraser le monde entier.

(1) *Tob.*, XII, 8.

(2) *Cantic.*, VIII, 7.

Tandis que François s'abandonne aux transports de sa charité, dans ces élans que ne connaissent pas nos coeurs glacés par l'intérêt ou emprisonnés dans l'égoïsme, un matin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, une mystérieuse vision se présente à lui. Nous la racontons d'après le récit qu'en a fait saint Bonaventure.

Un séraphin ayant six ailes également lumineuses et enflammées descendit du haut des cieux et, s'approchant du lieu où il était, lui apparut sous la forme d'un homme crucifié. Il avait les mains et les pieds étendus et attachés à une croix, et ses ailes étaient tellement disposées, que deux s'élevaient au-dessus de sa tête, deux s'étendaient pour voler, et les deux autres lui couvraient tout le corps.

Ce prodige surprit merveilleusement l'homme de Dieu et produisit en son cœur un mélange de joie et de tristesse. C'était pour lui une allégresse indicible de voir un séraphin lui apparaître si familièrement ; d'autre part, la figure de Jésus-Christ souffrant sur la croix transperçait son cœur comme d'un glaive.

François comprit qu'il devait être transformé en Jésus-Christ non par un martyre extérieur, mais par un mystique embrasement de l'amour divin.

Après un entretien mystérieux et familier avec l'esprit céleste, la vision disparaît. Le cœur de François demeure tout embrasé et il se fait sur son corps quelque chose de semblable à ce que produit la cire fondu par le feu : les plaies du Sauveur apparaissent sur ses mains et sur ses pieds, et son côté droit reçoit également une cicatrice rouge, comme si on l'eût ouvert d'un coup de

lance ; souvent même il en sortit une si grande quantité de sang, que ses habits en furent arrosés (1).

François, son jeûne fini, descend de l'Alverne, pour célébrer dans son monastère la fête de saint Michel. Malgré le soin qu'il prend de dérober aux regards les Stigmates dont Dieu l'a honoré, un bon nombre saperçoivent des merveilles opérées en lui, entre autres Alexandre IV, alors encore simple cardinal.

Dieu, d'ailleurs, voulut que d'éclatants miracles vissent attester à tous la réalité des plaies reçues ; si bien que l'Eglise institua une fête spéciale pour servir de mémorial à l'événement. Benoît XI permit de faire publiquement l'office des Stigmates de saint François. Sixte V fit insérer la mémoire du fait dans le Martyrologe romain, au dix-septième jour de septembre. Enfin Paul V, pour enflammer d'amour les coeurs des fidèles envers Jésus-Christ crucifié, étendit la fête à l'Eglise universelle (2).

Il faut entendre saint François de Sales exaltant le martyre d'amour du patriarche d'Assise :

« La mirrhe produit sa stacte et premiere liqueur comme par maniere de sueur et de transpiration, mais assin qu'elle jette bien tout son suc il la faut ayder par l'incision : de mesme l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par maniere de sueur, car il ne respiroit en toutes ses actions que cette sacree dilection ; mais pour en faire paroistre tout à fait l'incomparable abondance, le céleste Seraphin le vint inciser et blesser, et assin que l'on sceust que ces playes

(1) S. BONAV., *Légende de S. François*, c. 13.

(2) Brév. rom., 17 sept. 3^e Leçon du II^e Nocturne.

estoyent playes de l'amour du Ciel, elles furent faittes non avec le fer, mais avec des rayons de lumiere. O vray Dieu. Theotime, que de douleurs amoureuses et que d'amours douloureuses ! car non seulement alhors, mays tout le reste de sa vie, ce pauvre Saint alla tous-jours traisnant et languissant, comme bien malade d'amour » (1).

Puissions-nous ressentir pour le Dieu infiniment aimable quelques-unes des ardeurs qui dévorèrent le cœur du séraphique Pauvre d'Assise et du saint évêque de Genève !

Les Sept Douleurs de Marie

(3^e dim. de septembre.)

Comme nous l'avons dit ailleurs, l'Eglise célèbre deux fois la fête des *Sept douleurs de Marie* : le vendredi avant les Rameaux et le III^e dimanche de septembre. Cette dernière fut instituée par le pape Pie VII en 1814. Sa Sainteté Pie X l'a élevée au rang des fêtes de 2^e classe (1908).

Pour bien nous associer aux larmes de notre Mère, suivons-la successivement dans chacune des *sept* circonstances dont la Liturgie sacrée nous rappelle aujourd'hui le souvenir aux Répons qui accompagnent les Leçons de Matines.

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, livre VI, chap. xv.

« *Siméon, homme juste et craignant Dieu, dit à Marie : Un glaive transpercera votre âme* ». Avec quel empressement cette jeune mère était venue offrir à Dieu son premier-né ! combien elle fut heureuse lorsqu'un saint vieillard, le prenant dans ses bras, salua en lui le Sauveur promis à tous les peuples, la lumière des nations, la gloire d'Israël ! Par contre, quelle tristesse dut envahir son cœur quand Siméon, lui rendant son enfant, fit entendre ces paroles : « Celui-ci est né pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être en butte à la contradiction : un glaive transpercera votre âme ! »

Quelle vie que celle qui commence sous le coup d'une semblable prédiction ! Non, le repos n'est plus possible.

Si nous pouvions voir à l'avance toutes les croix que Dieu a placées sur notre chemin, combien notre cœur saignerait ! Mais la Providence ménage notre faiblesse ; tout en nous dérobant l'avenir, elle nous donne, à chaque épreuve, la force de souffrir chrétientement. Qu'elle en soit à jamais bénie.

« *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir* ». Cet ordre du ciel, c'est Joseph qui le reçoit ; mais il n'est pas pour lui seul, il concerne également Marie et son divin Enfant. Ce n'est donc pas assez pour Marie d'avoir mis au monde Jésus dans une étable ; il faut encore qu'elle se voie contrainte de soustraire à la fureur d'un homme ce Fils qui est Dieu ! Fuir sans délai ? Mais c'est la nuit, c'est l'hiver... S'exiler sans ressources et sans appui dans un pays inconnu, dans une contrée où tous les dieux sont adorés, excepté celui

qu'elle porte dans ses bras ! quelle douloureuse perspective !

Apprenons de Joseph et de Marie à ne pas discuter les voies de Dieu, soit dans nos propres épreuves, soit dans celles des personnes que nous aimons, et ne soyons pas surpris si la tribulation vient souvent nous visiter : « Quand Jésus entre quelque part, dit Bossuet, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime » (1).

« Mon fils, que nous avez-vous fait ainsi ? voici que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés ». La perte de Jésus : telle est la troisième douleur de la sainte Vierge. La sainte Famille revenue d'Egypte va passer chaque année la fête de Pâques à Jérusalem. Jésus a douze ans. La solennité terminée, ses parents ne le voient plus avec eux. Pensant qu'il a pris les devants, ils marchent un jour entier. Nul ne l'a vu. Marie et Joseph reviennent sur leurs pas et se mettent à sa recherche. Quelles angoisses ! Il faudrait avoir le cœur de Marie pour comprendre le chagrin qu'elle dut ressentir pendant les trois longs jours que dura cette absence.

On perd Jésus par sa faute quand on commet un péché mortel. Rien ne saurait compenser une telle perte : « Qui perd Jésus, perd plus et beaucoup plus que s'il perdait le monde entier » (2). L'âme qui a éprouvé ce malheur ne doit avoir aucun repos qu'elle

(1) *1^{er} Panégyr. de S. Joseph.*

(2) *Imitat.*, I. II, c. VIII.

n'ait trouvé Jésus en se purifiant de ses fautes dans le bain sacré de la pénitence.

D'autres fois, c'est Jésus lui-même qui se cache en privant une âme des consolations sensibles de sa grâce, en la laissant dans une effrayante aridité. Courage, âme fidèle, qui traversez cette pénible épreuve, « soumettez-vous avec calme à la volonté de Dieu et souffrez pour l'amour de Jésus-Christ tout ce qui vous arrive : car l'été succède à l'hiver, après la nuit revient le jour, et après la tempête une grande sérénité » (1).

« Jésus portant sa croix était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes, qui le pleuraient avec de grandes marques de douleur ». Marie était parmi ces pieuses femmes. La tradition a consacré la quatrième station du Chemin de la Croix à la rencontre de Jésus et de Marie sur la route du Calvaire. Quelle entrevue et dans quelles conditions ! Qui dira la tristesse profonde du regard échangé entre le Fils et la Mère ?...

Dans chacune de nos actions, nous allons à la rencontre de Jésus. Nous le trouvons portant sa croix et nous invitant à le suivre : laissons gémir la nature et continuons vaillamment notre route.

« Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils le crucifièrent. Or Marie, mère de Jésus, était debout au pied de la croix ». Nous ne décrirons pas la grande et lugubre scène du Calvaire ; elle est présente à tous les souvenirs, car qui n'a lu ou entendu jusque dans ses moindres détails le récit de la Passion ? Marie fut témoin de tout, et Marie était la mère du Crucifié ! Une

(1) *Imitat.*, I. II, c. viii.

mère qui assiste son fils mourant trouve une consolation à lui prodiguer ces mille soins dont son cœur a le secret. Et Marie est là, ne pouvant ni humecter les lèvres desséchées de Jésus, ni reposer sa tête bénie sur son bras, ni soulever ses mains palpitantes ou soutenir quelques instants ses pieds lacérés !....

Sainte Mère, faites que je pleure avec vous, que je compatisse à votre Crucifié tous les jours de ma vie.

« Joseph d'Arimathie demanda le corps de Jésus, le déposa de la croix et le remit dans les bras de sa Mère ». Contempler ce visage pâle et sanglant, ce regard éteint, cette bouche fermée, ces mains et ces pieds percés, ce côté ouvert d'un coup de lance : telle fut la sixième douleur de Marie. Tant que celui qui nous est cher n'a pas rendu le dernier soupir, nous surmontons toute peine, toute fatigue ; mais quand le moment fatal est arrivé, quand tout est fini, notre cœur commence à souffrir d'une manière plus sensible ; nous tombons parfois dans une prostration complète. Jugeons par là de ce que dut éprouver alors la Mère des douleurs.

Qui n'a vu la touchante image de la Madone ayant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils ? Ce sujet a inspiré les plus grands artistes. Il n'est douleur si cuisante qui ne sente un allègement quand elle s'arrête à considérer ce tableau, surtout avec les yeux de la foi.

« Quels furent vos sentiments, ô Mère des douleurs, lorsque Joseph enveloppa votre Fils dans un linceul et le déposa dans le tombeau ? » Jadis cette tendre mère avait enveloppé de langes le divin Fils qu'elle coucha dans la crèche ; maintenant elle le voit Victime immolée, plié dans un linceul, descendre au sépulcre ! Il n'est plus

Celui qui faisait la joie de son cœur et le charme de sa vie! Si Rachel est inconsolable d'avoir perdu ses enfants, combien plus de motifs aurait Marie de refuser toute consolation!

Mères qui avez vu la tombe engloutir ce que vous aviez de plus cher ici-bas, venez consoler votre douleur auprès de cette mère : nulle part vous ne rencontrerez un cœur plus compatissant.

La sainte Eglise termine cette série de tableaux par une touchante recommandation : « Dans tout votre cœur, n'oubliez pas les gémissements de votre mère ». Un tel souvenir ne peut, en effet, que nous donner, surtout aux heures difficiles, un courage à toute épreuve et une force invincible.

Office de Notre-Dame des Sept-Douleurs

Tout ici respire la tristesse : on se croirait au temps des profondes angoisses, aux jours de la Passion. Au demeurant, c'est bien la douloureuse scène du Calvaire que l'Eglise remet sous nos yeux en cette tête consacrée à honorer les larmes de la Reine des Martyrs.

Les Matines s'ouvrent par cet Invitatoire :

Tenons-nous auprès de la Croix avec Marie, Mère de Jésus,
dont un glaive de douleur a transpercé l'âme.

Vient ensuite l'hymne *Jum toto subitus*, dans laquelle nous relevons cette énumération vraiment sensationnelle :

Hélas ! les crachats, les soufflets, les coups, les blessures, les clous, le fiel, l'aloès, l'éponge, la lance, la soif, les épines, le sang : quelle oppression pour son cœur si bon !

Dans les Leçons, se font entendre les accents du prophète Jérémie. Comme ils conviennent à la grande désolée du Golgotha ! Ecouteons ce passage :

... A qui te comparerai-je ? A qui dirai-je que tu ressembles, fille de Jérusalem ? Où trouverai-je quelque chose d'égal à tes maux ? Et comment pourrai-je te consoler, ô Vierge fille de Sion ? Ta blessure est large comme la mer : qui pourra y appliquer le remède ?...

Merveilleusement adaptés aux Sept Douleurs de Marie, les Répons font passer chacune d'elles sous nos regards comme nous venons de le voir.

Les Antiennes de Laudes, qui servent également à Vêpres, forment une sorte de dialogue entre l'âme chrétienne et Marie :

Où est allé votre bien-aimé, ô la plus belle d'entre toutes les femmes ? Où s'est retiré votre bien-aimé, et nous irons le chercher avec vous.

Oh ! ce fils tendrement aimé n'a pas pris la fuite : le voilà sans vie sur les genoux de sa mère. Pauvre mère ! sa douleur est de celles que rien ici-bas ne peut adoucir.

Retirez-vous de moi ; je répandrai des larmes amères ; ne vous mettez point en peine de me consoler.

Je le crois bien ; voyez plutôt dans quel état est le bien-aimé de son cœur, Celui que son royal ancêtre David appelait « le plus beau des enfants des hommes » :

Il est sans beauté et sans éclat ; nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât le regard.

Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui.

Aussi l'auguste Vierge semble-t-elle ne pouvoir tenir à un tel spectacle. Filles de Sion, âmes compatissantes, entourez-la de vos sentiments pieux, fleurs aux parfums réconfortants.

L'amour : ah ! comme il eût emporté sur ses ailes l'âme de Marie auprès de celle de Jésus, si ce Dieu tout aimable n'eût décidé que sa Mère resterait encore de longues années sur la terre d'exil, pour l'exemple et le soutien de l'Eglise naissante !

La Messe de la fête des Sept-Douleurs porte le même caractère de religieuse mélancolie. Elle a pour Introït ces paroles de saint Jean, qui reparaissent plus loin dans l'Evangile :

Debout, près de la Croix de Jésus, étaient sa Mère et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine.

Ce qui attire surtout notre attention dans cette messe, c'est la célèbre Prose *Stabat Mater*, que la plupart des liturgistes, entr'autres Benoît XIV, regardent comme l'œuvre du pape Innocent III. Elle compte vingt strophes de trois vers, dont les deux premiers riment ensemble, et le troisième avec le troisième de la strophe suivante. Ainsi en est-il dans la prose du Très-Saint-Sacrement, *Lauda Sion*.

Cette admirable complainte, qui a inspiré à Rossini un de ses plus beaux chefs-d'œuvre, — lequel, toutefois, n'a pas fait oublier notre méllopée bien connue — se divise en deux parties. La première contient la pein-

ture des souffrances de Marie et la seconde, une prière à la divine Mère et à son Fils.

Cueillons quelques-unes de ces fleurs, écloses sur le Calvaire :

Oh ! qu'elle fut triste et affligée cette Mère bénie d'un fils unique !

Qui pourrait retenir ses larmes en voyant la Mère du Christ en proie à cet excès de douleur ?

Mère sainte, imprimez profondément dans mon cœur les plaies du crucifié.

Vierge, la plus noble des Vierges, ne me soyez pas sévère ; laissez-moi pleurer avec vous.

Que je porte en moi la mort du Christ, que je partage sa Passion, que je garde le souvenir des plaies qu'il a souffertes.

O Vierge, gardez-moi des flammes éternelles ; défendez-moi vous-même au jour du jugement.

O Christ, quand il me faudra sortir de cette vie, accordez-moi par votre Mère la palme de la victoire.

Aux Vêpres de cette fête, on chante une hymne des plus émouvantes : *O quot undis lacrymarum* :

De quel flot de larmes, de quelle douleur elle est envahie la Vierge Mère, lorsque, endeuillée, elle voit dans ses bras son fils détaché de la croix !

Cent fois et mille fois elle presse dans de douces étreintes cette poitrine et ces bras et applique ses lèvres sur leurs plaies adorables, et ainsi elle semble se fondre en douloureux baisers.

Nous ne saurions mieux profiter de la présente solennité qu'en faisant nôtre cette prière que l'Eglise adresse à Marie dans la strophe suivante :

Divine Mère, nous vous en prions par vos larmes, par la mort de votre Fils et par le sang qui empourpre ses plaies,

ensevelissez dans nos cœurs la douleur qui oppresse le vôtre.

Si la Reine des Martyrs exauce cette demande, nous serons de ceux qui savent trouver dans la Croix les fruits de l'immortelle vie.

NOTRE-DAME DE LA MERCI

(24 septembre.)

Tel est le titre, tout empreint de miséricorde, de la fête que l'Eglise a consacrée à Marie le 24^e jour de septembre. C'est aussi le nom d'un institut religieux créé au moyen âge pour le rachat des captifs, et dont nous voulons rappeler ici le souvenir.

Dire que le XIII^e siècle fut l'un des plus glorieux pour l'Eglise, c'est énoncer une vérité bien connue. Quelles grandes figures que celles des Jean de Matha, des Dominique, des Thomas d'Aquin, des François d'Assise, des Bonaventure, des Louis IX, des Elisabeth de Hongrie ! Et, dans une sphère plus modeste, quels hommes encore que les Raymond de Pennafort et les Pierre Nolasque !

Ce dernier, issu d'une noble famille des environs de Carcassonne, fut, dès sa jeunesse, profondément attaché à la foi catholique. Pour se soustraire aux ravages que l'hérésie des Albigeois exerçait dans le midi de la France, il vendit son riche patrimoine et s'en alla en Catalogne. Après avoir accompli un vœu au sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, le jeune seigneur vint à

Barcelone, où le roi d'Aragon (1), Jacques I^r, lui fit l'accueil le plus honorable et le plus sympathique. Ce prince était fort religieux et très dévoué à l'Eglise, à l'encontre de son père Pierre II, mort dans les rangs des Albigeois, sur le champ de bataille de Muret (1213).

Des liens étroits unissaient donc le roi d'Aragon et Pierre Nolasque et ces liens, cimentés par la religion, devaient avoir pour le bien des âmes l'influence la plus salutaire.

A cette époque, la plus grande et la meilleure partie de l'Espagne gémissait sous le joug des Sarrasins. D'innombrables chrétiens, détenus en captivité ou vendus comme esclaves, étaient traités avec la dernière barbarie. Et comme c'est surtout à leur foi que les Mahométans en voulaient, un bon nombre, n'ayant pas la force de supporter les souffrances auxquelles ils étaient condamnés, tombaient dans l'apostasie.

Cet état de choses attristait profondément Jacques I^r et son ami Pierre Nolasque : l'un et l'autre ne cessaient de prier et de chercher le moyen de remédier à tant de maux. Ajoutons que leur compassion était bien partagée par un autre saint, Raymond de Pennafort, célèbre chanoine et vicaire général de Barcelone, qui venait d'embrasser l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Or, dans la nuit du 1^{er} août 1218, la très sainte Vierge daigna elle-même manifester à Pierre Nolasque tout d'abord, son désir de voir fonder en son honneur un institut destiné à la rédemption des chrétiens captifs

(1) Au XIII^e siècle, l'Espagne était divisée en deux royaumes : celui de Castille et celui d'Aragon.

sous la tyrannie des Turcs. Cette vision transporta de joie le servent jeune homme et embrasa son cœur de zèle et de charité pour le salut de ses frères. Le matin venu, il se rend auprès de Raymond, son confesseur, qu'il trouve parfaitement instruit de son dessein, Marie l'ayant aussi averti durant la même nuit. Le roi survient à son tour, également informé par la glorieuse Vierge. La création du nouvel institut est décidée ; on l'appellera *l'Ordre de la Bienheureuse Vierge Marie de la Merci pour la Rédemption des captifs*.

« L'Ordre des Rédempteurs de Notre-Dame de la Merci, dit l'un des premiers historiens de saint Pierre Nolasque (1), fut fondé, à la suite d'une révélation divine, le 10^e jour d'août, en la fête du très saint martyr Laurent, l'an 1218, dans la ville de Barcelone, aux applaudissements unanimes de la cité et de la province. » L'évêque de Barcelone donna l'habit religieux à Pierre et à deux autres seigneurs, qui lui furent présentés par le roi et Raymond de Pennafort. Un quatrième vœu fut ajouté par eux aux trois vœux ordinaires de religion : celui de demeurer comme otages au pouvoir des infidèles, si cela était nécessaire pour le rachat des chrétiens. Pierre Nolasque fut établi premier Maître général. Le roi, en témoignage de sa particulière bienveillance, fit présent au nouvel institut de ses armes, et l'évêque, de son côté, demanda d'y ajouter celles de sa cathédrale (2).

(1) Francisc. ZUMEL, apud BOLLAND, janv., t. III, p. 599.

(2) Les armes d'Aragon sont *d'or à quatre pals de gueules*, et celles de la cathédrale de Barcelone, *une croix d'argent de Saint-Jean de Jérusalem sur champ de gueules*.

Cette double faveur donnait à l'Ordre naissant un caractère à la fois religieux et patriotique.

En mémoire de cet événement, le pape Paul V institua la fête de *Notre-Dame de la Merci*, ordonnant qu'elle serait célébrée dans l'Ordre le dimanche le plus proche du 1^{er} août. Innocent X en éleva le rite et en permit la célébration dans tous les Etats du roi d'Espagne. Enfin Innocent XII l'étendit à toute l'Eglise et la fit insérer au Martyrologue romain, en la fixant au 24 septembre.

Quel grand bien opéra dans l'Eglise l'Ordre de la Merci ! Que d'apostasies empêchées, de malheureux secourus, de familles consolées ! Que de parents et d'enfants arrachés à la barbarie des fils de Mahomet, ramenés dans leur patrie et rendus à l'affection de leurs proches !

Et au prix de quels sacrifices furent accomplies toutes ces œuvres ! Il faut lire, pour s'en faire une idée, le récit des souffrances supportées par le bienheureux Pierre Armengol, saint Pierre Pascal, saint Sérapion et tant d'autres Pères de la Merci qui, fidèles à leur vœu héroïque, après avoir donné les aumônes reçues pour la rédemption des captifs, engagèrent encore leurs personnes et endurèrent le martyre. Citons, en particulier, l'exemple de ce glorieux compagnon de Pierre Nolasque, saint Raymond Nonnat, à qui, après toutes sortes de mauvais traitements, « les infidèles mirent un cadenas aux lèvres, tant sa parole leur semblait invincible » (1).

(1) MONTALEMBERT, *Hist. de sainte Elisabeth de Hongrie*, Paris, Debecourt, 1841, Introduction, p. LXI.

Maures et Sarrasins n'existent plus et les chrétiens des pays civilisés ne sont plus traînés en esclavage. Mais la plaie hideuse a-t-elle complètement disparu du monde?...

Et puis, n'est-il pas un autre genre de servitude? N'est-il pas dit dans nos Livres Saints : « Quiconque fait le péché devient l'esclave du péché » ? (1). Joug triste et honteux que celui de Satan, sous lequel l'enfant de Dieu, en commettant le péché mortel, courbe son front de baptisé.

O Dieu qui, par la très glorieuse Mère de votre Fils, pour délivrer les fidèles du Christ du pouvoir des païens, avez enrichi votre Eglise d'une nouvelle famille ; faites, nous vous en supplions, que par les mérites et l'intercession de Celle que nous honorons comme la fondatrice d'une si grande œuvre, nous soyons délivrés de tous nos péchés et de la captivité du démon (2).

C'est la prière composée par l'Eglise, au XVI^e siècle, pour l'office de Notre-Dame de la Merci. N'a-t-elle pas, aujourd'hui encore, toute son opportunité?

(1) S. JEAN, VIII, 34.

(2) Brév. rom., 24 sept.

Saint MICHEL, archange

(29 septembre.)

Le 29 septembre ramenant la fête de saint Michel, l'un des patrons de la France, nous signalerons, sur le bienheureux Archange, ce que nos Livres saints, la liturgie et l'histoire contiennent de plus intéressant.

I. Le nom de Michel signifie, en hébreu : *qui est comme Dieu ?* cri de protestation du Prince des armées célestes contre la révolte de Lucifer et de ses anges. Ce nom fut conquis sur un véritable champ de bataille. « Il se livra, dit saint Jean, un grand combat dans le ciel : MICHEL et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Et ils ne prévalurent pas, et ils furent chassés du ciel, et alors fut précipité ce grand dragon, cet antique serpent appelé diable et satan, qui séduit le monde entier » (1).

Ce combat, qui eut lieu non dans le ciel proprement dit, où le péché ne saurait entrer, mais dans un endroit où Dieu voulut éprouver ses anges, laisse supposer que Michel, bien qu'il porte seulement le titre d'archange, appartient au chœur le plus élevé des célestes hiérarchies. En effet, il engage la lutte avec Lucifer, un des chefs des tribus angéliques, peut-être le plus radieux des séraphins, et, au nom du Très-Haut, il le terrasse

(1) *Apoc.*, XII, 7-9.

et le jette dans l'abîme, lui et ses noires légions, qui comprenaient la troisième partie des anges (1).

Quelle put bien être la cause d'un si grand combat ? Plusieurs saints Pères pensent qu'il s'agissait du mystère de l'Incarnation et, par conséquent, de l'exaltation de la nature humaine, dans l'Homme-Dieu et la Vierge-Mère, au-dessus de la nature angélique. De là, chez les esprits célestes, rébellion de la part des uns et protestation de fidélité de la part des autres.

L'apôtre saint Jude fait allusion à un autre événement où intervient aussi le glorieux archange. Les enfants d'Israël auraient voulu découvrir le lieu où reposait le corps de Moïse. Le démon était tout disposé à favoriser leurs recherches, sachant que ce peuple enclin à l'idolâtrie en viendrait à adorer le grand législateur. Ici encore saint Michel fit échouer les desseins de l'ennemi de Dieu : « Que le Seigneur lui-même te commande », lui dit-il (2). Nous verrons cette parole revenir dans une prière quotidienne imposée à l'Eglise, en ces derniers temps, par le pape Léon XIII.

Deux autres passages de la Sainte-Ecriture mettent en relief la puissance du vainqueur de Satan, et montrent bien dans saint Michel le protecteur de la Synagogue juive et de l'Eglise de Jésus-Christ. Ils sont tirés du prophète Daniel.

La troisième année du règne de Cyrus, roi des Perse, un personnage extraordinaire apparaît à Daniel, alors sur les bords du grand fleuve qui est le Tigre. A

(1) *Apoc.*, XII, 4.

(2) *S. JUDE*, Ep. cath., 9.

cette vue, le prophète tombe la face contre terre. L'étranger le relève : « Ne crains rien, Daniel, car la voix de tes afflictions a été exaucée et c'est à cause de tes prières que je suis venu. Le prince du royaume des Perses m'a résisté vingt et un jours ; et voici que Michel, un des premiers chefs (de l'armée de Dieu) est venu à mon aide... Je t'annoncerai la vérité consignée dans l'Ecriture : dans tous ces événements, nul autre n'est mon auxiliaire que Michel, votre chef » (1).

Dans le second passage, il s'agit de la fin des temps, du combat suprême auquel prendront part Elie et Hénoch. « En ce temps-là, continue l'Ange qui avait apparu à Daniel, se lèvera Michel, le grand prince qui soutient la cause des enfants de votre peuple. Et alors viendra un temps tel qu'on n'en a point vu de semblable depuis que les nations ont commencé d'exister. En ce temps-là, tous ceux de votre peuple qui seront trouvés écrits dans le livre de vie seront sauvés » (2).

Outre ces endroits de nos livres saints où Michel est désigné d'une manière formelle, par son propre nom ; il en est d'autres où les commentateurs croient voir le bienheureux archange signalé dans la personne de certains esprits célestes chargés d'une mission spéciale : dans l'ange qui apparut à Abraham et annonça la naissance d'Isaac ; dans celui avec qui Jacob lutta durant la nuit passée à Bethel ; dans celui qui dirigea la marche des Israélites à travers les flots de la mer Rouge et dans le désert de Sin, donna la Loi sur le mont Sinaï et

(1) DAN. X., 12, 13, 21.

(2) *Ibid.*, XII, 1.

plus tard assista de ses conseils Josué et Gédéon ; dans l'ange de la consolation qui vint réconforter Jésus-Christ lors de son agonie au jardin des Oliviers ; enfin dans cet ange que saint Jean représente devant l'autel, un encensoir d'or à la main (1) et auquel peut-être il est fait allusion dans une prière que le prêtre récite à la messe, après la consécration (2).

Quoi qu'il en soit de ces interprétations des commentateurs, il demeure acquis, de par les divines Ecritures, que l'archange saint Michel est le défenseur attitré du peuple de Dieu contre l'antique ennemi des hommes. La liturgie et l'histoire confirmeront admirablement cette vérité.

II. L'Eglise a consacré deux fêtes à la mémoire du sublime archange Michel. La première, la plus solennelle, est fixée au 29 septembre, jour où l'on honore aussi tous les autres Esprits bienheureux. Elle est du rite de 2^e classe et porte le titre de : *Dédicace de saint Michel, archange*, sans doute pour rappeler le souvenir de la consécration de l'église dédiée à saint Michel, dans le grand Cirque, à Rome, par le Pape Boniface IV.

La seconde fête, celle de l'*Apparition de saint Michel, archange*, se célèbre, sous le rite double-majeur, le 8 mai, jour où le prince de la milice angélique apparut sur le mont Gargan. Nous parlons plus loin de ce prodige.

(1) *Apoc.*, VIII, 3-5.

(2) « Nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, ordonnez que ces présents soient portés par les mains de votre saint Ange devant votre divine majesté... »

Sauf les Leçons du II^e Nocturne et les particularités que comporte le temps pascal, l'office de ces deux fêtes est identique. On nous permettra d'en extraire quelques-uns des passages qui se rapportent plus directement à saint Michel.

Antennes :

Tandis que Jean contemplait le mystère sacré, l'archange Michel sonna de la trompette : Seigneur notre Dieu, faites-nous miséricorde, vous qui ouvrez le livre et en rompez les sceaux.

La mer fut agitée et la terre trembla lorsque l'archange Michel descendit du ciel.

Archange Michel, venez au secours du peuple de Dieu.

Glorieux prince, archange Michel, souvenez-vous de nous ; ici et en tous lieux, priez toujours le Fils de Dieu pour nous.

Répons :

Celui-ci est l'archange Michel, le prince de la milice des Anges ; le culte qu'on lui rend est une source de bienfaits pour les peuples et sa prière conduit au royaume des cieux. Celui-ci est l'archange Michel, préposé au paradis, celui à qui rendent honneur les concitoyens des Anges.

L'archange Michel est venu entouré de la multitude des Anges : c'est à lui que Dieu a confié les âmes des saints, pour les introduire dans les joies du paradis.

L'archange Michel est venu au secours du peuple de Dieu ; il est venu protéger les âmes des justes.

Hymnes :

Il y en a deux : celle de Vêpres : *Te splendor*, spéciale à saint Michel et œuvre de Raban Maur, archevêque de Mayence, qui vivait au IX^e siècle ; puis, celle de Laudes : *Christe, sanctorum*, du même auteur, dans laquelle on célèbre non seulement saint Michel, mais encore saint Gabriel et saint Raphaël. Voici la première :

Splendeur et vertu du Père, Jésus, la vie de nos cœurs, nous vous louons en présence des Anges qui sont à vos ordres.

C'est pour votre gloire que lutte cette armée de princes qui se comptent par milliers ; à sa tête, paraît Michel le vainqueur, déployant l'étendard de la croix, instrument de notre salut.

C'est lui qui précipite dans le noir enfer le cruel dragon, lui qui, du haut du ciel, foudroie ce chef impie avec ses cohortes rebelles.

Contre le prince de la superbe, suivons nous-même ce noble chef, afin que, du trône de l'Agneau, nous soit donnée la couronne de gloire.

Gloire à Dieu le Père, etc.

De l'hymne de Laudes, nous détachons seulement la strophe relative à saint Michel :

Qu'il vienne du ciel vers nous Michel, l'Ange qui donne la paix, afin que son bras puissant refoule dans les enfers la guerre, source de tant de larmes.

A la liturgie de la Messe, nous emprunterons cette prière qui, sous forme de verset, précède l'évangile :

Saint Michel, archange, défendez-nous dans le combat, afin que nous ne périssons pas dans le redoutable jugement.

Le nom de saint Michel figure encore dans le *Confiteor*, où nous faisons à Dieu l'aveu de nos fautes :

Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel archange...

Il se trouve dans la prière par laquelle le prêtre bénit l'encens, à la messe solennelle :

Que par l'intercession du bienheureux Michel archange, qui se tient debout à droite de l'autel...

On le rencontre dans les prières de la recommandation de l'âme :

Puisse-t-il (ce chrétien) être reçu par saint Michel, l'archange de Dieu, qui a mérité d'être placé à la tête de la milice céleste.

Enfin, quand le chrétien a quitté ce monde, on chante encore sur sa dépouille mortelle, à l'Offertoire de la messe de *Requiem*, pour lui et pour toutes les âmes des défunt :

... Que le porte-étendard saint Michel les fasse entrer dans la lumière sainte que vous avez jadis promise à Abraham et à sa descendance.

Outre ces documents liturgiques, insérés dans le Bréviaire et dans le Missel, il est une prière au bienheureux Archange que nous devons mentionner, parce qu'elle atteste hautement la confiance du Chef suprême de l'Eglise en sa protection. Nous voulons parler de l'invocation prescrite par Notre Saint-Père Léon XIII (6 janvier 1884), à la suite des prières qui doivent terminer toute messe non chantée ou non conventionnelle :

Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat; soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon. *Que Dieu le réprime*, nous vous en supplions ; et vous, prince de la milice céleste, précipitez dans l'enfer Satan et les autres esprits mauvais qui parcourrent le monde pour perdre les âmes.

Ne semble-t-il pas, en effet, à voir l'audace croissante du mal, que les puissances des ténèbres soient complètement déchaînées sur la terre ? Comme nous avons besoin d'appeler à notre aide l'Archange vainqueur de Lucifer et de ses noires légions ! O saint Michel, protégez l'Eglise et sauvez la France.

III. L'archange saint Michel s'est manifesté bien des fois à la terre.

Les Grecs célèbrent l'apparition qui eut lieu en Phrygie, à Chône, nom qui a remplacé celui de Colosses. Ce prodige remonte aux premiers siècles.

Une autre apparition, celle que l'Eglise fête le 8 mai, se produisit en Italie, vers 492, sous le pontificat de saint Gélase I^{er}, sur le sommet du mont Gargan, au pied duquel est située la ville de Siponto. Nous en empruntons le récit au Bréviaire romain.

« ... Un taureau appartenant à un homme qui habitait cette montagne, s'étant un jour écarté du troupeau, on le chercha longtemps et enfin on le trouva, embarrassé dans des broussailles, à l'entrée d'une caverne. Un des hommes qui le poursuivaient lui ayant lancé une flèche pour le percer, la flèche se détourna et revint sur celui qui l'avait lancée. Cet événement inspira une religieuse terreur aux gens qui poursuivaient le taureau et à ceux qui en entendirent le récit, de sorte que personne n'osait approcher de la caverne. Les Sipontins en résérèrent à leur évêque ; celui-ci leur répondit qu'il fallait consulter Dieu et prescrivit à cette intention trois jours de jeûne et de prière. »

« Au bout de ces trois jours, l'archange Michel avertit l'évêque que le lieu était sous sa protection, et que, par le fait qui venait de se passer, il avait voulu montrer son désir que l'on consacrât cet endroit au culte de Dieu, en son honneur et en celui des Anges. L'évêque se rendit aussitôt avec son peuple à la caverne ; ils la trouvèrent disposée en forme d'église ; ils y accompli-

rent les offices divins, et le lieu devint célèbre par de nombreux miracles... »

L'église et l'abbaye du *Mont Saint-Michel au péril de la mer* attestent également une autre visite de l'Archange ici-bas. Cette montagne de granit émerge du sein des grèves qui séparent la Normandie de la Bretagne ; elle appartient au diocèse actuel de Coutances. Sous la domination des Romains, le mont s'appelait, en l'honneur de Jupiter, *Mont-Joie*. Au vi^e siècle, il portait le nom de *Mont-Tombe*, sans doute parce qu'il s'élève du milieu des sables en forme de tombeau.

Or, dans les premières années du viii^e siècle, saint Aubert, évêque d'Avranches, fut averti, pendant son sommeil, par une révélation angélique, de construire sur le sommet de ce lieu un temple en l'honneur de saint Michel. Trois fois les célestes messagers se firent entendre. L'évêque se rendit enfin à cet ordre manifeste et l'église demandée fut bâtie. De nombreux miracles s'y accomplirent. Quant aux pèlerinages faits au Mont Saint-Michel par des personnages de marque, il faut renoncer à les compter (1). Cette montagne acquit une telle célébrité, qu'on l'appela, dans la suite, la *Jérusalem de l'Occident*.

(1) L'auteur d'un poème du xii^e siècle sur la conquête de la Bretagne compte Charlemagne au nombre des pèlerins :

*Au mont s'en va le bon roy de saison
A saint Michel faire son oraison.*

L'Arioste, dans son poème de Roland, croit aussi devoir y faire passer son héros :

*..... Efatso alzar la vele
Passo la notte il monte san Michiele.*

Mentionnons enfin les apparitions réitérées de saint Michel à Jeanne d'Arc. La noble héroïne s'exprimait ainsi à ce sujet : « Je l'ai vu lui et les Anges, de mes propres yeux, aussi clairement que je vous vois vous, mes juges... Il me racontait la grande pitié qui était au royaume de France, et comment je devais me hâter d'aller secourir mon roi... »

Louis XI institua, le 1^{er} août 1469, un ordre de chevalerie en l'honneur de saint Michel. Nous citons le début de ses lettres patentes :

Nous, à la louange de Dieu, notre créateur tout-puissant, et révérence à la glorieuse Vierge Marie, à l'honneur et révérence de Monseigneur saint Michel, Archange, premier chevalier, qui, pour la querelle de Dieu, victorieusement batailla contre l'ennemi envieux de l'humain lignage, et le trébucha du ciel, et qui son lieu et oratoire le Mont Saint-Michel a toujours gardé, préservé et défendu sans estre pris, subjugué ne mis en mains des anciens ennemis de nostre royaume, et afin que tous bons, hauts et nobles courages soient excitez, et plus esmeus à toutes vertueuses œuvres, le 1^{er} jour d'aoüst de l'an 1469....

On représente ordinairement saint Michel terrassant le démon : c'est un souvenir de la victoire que le glorieux Archange remporta jadis sur Lucifer, et la vivante image de ce qu'il opère encore en faveur de l'Eglise et des chrétiens qui l'invoquent avec confiance dans tous leurs combats.

Fêtes de la Très Sainte Vierge

En Octobre.

Octobre est un des mois les plus riches en fêtes instituées pour honorer Marie.

En tête du cortège s'avance, le 1^{er} dimanche, la *Solennité du Très Saint Rosaire*. C'est la fête principale ; elle a donné son nom à octobre. On dit, en le désignant : le *Mois du Rosaire*. De cette dévotion et de cette fête nous parlons longuement dans les deux articles qui suivent.

Après le très Saint Rosaire vient — pour certains diocèses, le 11 octobre, et, pour d'autres, le 2^e dimanche du même mois — la fête de la *Maternité de Marie*.

Il convient de célébrer ce privilège, l'un des plus glorieux pour la sainte Vierge et des plus consolants pour « les fils d'Eve exilés ici-bas ». Au dire de saint Bonaventure, la maternité de Marie est le dernier effort de la puissance divine : « Dieu pouvait faire de plus beaux cieux, une plus belle terre ; mais il ne peut faire une créature plus grande que la Mère de Dieu ». Avec quel harmonieux ensemble le concile d'Ephèse, présidé par saint Cyrille d'Alexandrie au nom du pape saint Célestin (431), acclama Celle à qui l'impie Nestorius avait voulu ravir ce titre de Mère de Dieu !

Nous vous saluons, ô Marie Mère de Dieu, vénérable trésor de tout l'univers, flambeau qui ne peut s'éteindre, couronne de la virginité, sceptre de la foi orthodoxe, temple incorruptible, lieu de Celui qui n'a pas de lieu, par laquelle

nous a été donné Celui qui est appelé Béni par excellence et qui est venu au nom du Seigneur....

Et quelle joie de penser que la Mère de Dieu est aussi notre mère ! Car enfin c'est bien à tous les hommes, d'après les Pères et les Docteurs, que Jésus a dit du haut de la croix : « Voilà votre mère » (1). Saint Jean était là le représentant de la grande famille humaine. Grâce à cette attention de notre tout aimable Sauveur, nous avons au ciel un cœur de mère qui s'intéresse à nos besoins et se dévoue à les soulager ; nous sommes des exilés, mais non des orphelins. Puissions-nous, de notre côté, nous montrer les vrais enfants de cette

Mère bénie entre toutes les mères !

Le meilleur moyen d'obtenir ce résultat est de nous appliquer à reproduire en nous la fidèle image de Marie en imitant ses vertus.

On célèbre ensuite le 16 octobre ou le 3^e dimanche, la fête de la *Pureté de la Bienheureuse Vierge Marie*.

Marie, absolument exempte de toute souillure d'esprit et de corps, Marie demeurée vierge, même après le divin enfantement de Jésus-Christ, tel est le mystère admirable que l'Eglise veut honorer dans cette fête.

Ecouteons les belles antennes qu'elle a consacrées à la Vierge des vierges :

Comme le lis entre les épines, ainsi est ma bien-aimée parmi les filles d'Israël.

Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, à Celui qui se nourrit au milieu des lis.

Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle !
Elle est unique ma colombe, elle est parfaite.

(1) S. JEAN, XIX, 27.

Les filles de Sion l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse. Sainte et immaculée Virginité de Marie, je ne sais par quelles louanges vous exalter, car par vous nous avons reçu notre Rédempteur, notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Combien Marie aime les âmes pures ! quelles faveurs ne leur réserve-t-elle pas ? L'histoire des Louis de Gonzague, des Stanislas de Kostka, des Thérèse, des Madeleine de Pazzi, des Catherine de Sienne, etc., est là pour l'attester.

N'oublions pas que Marie est la plus sûre gardienne de la vertu qui nous rend semblables aux anges. Après avoir fui les occasions où cette fleur délicate est exposée à se faner, après avoir bien prié pour sa conservation, abritons-la sous le manteau de la Vierge immaculée : elle n'aura rien à craindre. O Marie, « donnez-nous une vie pure et rendez sûr notre voyage ».

Enfin le 4^e dimanche d'octobre est consacré à fêter le *Patronage de la très sainte Vierge*.

Un patron, un protecteur mérite d'autant plus notre confiance qu'il est plus puissant et plus dévoué. Sous ce double rapport, Marie ne le cède qu'à Dieu. Son crédit auprès de son divin Fils n'a pas de limites. Ce que Dieu peut par l'autorité, elle le peut par la prière ; elle est, selon saint Augustin, « la toute-puissance à genoux ». « La prière de Marie, dit saint Antonin, a la nature d'un ordre ; il est impossible qu'elle ne soit pas exaucée ».

Quant à la bonté de Marie, elle n'est pas moins étendue que sa puissance ; au point que saint Bernard jette un solennel défi à tous les siècles : celui de nommer une seule âme qui ait été abandonnée de Marie, après s'être recommandée à sa protection. De là ces titres qui lui

sont donnés par les Saints Pères : *Echelle des pécheurs, espérance des désespérés, port très sûr des naufragés.* On vient d'entendre saint Bernard, saint Jean Damascène, saint Ephrem.

Apportons à fêter le Patronage de Marie de grands sentiments de joie, de reconnaissance et d'amour. O divine Vierge, « que ceux-là éprouvent les effets de votre assistance qui célèbrent votre saint Patronage ! »

Si le mois de mai a ses attraits séduisants, octobre n'a-t-il pas également ses charmes ? L'un donne à Marie les fleurs du printemps ; l'autre lui réserve celles de l'automne. Nous avons salué Marie avec la nature sortie du tombeau des frimas ; adressons-lui nos hommages avec les derniers sourires d'un ciel que couvriront bientôt les brumes. Puisse octobre ne le céder à mai, de la part des pieux serviteurs de Marie, ni en ferveur ni en filiales louanges !

LE TRÈS SAINT ROSAIRE

(1^{er} dimanche d'octobre.)

Le mot *Rosaire*, emprunté au latin *rosarium*, lieu planté de roses, désigne tout à la fois une dévotion et une fête.

Considéré sous le premier point de vue, le Rosaire est une formule de prières dans laquelle on récite cent cinquante fois la Salutation angélique distribuée en quinze dizaines, dont chacune est précédée de l'Oraison dominicale, accompagnée de la méditation de l'un des

mystères de notre salut et terminée par la doxologie à la Sainte Trinité ou *Gloria Patri*... Le tiers du Rosaire porte le nom bien connu de *Chapelet*, du vieux terme français *Chapel*, couronne ou autre objet propre à être posé sur la tête. Les grains qui composent le Rosaire et qui ont pour but d'en faciliter la récitation rappellent les petits globules de pierre ou de bois dont se servaient les anachorètes de l'Orient pour compter le nombre de leurs prières.

La dévotion du Rosaire n'est pas nouvelle dans l'Eglise ; elle remonte à saint Dominique, fondateur des Frères Prêcheurs qui, dit-on, la reçut lui-même de la très sainte Vierge, au commencement du XIII^e siècle, époque où l'hérésie des Albigeois ravageait le midi de la France.

Y a-t-il prières plus belles, plus douces, plus consolantes que celles qui sont renfermées dans le Rosaire ? Ce *Credo*, que nous récitons au début, fit tressaillir nos pères dans la foi, les apôtres et les martyrs de Jésus-Christ. Plusieurs, parmi ces derniers, l'écrivirent de leur sang sur l'arène des amphithéâtres. Ce *Pater* qui vient ensuite et qui traduit si bien les sentiments d'un fils vis-à-vis de son père et d'un pauvre indigent à l'égard du souverain Maître, ce *Pater* a été composé tout exprès pour nous par le Sauveur le plus aimant et le plus aimable. Et cet *Ave Maria*, fleur du ciel mêlée aux fleurs les plus parfumées de la terre, quel charme n'a-t-il pas pour notre cœur ? Pouvons-nous offrir à Marie une rose qui lui soit plus agréable ?

Ajoutons que la récitation du Rosaire renferme aussi pour nous de précieux enseignements. Elle fait passer

sous nos yeux, en effet, les mystères de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ : mystères joyeux, douloureux, glorieux. Chacune de ces circonstances nous rappelle un pieux et touchant souvenir, nous propose une vertu à imiter. Jésus et sa très sainte Mère devenant l'exemplaire de notre vie : quoi de plus sanctifiant et de plus propre à stimuler notre ardeur pour l'acquisition des vertus chrétiennes ?

S'il faut un motif de plus pour nous exciter à embrasser cette salutaire pratique, disons qu'elle est souverainement puissante et efficace. Que d'âmes soutenues, réconfortées, par la récitation du Chapelet ! Que de conversions obtenues, que de dangers écartés, que de désespoirs arrêtés sur le bord de l'abîme !

Innombrables sont les traits que l'on pourrait citer en confirmation de cette doctrine. Et si nous consultons les annales de l'Eglise, n'est-il pas vrai que les succès remportés par saint Dominique sur les Albigeois et par les armées chrétiennes sur les forces turques, soit à Lépante, soit à Temesvar, en Pannonie, soit à l'île de Corfou, sont dus au Rosaire, beaucoup plus encore qu'à la vaillance et à l'intrépidité des défenseurs du nom chrétien ?

De là le soin que les Souverains Pontifes ont mis à recommander la dévotion du Rosaire. Signalons parmi eux Sixte IV, Léon X, Jules III, saint Pie V, Grégoire XIII.

Quant à Sa Sainteté Léon XIII, on connaît la belle Encyclique du 1^{er} septembre 1883, dans laquelle il invite, il engage instamment les Evêques à faire célébrer partout le mois de la Reine du saint Rosaire. On sait également qu'un Bref émanant de lui (24 décembre 1883) ajoute aux Litanies de la sainte Vierge l'invocation :

Reine du très saint Rosaire, priez pour nous, et que par deux autres décrets (11 septembre 1887 et 5 août 1888), il a élevé la solennité du saint Rosaire au rite double de 2^e classe et lui a donné un office et une messe propres. Ces divers actes pontificaux attestent bien l'importance que le Chef suprême de l'Eglise attache à la dévotion du Rosaire et l'espérance qu'il a de voir le peuple chrétien en retirer de très précieux avantages.

Disons un mot de la fête elle-même du saint Rosaire, nous réservant d'en exposer plus loin la liturgie. A la suite de la glorieuse bataille de Lépante (7 oct. 1571), saint Pie V établit la fête de *Notre-Dame de la Victoire* et la fixa au 7 octobre, comme en fait foi le Martyrologe romain. Deux ans plus tard, Grégoire XIII changea ce titre en celui de *Notre-Dame du Rosaire* et fixa la fête au premier dimanche d'octobre. Mais cette solennité ne pouvait se célébrer que dans les églises où se trouvait un autel du Rosaire. Clément XI l'étendit indistinctement à l'univers entier (1716).

Nous ne saurions mieux terminer qu'en rappelant la pressante recommandation de N. S. P. Léon XIII : « Nous exhortons et adjurons tous les fidèles de persévérer religieusement et fidèlement dans l'habitude quotidienne du Rosaire » (Bref du 24 décembre 1883).

Pour répondre à cette invitation, « offrons à la très sainte Mère de Dieu ce tribut qui lui est si agréable, afin que Marie, qui, tant de fois, sur les pieuses instances des associés du Rosaire, a donné aux serviteurs du Christ de vaincre et de détruire les ennemis de la terre, nous accorde de triompher des puissances infernales » (1).

(1) *Brév. rom.*, Office du saint Rosaire, II^e Nocturne.

L'Office du Très Saint Rosaire

Rien de gracieux, de dévot et d'instructif comme l'office du très saint Rosaire, donné par Léon XIII, lorsqu'il éleva cette solennité de Marie au rang des fêtes de 2^e classe (Décret du 11 septembre 1887).

Une douce piété et une délicatesse exquise ont présidé au choix des Antennes et à la composition des Hymnes. Dans ces dernières, on respire un parfum de poésie qui semble apporté du ciel.

C'est le *Rosaire* qu'il s'agit de mettre en relief. Quoi de plus naturel, dès lors, que les divers morceaux liturgiques nous apparaissent comme des bouquets de roses cueillis dans le parterre de l'Eglise, roses aux couleurs multiples, symboles des mystères joyeux, douloureux, glorieux, qui forment autour de la Madone une si belle chaîne ?

Entrons dans le détail.

Quelle fraîcheur dans ces Antennes des premières Vêpres :

Qui est celle-ci, belle comme la colombe, semblable à la rose plantée sur le bord des eaux ?

C'est la Vierge, puissante comme la tour de David ; mille boucliers y sont suspendus, toute l'armure des forts.

Salut, ô Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Le Seigneur vous a bénie dans sa force, parce que par vous il a réduit à néant nos ennemis.

Les filles de Sion l'ont vue comme un printemps couronné de roses, et l'ont proclamée bienheureuse.

Dans l'hymne *Cœlestis aulae*, des 1^{res} Vêpres, se déroule, avec une précision remarquable de pensée et de poésie, la série des mystères joyeux : Jésus annoncé par l'ange ; Marie saluant Elisabeth, donnant le jour au Sauveur du monde, présentant son divin Fils au Temple, et le retrouvant lorsque, à l'âge de douze ans, il s'était pendant trois jours séparé de sa famille.

Il en va de même de l'hymne des Matines *In monte* par rapport aux mystères *douloureux*. Chaque strophe rappelle une des étapes de la passion du Sauveur : agonie au jardin des Olives, flagellation, couronnement d'épines, portement de la croix, crucifiement.

Quant aux mystères *glorieux*, ils se développent avec magnificence dans les antennes et dans l'hymne des Laudes : *Jam morte... Citons les premières :*

Réjouissez-vous, Vierge Marie : le Christ est sorti du tombeau.

Dieu est monté dans la jubilation, et le Seigneur au son de la trompette.

L'Esprit du Seigneur a rempli le monde entier.

Marie a été transportée dans le ciel ; les Anges se réjouissent, ils louent et bénissent le Seigneur. Alleluia.

La Vierge Marie a été élevée plus haut que les chœurs des Anges ; sa tête est couronnée de douze étoiles.

A leur tour, les Antennes des trois Nocturnes sont comme l'écho des mystères que nous venons d'énumérer. Faut-il s'étonner de ces répétitions ? Le chant que le jour et la nuit se redisent à la louange du Créateur n'est-il pas toujours le même, et l'harmonieux *Sanctus* qui monte des lèvres du Séraphin vers le trône de Dieu n'a-t-il pas, lui aussi, un caractère d'uniforme pérennité ?

Magnifique glorification de Marie dans les Répons qui accompagnent les Leçons. L'Eglise semble ne pas trouver d'expressions et de figures suffisantes pour traduire ses transports d'allégresse.

Ecouteons-la :

Prenez le psaltérion de la joie en ce jour insigne de solennité. Exultez en l'honneur de la Vierge, notre secours. Chantez-lui un cantique nouveau, annoncez sa gloire à toutes les nations.

Quelle est celle-ci, qui s'avance radieuse comme le soleil, belle comme Jérusalem ? Les filles de Sion l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse et les reines l'ont louée. Les roses et les lis des vallées l'entouraient à l'instar des jours de printemps.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple. Virile a été votre action, car seule vous avez frappé à mort toutes les hérésies. Vous êtes belle et pleine de grâces, terrible comme une armée rangée en bataille.

Mais la vraie perle de cet office, c'est encore l'hymne des deuxièmes Vêpres : *Te gestientem gaudiis*, dont le chant a tant de charme et de suavité.

La première strophe annonce les mystères du Rosaire d'une manière générale :

O Vierge Mère, nous vous célébrons, tressaillant de joie, blessée par la douleur et revêtue d'une éternelle gloire.

Chacune des trois strophes suivantes rappelle, en détail et avec une concision parfaite, une des trois séries de mystères, sous forme de salutation adressée à Marie.

Puis, se tournant vers les fidèles, l'Eglise leur dit :

Venez, peuples, de ces mystères, détachez des roses et tresssez des couronnes à la Mère du bel amour.

Se peut-il invitation plus tendre et plus gracieuse ?

Terminons en faisant monter vers Marie la supplique qui sert d'antienne à son divin cantique, le *Magnificat* :

Bienheureuse Mère et Vierge sans tache, glorieuse Reine du monde, que tous ceux-là éprouvent votre secours qui célèbrent la solennité de votre très saint Rosaire.

Rien ne saurait nous empêcher d'être du nombre de ces chrétiens privilégiés. Confions à Marie les intérêts de la vie présente, mais n'oublions pas ceux de l'éternité. La question est décisive pour nous.

LES SAINTS ANGES

(2 octobre.)

L'Eglise a établi plusieurs fêtes en l'honneur des Saints Anges : celles de saint Gabriel (18 mars) ; de saint Raphaël (24 octobre) ; de l'Apparition de saint Michel sur le mont Gargan (8 mai) ; de la Dédicace de l'église consacrée à Rome, à ce bienheureux archange (29 septembre) ; enfin, celle des saints Anges Gardiens (2 octobre). Cette dernière nous fournit une excellente occasion de dire quelques mots de l'*existence*, de la *nature* et des *fonctions* des saints Anges.

I. Moïse, dans la Genèse, ne mentionne pas, du moins en termes formels, la création des anges. Il craignait, dit

saint Thomas (1), que son peuple, enclin à l'idolâtrie, ne regardât ces esprits supérieurs comme des dieux. Toutefois, l'existence des anges est attestée presque à chaque page des divines Ecritures. Ouvrons d'abord l'Ancien Testament. Un chérubin au glaive flamboyant est placé à la porte de l'Eden pour empêcher Adam et Eve d'y rentrer. Trois anges, sous la forme de voyageurs, reçoivent chez le patriarche Abraham une généreuse hospitalité ; deux autres font sortir Loth et sa famille de l'infâme Sodome, sur laquelle va tomber le feu du ciel. Un messager céleste console Agar dans le désert ; un autre révèle à Gédéon sa mission de libérateur. C'est un ange qui prédit la naissance de Samson, un ange qui nourrit Elie poursuivi par l'impie Achab, un ange encore qui extermine l'armée de Sennachérib. Michel, dont le nom signifie : *Qui est semblable à Dieu ?* met en fuite Lucifer et ses cohortes rebelles ; Raphaël (*Remède de Dieu*) conduit Tobié au pays des Mèdes et le ramène sain et sauf auprès de ses vieux parents ; Gabriel (*Force de Dieu*) découvre à Daniel les mystères du Tout-Puissant, annonce à Zacharie la naissance du précurseur et à l'auguste Vierge Marie l'incarnation du Fils de Dieu.

Nous touchons au Nouveau Testament. Ici encore l'intervention des esprits célestes est fréquente. Les anges glorifient le berceau de Jésus naissant, avertissent Joseph de fuir en Egypte ou de revenir sur la terre d'Israël, servent Jésus après sa tentation dans le désert, réconfortent son agonie au jardin des Oliviers, annoncent sa résurrection, consolent les apôtres après son

(1) *Somme théol.*, I P. Q. LXI, a. 1.

ascension, délivrent saint Pierre de la prison où l'avait jeté Hérode. A la fin des temps, les anges sonneront de la trompette pour réveiller les morts et les appeler au jugement universel.

L'antiquité païenne elle-même a cru à l'existence des anges, qu'elle désigne sous des noms divers : demi-dieux, génies, démons, recteurs célestes, âmes astrales, etc. Hésiode, Thalès, Pythagore, Platon, Aristote, les mentionnent souvent dans leurs écrits. N'insistons pas davantage sur cette vérité, à laquelle, d'ailleurs, nous rendons témoignage jusque dans notre manière de parler ; que de fois, en effet, ne disons-nous pas : beau comme un ange, pur comme un ange ?

II. Les anges sont de purs esprits, c'est-à-dire des esprits affranchis de toute matière. Les différentes formes sous lesquelles ils sont représentés dans l'Ecriture, comme aussi les organes que nos Livres saints prêtent à Dieu, s'adressent uniquement à nos sens et à notre imagination ; en réalité, l'ange, pas plus que Dieu, n'a un corps ou une figure humaine. Il peut, assurément, prendre un corps quand il apparaît ici-bas ; mais ce corps lui demeure étranger ; il ne lui est pas substantiellement uni comme notre corps l'est à notre âme.

Créés dans la sainteté, les esprits célestes sont, en outre, doués d'une intelligence admirable. Pour se connaître, ils n'ont pas besoin, comme nous, de se replier sur eux-mêmes, de réfléchir et de raisonner ; une seule intuition directe de leur propre substance leur suffit. Saint Denis les appelle des miroirs très purs et très limpides : c'est dire avec quelle fidélité ils reflètent Dieu, principe de leur perfection, Dieu en qui ils contemplent

tous les êtres spirituels et corporels. Nous pouvons, sans doute, leur cacher nos pensées et nos projets — Dieu seul est capable de scruter les replis du cœur — ; mais le moindre signe de notre part leur découvre les dispositions du dedans. Les anges se parlent entre eux, mais uniquement par un acte d'intelligence et de volonté : c'est de cette manière qu'ils se communiquent leurs connaissances. Ils ont action sur les éléments ; ils les meuvent, les déplacent, et s'en servent pour entrer en relation avec nous.

Le nombre des anges, toujours d'après saint Thomas (1), dépasse celui des substances matérielles que nous voyons sur la terre. Le prophète Daniel, transporté en quelque sorte au milieu de ce monde d'esprits, en a vu des millions et des millions au pied du trône de Dieu (2).

Saint Denis, s'appuyant sur la sainte Ecriture et, en particulier, sur les épîtres de saint Paul, divise les anges en trois hiérarchies composées chacune de trois chœurs. La première comprend les Séraphins, les Chérubins, les Trônes ; la seconde, les Dominations, les Vertus, les Puissances ; la troisième, les Principautés, les Archanges, les Anges. La raison d'être de cette belle subordination vient surtout des ministères que les esprits célestes sont appelés à remplir.

III. Adorer Dieu en déployant leurs bataillons sacrés autour de son trône, telle est la première fonction des anges. C'est dans cette respectueuse attitude que nous

(1) *Somme, I. P. Q. L, a. 3.*

(2) DAN., VI, 10.

les représentent soit le prophète Isaïe, soit l'évangéliste saint Jean. Contentons-nous de citer le premier : « J'ai vu les Séraphins ; ils se tenaient debout près du trône sublime où Jéhovah était assis ; la face voilée, ils criaient de l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées, toute la terre est pleine de sa gloire » (1).

Mais les anges, comme l'indique la signification même de leur nom, sont aussi les *messagers* des divines volontés. Ils président au gouvernement de la nature, à la garde des royaumes et des cités ; ils viennent quelquefois annoncer aux hommes les mystères de l'avenir, leur apportent les ordres, les promesses, les reproches ou les menaces du Très-Haut.

Parmi eux, il en est que Dieu envoie pour veiller sur chacun de nous : ce sont les *Anges Gardiens*, au sujet desquels Notre-Seigneur disait : « Ayez soin de ne pas mépriser un seul de ces petits enfants, car je vous déclare que leurs anges voient sans cesse la face de votre Père qui est dans les cieux » (2). Amis invisibles, mais dévoués et fidèles, nos bons anges « nous protègent dans toutes nos voies, nous portent dans leurs mains, afin que notre pied ne heurte pas contre la pierre, détournent la flèche qui vole dans le jour et la malice qui rôde dans les ténèbres » (3). Ils nous consolent dans l'affliction, nous avertissent dans le péril, nous encouragent dans la lutte, nous réprimandent et nous aident

(1) ISAÏE, VI, 1-3.

(2) S. MATTH., XVIII, 10.

(3) Ps., XC.

à nous relever quand nous avons eu le malheur de tomber.

Quel honneur Dieu nous a fait en nous donnant individuellement pour compagnon de notre pèlerinage un des princes de sa cour ! Et quels devoirs nous impose cette paternelle attention ! Respectons la présence de notre céleste gardien ; soyons-lui reconnaissants de sa sollicitude et mettons toute notre confiance en son patronage. C'est la recommandation que nous adresse saint Bernard (1).

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

(4 octobre.)

Le premier biographe du séraphique patriarche d'Assise fut un de ses disciples, Thomas de Celano, qui écrivit cette sainte vie par ordre du pape Grégoire IX. D'autres vinrent après, et la série donnée par les Bollandistes se termine par saint Bonaventure.

Celui-ci était lui-même un digne émule des vertus qu'il décrit dans son héros. En effet, tandis que Bonaventure était occupé à retracer la vie de son illustre Père, l'Ange de l'Ecole, Thomas d'Aquin lui fit visite et, ayant appris le sujet sur lequel il travaillait : « Laissons, dit-il, un saint travailler pour un saint » (2).

(1) *Serm. XII in ps. XC, n. 3.*

(2) *Brév. rom. 14 juillet, II^e Noct.*

Saint Bonaventure divise sa vie de saint François en quinze chapitres, auxquels il en ajoute un seizième sur les miracles opérés par le saint après sa mort. C'est à ce livre fort intéressant que nous empruntons la plupart des détails de notre modeste étude.

Le douzième siècle penchait vers son déclin lorsque Dieu fit briller au firmament de son Eglise deux astres d'un merveilleux éclat : Dominique de Gusman et François d'Assise. « Celui-ci, dit le Dante, fut un vrai séraphin par l'amour qui dévora son âme ; celui-là, par ses lumières, prend rang parmi les chérubins » (1). La vie du premier s'écoule de 1170 à 1221 ; celle du second va de 1182 à 1226. Appelés l'un et l'autre à travailler au relèvement du monde moral par la pratique des conseils évangéliques et l'institution d'une famille religieuse, ils se rencontrent à Rome et se saluent par leur nom sans s'être jamais vus. C'est avec un zèle égal qu'ils réalisent l'un et l'autre leur magnifique et très salutaire mission. Parlons de celle du séraphin d'Assise.

Pierre Bernardone, riche marchand d'Assise, et son épouse Pica, femme de grande vertu, eurent un fils, que celle-ci fit nommer Jean, lorsque le baptême lui fut conféré dans la cathédrale de Saint-Rufin. Un autre nom prévalut sur le premier, celui de François. Comment celà ? Les historiens se partagent en diverses opinions à ce sujet.

(1) *L'un fu tutto serafico in ardore,
L'altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore.*

(*Paradiso*, c. xi.)

L'enfant grandit, et la vertu qui domina dans l'adolescent et le jeune homme, ce fut surtout la charité. Ayant négligé une seule fois de faire l'aumône à un pauvre, François se le reprocha amèrement et, dans la suite, ne laissa passer aucune occasion de donner, jusqu'à se dépouiller de ses propres habits pour en revêtir les membres souffrants de Jésus-Christ.

Témoin attristé de ce qu'il appelait une prodigalité excessive, Bernardone châtie son fils, l'accable de coups et le jette en prison. Peu après, délivré par sa mère, François se présente devant son père et lui annonce qu'il est prêt à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Irrité de cette déclaration, Bernardone conduit son fils devant l'évêque d'Assise et lui demande de renoncer entre les mains du prélat aux biens paternels. Le jeune homme, se dépouillant alors de ses habits, les rend à son père et ne garde que le large cilice qu'il portait sur sa chair : « Jusqu'ici, dit-il, je vous ai appelé mon père ; maintenant, je pourrai dire plus librement que je ne faisais : Notre Père qui êtes aux cieux, car c'est auprès de lui que j'ai placé tous mes trésors et c'est en lui que j'ai mis toute ma confiance ». Cette scène attendrit l'évêque et tous ceux qui en furent témoins.

François sort d'Assise et se retire dans la solitude. On le prend pour un insensé et on lui fait subir toutes sortes d'avaries. Mais Dieu manifeste la sainteté de son serviteur. Un homme du duché de Spolète avait le visage rongé par un affreux cancer. François le rencontre et l'embrasse ; à l'instant même cet homme est guéri. « Je ne sais, dit saint Bonaventure, qui raconte ce trait,

ce qui est le plus admirable, ou de l'humilité d'un tel baiser ou de la vertu d'une telle guérison ».

Notre-Seigneur avait dit à François : « Va, répare ma maison qui tombe en ruines ». François, prenant à la lettre l'ordre que lui avait donné le crucifix miraculeux, emploie son zèle et son crédit à faire réparer le sanctuaire de Saint-Damien, puis celui de l'apôtre saint Pierre et enfin la chapelle de la Portioncule.

Mais, dans les desseins de Dieu, il ne s'agissait pas seulement d'édifices matériels à relever ; c'était bien l'Eglise elle-même, la société spirituelle établie par le Christ et confiée ici-bas au Souverain Pontife son Vicaire, qu'il fallait soutenir et rendre à sa splendeur première.

Pour réussir dans un si grand ouvrage, François ne voit pas de meilleur moyen que le renoncement complet aux biens de la terre, l'humilité et l'amour du Sauveur Jésus. C'est en devenant le *Mineur*, le moindre de tous les hommes qu'il ramènera les hommes à Dieu. Il entreprend donc de rendre un époux à la divine Pauvreté « restée veuve depuis la mort du Christ », ainsi que s'exprime l'illustre poète de Florence (1).

« A vingt-cinq ans, il brise tous les liens de la famille, de l'honneur, de la bienséance selon le monde, et descend de sa montagne d'Assise pour offrir l'exemple le plus complet de la folie de la croix qui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Cal-

(1) *Questa privata del primo marito,
Mille e cent'anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stetti sensa invito....*

(Paradiso, c. XI.)

vaire » (1). Sans doute, le monde le méprisera tout d'abord ; mais bientôt il subira l'ascendant de sa vertu, et combien les grandes âmes l'appréciерont et proclameront son bonheur !

« Heureux, s'écrie Bossuet, mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise » (2).

Dieu a parlé : l'humble François se met à l'œuvre et, au milieu d'un société qui adore la richesse, le plaisir et les honneurs de ce monde, il réunit autour de lui des âmes dont la gloire sera de vivre pauvres, chastes et dépouillées de leur volonté propre. L'Ordre des Frères Mineurs est fondé.

Il s'agissait de le faire approuver par l'Eglise. François se rend à Rome, auprès du pape Innocent III. Le Souverain Pontife ne l'accueille pas tout d'abord ; mais, la nuit suivante, ayant vu en songe ce pauvre, qu'il a repoussé la veille, soutenir de ses épaules la basilique de Latran sur le point de tomber, il le fait chercher dans la ville, le reçoit avec bienveillance et confirme de sa suprême autorité l'institution nouvelle.

L'Ordre s'accrut rapidement. En effet, dix ans après l'approbation pontificale, François tint le célèbre Chapitre *des nattes* (3), où l'on compta cinq mille religieux,

(1) MONTALEMBERT, *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, Introduction.

(2) *Panégyrique de saint François d'Assise*.

(3) Ce Chapitre fut ainsi nommé parce que les religieux qui y furent présents étaient logés sous des tentes faites avec des nattes.

quoiqu'il en fût resté un certain nombre dans chaque couvent (26 mai 1219).

La famille religieuse de saint François est l'une des plus considérables de l'Eglise. Elle comprend trois Ordres.

Le premier Ordre franciscain a donné à l'Eglise un grand nombre d'évêques, près de cinquante cardinaux et cinq papes : Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V et Clément XIV. Cet Ordre comprend plusieurs branches ; la plus ancienne est celle des *Conventuels* ; viennent ensuite : les *Observantins*, appelés en France *Cordeliers*, d'où sont sortis les Mineurs de *l'Etroite observance* et les *Franciscains déchaussés* d'Espagne ; les *Récollets*, établis en Espagne en 1500 ; les *Capucins*, établis en Toscane en 1525.

Le second Ordre est celui des *Clarisses*, ainsi nommé de l'illustre vierge d'Assise, Claire, à qui saint François donna lui-même l'habit. Il se subdivise également en plusieurs branches, qui se sont encore multipliées de nos jours.

Le troisième Ordre, appelé aussi le *Tiers-Ordre*, fut institué par le saint en 1221. Il est pour les personnes engagées dans le monde et même dans le mariage, qui s'assujettissent à certaines pratiques de piété compatibles avec leur état, mais nullement obligatoires sous peine de péché. On sait quels puissants encouragements Léon XIII a prodigués au Tiers-Ordre de saint François, auquel lui-même d'ailleurs se faisait honneur d'appartenir.

Quant aux saints donnés au ciel par les trois Ordres,

le nombre en est vraiment prodigieux ; les divers Martyrologes en témoignent.

Mais revenons au saint fondateur. Comment louer ses vertus ? Son humilité le porte à donner à ses Frères le nom modeste de Mineurs et au général qui les gouverne celui de Ministre. Il veut n'être compté pour rien et se dit, avec l'accent d'une profonde conviction, le plus misérable des hommes.

Son amour de Dieu lutte avec celui des séraphins. Qui, de ses frères, n'a entendu cette douloureuse plainte, cette sublime protestation dont retentissent les forêts de l'Ombrie : « L'Amour n'est pas aimé !... Mon Dieu et mon tout ! » Plusieurs fois, épris du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, il tente de partir pour les lieux où la religion est persécutée ; mais l'Orient renvoie à l'Occident celui qui devait n'être martyr que par l'amour. Que de larmes il répand au souvenir du divin Crucifié ! Ses yeux en sont presque éteints ; mais quels flots seraient capables d'étouffer en son cœur les flammes séraphiques dont il est dévoré ?...

Parlerons-nous de sa mortification ? Il appelle son corps « frère lâne » et déclare qu'il faut lui imposer de lourds fardeaux, le fouetter fréquemment et ne lui donner qu'une vile nourriture. Et ce qu'il dit, cet homme de Dieu, il l'accomplit. Il est dur, très dur pour lui-même. Le chirurgien est obligé de lui labourer la chair avec un fer rouge, de l'oreille aux sourcils. Le saint demeure impassible : « Si cela ne suffit pas, dit-il à la fin, vous pouvez brûler encore. » Et le médecin de dire après cette opération : « J'ai vu aujourd'hui des merveilles ».

François est tellement uni à Dieu, que Dieu renouvelle pour lui un des dons accordés à l'humanité avant la chute d'Adam, celui de commander en maître à la nature. Les animaux lui sont soumis, comme ils l'étaient à nos premiers parents dans le paradis terrestre. Il veut un jour parler à la foule, mais les hirondelles gazouillent à qui mieux mieux. « Mes sœurs les hirondelles, taisez-vous présentement, il est temps que je parle moi-même ; soyez silencieuses pendant que j'annoncerai la parole de Dieu ». Et ainsi fut fait, à la grande stupeur des assistants. Une autre fois, c'est un loup qui exerce des ravages dans la ville de Gubbio. François semonce vertement « frère loup » et lui enjoint d'être inoffensif, lui permettant de demander sa nourriture aux portes des maisons. Ici encore il fut ponctuellement obéi. Les chapitres VIII et XII de la Vie écrite par saint Bonaventure sont émaillés de récits de ce genre, qui ont été reproduits dans le charmant recueil des *Fioretti*.

Un des faits les plus saillants de cette existence si extraordinaire, fut la grâce des divins stigmates accordée à François. Nous en avons parlé au 17 septembre.

Si grande était l'humilité du serviteur de Dieu que jamais il ne consentit à recevoir l'honneur de la prêtrise; jusqu'à la fin de sa vie, il resta simple diacre. Il avait même coutume de dire que s'il rencontrait ensemble un ange et un prêtre, c'est devant celui-ci qu'il s'inclinerait tout d'abord.

Averti de sa mort prochaine, François se fit porter à la Portioncule « voulant rendre le souffle de sa vie mortelle là où il avait reçu le souffle divin de la grâce » (1).

(1) S. BONAV., apud Bolland., p. 662.

Avant d'arriver à Sainte-Marie-des-Anges, le saint Patriarche aveugle demande qu'on le tourne vers Assise pour bénir son pays. Il dit alors : « Cité chérie, sois bénie du Seigneur, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Un grand nombre de serviteurs du Très-Haut demeureront dans l'enceinte de tes murailles et beaucoup de tes enfants seront choisis pour le royaume éternel » (1).

Le séraphique Père est déposé dans une petite cellule contiguë à l'église primitive de la Portioncule. Nous avons eu le bonheur de passer de délicieux instants dans ce lieu béni. Là est conservé précieusement le cœur du grand Pauvre.

Il va donc quitter ce monde celui dont les pieds touchaient à peine à la terre. Pour mieux exprimer encore son amour de la pauvreté, il veut qu'on le dépouille de sa tunique et qu'on le couche sur la terre nue. « J'ai rempli ma tâche, dit-il aux frères qui l'entourent ; que le Christ vous montre ce que vous avez à faire vous-mêmes ». Il remet ensuite sa tunique et sa corde à celui qu'il appelait son Gardien, heureux de rester fidèle jusqu'à la fin à « sa dame la Pauvreté ». Ainsi se conformait-il en tout à Jésus-Christ crucifié. Ici le pieux auteur, saint Bonaventure, ne peut retenir cette exclamation : « O homme vraiment très chrétien, qui s'appliqua, par une imitation parfaite, à se rendre semblable au Christ vivant, mourant et mort ! »

Sur le point d'expirer, François bénit ses frères : « Adieu, leur dit-il, vous tous mes enfants, demeurez

(1) Ces paroles sont gravées sur la porte principale d'Assise.

dans la crainte du Seigneur ; l'heure de l'épreuve et de la tribulation approche ; bienheureux ceux qui persévérent dans leurs résolutions ; pour moi, je vais vers Dieu, à la grâce de qui je vous recommande tous ». Il se fait lire le passage de l'Evangile où Jésus-Christ lave les pieds à ses apôtres ; puis il commence lui-même le psaume CXLI^e : *Voce meâ —* dont l'Eglise, par une attention maternelle, a placé le premier verset à l'Introït de sa fête, — et, parvenu à ces mots qui le terminent : « Les justes m'attendent jusqu'à ce que vous m'accordiez la récompense », il baisse doucement la tête, et son âme séraphique s'exhale dans un soupir d'amour. C'était dans la nuit du 3 au 4 octobre 1226. François n'avait passé que quarante-quatre ans sur cette terre.

Un de ses disciples vit son âme bienheureuse monter au ciel sous la forme d'une brillante étoile, et François lui-même avertit de son trépas l'évêque d'Assise, alors sur le mont Gargan : « Voici, lui dit-il, que je quitte le monde et que je vais au ciel ».

Thomas de Celano et saint Bonaventure décrivent les scènes émouvantes qui se passèrent soit après la mort du saint patriarche, soit à ses funérailles, qui eurent lieu le lendemain. Ils relatent également nombre de miracles par lesquels il plut à Dieu de manifester hautement la sainteté de son serviteur et de rendre glorieux son sépulcre.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés que le pape Grégoire IX procéda à la canonisation de notre saint, à Assise même, dans l'église Saint-Georges, où l'on avait déposé ses précieux restes, et en présence d'une foule

de personnes miraculeusement guéries par son intercession (16 juillet 1228).

C'est à cette époque que l'on commença la construction d'une splendide église en son honneur. Le pinceau de Giotto, le chef éminent de l'école florentine, a écrit sur ses murs, et avec quelle richesse de fond et de coloris, on le sait, l'admirable vie de saint François. Avant Giotto, Cimabue, son maître, avait aussi payé un beau tribut à l'illustre enfant d'Assise. Combien d'autres sont venus après, qui ont continué à dire, sur les murs ou sur la toile, les louanges du saint !

Le ciseau de l'art chrétien a célébré merveilleusement, lui aussi, le séraphique pauvre. Comme on l'a très bien dit, François d'Assise est « très sculptural ». Sa figure d'ascète, ses yeux ardents, ses mouvements vers la nature et vers Dieu, tout, jusqu'à la robe grise dont il enveloppe la maigreur de son corps, tout est fait pour inspirer le statuaire. Mais comment compter ceux qui, depuis Benedetto da Majano jusqu'à Dupré, se sont immortalisés en gravant dans le marbre les traits inoubliables de saint François ?

La poésie n'est pas restée en arrière dans l'harmo-nieux concert des arts. Nous n'en voulons d'autre preuve que ce passage du Dante :

Entre le Tupino et la rivière qui sort des flancs de la colline choisie par le bienheureux Ubaldo,

Une côte fertile descend de la haute montagne d'où Pérouse reçoit le froid et la chaleur par la porte du soleil, tandis que Nocera et Gualdo pleurent derrière la montagne sous leur joug pesant.

Sur cette côte, au point où la pente s'adoucit, naquit au

monde un soleil comparable à celui du firmament quand il sort des eaux du Gange.

Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, ce nom dirait trop peu, mais qu'ils l'appellent Orient, s'ils veulent employer le mot propre (1).

Les Bollandistes citent de Thomas de Celano une prose en l'honneur de son bienheureux Père. Elle commence par ces mots : *Sanctitatis nova signa* et comprend vingt strophes de quatre vers, dont les trois premiers riment ensemble, et le quatrième avec le dernier de la strophe suivante.

De nos jours, la maison Plon et Nourrit, à Paris, a élevé un vrai monument à la gloire de saint François, dans un in-folio où texte et illustrations font les délices des plus entendus en histoire et en art chrétien. L'œuvre est due au talent de quelques dignes fils de saint François et de plusieurs autres artistes de très haut mérite. Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui aiment les grandes et belles choses magnifiquement exprimées.

(1) *Paradiso*, c. xi.

SAINT APOLLINAIRE

ÉVÈQUE DE VALENCE. PATRON DU DIOCÈSE

(2^e Dimanche d'octobre.)

Le Dauphiné fut la patrie de saint Apollinaire. Au milieu du v^e siècle, à Vienne *la Sainte*, comme on l'appelait jadis, vivaient, dans la pratique des vertus chrétiennes, le sénateur Hésychius et sa digne épouse Audantia. En récompense de leur fidélité, Dieu avait orné leur table de cette couronne d'enfants que David compare aux rejetons de l'olivier. Là, nous apparaissent Apollinaire et son frère Avit, une première sœur dont la vie en ce monde fut de courte durée, enfin la douce et vaillante Fuscina qui, pleine de vénération pour ses frères, se fit un bonheur de consacrer à Dieu sa virginité.

On comprend aisément quelle salutaire influence un tel milieu dut exercer sur la vertu d'Apollinaire. Aussi, ses historiens parlent-ils avec éloge de la modestie et de la piété qui se manifestèrent en notre saint à un âge où ces dispositions sont d'ordinaire si rares ou si imparfaites. Heureux fruits d'une éducation vraiment chrétienne, puissent les parents de nos jours vous apprécier comme vous le méritez !

Il fallut bientôt initier Apollinaire aux lettres humaines. Hésychius, qui était entré dans le sacerdoce après la mort de sa sainte épouse, ne crut pouvoir mieux

faire que de confier son fils aux soins paternels, à la direction sage et expérimentée de saint Mamert, archevêque de Vienne, digne frère de ce Claudio Mamert qui fut tout à la fois poète, philosophe et théologien. A une pareille école, le futur évêque de Valence puise, avec le goût des lettres, ces convictions profondes et cette vigueur de caractère qui font l'admiration de ses contemporains. De son côté, l'éminent précepteur ne négligea rien pour le former à la science et à la vertu ; on eût dit qu'un secret pressentiment l'avertissait des hautes destinées réservées à son disciple.

Une épreuve difficile se présente pour notre saint au terme de ses études. Il est jeune, il descend d'une illustre famille : talents, fortune, tout semble l'inviter à continuer sa glorieuse lignée, tentation bien délicate pour les grands, si désireux d'éterniser leur nom. Mais la voix du Seigneur s'est fait entendre à son âme : Suis-moi, lui a dit Jésus-Christ, ton nom sera inscrit dans le ciel ; et le jeune homme a répondu avec transport : « Le Seigneur est la part de mon héritage » (1). C'est des mains de son vénérable père, qui avait succédé à saint Mamert sur le siège de Vienne, qu'Apollinaire reçut la consécration sacerdotale.

Bien triste était, à cette époque, la situation du diocèse de Valence, depuis que Maxime, son indigne pasteur, tombé dans l'hérésie des Manichéens, avait été condamné par le pape Boniface I^{er}. Soixante ans environ de veuvage avaient presque éteint dans cette église désolée le flambeau de la foi que les saints martyrs Félix,

(1) *Ps.*, XV, 5.

Fortunat et Achillée y avaient jadis apporté au prix de leur sang.

Dieu eut pitié de notre pays, et « aux maux dont souffrait ce diocèse, il voulut qu'Apollinaire, choisi par les évêques de la province pour premier Pasteur de Valence, apportât un remède prompt et efficace » (1). Ce fut vers l'an 480. Une belle pléiade de pontifes brillait alors dans les Gaules : saint Volusien à Tours, saint Viven-tiole à Lyon, saint Venance à Viviers, saint Avit, frère de saint Apollinaire, à Vienne, saint Césaire à Arles, etc.

A peine arrivé à Valence, Apollinaire met la main à l'œuvre avec foi, sagesse et dévouement. Il sait que l'évêque est le dépositaire de la vérité et qu'il a le devoir de « garder sans tache et sans reproche les divins préceptes » (2). Aussi avec quel zèle il se dépense pour le salut du troupeau qui lui est confié ! Il commence par la maison de Dieu son œuvre de réparation ; il s'applique ensuite à confondre l'hérésie arienne qui, sous la domination des rois Burgondes, avait fait tant de ravages. La fatigue n'est rien pour lui : visites, allocutions, services rendus, tout est mis en œuvre pour ramener les âmes. Enfin, soit par ses prédications, soit surtout par les exemples de sa sainte vie, il parvient en peu de temps à renouveler la face de son diocèse.

Mais le zèle de l'évêque ne se borne pas à son troupeau. Plus ou moins, il porte, lui aussi, la sollicitude de l'Eglise tout entière. La foi catholique est-elle menacée par les ariens ? Apollinaire s'empresse de se joindre

(1) *Office de saint Apollinaire*, 2^e Noct.

(2) *I Tim.*, VI, 14.

à ses collègues dans l'épiscopat pour provoquer à Lyon une conférence publique qui se tiendra devant le roi Gondebaud. La papauté est-elle attaquée dans la personne de Symmaque, faussement accusé auprès de Théodoric et jugé par un concile d'évêques d'Italie ? Aussitôt, les évêques des Gaules protestent contre une pareille entreprise et Apollinaire détermine son frère Avit à écrire à ce sujet pour manifester l'inviolable respect de l'épiscopat de France envers le Souverain Pontife. On sait également la part que prit Apollinaire au concile d'Epaône et la joie qu'il ressentit à la nouvelle du baptême de Clovis.

Mais où la vigueur apostolique de notre Pontife brilla d'un éclat incomparable, c'est à l'issue du concile de Lyon, après qu'Etienne, l'incestueux ministre du roi Sigismond, successeur de Gondebaud, eut été retranché de la communion des fidèles. Les évêques avaient fait courageusement leur devoir ; l'exil fut la récompense de leur fidélité à l'Eglise. Ils s'y attendaient. Parmi les prélates, celui qui se distingua le plus dans cette lutte mémorable fut, sans contredit, saint Apollinaire. Après un court exil, les autres évêques purent gagner leurs sièges ; seul Apollinaire fut retenu loin de Valence, sans qu'il pût voir un terme aux rrigueurs de sa captivité. Mais Dieu ne l'abandonna pas. Il permit que Sigismond tombât gravement malade. La reine supplia l'évêque exilé de lui envoyer son manteau ; au contact de ce vêtement, le roi de Bourgogne se trouva subitement guéri. Reconnaissant de cette faveur, il fit aussitôt reconduire l'évêque dans son diocèse. Valence accueillit son Pasteur avec des transports inexprimables.

bles. Saint Hilaire et saint Athanase rentrant dans leurs Eglises, après de glorieux combats, n'avaient pas été reçus avec plus d'enthousiasme.

Jusqu'à la fin, Apollinaire consacra ses forces et sa vie au bonheur de ses enfants. Volontiers, nous dirions de lui ce que l'Eglise, dans son admiration, chante de saint Martin : « O bienheureux Pontife, qui ne fut jamais vaincu par le travail et que la mort elle-même ne devait pas vaincre ! » Il la vit venir, en effet, avec le regard calme et assuré des saints. C'est même dans un ravissement, dans une sublime extase qu'il rendit à Dieu sa belle âme.

D'après les Bollandistes, saint Apollinaire mourut l'an 520, le 5 octobre. Son corps, d'abord inhumé dans l'église Saint-Pierre, à la paroisse actuelle de Bourg-lès-Valence, fut transféré plus tard dans la cathédrale qui portait alors le nom de Saint-Etienne. Reconstruite en 1095 et solennellement consacrée par le pape Urbain II, cette dernière église fut dédiée à la Vierge Marie et aux saints martyrs Corneille et Cyprien. Mais les miracles opérés au tombeau de saint Apollinaire, dont les précieux restes étaient conservés dans la nouvelle cathédrale, firent peu à peu substituer son nom à celui des titulaires primitifs, et, dès le XII^e siècle, il fut reconnu pour l'unique patron de la ville et du diocèse de Valence (1).

(1) V. *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, par l'abbé NADAL.

Office de saint Apollinaire

Il est intéressant d'étudier les divers morceaux qui composent l'office liturgique de saint Apollinaire. Ils sont, pour la plupart, tirés des paroles de saint Paul et admirablement appliqués à notre grand Evêque. Le zèle de saint Apollinaire pour son troupeau, sa vigueur dans la défense de la morale chrétienne en face du vice triomphant, son courage invincible au milieu de la persécution : tout y ressort à merveille. C'est bien un des chefs de l'Eglise militante dont on célèbre les glorieux combats et la bravoure à toute épreuve.

Ecoutons d'abord les Antennes des 1^{es} Vêpres :

Je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mon âme.

Nuit et jour, je n'ai point cessé d'exhorter avec larmes chaque de vous ; et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce.

Je n'ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, rien ne m'ayant empêché de vous en instruire. Je n'ai point évité de vous annoncer toutes les vérités de Dieu.

Ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même (c'est-à-dire que mon salut) ; il me suffit d'accomplir le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de prêcher l'Evangile.

Vous savez de quelle sorte je me suis conduit avec vous, servant le Seigneur au milieu des traverses qui me sont survenues.

Dans l'hymne : *Christe Pastorum*, qui sert également aux secondes vêpres et qui est l'œuvre de Guillaume de la Brunetièvre, nous relevons la strophe suivante :

Ainsi, pasteur du troupeau, son père et son modèle, il dépense avec joie ses biens et sa personne; serviteur de tous, accablé de sollicitude, il se fait tout à tous.

La Messe s'ouvre par ce beau témoignage que saint Paul, parvenu au terme de sa carrière, rendait à l'apostolat qu'il avait exercé au prix de tant de fatigues et au milieu de si grandes tribulations :

J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai conservé la foi; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice.

C'est bien à juste titre que saint Apollinaire peut, sur la fin de ses jours, tenir le même langage. En effet, quand le digne fils d'Hésychius fut appelé à gouverner l'Eglise de Valence (480), que de ruines il dut relever et à combien de calamités il dut porter remède ! Que de luttes il lui fallut ensuite soutenir ! Nous venons de le dire dans sa biographie.

Il a donc bien le droit, ce vaillant athlète, de se rendre le témoignage qu'il a « combattu le bon combat ».

La *Collecte* s'exprime ainsi :

O Dieu, par l'ineffable miséricorde de qui le bienheureux pontife Apollinaire nous a manifesté les trésors incompréhensibles de Jésus-Christ, donnez-nous, par son intercession, de croître dans votre connaissance, de fructifier en toute sorte de bonnes œuvres et de marcher devant vous selon la vérité de l'Evangile.

L'*Epître* présente à notre admiration l'idéal et le type achevé du Pontife, Jésus-Christ Notre-Seigneur, « saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux.... ».

Dans le *Graduel*, Apollinaire adresse à ses diocésains les paroles de saint Paul à ses chers Galates :

Vous m'avez reçu comme un Ange de Dieu, comme le Christ Jésus... Mes petits enfants, vous pour qui je ressens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous...

Au *Verset alléluiatique*, l'Eglise nous montre dans le ciel notre saint Patron, et nous dit comme autrefois le grand prêtre Onias à Judas Machabée, en lui présentant Jérémie :

Voilà le véritable ami de ses frères et du peuple ; voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour la sainte cité tout entière.

Une *Prose* précède l'évangile : *Huc adeste, populi.* Citons-en quelques strophes :

Il brille moins par l'éclat de son siège que par le rayonnement de ses vertus, menant sur la terre la vie d'un habitant des cieux.

Il fut la lumière des aveugles, le soutien des faibles, le secours des indigents.

Pasteur admirable, dirigez encore vos brebis et ramenez-les quand elles s'égarent.

Ne nous abandonnez pas sur cette terre, vous qui, ayant brisé vos liens, êtes entré en possession du ciel.

L'Evangile fait l'éloge de l'économie fidèle et prudent que le Maître établit sur toutes ses possessions.

Dans l'*Offertoire*, c'est saint Pierre qui adresse aux pasteurs des âmes cette recommandation dont Apollinaire fit la règle de sa vie :

Paissez le troupeau qui vous est confié, veillant sur sa conduite non par force, mais une affection toute volontaire, selon Dieu, afin que lorsque le prince des pasteurs paraîtra, vous receviez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.

L'Antienne de la *Communion* est, sur les lèvres du saint évêque de Valence, un éloge de la docilité de ses enfants spirituels :

Quelle assez digne action de grâces pouvons-nous rendre à Dieu pour la joie dont nous nous sentons comblé devant lui à cause de vous ?

Les Antiennes des secondes Vêpres sont empruntées à l'Ancien Testament :

Je protégerai cette ville et je la sauverai à cause de moi et de mon serviteur.

Homme zélé pour la ville, il était en grande réputation, et on l'appelait le père du peuple, à cause de l'affection qu'il lui portait.

Il eut un soin particulier de son peuple ; il le délivra de la perdition et s'acquit de la gloire par la manière dont il vécut avec lui.

Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des saints ; il l'a rendu grand et redoutable à ses ennemis, et par ses paroles il a lui-même apaisé les fléaux.

Il a élevé ses mains sur toute l'assemblée des enfants d'Israël, pour rendre gloire à Dieu de ses lèvres et pour se glorifier de son nom.

L'Office de saint Apollinaire se termine par cette magnifique Antienne, qui est tout à la fois une acclamation pleine d'élan et une prière empreinte de la plus filiale confiance :

Salut, glorieux Pontife ; salut, Apollinaire aimé du Christ, qui régnez dans la félicité du ciel. Soyez toujours propice à nos invocations, afin qu'aidés de vos prières, nous soyons délivrés des souillures de nos fautes.

SAINTE THÉRÈSE

(15 octobre.)

La liturgie sacrée dit à l'office des Matines de sainte Thérèse :

Voici le jour où, à l'instar d'une blanche colombe, l'âme de Thérèse s'envola dans le temple saint des bienheureux.

Elle entendit ces paroles de l'Epoux : Viens, ma sœur, du sommet du Carmel aux noces de l'Agneau ; viens à la couronne de gloire.

O Jésus, Epoux des Vierges, que les Ordres célestes vous adorent et vous louent pendant l'éternité en chantant le cantique nuptial.

L'hymne des Vêpres rapproche l'ardeur apostolique de sainte Thérèse du martyre d'amour qu'elle eut à endurer.

O Thérèse, messagère du Roi du ciel, vous quittez la maison paternelle pour donner aux terres barbares ou Jésus-Christ ou votre sang.

Mais une mort plus suave vous est réservée, un supplice plus doux vous réclame : frappée par le glaive du divin amour, vous succomberez à cette blessure.

O Victime de la charité, consmez nos cœurs et délivrez du feu de l'enfer les peuples qui vous sont confiés....

Fille d'Alphonse Sanchez de la Cépéda et de Béatrix de Ahumada, Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, en Espagne, le 28 mars 1515. Enfant privilégiée du ciel, dès l'âge de sept ans, elle lit avec son plus jeune frère la *Vie des Saints*, et ils sont si pénétrés l'un et l'autre du bonheur des amis de Dieu et des souffran-

ces de l'enfer, qu'ils ne se lassent pas de redire : « Eternellement, éternellement !... »

Dominés par cette pensée, les deux enfants forment le dessein de quitter la maison paternelle pour aller chez les Maures, où ils trouveront l'occasion du martyre. Arrêtés par un oncle, au moment où ils se dirigent vers l'Afrique, ils sont contraints de revenir en arrière. Thérèse se dédommagera de ce contre-temps par des aumônes et des mortifications. Dès lors commence sa vie d'oraison.

Mais que de dangers pour elle, soit du côté des livres, soit du côté des compagnies ! L'horreur qu'elle eut toujours pour le vice impur et la crainte de perdre son honneur, bien qu'elle préférât à tout l'or du monde, sont pour elle de puissants préservatifs.

Elle n'a que douze ans quand la mort lui ravit sa mère. Aussitôt, elle se tourne vers Marie, la priant de remplacer celle qu'elle vient de perdre.

Son père la place chez les Augustines d'Avila ; elle y entre sans aucune inclination pour la vie religieuse. Dieu l'attendait là pour lui adresser son appel. La voix du Seigneur est entendue, et Thérèse se hâte vers le Carmel, bien qu'il lui semble « que tous ses os se déboîtent et qu'on lui arrache le cœur ». Elle a vingt ans, et Dieu lui en réserve quarante-sept à passer dans la solitude du Carmel, où croissent des lis si purs et de si odorantes roses.

Toutefois ce sont surtout des épines que le Christ Jésus lui prépare. Ame énergique, il faut d'abord qu'elle expie le laisser-aller de ses conversations et la futilité de certains entretiens qu'elle aimait et dont le

divin Epoux lui a demandé le sacrifice. Puis Jésus se met à la travailler comme l'or dans le creuset. Sécheresses, abandons intérieurs, luttes ouvertes avec Satan, tribulations venues du dehors : Thérèse a tout enduré avec une patience inébranlable.

Aussi le divin Amant, pour récompenser sa force et sa fidélité, lui envoie-t-il un séraphin d'une beauté merveilleuse, qui, ayant un dard à la main, lui en transperce le cœur. Douce blessure ! Elle sera chère à Thérèse plus que tous les plaisirs du monde et les satisfactions de la nature. Que de jeûnes, de veilles, de macérations de toute sorte, elle emploie pour payer les faveurs célestes !

Thérèse est merveilleusement préparée aux grands desseins du ciel. Dieu veut qu'elle travaille avec activité à la réforme de son Ordre en y introduisant la règle plus sévère des anciens Carmes. Le Souverain Pontife Pie IV a parlé : elle obéit. La bénédiction d'En-Haut seconda son zèle et son dévouement, car elle ne fonda pas moins de « trente-deux monastères, quoique destituée de tout secours humain et même contrariée dans ses plans par les princes du siècle » (1).

Le Bien-Aimé lui témoigna son contentement en lui disant un jour : « Désormais, comme une véritable épouse, tu seras remplie du zèle de ma gloire ». Il l'honore aussi de fréquentes extases et, dans ses ravissements, on entend l'humble vierge s'écrier : « Ou souffrir ou mourir ! » Cela se comprend : Thérèse de Jésus est si attachée à son divin Maître, qu'elle veut à tout

(1) *Brév. rom.*, 15 octobre.

prix s'identifier avec lui en ce monde par la douleur ou aller s'unir à lui en quittant cette terre. Elle est donc insatiable de croix : il faut qu'elle souffre ou qu'elle meure.

L'amour qui dévore ce cœur séraphique le pousse à émettre le vœu, si éminent et si difficile à accomplir, de faire toujours ce qu'elle croirait le plus parfait et le plus agréable à la divine Majesté.

Que de choses nous aurions à dire sur sa dévotion envers la sainte Eucharistie, sa confiance à l'égard de saint Joseph, son dévoûment aux âmes du Purgatoire ! Avec quel filial abandon elle s'adresse à Notre-Seigneur ! « Thérèse toute seule, dit-elle parfois, ce n'est rien ; mais Thérèse et Jésus, c'est tout ».

Elle a écrit elle-même l'histoire de sa propre vie. On y voit le soin qu'elle prend de diminuer le prix de ses actions, d'exagérer ses moindres péchés et de se faire passer pour une criminelle. Plus Jésus-Christ élève une âme, plus il lui donne de comprendre sa misère et, par conséquent, de s'humilier en toute chose.

Mais voici que la séraphique Mère touche au soir de la vie. C'est à Albe que, dévorée par les ardeurs de l'amour divin plus encore que par la maladie, elle entend l'Epoux céleste l'appeler aux noces éternelles. On était en 1582. Comme en cette année on réforma le calendrier romain par le retranchement de dix jours, les historiens ont coutume de dire que sainte Thérèse mourut dans la nuit du 4 au 15 octobre.

Au moment où elle rendit le dernier soupir, on vit son âme s'envoler sous la forme d'une colombe, et un

arbre voisin de sa cellule, depuis longtemps desséché, se couvrir de fleurs.

Le pape Paul V béatifia l'illustre Réformatrice du Carmel, en 1614, et Grégoire XV la canonisa, en 1622, en même temps que saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint Philippe de Néri et saint Isidore le Laboureur.

FÊTE DE TOUS LES SAINTS

(1^{er} novembre.)

« Quel superbe tableau, dit M. de Maistre, que celui de cette immense cité des esprits, avec ses trois ordres toujours en rapport ! Le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre* et saisit, de l'autre, celle du monde qui *triomphe* » (1).

Voilà bien, exprimé sous une belle figure, le caractère propre de la Toussaint et du Jour des Morts qui l'accompagne. Arrêtons-nous d'abord à la première de ces fêtes. Il y aura égal profit pour notre esprit et pour notre cœur à étudier son origine historique et les motifs de son institution.

Un des monuments de Rome païenne les mieux conservés est, sans contredit, le Panthéon. Construit par Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, l'an 27 avant notre ère, en souvenir de la victoire d'Actium, ce temple célèbre fut dédié à Jupiter Vengeur. Plus tard,

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 10^e Entret.

comme son nom l'indique, il renferma toutes les divinités reconnues et adorées dans l'empire romain.

Or, au VII^e siècle, le pape Boniface IV obtint de l'empereur Phocas l'autorisation de convertir cette antique demeure des idoles au culte du vrai Dieu. Le Panthéon, purifié par les cérémonies de l'Eglise, fut solennellement consacré, le 13 mai 610, à la très sainte Vierge et aux saints Martyrs. De là le nom de *Sainte Marie aux Martyrs* qui fut ajouté, sinon substitué, au nom païen de *Panthéon* que le monument porte encore aujourd'hui. Le Martyrologue romain fait mention de cette dédicace au treizième jour de mai.

Au siècle suivant (731), le pape Grégoire III rendit cette fête obligatoire pour l'Italie. Enfin Grégoire IV (828-44) étendit la solennité à *tous les Saints*, la fixa au 1^{er} novembre et l'imposa à l'Eglise entière. Sur les instances de ce Pontife, Louis-le-Débonnaire l'établit en France en 837. Telle fut l'origine de la fête devenue depuis si populaire sous le nom de *la Toussaint*. L'Octave en fut établie par le pape Sixte IV, en 1480.

A ce souvenir historique, qui rend la fête de Tous les Saints déjà si vénérable, s'ajoutent plusieurs raisons sons qui en démontrent la parfaite opportunité.

Et d'abord, comment, dans le nombre restreint de jours dont se compose l'année, célébrer la fête de chaque saint ? Que de bienheureux passeraient inaperçus ou ne recevraient aucun honneur ici-bas ! Bénie soit donc l'Eglise notre mère de ce qu'elle réunit dans une même solennité tous ceux de ses enfants qui sont parvenus au royaume céleste.

En outre, que de négligences n'avons-nous pas à

nous reprocher dans la célébration des fêtes des Saints ? que de fois même nos travaux, nos préoccupations de tous les jours, les mille soucis de la vie ne nous ont-ils pas fait perdre de vue le souvenir des Saints et oublier de leur rendre nos devoirs ? Il est bon, par conséquent, il est souverainement convenable que nous donnions, tous les ans, un jour spécial, un jour entier à nos frères de la patrie bienheureuse.

Enfin, le moyen pour nous d'être plus facilement exaucés de Dieu, n'est-ce pas de faire appel aux suffrages multipliés de tous les Saints qui sont ses amis et nos intercesseurs ? Or, en cette solennité, que de prières, que de ferventes supplications s'élèvent en notre faveur devant le trône de l'Agneau divin ! Les parfums qui s'exhalent de l'encensoir d'or des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse n'en sont qu'une pâle figure.

Célébrons avec piété cette fête de la grande famille chrétienne. Un jour, nous devons l'espérer, elle sera la nôtre. En haut les cœurs ! et que les exemples des Saints, nos frères, soit pour nous un puissant réconfort dans la lutte généreuse qu'exige la possession du royaume des cieux.

Liturgie de la Toussaint

« Fête de tous les saints, que le pape Boniface IV, après avoir dédié le Panthéon, institua en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et des saints Martyrs, pour être célébrée chaque année par la

ville de Rome. Depuis, le pape Grégoire IV ordonna que cette même fête, qui se célébrait déjà en différentes Eglises, mais de façon assez diverse, fût solennisée en ce jour à perpétuité, par l'Eglise universelle, en l'honneur de tous les saints. »

C'est en ces termes que le Martyrologue romain, à la date du 1^{er} novembre, annonce une de nos solennités religieuses les plus populaires, les plus douces au cœur du chrétien, celle de la Toussaint, dont la liturgie nous fait entendre comme un écho des allégresses du ciel, auquel répondent les soupirs de l'âme captive sur la terre.

Dans l'hymne *Placare, Christe, servulis*, qui sert aux premières et aux secondes Vêpres, ainsi qu'à Matines, nous assistons au défilé le plus majestueux qui se puisse imaginer.

O Christ, soyez débonnaire à vos humbles serviteurs en faveur de qui la Vierge, leur avocate, implore votre clémence devant le tribunal de votre miséricorde.

Le Fils de Dieu sur son trône ; son auguste Mère, celle que l'on a si bien appelée la « toute-puissance suppliante », debout devant lui pour plaider la cause des habitants de la terre, spectacle plein de grandeur et d'espérance !

Voici maintenant le cortège par ordre de dignité :

Et vous, bienheureuses phalanges distribuées en neuf chœurs, repoussez bien loin les malheurs passés, présents et à venir.

On l'a compris : il s'agit ici des esprits célestes dont les neuf chœurs seront tout à l'heure énumérés dans une magnifique Antienne. Comme ce sont eux que Dieu a

préposés à la garde des nations et des particuliers, nous leur demandons d'écartez de nous tout danger et toute adversité.

Apôtres et Prophètes, obtenez du Juge sévère le pardon des coupables qui pleurent sincèrement leurs fautes.

Martyrs empourprés de votre sang, Confesseurs parés de vêtements blancs, appelez-nous pauvres exilés, à la patrie bienheureuse.

Quelle touchante prière ! Comme ces accents vont bien sur les lèvres de ceux qui habitent encore la « valée des larmes » et s'appellent les « enfants d'Eve exilés ici-bas ! »

Chastes chœurs des Vierges, et vous que le désert donna au ciel, placez-nous sur les sièges des bienheureux.

A tous ces protecteurs réunis, l'Eglise adresse encore une supplique qui laisse deviner l'inquiétude que lui causaient, au IX^e siècle, époque où la fête de la Tous-saint fut définitivement instituée, les fréquentes incursions des ennemis de la foi :

Délivrez de l'invasion d'une nation perfide les frontières du peuple chrétien, afin que, ne formant plus qu'un seul bercail, un Pasteur unique nous dirige.

Le cantique de Marie se termine, aux premières Vêpres, par cette Antienne remarquable, vraie litanie où figurent tous les ordres des bienheureux :

Anges, Archanges, Trônes et Dominations, Principautés, et Puissances, Vertus des cieux, Chérubins et Séraphins, Patriarches et Prophètes, Apôtres, tous les Martyrs du Christ, saints Confesseurs, Vierges du Seigneur, Anachorètes et tous les Saints, intercédez pour nous.

Les Matines s'ouvrent par ce bel invitatoire :

Venez, adorons le Seigneur, le Roi des rois, car il est lui-même la couronne de tous les Saints.

Dans les Répons qui accompagnent les Leçons, le même ordre se fait remarquer que dans les strophes de l'hymne : c'est toujours le ciel qui nous apparaît avec les diverses tribus de ses habitants.

Les Antennes de Laudes, qui sont également celles des Vêpres, rappellent la vision de saint Jean dans l'Apocalypse, le cantique d'action de grâces des saints et les félicitations que leur adressent leurs amis de la terre. Puis vient l'hymne *Salutis æternæ dator*, dans le sens de la précédente et où sont mentionnés spécialement le précurseur Jean-Baptiste et le Porte-clefs du ciel.

L'Introït *Gaudemus* commence le divin Sacrifice. C'est dire que les coeurs doivent être tout à la joie et aux saints tressaillements.

L'abondance des grâces divines, tel est le fruit spirituel que l'Eglise demande dans la Collecte par les suffrages des saints réunis.

Quelle ravissante vision passe sous nos yeux dans l'Epître ! Ces douze mille inscrits, *duodecim millia signati*, de chaque tribu d'Israël désignent le nombre total des élus de l'ancienne Loi. (Il faut se rappeler que douze est considéré comme un nombre parfait.) Viennent après, les élus de la Loi nouvelle. Saint Jean s'exprime ainsi à leur sujet : « Après cela, je vis une grande foule que nul ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et ayant des palmes à la main ».

Comme l'Evangile des *Béatitudes* est bien placé au jour de la Toussaint ! N'est-ce pas nous dire avec éloquence : Voulez-vous aller au ciel ? Suivez la voie par où ont passé les saints : « Bienheureux les pauvres, les doux, les affligés, les purs..... » Leçon éminemment pratique et consolation pleine de suavité.

Signalons, en finissant, la délicieuse Antienne qui précède et suit le *Magnificat*, aux secondes Vêpres :

Oh ! qu'il est glorieux le royaume où tous les Saints se réjouissent avec le Christ ! Vêtus de blanches tuniques, ils suivent l'Agneau partout où il se rend.

L'office se termine — délicate attention de l'Eglise — par les Vêpres des Morts, dont nous parlerons bientôt. En attendant, donnons l'essor à nos espérances :

Beau ciel, quelle joie lorsqu'on m'a dit que tu serais un jour mon partage ! Il me semble que déjà mes pas s'attachent à tes parvis sacrés et qu'un écho lointain de tes chants arrive à mes oreilles. Cité de mon Dieu, j'irai voir les merveilles que l'on me raconte de toi. Je verrai, j'aimerai, je possèderai sans crainte de le perdre jamais, Celui qui est l'éternelle félicité des Saints.

LES CLOCHEΣ DE LA TOUSSAINT

François Coppée écrivait à un ami au sujet des cloches de Pâques :

Grâce au Dieu qui pardonne les pires abandons et les plus coupables absences, grâce au Père céleste qui se réjouit du retour de l'enfant ingrat, j'ai retrouvé les délicieuses im-

pressions de ma prime jeunesse. Les cloches ne me grondent plus ; mais ainsi qu'autrefois, elles me lancent un joyeux appel ; et, quand retombe derrière moi la porte rembourrée de l'église, je suis aussitôt enveloppé par un effluve de bon accueil. Quelqu'un m'attend ici, pour qui mon cœur filial éprouve à la fois de la crainte et de la confiance, du respect et de la tendresse : et, dès que j'entre dans sa maison, je sens sur mon front découvert le souffle de l'Hôte invisible.

Mon pauvre frère, il faut demander à Dieu la grâce et la foi ; il faut prier pour croire. Tu ne pourrais plus, me dis-tu, joindre les mains et t'agenouiller. O sottise du respect humain ! Entre avec moi dans l'église et regarde ce crucifix.

Demain, si tu veux, les joyeuses envolées des cloches de Pâques, en célébrant la Résurrection du Sauveur, sonneront aussi pour le réveil de ton âme que tu croyais morte, et qui s'élancera dans une vie nouvelle d'innocence et de charité.

A combien d'Augustins de nos jours ne pourrait-on pas tenir le même langage à propos des cloches de la Toussaint ?

Quelle variété de sentiments elles réveillent dans l'âme ! Au jour solennel où l'Eglise fête les triomphateurs de la patrie céleste, les cloches, ces divines messagères, disent au chrétien fidèle : Courage ! Ce sont tes frères que nous acclamons de nos joyeuses volées. Honneur à eux, parce qu'ils ont combattu le bon combat et remporté la couronne éternelle. Voyageur de ce monde, leur félicité sera un jour ton partage. Vois combien glorieux est le royaume où tous les saints se réjouissent avec le Christ. Encore quelques jours de labeurs et de sacrifices, et tu entreras en possession du bonheur sans mélange et sans déclin.

Pour le chrétien qui a renié son baptême, ou qui,

n'ayant pas le courage de mettre la pratique de ses devoirs en harmonie avec ses croyances, en vient à souhaiter que la religion ne soit pas vraie, les cloches de la Toussaint sonnent comme la voix accusatrice du remords : Malheureux ! Es-tu bien sûr que Dieu n'existe pas et que l'enfant soit le dernier terme de la vie de l'homme ? Ce serait donc en pure perte que tant de millions de martyrs ont subi la mort ; que tant de jeunes vierges ont renoncé aux espérances de la terre pour se consacrer aux plus obscurs, aux plus généreux dévouements ; que tant d'âmes, en un mot, ont porté la vertu jusqu'à l'héroïsme, dans tous les rangs de la société et au milieu de toutes les séductions du siècle ? Non, non, assez de compromis avec tes passions ; assez de lâches capitulations devant l'ennemi. Reviens au Dieu qui a réjoui ta jeunesse et qui te réserve les joies les plus douces dans cette belle solennité, qui sera un jour ta propre fête.

Ainsi, dans sa triomphante allégresse, l'Eglise, par la voix de ses cloches, projette comme un rayon de gloire anticipée sur la vallée des larmes. Sa maternelle sollicitude relève l'espoir des fils demeurés fidèles et poursuit jusque dans leurs égarements ceux qui ont imité l'enfant prodigue.

Mais les cloches de la Toussaint deviennent, au moment où les grandes ombres vont descendre sur la terre, les cloches des Trépassés. Car — exquise attention d'une mère — l'Eglise ne saurait séparer, dans son souvenir, l'âme souffrante de l'âme bienheureuse : si étroits sont les rapports du ciel avec le purgatoire !

« A peine donc l'Eglise a-t-elle salué ses glorieux fils,

disparaissant dans leurs robes blanches, à la suite de l'Agneau, que l'innombrable foule des âmes souffrantes l'entoure aux portes des cieux, et elle ne songe plus qu'à leur prêter sa voix et son cœur. L'éclatante parure qui lui rappelait le blanc vêtement des bienheureux, fait place aux couleurs du deuil ; les ornements, les fleurs de ses autels ont disparu ; l'orgue se tait ; le glas des cloches semble la plainte des Trépassés » (1).

Qui peut l'entendre sans émotion, à travers les voiles de la nuit, la funèbre mélodie de nos chers disparus ? Les cloches, échos de leurs regrets, ne semblent-elles pas faire appel à notre compassion et solliciter de notre part, non des fleurs et des couronnes, mais des prières, et encore des prières ? « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi » (2).

Douce voix d'un père ou d'une mère bien-aimée, d'une épouse ou d'un enfant sur qui reposaient les plus belles espérances, puissiez-vous être entendue de ceux qui vont arroser de leurs larmes votre tombe au champ du repos ! Et puisse la prière des chers vôtres vous ouvrir au plus tôt l'entrée du séjour où il n'y a plus ni pleurs, ni deuil, ni séparation, mais où règne un bonheur sans fin !

(1) D. GUÉRANGER, *L'Année liturgique*, 1^{er} novembre.

(2) JOB, XIX, 21.

COMBATS DES SAINTS

Lorsqu'un jeune homme, appelé à la carrière des armes, entend raconter les exploits des grands capitaines, ou parcourt dans l'histoire le récit des guerres qui ont illustré son pays, il sent battre dans sa poitrine un cœur généreux et impatient de la lutte. Il se dit, en voyant le laurier qui orne le front des braves : un jour aussi je porterai l'épée, un jour on me verra sur le champ de bataille voler à la victoire ou à la mort.

Fils de ces héros qu'on nomme les *Saints*, telle est l'impression que doit produire sur nous le souvenir des glorieux combats soutenus, à travers les âges, par nos pères dans la foi. Appelés à partager leurs triomphes, instruisons-nous de leurs luttes et apprenons, comme eux, que « le royaume du ciel souffre violence et que seules les âmes énergiques l'emportent d'assaut » (1).

Honneur d'abord à « la blanche armée des Martyrs ! » Les nobles victimes immolées pour la foi méritent bien d'occuper un des premiers rangs dans la phalange des saints et de prendre place à côté du « chœur glorieux des Apôtres et de la troupe vénérable des Prophètes » (2). Depuis le meurtre du juste Abel jusqu'au massacre des missionnaires qui, dans ces dernières années, a ensanglanté le sol de l'Afrique et de l'Asie, que de sang répandu en haine de la vérité ! Dieu seul connaît le nom-

(1) S. MATTH., XI, 12.

(2) Hymne *Te Deum*.

bre de ceux qui ont préféré la mort à la souillure de l'âme.

Trois siècles durant, l'épée de la persécution a frappé les enfants de l'Eglise. Tous les âges, toutes les conditions figurent dans le *Martyrologe*, ce livre d'or de la sainteté, qui tire son nom précisément de la foule immense de ceux qui donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. On y voit des vieillards, comme les pontifes de Rome ; des adolescents comme Agapit, Venant, Agnès, Prisca ; les mères y sont représentées par les Perpétue, les Félicité et les Symphorose ; les pères, par le sénateur Pudens et Vital, le martyr de Ravenne ; saint Sébastien et saint Maurice, saint Victor, saint Julien et saint Ferréol y marchent à la tête des soldats ; enfin, à côté de la fille des consuls, Flavia Domitilla, s'avancent d'humbles esclaves comme Blandine, une des plus belles gloires de Lyon.

Or, à la louange de toutes ces âmes d'élite, l'Eglise chante, dans sa divine liturgie : « Quels tourments subirent tous les saints pour parvenir avec assurance à la palme ! » (1). Qui pourrait décrire, en effet, tous les supplices inventés contre les amis du Christ par la rage des persécuteurs ? Qui pourrait seulement en dresser la nomenclature ? Il faut voir, à Rome, pour s'édifier à ce sujet, l'église de Saint-Etienne-le-Rond, sur le mont Célius.

Mais si tous les saints n'ont pas passé par le martyre du sang, tous ont eu à lutter, soit contre le monde, soit contre eux-mêmes, pour arriver au « séjour du rafraî-

(1) Brév. rom., *Commun de plusieurs Martyrs, antiennes de Laudes.*

chissement, de la lumière et de la paix ». — « Ce qui le rend si étroit, dit Bossuet en parlant du chemin du ciel, c'est que le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche » (1).

Oui, pour les serviteurs de Dieu, le monde, c'est-à-dire la société de ceux qui vont à l'encontre de l'Évangile, voilà un véritable ennemi. Avec quel soin les saints se sont prémunis contre ses maximes, ont résisté à l'entraînement de ses exemples ! Vierges du Seigneur, anachorètes, noble légion « que le désert a donnée au ciel », votre vie de retraite et de pénitence n'est-elle pas une éclatante protestation contre la vie dissipée et sensuelle du monde ?

Mais, direz-vous, tous ne peuvent pas se retirer à la Thébaïde ou se réfugier dans un cloître. — Sans doute, mais alors considérez le nombre incalculable des âmes qui se sont sanctifiées au milieu du monde, quelquefois même dans les situations les plus difficiles, et prêtez l'oreille à cette voix intérieure qu'entendit jadis saint Augustin : « Quoi ! ne pourras-tu pas ce qu'ont pu ces enfants, ces femmes ? ».

Un autre ennemi contre lequel tous les saints ont dû lutter, c'est le vieil homme, l'homme de la nature inclinée au mal, qui vit en chacun de nous, même après le baptême, celui dont le poète décrit si bien l'opposition à l'homme de la grâce :

(1) *Oraison funèbre de Henriette de France.*

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
 Je trouve deux hommes en moi.
 L'un veut que, plein d'amour pour toi,
 Mon cœur te soit toujours fidèle ;
 L'autre, à tes volontés rebelle,
 Me révolte contre ta loi..... (1).

Ces deux hommes, un saint Paul lui-même n'était pas à l'abri des rudes assauts qu'ils se livrent : « Malheureux que je suis, s'écriait-il, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Et combien d'autres grandes âmes ont tenu après lui le même langage ?

Il est donc vrai de dire que le ciel est comme une forteresse dont il faut nécessairement faire le siège, « c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu ». La seule voie royale qui conduise au séjour du bonheur, c'est celle de la Croix. Prenons donc notre croix et marchons vaillamment à la suite des saints qui, eux-mêmes, n'ont fait que suivre les traces du divin Crucifié. Et si le chemin paraît parfois difficile et abrupt, jetons les yeux sur notre Chef : nous serons consolés et réconfortés.

Saint Venceslas, duc de Bohême, allant pieds nus, pendant un rigoureux hiver, visiter le saint Sacrement, celui qui l'accompagnait ne put s'empêcher de se plaindre du froid excessif qu'il endurait. « Mettez vos pieds sur la trace des miens, lui dit le prince, peut-être Dieu permettra-t-il que vous soyez soulagé ». L'officier obéit, et une douce chaleur, sortie de la glace foulée par le saint, ranima tout aussitôt ses membres engourdis.

Jésus est bien, lui aussi, notre force, notre consolation, notre espérance. Marchons à sa suite : c'est en passant par le Calvaire que nous arriverons au Ciel.

(1) RACINE, *Cantiq. spirit.*, III.

BONHEUR DES SAINTS

Essayons de nous former une idée du bonheur que l'on goûte dans la céleste Jérusalem ; aussi bien sommes-nous appelés à le partager un jour avec les saints, nos modèles et nos protecteurs.

Du ciel, d'abord, est bannie toute douleur, toute tristesse. « Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus ; il n'y aura plus aussi ni deuil, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé » (1). Plus de fléaux, plus d'intempéries de saisons, plus de ténèbres, plus de misères d'aucune sorte ; surtout plus de discorde, plus de trouble, plus de péché.

Mais ce n'est encore là que le côté négatif du ciel ; ce qui fait le bonheur des Saints, c'est Dieu lui-même, Dieu vu face à face, Dieu possédé éternellement.

I. Que Dieu lui-même soit l'objet de la félicité des Saints, c'est une vérité souvent affirmée dans l'Ecriture. « Je suis ton protecteur et ta récompense infiniment grande », dit le Seigneur au père des croyants, Abraham (2). « Que puis-je désirer au ciel et sur la terre, s'écrie David, dans le psaume LXXII^e, sinon vous, le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ? » Ailleurs, le même prophète demande les ailes de la colombe pour voler vers Dieu et se reposer en

(1) *Apoc.*, XXI, 4.

(2) *Gen.*, XV, 1.

lui ; il déclare que son âme a soif de Dieu, qu'elle le cherche avec l'ardeur du cerf qui soupire après les sources d'eau vive, et qu'elle sera satisfaite en voyant apparaître la gloire divine.

La raison nous dit à son tour qu'il doit y avoir proportion entre les facultés de l'homme et leur objet ; il n'y a donc, étant donnée notre élévation à l'état surnaturel par la grâce, que la vérité infinie, le bien infini, c'est-à-dire Dieu, qui puisse contenter pleinement notre intelligence et notre cœur, tourmentés d'un besoin infini de connaître et d'aimer. Tous les biens créés seraient impuissants à cela : ce n'est pas avec une goutte d'eau que l'on remplit le vaste bassin des mers.

II. Dieu vu en lui-même : telle est la béatitude des Saints. Ici-bas, nous ne connaissons guère Dieu que par ses œuvres. « Nous le voyons maintenant comme dans un miroir et en énigme ; mais alors nous le verrons face à face ». — « Nous le verrons tel qu'il est ». Ce sera la *vision intuitive*. Aidés du secours surnaturel que la théologie appelle la *lumière de gloire*, les bienheureux voient Dieu sans intermédiaire, au foyer même de sa substance, et « dans cette lumière divine, ils contemplent toute la lumière ». Ils comprennent, autant du moins que la chose est possible, ce qui fait présentement l'objet de notre foi : l'auguste Trinité, les perfections divines, le mystère de l'Eucharistie ; ils connaissent tous les secrets de la nature et de l'histoire, les lois cachées de la Providence et les merveilles de la miséricorde de Dieu dans la sanctification des élus. En un mot, il n'est pas de vérité qui ne brille maintenant à leurs yeux plus éclatante que le soleil.

Mais voir Dieu, ce n'est pas seulement connaître la vérité sous toutes ses faces, c'est encore contempler la beauté incréeée, la beauté sans ombre et sans déclin. Qu'il doit être beau à voir Celui dont toutes les magnificences de la terre ne sont qu'un très pâle reflet ! Une légère trace de sa gloire, imprimée sur le front de Moïse, avait suffi pour éblouir tout le peuple d'Israël ; quelques rayons tombés du visage de Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor avaient jeté Pierre dans le ravissement. Que dire du spectacle que donne dans le ciel la Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! Quelle impression n'éprouverait pas un enfant né et élevé au fond d'une obscure caverne, lorsque, pour la première fois, il serait mis en présence d'un soleil radieux et d'une riante nature ? Bien autres encore, assurément, sont les transports de l'âme admise en face de l'infinie Beauté. Aucune langue humaine ne saurait expliquer ces merveilles, car « l'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille rien entendu et son cœur rien senti de ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment ».

III. Le complément de la félicité des Saints, c'est la joie que produit en eux la possession éternellement assurée du souverain Bien. Connaissant Dieu tel qu'il est, les bienheureux s'attachent à lui de toute l'ardeur d'une âme qui a trouvé enfin l'objet de ses désirs ; ils l'aiment, non d'un amour languissant ou divisé, mais d'un amour actif, dégagé de tout mélange impur, centué par la concentration sur un objet unique et infiniment aimable. Ils sont pleins de Dieu ; « ils seront enivrés, ô mon Dieu, de l'abondance qui remplit votre maison, et ils boiront à longs traits dans le torrent de

vos délices, parce que c'est en vous qu'est la source de la vie » (1). Le fer qui, dans la fournaise, subit l'action du feu, s'identifie en quelque sorte avec lui sans perdre sa propre nature ; ainsi et plus étroitement encore les Saints sont unis à Dieu dans la cité bienheureuse. « Nous lui serons semblables, dit saint Jean, parce que nous le verrons tel qu'il est. »

Nous verrons Dieu, nous aussi, voyageurs de ce monde ; nous le possèderons, sans crainte de le perdre jamais. Nous verrons le doux Sauveur Jésus, l'auguste Vierge Marie, vers qui, « enfants d'Eve exilés dans cette vallée de larmes », nous avons fait monter si souvent nos voix suppliantes. Au ciel, nous jouirons de la société des anges et des saints ; nous retrouverons nos parents chéris, nos amis d'enfance, les compagnons de notre pèlerinage. « Ils nous attendent, ces frères bien-aimés, au port de la patrie céleste, assurés de leur bonheur, mais pleins de sollicitude pour notre salut » (2).

L'espoir de t'habiter un jour, ô beau ciel, fait la joie de ma vie, la consolation de mes larmes, la force de mes combats.

(1) *Ps.*, XXXV, 9, 10.

(2) S. CYPRIEN, *De Mortalit.*

LES BÉATITUDES

Le désir de l'Eglise, au jour solennel de la Toussaint, est de nous porter à la glorification de cette « soule innombrable de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, et de toute langue » (1) qui, debout devant le trône de l'Agneau et tenant des palmes à la main, remplit le ciel de ses chants de triomphe. Et comme ce sont là pour nous des frères que nous devons aller rejoindre un jour, l'Eglise prend soin de nous indiquer le chemin qu'ils ont suivi, en rappelant à notre souvenir les *Béatitudes*, énumérées par le Sauveur lui-même dans le Sermon sur la montagne.

Relisons-les et recueillons avec docilité les enseignements qu'elles renferment.

Bienheureux les pauvres par affection, parce que le royaume du ciel leur appartient.

Quelle précieuse annonce ! Jusqu'ici, le pauvre était le rebut de la société, presque l'ennemi. Sa seule vue fatiguait le riche blasé, l'heureux du siècle. Et voilà que Jésus, qui a passé du côté des pauvres dès sa venue en ce monde, les proclame en possession du vrai bonheur. « La source de tous les maux, dit saint Paul, est la cupidité » (2). De là, en effet, les soucis rongeurs, les jours sans repos, les nuits sans sommeil, les cheveux blancs

(1) *Apoc.*, VII, 9.

(2) *I Tim.*, VI, 10

→ désir immédiat de richesse.

avant l'heure ; de là, des haines, des iniquités criantes et trop souvent des flots de sang.

Ah ! bienheureuses les âmes appelées à se vouer à Dieu par la profession de la sainte pauvreté ; bienheureux aussi les cœurs qui vivent détachés au milieu des richesses, et ceux que la naissance ou un accident a déshérités des biens de ce monde et qui savent accepter les dispositions de la divine Providence à leur égard. Tous ces pauvres peuvent, dès maintenant, regarder le royaume des cieux comme leur apanage.

Bienheureux les doux, parce qu'ils possèderont la terre.

La douceur est une vertu qui nous fait modérer tout mouvement de colère, d'impatience, de vivacité. Elle n'est pas ennemie d'une colère juste, sainte et parfaitement contenue, comme celle du divin Maître lorsque, armé d'un fouet, il chassa du temple les vendeurs qui le profanaient par leur trafic.

Saint François de Sales est peut-être, après le Sauveur Jésus, le modèle le plus accompli de la douceur. Et au prix de quels efforts il en fit la conquête ! C'est goutte à goutte, comme l'abeille compose son miel, qu'il amassa dans son cœur ces trésors de douceur toute céleste.

Les doux « possèderont la terre ». De quelle terre s'agit-il ? Un commentaire célèbre, la Glose, ajoute au texte sacré : la terre « que nous portons », c'est-à-dire notre propre cœur ; la terre « sur laquelle nous vivons », le cœur des autres ; enfin la terre « que nous cherchons », le ciel, qui est aussi appelé la « terre des vivants ».

C'est une chose difficile que de se posséder soi-même. Combien d'illustres conquérants ont étendu au loin leur domination et ne sont pas parvenus à se gouverner eux-mêmes ! C'est « dans la patience que nous possèderons nos âmes » (1) et en apprenant de Jésus-Christ qu'il est lui-même « doux et humble de cœur » (2).

IPar la douceur, on se rend maître de ses semblables, qu'il s'agisse de cœurs aigris ou froissés, de cœurs indifférents ou ennemis. Il sera toujours vrai de dire que la colère se fond devant la douceur comme la glace aux rayons du soleil.

Mais c'est surtout Dieu lui-même que possèderont les doux, car la terre que nous foulons aux pieds, qu'est-elle pour nous en réalité, sinon une vallée de larmes et un lieu d'exil ? « Il n'y a, dit Bossuet, que les tombeaux qui y fassent quelque figure ». La terre des vivants, c'est le ciel, et voilà le séjour promis aux cœurs doux. « Ce sera là, dirons-nous avec David, le lieu de mon éternel repos ; je l'habiterai parce que je l'ai choisi » (3).

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Jamais le monde n'avait entendu semblable parole. Unir la félicité aux pleurs : il ne fallait rien moins qu'un Dieu pour opérer une telle merveille. Des fleuves de larmes ont coulé depuis que Jésus-Christ a proclamé heureux les gémissants et les endoloris, et d'âge en âge, on a vu passer ces crucifiés, plus contents de leurs

(1) S. LUC, XXI, 19.

(2) S. MATTH., XI, 29.

(3) Ps., CXXXI, 14.

souffrances que d'autres de leurs plaisirs, et « surabondant de joie au milieu de leurs tribulations » (1).

Comme le bon Maître nous connaît bien ! Il sait notre faible pour tout ce qui attire le pauvre cœur humain. Mais il sait aussi que les joies de ce monde nous trompent ; nous les prenons pour le bonheur et elles n'en sont que l'ombre fugitive. Il sait surtout qu'elles nous sont funestes ; car, outre le charme perfide que le péché a répandu en elles, c'est un proverbe trop vrai que « la prospérité enivre ». Jésus, voyant que l'on en vient peu à peu à oublier le ciel, envoie alors cette mystérieuse messagère qui s'appelle la douleur. Va, dit-il, frapper cet enfant sur lequel reposent tant d'espérances ; va ruiner cette fortune à laquelle on sacrifie son âme et son éternité ; va...

Et la douleur pénètre dans la famille. Qu'elle soit la bienvenue, car

La foi se trouve au fond des larmes,
Comme la perle au fond des mers.

Pourquoi bienheureux ceux qui pleurent? Parce que, dit le Sauveur, ils seront consolés. Larmes du repentir, de la compassion, du désenchantement, quelle joie vous amenez dans l'âme !

Il est doux de pleurer ses fautes aux pieds du divin Crucifié : tout l'or du monde ne vaut pas un pleur versé sur une vie coupable. Qui traduira l'accent avec lequel Augustin s'écriait : « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai connue, trop tard je

(1) *II Cor.*, VII, 4.

vous ai aimée ! » Et lorsque c'est au soir seulement d'une longue existence qu'a lieu cette entrevue de l'âme avec Dieu, quel brisement se produit dans le cœur et quel échange de tendresses et de regrets ! Ah ! si le crucifix pouvait parler !...

O dernier confident de l'âme qui s'envole,

 Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
 Pour relever vers Dieu son regard abattu,
 Divin consolateur, dont nous baissons l'image,
 Réponds ! que lui dis-tu ? (1).

Pleurs de l'âme qui, prise d'une sainte nostalgie, sent tout le poids de l'exil et ne soupire qu'après la patrie bienheureuse, que vous avez de charmes ! Nos harpes muettes demeurent suspendues aux saules du rivage et « par avance » notre cœur va où est son trésor. Les fêtes du ciel l'attirent, et rien ne lui paraît comparable aux chants du pays qu'il doit habiter bientôt.

« Un jour, saint François d'Assise, épuisé de combats et de souffrances, priait Dieu de lui envoyer une goutte des consolations du ciel. Soudain, un ange lui apparut, tenant une viole à la main, et, pendant que François regardait ébloui, l'ange poussa une seule fois l'archet sur la viole et en tira une mélodie si douce, que l'âme du saint en fut toute ravie, et si l'ange eût continué, l'âme, entraînée par cette irrésistible douceur, eût certainement quitté la terre » (2).

(1) LAMARTINE, *Le Crucifix*.

(2) OZANAM

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

Il s'agit de ceux qui désirent avec ardeur le règne de la justice, qui veulent voir Dieu connu, aimé et servi comme il le mérite et qui s'appliquent d'abord à lui procurer eux-mêmes cette gloire par la pratique de la vertu.

Satan a ses apôtres, qui n'épargnent, pour la diffusion du mal, ni leur temps, ni leur argent, ni leur peine. Quelle effrayante mise en œuvre de tous les moyens de corruption ! Y eut-il jamais plus d'intelligence, plus de bras, plus de forces vives à la disposition de l'erreur et du vice ?

Il faut, par contre, que le disciple du Christ, pour assurer aux âmes la vérité et le bonheur, appelle de ses désirs enflammés le triomphe de la justice ; il faut qu'il y travaille activement par la prière, par la parole, par l'exemple surtout.

La prière. Archimède demandait un point d'appui pour soulever le monde. Ici, le point d'appui, c'est le cœur de Dieu et le levier, c'est la prière. On dit que sainte Thérèse a converti, par ses prières, autant d'âmes que saint François Xavier a baptisé lui-même d'idolâtres. Ce serait donc plus d'un million.

La parole. Il y a tant de discours, de journaux, de revues qui attaquent la religion et portent le poison dans les âmes, qu'il est urgent de leur opposer la conférence chrétienne, la bonne presse, la parole ferme et convaincue du catholique *pratiquant*.

L'exemple. « La parole émeut, dit le proverbe, l'exemple entraîne. » Cela se voit sur tous les champs

de bataille. L'exemple est comme un parfum, comme un aimant pour attirer les âmes. Ceux qui doutent y trouvent une lumière ; ceux qui hésitent, du courage ; ceux qui aiment Dieu, une consolation ; ceux qui ne l'aiment pas, des remords, puis la conversion.

Celui qui a faim et soif de la justice *sera rassasié*. Hélas ! ce ne sera pas *en ce monde* : nous sommes en un lieu d'épreuve et jusqu'au dernier jour le bien et le mal resteront mêlés. Mais là-haut la justice régnera complète et sans ombre ; plus de douloureux spectacles, plus de voix qui blasphèment, plus de méchants qui triomphent. Dieu seul connu, adoré, aimé ; sous ses pieds, ses ennemis vaincus et, dans son sein, les bienheureux, inondés de paix, enivrés de bonheur.

Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

La *miséricorde* n'est autre chose, d'après l'étymologie du mot, que le *cœur* s'approchant de la *misère*. C'est une des formes les plus délicates de la charité. Elle se manifeste d'abord par une pitié douce et tolérante envers les fautes et les défauts du prochain. « La langue, a dit un sage des temps anciens, c'est la pire des choses, quand ce n'est pas la meilleure. » Il faut lire au chap. III de saint Jacques, le tableau que cet Apôtre trace des avantages et des désordres qui résultent de la langue.

Donc, d'abord, soyons miséricordieux en évitant toute sorte de médisances. Les anciens disaient :

*Quand d'autrui parler voudras,
Regarde-toi et te tairas.*

Saint Jean rapporte qu'un jour on amena aux pieds de Jésus-Christ une pauvre malheureuse bien coupable : son crime était public. Des hommes sans pitié l'accablaient de honte par leurs paroles cruelles. Le Sauveur, penché vers la terre, gardait un profond silence et écrivait sur le sable. Comme les accusations continuaient, il relève les yeux et, fixant ces rigides accusateurs : « Que celui d'entre vous, dit-il, qui est sans péché, lui jette la première pierre ».

Voilà bien le moyen d'arrêter sur nos lèvres la parole médisante.

Mais faut-il se contenter de ne pas faire de mal au prochain ? non, il est encore de notre devoir de lui pardonner ses offenses, comme nous voulons que Dieu nous pardonne nos propres torts et de lui venir en aide dans ses besoins. Oh ! qu'il fera bon entendre un jour cette parole de miséricorde : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais voyageur, et vous m'avez accueilli ; je manquais de vêtements, et vous m'en avez donné ; j'étais infirme, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi... Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez rendu ces services au dernier d'entre les miens, c'est à moi que vous les avez rendus » (1).

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

(1) S. MATTH., XXV, 34-36, 40.

Il existe une grande analogie entre les yeux du corps et cet œil intérieur de l'âme qui est l'intelligence. Plus l'organe visuel est pur et limpide, mieux il jouit de la lumière. Qu'il vienne à s'altérer, ou même qu'un simple petit grain de sable pénètre sous la paupière, aussitôt la vue est gênée, et le voyageur du désert ne peut même plus distinguer les pyramides.

Ainsi en est-il des rapports entre le cœur et l'intelligence. Le cœur est semblable à ces urnes qui renferment une couche de limon sous une liqueur transparente : la moindre secousse suffit pour troubler leur limpidité. Tant que les passions mauvaises, dont tout fils d'Adam porte en lui le principe, dorment au fond du vase qui est le cœur, la partie supérieure de l'âme est pure et reflète merveilleusement les rayons de la vérité ; mais si elles montent à la surface, l'intelligence est obscurcie, et, si le trouble persévere, la nuit se fait peu à peu complètement.

Voilà pourquoi lorsque nous rencontrons quelqu'un de ces infortunés qui traînent, sous un soleil jeune encore, une existence déjà flétrie et s'en vont répétant la triste parole : « Je n'ai plus la foi », nous sommes tentés de lui répondre avec Bossuet : « Nettoyez à Dieu son temple, et il y fera sa rentrée ».

Oh ! que bienheureux sont les cœurs purs, fleurs délicates abritées par le rempart du cloître, âmes vaillantes, vivant au milieu du monde et pour qui la vertu n'est pas seulement une possession tranquille, mais une laborieuse conquête !

Les cœurs purs *verront Dieu*. Faut-il attendre pour cela d'être dans « la céleste cité de Jérusalem, cette

bienheureuse vision de la paix », comme s'exprime la sainte Eglise ? (1) Non, dès la vie présente, la souveraine pureté se manifeste à eux. Ils ont les ailes de la colombe et le regard de l'aigle pour s'élever à la contemplation des choses divines. Jours heureux de l'enfance, jour béni de la première communion, votre souvenir ne nous apparaît-il pas comme une sorte d'Eden où Dieu venait s'entretenir familièrement avec nous ?

Toutes les créatures parlent de Dieu au cœur qui a gardé le trésor de l'innocence ou qui a lavé ses fautes dans les larmes du repentir. Il voit son nom adorable écrit sur les astres du ciel, sur le front des lis et sur l'aile du papillon. Partout il aperçoit quelques traits de sa beauté, de sa grandeur et de toutes ses ineffables perfections.

Et quelle douce influence les cœurs purs exercent autour d'eux ! « L'idéal de l'humaine beauté, a dit Lacordaire, c'est une belle âme visible sur un front pur. Quand on la rencontre, on l'appelle un ange, et l'on bénit Dieu de l'avoir rencontrée, car elle est bonne autant que belle et, sans le savoir, elle fait aimer Dieu, dont elle est la gracieuse image. »

Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

« La paix, dit saint Augustin, c'est la tranquillité de l'ordre. » Quand toutes choses sont bien à leur place, il y a la paix. L'homme la possède lorsque son corps est soumis à son âme et que l'âme elle-même est dans

(1) *Hymne des Vêpres de la Dédicace.*

la grâce de Dieu. La paix est un bien si précieux, que tous les trésors du monde ne sauraient lui être comparés. « Dussé-je aller jusqu'aux extrémités de la terre pour trouver la paix, nous disait un jour une âme, que je n'hésiterais pas un instant ».

Les pacifiques sont, d'après l'étymologie du mot, ceux qui établissent la paix, d'abord en eux-mêmes, puis autour d'eux. C'est dans ce dernier sens surtout que le mot est pris dans l'évangile des Béatitudes. Si l'Ecriture déclare « haï de Dieu celui qui sème la discorde parmi les frères » (1), que de bénédictions descendent sur ceux qui passent en ce monde comme les messagers de la paix !

Les pacifiques seront appelés *enfants de Dieu*. Ils sont, en effet, avec lui une plus grande ressemblance. Le Seigneur s'appelle « le Dieu de la paix » : c'est la dénomination que lui donne plusieurs fois saint Paul dans ses épîtres. Le Rédempteur du monde est annoncé par Isaïe sous le titre de « Prince de la paix » (2), titre acclamé avec enthousiasme par la liturgie sacrée, au jour de Noël : « Le Roi pacifique, celui que la terre entière désire, a fait paraître sa grandeur. Il a montré sa gloire, ce Roi pacifique, au-dessus de tous les rois de la terre entière » (3).

Soyons pacifiques : il y a de par le monde tant de souffles mauvais, tant de voix perfides, tant de funestes doctrines qui répandent la haine et tous les malheurs

(1) *Prov.*, VI, 19.

(2) *Is.*, IX, 6.

(3) *Antennes des premières Vêpres*.

qu'elle enfante ! Travaillons à rapprocher les cœurs : Dieu, qui est charité, aura pour agréable cet apostolat.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.

Un philosophe de l'antiquité, Platon, semble avoir entrevu quelque chose de cette bénédiction quand il dit que le spectacle le plus beau et le plus digne des regards du ciel, « c'est l'homme juste aux prises avec l'infortune. » Un autre encore, voulant tracer la plus belle, la plus touchante image de la vertu, la montre sous la figure d'une victime couronnée d'innocence et de malheur, mourant au milieu des outrages et pardonnant de son dernier regard.

Cet idéal adorable, nous l'avons vu, nous, enfants du Calvaire ; nous avons contemplé l'innocence même souffrant d'indicibles douleurs et pardonnant à ses bourreaux.

Et la persécution continue, à travers les siècles, sous une forme ou sous une autre, à s'acharner contre la vertu. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, disait le Sauveur ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (1). Le méchant poursuit donc son œuvre, comme autrefois Satan à l'égard du saint homme Job ; et voilà que le juste rencontre sur son chemin et le baiser des Judas et les lâchetés des Pilates. Toutes sortes de mains versent le fiel dans son calice : on travestit ses paroles, on noircit ses intentions, on lui prodigue la calomnie et l'outrage.

(1) S. JEAN, XV, 20.

Ames persécutées pour la justice, souvenez-vous que vous n'êtes pas seules à porter vos épreuves : Dieu est avec vous dans vos tribulations ; il entend vos soupirs, il voit couler vos larmes, et si votre bonheur humain est brisé, il vous prépare des joies meilleures, une félicité plus pure dans la cité permanente, dans le doux pays des âmes, qui est le ciel.

Le Sauveur conclut les Béatitudes par ces paroles, qui nous concernent plus spécialement et que nous garderons comme fruit de nos pieuses considérations :

« Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous.

« Réjouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, parce qu'une abondante récompense vous est réservée dans les cieux. »

Voilà bien, en effet, de quoi consoler nos larmes, adoucir notre exil, réconforter notre courage et entretenir dans nos cœurs une invincible espérance.

La Communion des Saints

Dogme bien doux et bien consolant que celui de la Communion des Saints, c'est-à-dire de la participation aux biens spirituels de l'Eglise qui a lieu entre tous les fidèles. Il fait bon méditer ce sujet à propos de la Tous-saint, fête qui réunit dans un même souvenir et un même amour les enfants de l'Eglise militante, les héros

de l'Eglise *triomphante* et les captifs de l'Eglise *souffrante*.

Quels sont donc les biens communs à tous les rachetés du Christ Jésus et dans quelles conditions s'opère cette Communion des Saints : c'est ce que nous voulons essayer de dire.

I. Notre siècle positif se porte avec frénésie aux entreprises financières. Et pourtant que de mécomptes, que de catastrophes devraient arrêter la multitude sur le chemin qui conduit aux pieds du veau d'or !... Nous connaissons, nous chrétiens, un capital social à l'abri de toutes les vicissitudes, un trésor qui s'accroît chaque jour, des fonds inépuisables qui permettent à tous les associés de se partager les plus riches dividendes. C'est le trésor de l'Eglise.

Ce trésor se compose d'abord des *mérites* de Jésus-Christ, de la très sainte Vierge, des saints du ciel et des justes qui vivent encore sur la terre. Dans le mérite, c'est-à-dire dans l'œuvre digne de récompense, il y a deux parts bien distinctes : l'une, celle qui est coordonnée à la gloire éternelle, est le bien propre de celui qui a fait l'action ; elle est, par conséquent, absolument personnelle et inaliénable ; c'est elle qui constitue les différents degrés de gloire des élus dans le ciel.

L'autre, que nous appelons expiatoire, est destinée à éteindre la dette de peines que le péché nous fait contracter envers la justice divine. Le péché, en effet, même après qu'il a été détesté et pardonné, doit être expié en ce monde ou en l'autre. Plus une œuvre est pénible et douloureuse, plus il y a en elle de vertu

expiatoire ; plus une vie est innocente, et plus la part d'expiations qu'elle accomplit est réversible sur d'autres.

Un orateur sacré éclaircit admirablement ce point par une comparaison : « Deux hommes, dit-il, sont également dépourvus de biens, mais l'un est accablé de dettes, tandis que l'autre est parfaitement libre. Tous deux se mettent au travail avec la même ardeur ; tous deux y dépensent leurs jours, leurs sueurs, leurs forces, leur vie ; tous deux sont récompensés du même sourire de la fortune ; mais tous deux, arrivés au bout de leur tâche, sont-ils également riches ? Non ; l'un a simplement recouvré sa liberté ; l'autre possède tout le fruit de ses labeurs, dont il peut faire autour de lui des largesses. Ces deux hommes, c'est le pécheur qui dépense la vertu expiatoire de ses œuvres dans les satisfactions qu'il doit à la justice divine et qui, il faut bien le dire, ne parvient pas toujours à éteindre sa dette ; c'est le saint qui, n'ayant à expier que des fautes légères, capitalise l'excédent de ses mérites en créance sacrée... » (1).

Les mérites de Jésus-Christ : quelle richesse pour le trésor de l'Eglise ! Le seul fait de son incarnation, c'est-à-dire de son anéantissement dans une chair mortelle, suffisait au rachat de mille mondes. Nous savons ce qu'il y a ajouté d'humiliations, de labeurs et de souffrances : la crèche, la maison de Nazareth, les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, la grotte de Gethsémani, les tribunaux de Jérusalem, le Calvaire,

(1) R. P. MONSABRÉ, 60^e conférence.

en disent long sur ce sujet. Tant de travaux et tant de douleurs pourraient-ils donc être perdus ? Non assurément, c'est pour nous que Jésus-Christ a thésaurisé.

A ce capital divin, il faut joindre les larmes et les inexprimables angoisses de celle qu'on a si bien nommée la Reine des Martyrs, la Mère des douleurs, car elle n'avait rien à expier pour elle-même la Vierge Immaculée, la créature bénie dont l'âme fut toujours plus pure et plus brillante que les rayons du soleil. Viennent ensuite les travaux des apôtres du Sauveur, les tortures endurées par les martyrs, les prières, les jeûnes et toutes les autres austérités des anachorètes, les mortifications des vierges, enfin les satisfactions offertes par des milliers et des milliers de vies innocentes, ignorées du monde, mais bien connues de Dieu.

Toutes ces richesses sont communicables. L'Eglise y recourt pour nous aider à payer nos dettes envers la justice divine soit en ce monde, soit dans l'autre : c'est ce que nous appelons les indulgences.

Parmi les biens spirituels auxquels nous sommes admis à participer, mentionnons encore les *exemples* des Saints. Qu'est-ce que la vie des Saints, sinon la vertu en action, et la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme ? Platon disait que si la vertu pouvait se rendre visible, elle exciterait d'ineffables amours. Le désir du philosophe est ici pleinement réalisé. Sans doute, c'est à reproduire en lui les traits du Christ que le chrétien doit travailler ; mais comment ne pas se décourager à la vue d'une perfection qui nous éblouit et nous laissera toujours à une si grande distance ? Jetons les yeux sur les âmes qui, autour de nous, ou dans les siècles qui nous ont

précédés, excellent dans la justice, la force, la charité, le zèle, la patience. Comme leur exemple nous prêche éloquemment la sainteté, comme il en adoucit pour nous la pratique et comme il enlève à notre tiédeur et à notre négligence tout prétexte de nous attarder sur le chemin qui y conduit ! « Ce que ces femmes, ce que ces enfants ont pu accomplir, se disait Augustin poursuivi par la grâce, pourquoi ne le pourras-tu pas toi-même ? » (1).

C'est donc un sublime cours de théologie et d'histoire qui nous est offert par la vie des Saints, et les vertus qu'ils ont pratiquées contribuent singulièrement à éléver le niveau des intelligences et des volontés. On peut dire en toute vérité qu'ils sont « la lumière du monde et le sel de la terre » (2). Ainsi le rôle d'émulation que joue, dans les sociétés profanes, la richesse acquise, les œuvres des Saints et des grandes âmes qui marchent sur leurs traces le remplissent admirablement dans la société religieuse. *Verba volant, exempla trahunt*, dit le proverbe : Les paroles s'envolent, mais les exemples entraînent.

Enfin la Communion des saints se complète par la mise en commun des grâces qu'obtiennent la prière, les sacrements et l'offrande du divin Sacrifice.

Remarquons que la prière par excellence, celle qui nous vient de Jésus-Christ, n'est pas le cri solitaire d'une âme uniquement occupée d'elle-même, mais bien l'appel à la bonté et à la miséricorde divine en faveur de la famille humaine tout entière : « *Notre Père...* donnez-

(1) *Confess.*, I, VIII, c. xi.

(2) S. MATTH., V, 13-14.

nous aujourd'hui... pardonnez-nous nos offenses... » Il en est de même des prières que l'Eglise met sur les lèvres de ses ministres dans la récitation du saint Office : prêtres et clercs y intercèdent pour les besoins de tous.

Et n'est-ce pas, pressé par les sollicitations des saints du ciel et des justes de la terre, auxquelles Notre-Seigneur ajoute l'appui de sa toute-puissante médiation, que Dieu éloigne les fléaux, guérit les infirmités humaines, console les douleurs et distribue aux âmes lumière, force, patience, en un mot, des grâces de toute sorte ? La prière de Moïse obtient à Israël la victoire et décide le Seigneur à épargner son peuple ; celle d'Abraham eût sauvé Sodome et Gomorrhe s'il s'était trouvé dans ces villes seulement dix justes. Que de fois les prédictateurs de l'Evangile obtiennent des conversions, non par l'effet de leur éloquence, mais par les fervents *Ave Maria* de quelque humble femme !

Quant aux sacrements, outre leurs effets individuels, ils ont une vertu dont peuvent bénéficier ceux à qui l'on s'intéresse quand on les reçoit. Cela est vrai surtout de la sainte communion. Combien d'anges de la terre ont ainsi obtenu pour quelque membre de leur famille un retour longtemps désiré aux pratiques religieuses, la force d'embrasser une vocation sainte, ou encore une guérison, une mort de prédestiné !

Que le divin sacrifice, à son tour, soit un apport considérable au trésor de l'Eglise, on ne saurait en douter, puisque l'adorable Victime y est offerte pour tous les chrétiens présents et absents, vivants et défunt. Cela ressort du texte même de la liturgie sacrée. Si le fruit très spécial, comme s'exprime la théologie, est pour le

prêtre célébrant, et le fruit spécial pour ceux en faveur de qui se dit la sainte Messe, les fruits généraux reviennent à l'Eglise entière. Et ce sacrifice eucharistique n'est jamais interrompu, de telle sorte que chaque jour voit se vérifier ce que chante l'Eglise le Vendredi-Saint au sujet du sang rédempteur qui coula sur le Calvaire :

*Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine.*

Et la terre et la mer et le monde et les cieux
Sont lavés dans les flots de ce sang précieux.

Tel est le riche trésor ouvert à tous les fidèles du Christ. Il nous reste à voir comment s'accomplit la Communion des Saints, c'est-à-dire quels sont nos rapports avec les habitants du ciel et avec les âmes détenues en purgatoire.

II. Nous appelons *saints* non seulement ceux de nos frères qui sont parvenus à la béatitude éternelle ou qui achèvent de se purifier de leurs souillures dans le lieu de l'expiation, mais encore ceux qui combattent ici-bas, car ils sont consacrés à Dieu par le baptême, appelés à la sainteté et déjà véritablement saints s'ils vivent dans la grâce de Dieu (1).

L'union la plus intime règne parmi les membres de ces trois Eglises qui, en réalité, ne sont qu'un seul et même corps dont Jésus-Christ est le chef. Saint Paul met en relief cette vérité en se servant de la comparaison du corps humain (2). Tous les membres qui le com-

(1) C'est ainsi que saint Paul écrit aux *Saints* qui habitent Rome, Corinthe, Ephèse, etc.

(2) *I Corinth.*, XII, 14-30.

posent concourent à former un corps unique ; chacun d'eux participe à la vie du corps tout entier, ressent ses douleurs et partage ses jouissances. Ainsi en est-il du corps mystique qui a Jésus-Christ pour chef.

La part qui nous revient à nous, membres de l'Eglise militante, des bonnes œuvres de nos frères d'ici-bas, nous en avons déjà fait l'exposé dans la première partie de ce travail.

Les biens que nous procure l'intercession des Saints de la patrie céleste sont également bien dignes de fixer notre attention.

Et d'abord les Saints nous connaissent, nous aiment et s'intéressent à nous. Nous sommes, par rapport à eux, dans la condition des troupes que la France envoie sur le sol du Tonkin, de l'Annam ou du Dahomey pour y soutenir ses droits et défendre l'honneur de son drapeau. Entre cette armée et la patrie, il y a une étroite solidarité, un échange incessant de confiance, de sollicitude et de généreux services. On sait avec quels transports sont accueillies les troupes victorieuses lorsqu'elles reviennent au pays.

Dans la lumière divine, les Saints nous voient, connaissent nos besoins, nos épreuves, nos luttes de chaque jour, et, comme ils ne sont pas de vulgaires et égoïstes parvenus, ils s'occupent de nos intérêts, bien mieux que nous ne saurions le faire nous-mêmes. « Tranquilles sur leur propre sort, dit saint Cyprien, ils s'inquiètent de notre salut » (1). Qui ne connaît la manière dont saint Augustin se console de la mort d'un de ses amis. Ecoutons :

(1) Lib. de *Mortalitate*.

« Il vit mon Nébridius ; il vit, ô mon Seigneur, celui que vous avez affranchi, et dont vous avez fait ensuite votre fils. Le voilà dans ce séjour sur lequel il me faisait tant de questions, à moi homme misérable et rempli de tant d'ignorance. Il n'approche plus maintenant son oreille de mes lèvres, mais il tient la bouche de son âme attachée à votre source qui est la Sagesse, et il y étanche en liberté les ardeurs toujours renaissantes de sa soif, heureux d'un bonheur sans fin. Et pourtant je ne crois pas qu'il s'y enivre au point de m'oublier, puisque vous, qui êtes celui qu'il boit, vous gardez notre souvenir » (1).

Saint Bernard vient de perdre Gérard, son frère bien-aimé : « Que suis-je pour toi maintenant, s'écrie-t-il, quels sont tes sentiments pour moi, l'unique de ton cœur et maintenant si pauvre de toi ?... Est-ce que, nous ayant connus autrefois selon la chair, tu ne nous connaît plus du tout à présent ?... Mais celui qui adhère à Dieu n'a plus qu'un même esprit avec Dieu... Etant uni à la miséricorde, c'est une vraie nécessité que tu sois miséricordieux... Tes amours sont tout transformés, ils ne sont en rien diminués... En somme, l'amour ne meurt jamais. Eternellement tu te souviendras de ton frère » (2).

Mais l'amour des Saints à notre égard est-il efficace ? s'ils veulent nous obtenir quelque bien, le peuvent-ils ? Autant vaudrait demander si, en entrant au ciel, les Saints sont dépouillés du crédit et de la puissance qu'ils

(1) *Confess.*, I. IX, c. III.

(2) *Serm. XXVI in Cant.*, n° 5.

avaient sur la terre. Ici-bas, le pouvoir de leur amour semblait n'avoir pas de limites, puisqu'ils opéraient toute sorte de merveilles pour venir en aide à leurs frères ; sur leur commandement, la mort elle-même plus d'une fois ou suspendit ses coups, ou rendit ses victimes. Non, non, les Saints n'ont rien perdu de leur puissance ; nous n'en voulons d'autre preuve que le concours incessant qui se fait sur leur tombeau et les prodiges qui s'y accomplissent depuis des siècles.

Aimons donc les Saints, invoquons-les avec confiance, célébrons leurs fêtes avec joie, surtout celle qui les embrasse tous dans un même souvenir. Lisons la *Vie des Saints*, ce livre si peu connu et si digne de se trouver dans toutes les mains ; inspirons-nous des leçons qu'il renferme : il se dégagera de ces pages bénies un parfum qui embaumera notre âme, une vertu qui relèvera ses défaillances et réconfortera son courage.

Nos rapports avec le purgatoire : sujet bien digne de notre étude et toujours plein d'actualité.

La théologie du purgatoire est assez restreinte. L'Eglise nous apprend seulement « que l'homme pécheur doit subir une peine temporelle dans cette vie ou dans l'autre, pour obtenir l'entièbre rémission de ses péchés et entrer dans le royaume des cieux (1) ; que le purgatoire existe, et que les âmes qui y sont détenues sont aidées par les suffrages des fidèles et surtout par le précieux sacrifice de l'autel. Telle est la doctrine qui doit être crue et enseignée partout (2). Nous complé-

(1) *Concile de Trente*, Sess. VI, can. 31.

(2) *Ibid.* Sess. XXV. *Decret. de Purgatorio.*

tons plus loin, dans la *Prière pour les morts*, l'exposé de ces différentes vérités.

En dehors de ces trois points : nécessité indispensable d'une expiation temporelle pour l'homme pécheur, existence du purgatoire et efficacité de la prière pour les morts, les opinions peuvent se donner libre carrière, pourvu que les conclusions sortent sans effort des principes de la foi.

Où est le purgatoire ? Parmi les théologiens, les uns, et c'est le plus grand nombre, le placent dans les entrailles de la terre ; les autres, comme saint Grégoire de Nysse et saint Jean-Chrysostôme, dans les régions supérieures de l'air. Saint Grégoire-le-Grand et saint Pierre Damien pensent que l'âme expie ses fautes dans le lieu même où elle a péché. D'après saint Thomas, le purgatoire serait attenant à l'enfer et le même feu torturerait le damné et purifierait l'élu. Dieu, toutefois, ajoute le saint Docteur, peut envoyer certaines âmes — des exemples en témoignent — subir leur peine ailleurs, soit pour les faire servir à l'instruction des vivants, soit pour provoquer en leur faveur les suffrages de l'Eglise (1).

Quelles souffrances l'âme endure-t-elle dans le purgatoire ? Ici encore l'Eglise n'a rien défini. Mais il est certain que l'âme souffre d'abord de la privation de la vue de Dieu. Et combien ce premier tourment est terrible pour elle ! Car enfin, bien qu'elle soit assurée de posséder un jour cet unique et souverain bien, elle est présentement retenue loin de lui ; elle voudrait

(1) *Summa Theol.*, Supp., Q. LXIX, a. 9.

s'élancer vers lui, le saisir et s'attacher indissolublement à lui. Elle l'aime, en effet, d'un amour que les créatures ne peuvent désormais ni arrêter, ni diminuer ; et Dieu se dérobe à elle, et il refuse de répondre à ses appels réitérés et à ses brûlants soupirs !... « C'est une peine si vive, dit sainte Catherine de Gênes, qu'aucune langue ne saurait l'exprimer, aucune intelligence ne pourrait l'apprécier. Bien que Dieu dans sa bonté ait daigné m'en montrer quelque chose, je ne pourrais cependant en aucune façon exprimer ce que j'en sais » (1).

Quant à la peine du sens, destinée à faire expier à cette âme les satisfactions tant soit peu désordonnées qu'elle s'est permises et son attachement répréhensible aux créatures, on ne peut douter non plus qu'elle ne soit très vive. Nous avons déjà vu l'opinion de saint Thomas à cet égard. Plusieurs autres saints Docteurs, parmi lesquels saint Augustin et saint Jérôme, partagent ce sentiment sur la violence des peines du purgatoire. Sainte Catherine de Gênes compare l'âme dont nous parlons à l'or dans le creuset : « Voyez l'or ; plus il se liquifie, meilleur il devient ; on le fait fondre jusqu'à ce que la moindre impureté ait disparu... Voilà précisément comment agit le feu divin sur l'âme. Dieu la retient dans le feu jusqu'à ce que la moindre de ses souillures y soit consumée » (2).

Dans cet état, l'âme est semblable au paralytique dont parle saint Jean, qui ne peut absolument pas se

(1) *Traité du Purgatoire.*

(2) *Ibid.*

secourir lui-même. Le temps de l'épreuve, la vie présente, n'est plus pour elle, et la justice de Dieu exige jusqu'à la dernière obole. Son sort est entre nos mains ; c'est nous qui sommes constitués intendants du purgatoire : nos prières, nos aumônes, le divin sacrifice, les indulgences, telles sont les clefs qui ouvrent l'abîme et en font sortir les âmes.

Dante montre une âme entrant au Paradis et les élus s'écriant : « Voilà qui accroîtra nos amours » (1). Il ne tient qu'à nous de faire pousser fréquemment ce cri aux bienheureux. Pour cela, il ne faut pas nous contenter de visiter, à certains jours, la tombe de nos chers défunts, d'élever à leur dépouille mortelle un monument que nous couvrirons de fleurs et de couronnes ; il faut surtout penser à leur âme et offrir à Dieu sa rançon.

Chères âmes, comme elles nous sont unies !... Il est dit de la sœur Marie-Denise de Martignat, religieuse de la Visitation d'Annecy, morte en 1653, que partout elle était accompagnée d'une multitude de ces âmes dont elle sentait la présence. Nous ne voyons plus autour de nous ce père, cette mère, ce frère ou cette sœur dont la compagnie nous était si douce, et quand notre amour les redemande, c'est au champ du repos que nous appelle leur souvenir. Mais qui nous dit que leurs âmes si affectionnées ne sont pas témoins de nos larmes, de notre douleur et, par-dessus tout, du soin que nous mettons à implorer en leur faveur la divine miséricorde ?

(1) *Le Paradis*, Chant V.

Songeons donc souvent à ceux « qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment le sommeil de la paix » et obtenons au plus tôt leur entrée dans « le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix » (1).

Les âmes du purgatoire ne sont pas ingrates : une fois délivrées, elles feront descendre d'abondantes bénédictions sur ceux qui les auront mises en possession de la gloire éternelle.

LE JOUR DES MORTS

(2 novembre.)

Dès le soir de la Toussaint, aux chants de triomphe et d'allégresse succèdent des modulations plaintives ; au son joyeux des cloches, des tintements funèbres. Il semble que l'on entend de tous côtés murmurer dans l'ombre : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis » (2).

C'est la fête des Trépassés qui commence. Comme ce jour des Morts complète admirablement la solennité de tous les Saints ! Comme il s'harmonise bien avec la nature décolorée que nous avons sous les yeux, avec les fleurs qui s'en vont et les feuilles qu'emporte le vent d'automne ! Est-il image plus saisissante de notre destinée ici-bas ?

(1) *Liturgie de la Messe*, Memento des morts.

(2) Job, XIX, 21.

La *Commémoration de tous les fidèles défunts*, ainsi que l'Eglise désigne ce jour, date du x^e siècle. Saint Odilon, abbé de Cluny, l'institua dans son monastère en 998 ; de là elle se répandit dans toute la chrétienté. Elle est fixée au 2 novembre. Quand ce jour est un dimanche, elle se célèbre le lendemain.

Que de souvenirs éveille la fête des Morts ! que de salutaires pensées, que de sentiments élevés elle ramène dans l'âme ! Si, durant le reste de l'année, la solitude se fait plus ou moins autour des tombeaux, le 2 novembre voit des flots de visiteurs envahir les cimetières, transformés pour la circonstance en véritables parterres, où l'art et le cœur ont travaillé de concert à dissimuler sous les fleurs et les arbustes les tristes réalités de la mort. Riches et nombreuses sont les couronnes qui décorent les mausolées ; mais il a bien son mérite aussi ce modeste bouquet de chrysanthèmes que le fils de l'ouvrier vient déposer au pied de la croix sous laquelle dort sa mère.

Ce n'est pas seulement pour obéir à la coutume que les vivants se portent ainsi en foule au champ des morts ; la plupart viennent pour accomplir un devoir : la piété filiale, la reconnaissance, l'amitié inspirent leur pérégrination. On aime à considérer comme appartenant encore à la famille ceux qui ont disparu de ce monde, témoin cette jeune enfant qui, interrogée sur le nombre de ses frères et sœurs, disait — en comptant le tout petit frère dont elle ornait la tombe — : « Nous sommes sept ». Or, les Trépassés ne pouvant plus venir prendre la place qu'ils occupaient au foyer domestique, on se rend auprès d'eux, ou du moins on va visiter leur dernière demeure.

Nous ne pouvons nous empêcher de voir, dans ces touchantes manifestations qui accompagnent le jour des Morts, un acte de foi à l'immortalité de l'âme et à la résurrection future. Le libre-penseur lui-même croit qu'au-delà de la tombe, l'épouse qu'il pleure et le fils qu'il aimait tant sont encore sensibles à ses témoignages d'affection, au soin avec lequel il orne leurs tombeaux. Ce respect pour des ossements arides, pour une poussière inanimée prouve bien que le sépulcre est, aux yeux de l'homme, non une prison éternelle, mais une halte dans le désert, un lieu de repos d'où le voyageur doit sortir un jour.

Il y a un écueil à éviter dans le culte des morts : c'est de le faire consister uniquement dans les pleurs que l'on verse sur des restes aimés et dans les couronnes que l'on dépose sur la pierre qui les recouvre. Ce n'est là que le côté accessoire de la piété envers les morts. Le vrai moyen d'être utile à ceux qui ne sont plus, c'est de prier et de faire prier pour eux. Ni vos larmes ni vos fleurs n'ouvriront le Purgatoire pour en faire sortir ceux qui vous sont chers ; ce privilège est réservé à la prière, à l'aumône, aux indulgences et surtout au divin Sacrifice.

« Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière sans déclin brille à leurs yeux ! »

Jadis un navire, appelé *la Rédemption*, quittait tous les ans les côtes d'Espagne et abordait aux rivages d'Afrique, portant les sommes nécessaires au rachat des chrétiens tombés aux mains des Maures. A l'arrivée du vaisseau libérateur, ces infortunés accouraient, espérant y trouver la fin de leur captivité. « Est-ce que

mon fils, disaient-ils aux Pères de la Merci, est-ce que ma mère, mes frères, vous ont remis le prix de ma délivrance ? » Quelle tristesse, quelle douleur quand la réponse n'était pas favorable ! Mais aussi quelle joie, quels transports, lorsqu'il leur était répondu : « Oui, dès ce jour vous êtes libres ! »

On peut se représenter les Anges, messagers de la rédemption, descendant chaque année, au Jour des Morts, dans les abîmes du Purgatoire pour y porter la rançon des âmes captives, fruits des prières de l'Eglise militante. Les âmes demandent, elles aussi : « A-t-on pensé à moi sur la terre ? Cet enfant, pour qui j'avais fait tant de sacrifices, a-t-il prié pour sa mère ? » — Et les Anges de répondre : « Hélas ! il s'est contenté d'ordonner de fleurs votre tombe ». Ou bien : « Réjouissez-vous, il a tant prié qu'il a obtenu votre délivrance ».

Quelle touchante image de la réalité ! Espérons qu'au soir du Jour des Morts, les messagers célestes feront entendre à un très grand nombre d'âmes la consolante nouvelle !

La Prière pour les Morts

Le *Jour des Morts*, qui fait suite à la solennité de la Toussaint, rappelle à notre souvenir trois choses également importantes : l'existence du Purgatoire, l'efficacité de la prière pour les âmes qui y sont détenues, et le devoir de venir en aide à nos frères souffrants.

I. Plusieurs conciles ont défini le dogme du Purga-

toire, entr'autres ceux de Lyon (II^e), de Florence et de Trente. L'Ancien Testament nous montre Judas Machabée envoyant une somme d'argent à Jérusalem pour faire offrir des sacrifices en faveur des guerriers qui avaient succombé dans un combat et l'historien sacré ajoute que « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient *délivrés de leurs péchés* » (1). Dans l'Evangile, Notre-Seigneur parle d'un lieu d'où l'on ne sortira « qu'après avoir payé jusqu'à *la dernière obole* » (2) ; d'un péché « qui ne sera remis ni dans le siècle présent ni *dans le siècle futur* » (3). Il y a donc une rémission dans l'autre vie ; or où se fait-elle, sinon dans le Purgatoire ?

Telle est la foi catholique ; telle est la croyance de tous les temps, confirmée par le témoignage des saints Docteurs, par les monuments de l'antiquité chrétienne et même par les traditions du paganisme, comme l'attestent les écrits de Platon, de Virgile, de Cicéron et d'autres illustres philosophes et poètes. Contentons-nous de citer le curieux passage dans lequel le second nous peint la purification des âmes après cette vie : « Les unes, pour se laver de leurs taches, flottent au milieu des airs ; les autres se plongent dans l'eau des torrents ; plusieurs passent mille et mille fois à travers les flammes. Ainsi s'effacent par un long châtiment les souillures contractées durant la vie mortelle » (4).

Ecouteons maintenant la raison s'exprimant sur cette

(1) *II Mach.*, XII.

(2) *S. MATTH.*, V, 26.

(3) *Ibid.*, XII, 32.

(4) *Enéide*, I. VI.

vérité par la bouche de saint Thomas : « Il arrive souvent que des justes meurent avant d'avoir suffisamment fait pénitence. La vie éternelle qu'ils ont méritée ne peut leur être refusée, mais leurs fautes ne peuvent non plus rester impunies, parce que l'ordre éternel ne saurait perdre ses droits. Il faut donc nécessairement que les justes obtiennent enfin le prix de la vie éternelle, mais seulement après qu'ils auront subi une peine temporaire » (1). Un polémiste protestant formule en ces termes la même pensée : « La plupart de ceux qui meurent sont, il faut l'avouer, trop bons pour l'enfer, mais, ce qui n'est pas moins sûr, c'est qu'ils sont aussi trop mauvais pour le ciel » (2). Que conclure de là, sinon que l'existence du Purgatoire se justifie pleinement aux yeux de la raison ?

II. Mais les infortunés qui gémissent dans cette prison, y a-t-il pour nous possibilité de les soulager et même de les délivrer de leurs souffrances ? C'est absolument certain. « Les âmes qui sont détenues dans le Purgatoire, dit le concile de Trente, peuvent être secourues par les suffrages des fidèles, mais surtout par le sacrifice de l'autel, si agréable à Dieu ». Les *suffrages* dont il est ici question ne sont autres que la prière, l'aumône, les œuvres de pénitence et les indulgences.

La prière pour les morts occupe une large place dans la liturgie sacrée et dans la tradition populaire. On prie pour les défunts d'abord à la cérémonie de leurs funé-

(1) *Contrà Gentes*, IV, 91.

(2) HASE, *Polémiq. prot.*, 2^e édit., p. 422.

railles ; puis à la messe de *Requiem*, qui leur est spécialement consacrée, soit au jour de leur *déposition* — encore un mot qui atteste la foi à la résurrection, — soit au 3^e, au 7^e, au 30^e jour, soit à l'anniversaire. L'Eglise prie encore pour ses chers trépassés au second *Memento* de chaque messe, même aux jours des plus grandes fêtes ; en outre, à presque toutes les Heures de l'office divin, dans ce touchant souhait : « Que par la miséricorde de Dieu les âmes des fidèles reposent en paix. Amen ». Et la solennelle *Commémoration de tous les fidèles défunts* n'atteste-t-elle pas, elle aussi, la croyance de l'Eglise à l'efficacité de la prière en faveur des âmes du Purgatoire ?

Ce même point de doctrine est confirmé par une tradition qui remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Les épitaphes des Catacombes en font foi. Elles demandent pour les défunts le *rafraîchissement* : « Victoria, que Dieu rafraîchisse votre esprit ». — « Antonia, douce âme en paix, que Dieu vous donne le rafraîchissement ». Elles prient Dieu de *se souvenir d'une âme, de la recevoir dans la paix* : « Aurélien, serviteur de Dieu fidèle, dort en paix ; que Dieu se souvienne de lui dans les siècles ». — « Que Gaudentia soit reçue dans la paix ». Ces désirs, ces souhaits, nous les lisons encore sur les tombes chrétiennes de nos jours : « Priez pour lui » — « Qu'il repose en paix ». — « *De profundis* ».

Enfin, les obits ou fondations de services funèbres, dont la coutume remonte également très haut, proclament, aussi, à travers les siècles, la foi du peuple chrétien à l'efficacité de la prière pour les morts.

III. Pas n'est besoin de nous étendre longuement sur le devoir qui nous incombe de prier pour les morts. Que de voix s'unissent pour nous le rappeler !

Priez pour les morts, nous dit la *religion* : ces âmes sont chères à Dieu ; c'est travailler à sa gloire que de les rendre au plus tôt à leur Créateur.

Priez pour les morts, nous dit la *charité* : nobles et saintes victimes, ces âmes souffrent des tourments inconcevables, quoique temporaires : privation de la vue de Dieu, supplice du feu. Et ce qui rend leur sort plus digne de votre compassion, c'est qu'elles sont dans l'impossibilité absolue de se secourir elles-mêmes, comme le paralytique dont parle l'Evangile : il faut que quelqu'un leur procure du secours. Aussi saint Thomas affirme-t-il que « la prière pour les morts est meilleure que celle qu'on fait pour les vivants, parce que les morts en ont un plus grand besoin et ne peuvent pas se venir en aide comme le peuvent les vivants » (1).

Priez pour les morts, nous disent la *reconnaissance* et l'*amitié* : dans le Purgatoire, vous comptez des parents chéris, des bienfaiteurs, des maîtres, des amis dévoués et généreux. Prêtez l'oreille et vous entendrez l'appel que vous adresse chacune de ces âmes : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi » (2).

Priez pour les morts, nous dit enfin la *justice* : il en est parmi eux qui souffrent pour des fautes dont vous avez été la cause ou l'occasion. Vous avez contribué à

(1) *Suppl.*, q. LXXI, a. 5, ad 3^{um}.

(2) *Job*, XIX, 21.

les faire tomber dans les flammes : n'est-ce pas pour vous un devoir rigoureux de leur tendre la main et de les aider à sortir de l'abîme ?

Assurément, nous ne demeurerons pas insensibles à de pareilles invitations ; nous prierons, nous prierons beaucoup pour nos chers trépassés, afin qu'une fois délivrés, ils deviennent eux-mêmes nos intercesseurs auprès de Dieu.

L'Office des Morts

Aux riches ornements de fête succèdent tout à coup, dans la fonction liturgique des Vêpres de la Toussaint, les sombres parures de deuil ; les cantiques de joie font place à des mélopées empreintes de tristesse. On dirait la voix plaintive d'âmes angoissées, quelque chose comme l'appel lointain d'un infortuné aux prises avec une grande souffrance.

C'est bien tout cela que nous rencontrons dans l'office des Morts, fidèle écho des gémissements du Purgatoire, véritable eucologe des vivants en faveur des trépassés.

Les Vêpres s'ouvrent sans l'annonce ordinaire ; c'est un discours *ex-abrupto*, un cri d'espérance de l'âme captive dans le ténébreux cachot où elle achève de se purifier :

Je serai agréable au Seigneur dans la région des vivants.

Oui, sans doute : mais en attendant le jour de la délivrance, elle pleure sur son exil, elle implore miséricorde :

Malheureuse que je suis, pourquoi faut-il que mon séjour dans ce lieu se prolonge de la sorte ?

Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix.

O Dieu, ne méprisez pas l'ouvrage de vos mains.

Espoir, âme fidèle, entends la divine réponse, écoute l'oracle qui va s'accomplir pour toi après ta purification :

Tout ce que mon Père me donne vient à moi, et celui qui vient à moi, je ne le rejetterai point dehors.

Et nous vos frères de l'Eglise militante, nous adressons pour vous toutes, âmes bien-aimées, cette prière qui s'ajoute comme un sublime refrain aux psaumes sacrés :

Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que la lumière sans déclin brille à leurs yeux.

Combien touchantes aussi les Matines des Morts !

Venez, adorons le Roi pour qui vit toute créature.

Ce contraste de la vie et de la mort est saisissant. Il remet en mémoire le mot de Massillon sur le cercueil du *grand* roi : « Dieu seul est grand ! »

Les Psaumes des trois Nocturnes traduisent à merveille les sentiments des pauvres détenus qui achèvent de payer leurs dettes envers la justice divine. Tantôt ils demandent à Dieu d'oublier les fautes de leur jeune

âge, tantôt ils lui exposent leurs souffrances et lui font part de la soif ardente de félicité qui les dévore, le suppliant de les admettre à voir les biens promis dans la terre des vivants.

Les Leçons, tirées entièrement du livre de Job, renferment d'abord l'éloquente histoire de la misère de l'homme sous les traits de celle qui affligea si profondément le prophète de l'Idumée. On voit combien l'application en est facile aux âmes que « la main du Seigneur a touchées ». Ecouteons quelques passages de cette sublime complainte :

Epargnez-moi, Seigneur, puisque mes jours ne sont qu'un néant...

Mon âme a la vie en dégoût ; je m'abandonnerai aux plaintes contre moi-même, je parlerai dans l'amertume de mon âme. Je dirai à Dieu : ne me condamnez pas ; faites-moi connaître pourquoi vous me traitez de la sorte...

Ce sont vos mains qui m'ont formé ; ce sont elles qui ont disposé toutes les parties de mon corps ; et vous voudriez après cela m'abîmer en un moment ?

L'homme né de la femme vit très peu de temps ; il est rempli de beaucoup de misères. Il naît comme une fleur qui n'est pas plus tôt éclosé qu'elle est foulée aux pieds ; il suit comme l'ombre et ne demeure jamais dans le même état... Les jours de l'homme sont courts, le nombre de ses mois est entre vos mains ; vous avez marqué les bornes de sa vie, qu'il ne peut dépasser.

Vient ensuite l'appel aux amis d'ici-bas. Pour Job, ceux-ci furent des consolateurs importuns et sévères. Pour les chères âmes qui souffrent, nous serons plus tendres et plus miséricordieux :

Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé.

Mais au-dessus de la tristesse, des souffrances et de l'abandon des amis, plane pour Job, comme aussi pour nos pleurants du Purgatoire, une espérance invincible et pleine de douceur :

Je sais que mon Rédempteur est vivant et je ressusciterai au dernier jour.... Je le verrai, je le contemplerai de mes propres yeux...

Les Répons expriment à leur tour les angoisses, la prière et les espérances de l'âme captive. Il en est un surtout que nous signalons parce qu'il se représente plus fréquemment : c'est celui que l'Eglise a inséré dans la cérémonie de l'Absoute, le *Libera me* :

Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle dans ce jour redoutable, alors que les cieux et la terre seront ébranlés et que vous viendrez juger le monde par le feu.

Je suis devenu tout tremblant et je suis saisi de frayeur en attendant le jour du jugement et de la colère.

Ce jour est un jour de colère et de calamité, c'est un grand jour, un jour plein d'amertume.

Seigneur, donnez-leur le repos éternel et que la lumière sans déclin brille à leurs yeux.

C'est beau, c'est touchant et hautement instructif. Puissions-nous procurer au plus tôt à tous ces frères qui souffrent l'entrée dans le séjour où il n'y aura plus ni deuil, ni larmes, ni séparation !

La Prose des Morts

Parmi les morceaux liturgiques, il n'en est pas, croyons-nous, qui soit tout à la fois plus grandiose et plus touchant que la Prose des Morts (1). « Le *Dies iræ*, dit M. F. Clément, surpassé en sombre énergie et en vérité d'expression tout ce qu'anciens et modernes ont composé sur le même sujet. Les saisissantes images de l'épouvante de l'âme prête à paraître devant son juge, et de la foi qu'elle conserve dans les promesses de la miséricorde divine, s'emparent avec une égale force du cœur et de l'imagination » (2). Tout frappe, tout émeut l'auditeur, jusqu'à la monotonie de la rime, qui revient trois fois la même dans chaque strophe et prolonge ainsi l'effet produit dans l'âme par ce chant lugubre.

Proudhon lui-même ne peut contenir son admiration devant cette incomparable mélodie, « la plus effrayante, dit-il, la plus douloreuse qu'on ait jamais imaginée... Je ne connais vraiment rien, ajoute-t-il, ni dans les Psaumes, ni dans les Latins, ni dans les Grecs, ni dans les Français, qui soit de cette force » (3).

Le *Dies iræ* comprend deux parties bien distinctes : un tableau et une prière.

(1) « A qui attribuer le *Dies iræ* ? L'opinion commune aujourd'hui désigne Thomas de Celano (— 1250) pour son auteur ». Ulysse CHEVALIER, *Poésie liturgique du moyen âge, Histoire*.

(2) *Carmina è poetis christianis excerpta*. Paris, Gaume, 1854, p. 519.

(3) *Du principe de l'art et de sa destination sociale* (Cf. *Revue de la Suisse catholique*, Fribourg, 25 mai 1892, p. 258-9).

I. Le tableau est des plus effrayants : il s'agit du jugement dernier, de « ce jour de colère prédit par David et annoncé par la Sybille » des temps anciens. L'heure suprême du monde est arrivée ; la dernière des générations humaines a disparu dans l'embrasement final de la terre (1), et un silence lugubre plane sur l'univers devenu un immense tombeau.

Soudain la trompette retentit « à travers les sépulcres des régions » autrefois habitées. Quels sons éclatants ! Ne dirait-on pas la grande voix qui crie : Morts, levez-vous, venez au jugement ? En un clin d'œil, l'humanité tout entière est debout au pied du redoutable tribunal.

Ici, par une hardiesse heureuse, le poète nous montre la nature saisie de stupeur et la mort toute surprise de voir que sa proie lui échappe.

Mors stupebit et natura
Quum resurget creatura
Judicanti responsura.

Les solennelles assises vont commencer. Un livre est ouvert, dans lequel se trouve consigné tout ce qui doit faire la matière du jugement. Figure ou réalité, quoi qu'il en soit de ce livre accusateur, il en est un autre également ouvert aux yeux du monde entier : la conscience de chacun.

Aussi, dès que le souverain Juge aura pris place, tout sera manifesté : crimes jadis dérobés à la connaissance des hommes, désirs coupables, pensées les plus secrètes, replis du cœur les plus intimes, tout sera

(1) S. PIERRE, *II Ep.*, III, 10.

dévoilé, tout apparaîtra au grand jour, et rien ne demeurera impuni.

Nil inultum remanebit.

Devant cette accablante perspective, l'âme pécheuse qui n'a pas encore quitté ce monde, se trouve profondément remuée. Considérant, d'une part, sa propre misère, et, de l'autre, l'effroi avec lequel le juste lui-même attend son arrêt, elle cherche un protecteur, un avocat qui veuille bien prendre en main sa cause.

II. Son humble supplication, c'est au juge qu'elle l'adresse directement. Elle tombe donc aux genoux de ce « Roi dont la majesté inspire la crainte », et avec quels accents elle le conjure d'avoir pitié de son sort ! On le voit bien ; à cette heure encore, Jésus est pour elle plus un Sauveur qu'un Juge ; il est « la source de la bonté, *fons pietatis* ».

Quelle éloquence dans les raisons que l'âme fait valoir pour obtenir miséricorde ! Ce sont d'abord les souvenirs les plus émouvants : la venue de Jésus-Christ sur la terre, les fatigues de son apostolat, sa mort sur la croix. De tout ce que vous avez fait et enduré pour moi, ô bon Jésus, souvenez-vous !

.
Recordare, JESU pie !

Pauvre âme ! elle gémit sous le poids de ses fautes ; la rougeur couvre son front. Mais Jésus n'a-t-il pas absous Madeleine et promis le ciel au larron converti ! et l'âme qui va paraître devant lui n'a-t-elle pas, elle aussi, reçu des promesses et vu briller de bien douces espérances le long de sa vie ?

Mihi quoque spem dedisti.

Nouveau motif, par conséquent, de compter que sa prière sera exaucée.

Sa prière, ah ! mérite-t-elle considération ? Elle sait bien que non ; mais Jésus est secourable et il usera d'indulgence, il ne permettra pas qu'elle tombe dans le feu éternel.

Sed tu bonus fac benigne :
Ne perenni cremer igne.

Une place parmi les brebis fidèles qui seront à sa droite, un appel dans les rangs des bienheureux, loin des maudits et des flammes qui les dévorent ! tel est l'objet de ses désirs les plus ardents.

Cette grâce, de toutes la plus importante, elle l'imploré le front dans la poussière, le cœur brisé par le repentir, ou mieux, selon l'énergique expression du texte, « pulvérisé comme la cendre. »

Cor contritum quasi cinis.

La prière de l'âme chrétienne est terminée. L'Eglise à son tour prend la parole en faveur de ses enfants : « Ce sera, dit cette mère éplorée, un jour lamentable que celui où l'accusé, sortant du tombeau, comparaîtra devant son Juge. O Dieu, accordez-lui donc le pardon. »

Huic ergo parce, Deus.

Enfin, jetant un regard sur tous les fidèles qui souffrent dans le séjour de l'expiation, l'Eglise adresse au

Dieu qui va s'immoler pour eux ce dernier cri de son amour suppliant : « Doux Seigneur Jésus, donnez-leur le repos. »

Pie Jesu Domine,
Dona eis requiem (1).
Amen.

Tel est le *Dies iræ*, ce chant funèbre si consolant au milieu même de la religieuse terreur qu'il inspire. Un jour il retentira sur notre dépouille mortelle. Puissent les cœurs amis qui, alors, verseront sur nous « des larmes avec des prières » (2), nous obtenir l'accomplissement de ce suprême souhait : *le repos éternel !*

Les Saintes Reliques

(Dim. après la Toussaint.)

Après avoir glorifié les vertus et applaudi au triomphe des Saints, l'Eglise nous invite à offrir un tribut de vénération et de louange à leurs précieux restes. C'est la raison d'être de la fête des *Saintes Reliques*, célébrée dans plusieurs diocèses le dimanche après la Toussaint.

Jusqu'à la résurrection finale, sauf la très honorable exception — la seule connue — faite en faveur de l'auguste Vierge Marie, l'âme seule des bienheureux est

(1) On a dit primitivement, pour conserver la rime :

Pie Jesu Domine,
Dona eos requie.

(2) BOSSUET, *Oraison funèbre du prince de Condé*.

admise dans le ciel : leur dépouille mortelle demeure ici-bas, et l'Eglise l'entoure d'honneur, lui voue un religieux respect, un véritable culte.

Pourquoi ce culte et quels avantages pouvons-nous en retirer ?

I. L'Eglise elle-même répond à la première question dans les lumineux enseignements du Concile de Trente : « Les fidèles doivent respecter les corps des saints martyrs et des autres bienheureux qui vivent avec Jésus-Christ, car ces corps furent les membres vivants de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, qui les ressuscitera un jour pour la vie éternelle et les glorifiera (dans le ciel) » (1).

Oui, respect à ces ossements sacrés, d'abord parce qu'ils furent les membres vivants du Christ et le temple de l'Esprit-Saint. Saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? » (2). Si cela est vrai de tous les fidèles, combien plus de ceux qui furent l'élite de l'humanité par les vertus qu'ils pratiquèrent, ceux que nous appelons les Saints ! Si le baptême déjà fait de chacun de nous un autre Christ, *Christianus alter Christus*, quelle perfection n'ajoute pas à cette ressemblance première la réception du corps et du sang de Jésus-Christ ! C'est bien alors que le chrétien peut dire

(1) Session XXV.

(2) *I Cor.*, III, 16 et VI, 15.

en toute vérité : « Je vis ; mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » (1). Est-il, à part celle de Marie, union plus intime de la créature avec son Créateur ? Quoi d'étonnant, par conséquent, que nous honorions une chair et des membres ainsi divinisés, surtout quand l'âme qui les habitait est déjà elle-même en possession du bonheur ?

En outre, étant donné le dogme de la résurrection future, nous sommes assurés que « les corps des saints ensevelis dans la paix » se lèveront pour la gloire ; que « leurs ossements, gardés par le Seigneur » éprouveront ces *tressaillements* ineffables dont parle encore David, reprendront la vie et entreront un jour dans la céleste Jérusalem. Ne soyons donc pas surpris que, dès les premiers siècles, l'Eglise ait pris tant de soin de recueillir les Reliques des martyrs, de les envelopper dans l'or et la soie, de faire brûler, plus tard, des lampes devant elles, de ne célébrer les saints mystères — comme elle le fait encore de nos jours — que sur une pierre où reposent quelques parcelles de ces restes précieux.

II. Mais la gloire des Saints n'est pas seule à bénéficier des honneurs que nous rendons à leurs Reliques ; ce culte nous intéresse aussi nous-mêmes.

Le concile de Trente, déjà cité, dit pour exciter notre dévotion, que « Dieu accorde de nombreuses faveurs à ceux qui sont fidèles à honorer les Reliques des saints ». L'histoire et l'expérience confirment admirablement cette doctrine.

(1) *Galat., II, 20.*

Sous le règne de Joas, des hommes qui ensevelissaient un mort, obligés de se défendre contre une agression, jetèrent précipitamment le cadavre dans le sépulcre d'Elisée : au seul contact des os du prophète, cet homme ressuscita à l'instant (1). Les fidèles appliquaient aux malades les linges qui avaient touché le corps de saint Paul : les malades étaient guéris et les possédés, délivrés (2). Au rapport de saint Augustin, une femme aveugle recouvrira la vue en portant à ses yeux des fleurs qui avaient touché les reliques de saint Etienne, au moment où l'on faisait la translation du corps de ce saint diacre. En 1129, la ville de Paris était ravagée par la terrible maladie des *Ardents*, contre laquelle ne pouvait rien tout l'art des médecins. L'évêque Etienne ordonne que l'on porte en procession les reliques de sainte Geneviève. A peine la châsse a-t-elle franchi le seuil de l'église, que le fléau s'arrête. Le souvenir de cet événement est conservé dans la fête de *Sainte Geneviève-des-Ardents*, qu'institua le pape Innocent II, et qui se célèbre le 26 novembre dans le diocèse de Paris.

Que de merveilles, dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel, accomplies, de nos jours encore, au sépulcre des Saints ou en présence de leurs Reliques ! Les innombrables ex-voto, qui décorent les murs de leurs sanctuaires, ne disent-ils pas bien haut que leurs ossements sacrés n'ont rien perdu de la puissance que Dieu leur a communiquée ? Il suffit, pour s'en faire une

(1) *IV Rois*, XIII, 21.

(2) *Act.*, XIX, 12.

idée, de visiter, à La Louvesc, le tombeau de saint Jean-François Régis, dont nous avons déjà parlé à propos de sa fête, le 16 juin.

Un autre avantage du culte des saintes Reliques, c'est de nous rappeler le respect que nous devons à notre corps, devenu, lui aussi, le temple du Saint-Esprit par le baptême, et le tabernacle vivant de Jésus-Christ par la sainte communion; c'est de nous apprendre à le tenir, par la mortification, dans une parfaite soumission à l'âme. Les saints, sous ce rapport, ont accompli des actes effrayants pour la nature. On peut le voir, en particulier, dans la vie de saint Benoît, de saint Bernard, de saint François d'Assise. « O heureuse pénitence, s'écria saint Pierre d'Alcantara, apparaissant après sa mort à sainte Thérèse, heureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire! » (1).

Enfin le culte des saintes Reliques nous encourage à la vertu par l'espoir de la résurrection future. C'est la pensée que l'Eglise exprime dans l'oraison de leur fête : « Augmentez-en nous, Seigneur, la foi à la résurrection, vous qui opérez des merveilles par les Reliques de vos Saints, et faites-nous participants de la gloire immortelle dont nous vénérons le gage dans leurs cendres. »

Quand Jeanne d'Arc entra dans la basilique de Reims pour le sacre de Charles VII, elle portait à la main son oriflamme, couverte de poussière et de sang. On voulut la lui enlever. « Laissez, dit l'héroïne; mon drapeau a été à la peine, il est juste qu'il soit à la gloire. » Il en sera de même un jour pour notre corps,

(1) *Brév. rom.*, 19 octobre.

ce compagnon fidèle de nos combats ; il entrera lui aussi dans la basilique éternelle, et il y recevra d'autant plus *d'honneur* qu'il aura été davantage à *la peine* ici-bas.

Saint Charles Borromée

(4 novembre.)

Quelle belle pléiade le XVI^e siècle a vu briller au firmament de la sainteté ! Dans les premières années, prend son essor vers le ciel François de Paule, le thaumaturge de la Calabre, le fondateur des Minimes. Un peu plus tard, apparaît Ignace de Loyola, qui « fortifie l'Eglise militante d'une armée nouvelle » (1), et dont la Compagnie, encore au berceau, voit éclore tout un essaim de grandes âmes : l'austère François de Borgia ; Xavier, l'illustre apôtre des Indes et du Japon ; les martyrs de Nangasaki ; puis, ces anges de la terre qui sont Stanislas de Kostka et Louis de Gonzague.

Un fils de saint Dominique, le pape Pie V, rend au culte divin son harmonieuse unité et obtient par ses prières la victoire de Lépante. Pendant ce temps, Philippe de Néri, le père de l'Oratoire, édifie Rome par ses vertus et « enfante à Jésus-Christ des âmes innombrables » (2).

En Espagne, la séraphique Thérèse et Jean de la Croix, cet amant passionné de la souffrance, donnent à l'arbre

(1) *Brév. rom.*, 31 juillet.

(2) *Ibid.*, 26 mai.

du Carmel une merveilleuse vigueur ; Pierre d'Alcantara communique la même jeunesse à la famille franciscaine et Jean de Dieu dote l'Eglise de ses Frères hospitaliers.

A Milan, Charles Borromée, « le modèle accompli des pasteurs et du troupeau » (1), immortalise son nom par son zèle et son héroïque charité. A Brescia, Angèle Mérici institue la société des Ursulines, tandis que la noble vierge de Florence, Catherine de Ricci, devient célèbre à Prato par ses extases et ses effrayantes mortifications.

Nous pourrions ajouter à cette glorieuse liste, sans même la rendre complète, Jérôme Emiliani, Gaétan de Thiène, Thomas de Villeneuve, Félix de Cantalice, Pascal Baylon et cette « première fleur de sainteté que voit s'épanouir l'Amérique méridionale, Rose de Lima » (2)...

Quant à François de Sales et à Vincent de Paul, ils sont encore, au soir du xvi^e siècle, l'un au début de son épiscopat et l'autre à la veille de son sacerdoce ; mais on peut déjà prévoir combien lumineux sera le passage de ces deux astres sur le monde catholique.

Arrêtons quelques instants nos regards sur le grand archevêque de Milan, Charles Borromée, et rappelons les traits les plus saillants de sa sainte vie : de tels exemples sont de ceux qui élèvent l'âme et réconforment le cœur dans les temps difficiles (3).

(1) *Bulle de canonisation.*

(2) *Brév. rom.*, 30 août.

(3) Plus de trente auteurs se sont occupés de saint Charles. Nous suivons de préférence celui qui eut le bonheur de voir de près le saint archevêque, ayant été associé par lui à son administration :

Charles naquit le mercredi 2 octobre 1538, au château d'Arona, sur les bords du lac Majeur (1). Il fut le second des six enfants que Dieu donna au comte Gilbert Borromée et à sa digne épouse Marguerite de Médicis, l'un et l'autre fervents chrétiens, non moins renommés pour leurs saintes œuvres que pour la noblesse de leur race. Une éclatante lumière, qui brilla sur la demeure paternelle, à deux heures du matin, moment de la naissance de Charles, sembla présager l'avenir de cet enfant privilégié.

Piété, obéissance, application à l'étude, angélique pureté : telle fut la vie de l'adolescent, initié de bonne heure à la cléricature. « L'un de ses maîtres, qui fut depuis le mien, dit Giussano, m'a raconté une infinité de choses de la bonté de son naturel et de l'exactitude qu'il avait à s'acquitter de son devoir » (2).

A vingt-un ans, après de fortes études faites à Pavie, et pendant lesquelles sa vertu fut mise à une épreuve très délicate, Charles est reçu docteur en droit civil et canonique. A cette même époque, une grande nouvelle arrive à ses oreilles : son oncle maternel, le cardinal Ange de Médicis, est élu pape sous le nom de Pie IV (1559). Calme et humble en face des honneurs que cette

Giussano, prêtre milanais, des Oblats de saint Ambroise. Son livre : *Vita di San Carlo Borromeo*, imprimé à Rome en 1610, a été traduit en allemand, en espagnol, en français et en latin. (Cf. *Bibliographie biographique universelle*, par E. M. OETTINGER. — Paris, Lacroix, 1766, t. I, p. 180-1.

(1) Une statue colossale de saint Charles, érigée au XVII^e siècle, se voit encore à 30 minutes d'Arona.

(2) Op. cit. Traduct. de E. CLOYSAULT. — Avignon, Seguin, 1824, t. I, p. 8.

élection lui annonce pour lui-même, Charles envisage toutes choses selon les desseins de la Providence, uniquement attentif à Dieu seul et à son bon plaisir.

Peu après, en effet, le nouveau Pontife, qui connaissait la maturité et les vertus du jeune lévite son neveu, le mande à Rome, le crée cardinal, lui confie la charge de grand Pénitencier et ne tarde pas à le nommer archevêque de Milan (8 février 1560). Charles est en ce moment dans sa vingt-troisième année. Que de grandes et saintes œuvres vont remplir son épiscopat !

Le concile de Trente, commencé en 1545, est demeuré suspendu sous les pontificats de Marcel II et de Paul IV. Charles n'a rien de plus à cœur que d'obtenir de Pie IV la continuation de ces solennelles assises. Le pape, animé, lui aussi, d'un grand zèle pour la discipline de l'Eglise, se rend aux désirs du saint et convoque les évêques du monde catholique à Trente pour le jour de Pâques 1561. La XXV^e session mit fin au concile le 4 décembre 1563. On sait la large part que saint Charles eut aussi à la composition du *Catéchisme du Concile de Trente*, ce livre éminemment utile à quiconque enseigne la doctrine chrétienne.

Restait à mettre en pratique les réformes adoptées dans la grande assemblée. Charles commence par lui-même et par sa maison. Jésus-Christ dans sa vie apostolique : tel sera désormais son idéal et son modèle. Simplicité dans l'ameublement et dans la nourriture, règlements intérieurs pleins d'esprit de foi et de sagesse, prière en commun, soin des domestiques : tout est mis en œuvre pour que la famille épiscopale inspire le respect et provoque l'imitation.

Le vigilant pasteur applique ensuite son zèle à la formation des jeunes clercs. Les Pères du concile ont prescrit pour chaque diocèse l'érection d'un *Séminaire*, pépinière sacrée où se recrutent les ministres des saints autels (1). Charles établit immédiatement dans sa ville épiscopale le vaste Séminaire de Saint-Jean-Baptiste, et ne cesse d'entourer le personnel qui le compose de la sollicitude la plus active et la plus dévouée.

Combien le diocèse de Milan avait besoin d'un pasteur tel que Charles Borromée ! Il aurait fallu les larmes d'un Jérémie pour pleurer sur les ruines de toute sorte, amoncelées dans cette région par l'hérésie et les désordres qui en sont la suite. Digne successeur d'Ambroise, le saint archevêque ne se décourage nullement. Réformer les pasteurs et arriver ainsi à corriger le troupeau, tel est le plan de cet homme apostolique. Conciles provinciaux, fréquents synodes, prédications, visites détaillées de son diocèse, lettres et solides instructions pastorales, abondantes aumônes, don de lui-même sous toutes les formes : rien n'est négligé pour améliorer le champ que lui a confié le Père de famille. Rien non plus n'ébranle sa fermeté, pas même le coup d'arquebuse qu'un véritable Judas déchargea sur lui, un soir, pendant qu'il faisait oraison.

Mais où la charité de notre saint éclata d'une manière héroïque, ce fut surtout durant la peste qui ravagea Milan (1576). Dès l'apparition du redoutable fléau, on vit le bon pasteur se dévouer corps et âme à ses brebis. La misère est grande : Charles vend le mobilier de son

(1) Sess. XXIII, *De reformat*, cap. xviii.

palais et jusqu'à son propre lit pour secourir les pauvres ; les malades sont délaissés, la peur ayant fait fuir même leurs plus proches parents : Charles se multiplie pour leur venir en aide. Accompagné de quelques prêtres fervents, il fait le sacrifice de sa vie, parcourt les plus humbles cabanes, prodigue ses soins aux pestiférés, leur administre les sacrements, les console et les fortifie à l'heure suprême par ses touchantes exhortations (1).

Pour apaiser la justice divine qui châtiait ainsi les désordres de son peuple, Charles prescrivit des expiations publiques, des processions solennelles, et les présida lui-même, une corde au cou, comme un criminel, marchant pieds nus et portant sur ses épaules une lourde croix. Noble et sainte victime ! Dieu eut égard à tant d'abnégation, et le fléau arrêta ses ravages.

Nous pouvons fermer ici le livre qui renferme la vie du saint cardinal : Charles Borromée est tout entier dans cette page sublime.

Hélas ! peu d'années après, Milan perdit son grand Evêque. Epuisé par les austérités, Charles célébra sa dernière messe le jour de la Toussaint 1584, dans la chapelle des Jésuites, à Arona, son pays natal. La fièvre le saisit et c'est avec beaucoup de fatigue qu'il put revenir à Milan. Revêtu de son cilice et couvert de cendre, « ayant toujours les yeux arrêtés sur une image de Notre-Seigneur qui était devant son lit, et le visage beau et riant, il rendit son âme bienheureuse pour aller recevoir dans le ciel la récompense des travaux qu'il avait

(1) Cet épisode de la vie de saint Charles a fourni à la peinture un de ses plus beaux sujets.

soufferts pour le service de son divin Maître » (1). C'était le samedi 3 novembre 1584. Il était entré depuis un mois dans sa quarante-septième année. Ses funérailles furent présidées, le mercredi suivant, par le cardinal de Crémone, Nicolas Sfondrato, qui devint pape sous le nom de Grégoire XIV et eut toujours la plus profonde vénération pour le saint prélat.

Le corps de saint Charles est conservé dans la crypte de sa cathédrale, le splendide *Dôme*, dédié à la Nativité de Marie. Nous avons eu le bonheur de célébrer la messe devant ce précieux trésor.

Charles fut canonisé par le pape Paul V, le 1^{er} novembre 1610.

SAINTE GALLE

Vierge de Valence.

(6 novembre.)

La noble vierge Galle, dont le nom semble dériver de celui de nos ancêtres les *Galli* ou Gaulois, nous apparaît comme l'une des plus belles gloires de Valence au VI^e siècle.

Sa vie n'est guère connue que par un vieux manuscrit trouvé par les Bollandistes dans la bibliothèque de Christine, reine de Suède, et auquel ces savants hagiographes attribuent une grande valeur historique (2). Ce

(1) GIUSSANO, trad. par CLOYSAULT, t. II, p. 187.

(2) « Ex vetusto optimæ notæ codice.... » (BOLLAND., édit. Palmé, févr., t. I, p. 948-950).

manuscrit contient les vies des saints les plus notables compris entre le 25 décembre et le 16 février; la fête de notre sainte y figure au premier jour de ce dernier mois.

Telle est la source à laquelle ont puisé, après les Bollandistes, Châtelain, chanoine de Notre-Dame de Paris (1), M^{sr} de Catellan (2), et, de nos jours, M. le chanoine Nadal (3). Ce même document a servi à composer les Leçons de l'office inséré au Supplément du Bréviaire romain pour le diocèse de Valence.

Il nous serait difficile, par conséquent, d'abriter sous une autre autorité le modeste travail que nous sommes heureux de consacrer à la louange de sainte Galle.

Les saints abondaient en Occident à l'époque où vécut notre illustre vierge. Clotilde et Radegonde, après avoir jeté un vif éclat sur le trône de France, allaient, l'une après l'autre, faire fleurir les monastères témoins de leur ferveur et de leurs austérités. Prétextat déployait à Rouen un courage tout apostolique contre l'émule de Jézabel, la cruelle Frédégonde. Vienne jouissait de la science et des vertus d'Avit, et Valence, sous la houlette de son frère Apollinaire, redevenait digne de ses premiers apôtres Félix, Fortunat et Achillée. Grégoire de Tours, Germain de Paris, Fortunat de Poitiers : quels noms, et quels souvenirs ils rappellent! Ajoutons que ce même siècle donna au monde saint Benoît, le patriarche de l'ordre monastique en Occident, et vit le

(1) *Martyrologe*, p. 491. L'auteur y donne indifféremment à notre sainte les noms de *Galle* et de *Jalle*.

(2) *Les Antiquités de l'Eglise de Valence*, p. 104-108.

(3) *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, p. 95-105.

fructueux pontificat de Saint-Grégoire-le-Grand couronné par la conversion des Lombards, des Anglais et des rois ariens d'Espagne.

Après ce rapide coup d'œil, transportons-nous dans la vieille capitale des Ségalauiens, notre chère cité de Valence. Non loin de là, dans le *vicus* ou bourg de *Bagenum*, vient de naître une enfant de bénédiction qui attirera sur la ville où doit s'écouler sa longue existence plus de faveurs du ciel que Jules César ne lui départit d'avantages terrestres, en lui accordant une généreuse protection.

Galle appartenait à une de ces familles où la noblesse du sang et celle de la vertu ont contracté une étroite alliance. Le peu que son historien dit de ses premières années est bien significatif : « Telle était sa distinction, si affectueux étaient ses sentiments, que tous l'entouraient d'honneur et de respect ». Nous pouvons juger du soin qu'elle mit à rendre son adolescence précieuse devant le Seigneur par la sagesse toute divine dont elle donna des preuves lorsque vint le moment décisif de prendre un parti pour sa vie entière.

Le monde souriait à sa jeunesse et faisait briller à ses regards les espérances les plus flatteuses. La famille gagnée engage la jeune fille à donner sa main à un époux qui lui apportera une magnifique fortune. « Mon choix est fait », répond-elle. Etonné, le père veut savoir quel est celui qu'elle a honoré de sa préférence. « Celui que mon cœur a choisi, dit la modeste vierge, celui à qui j'ai donné non seulement ma foi, mais mon affection tout entière et pour toujours, c'est Jésus-Christ. Pour moi, cet époux surpassé tous les autres. Je vous en

supplie : qu'il ne soit plus question pour moi d'une alliance avec un homme mortel. Si toutefois vous me forciez à être infidèle à l'amour du Christ, ce n'est pas à la joie des noces que vous me conduiriez, ce seraient plutôt mes funérailles que vous prépareriez ».

Devant une pareille détermination, et éclairés d'ailleurs par la lumière d'En-Haut, les parents de Galle permirent à leur fille de servir librement le divin Epoux qu'elle s'était choisi. Heureux les parents qui savent comprendre que Dieu étant le premier maître de leurs enfants, a le droit d'exiger tout entiers pour lui des cœurs qu'il a créés ! Heureuses les âmes d'élite que Dieu appelle à pratiquer les conseils évangéliques ! De quels trésors de grâces elles seront enrichies, et quelle magnifique récompense leur est destinée dans le ciel !

Galle avait compris sa vocation. Aussi combien, à partir de l'heure bénie où elle eut déclaré à sa famille sa volonté inébranlable de s'y rendre fidèle, son amour pour le Christ devint plus ardent encore ! « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, disait-elle dans sa reconnaissance, je vous rends grâces de ce que vous n'avez pas permis que votre servante fût donnée à la créature et perdit le trésor de sa virginité. Vous savez que je vous ai promis, en me donnant à vous de toute mon âme, de garder toujours purs à vos yeux et mon cœur et mon corps. Prenez ma défense, afin que l'antique dragon ne me sépare jamais de votre amour ; vous qui êtes le Fils de Dieu et qui connaissez toutes choses, ordonnez-moi d'aller un jour devant votre tribunal dans les dispositions avec lesquelles vous voulez que je vive sur cette terre ».

Le vœu de virginité que Galle avait fait au Seigneur dans le secret de son âme, elle voulut lui donner une consécration publique en le renouvelant avec solennité, au pied des saints autels et entre les mains du plus auguste représentant de Dieu dans le diocèse.

L'évêque de Valence, un des successeurs immédiats de saint Apollinaire — probablement Emilian II ou Salvius — avait alors auprès de lui six de ses frères dans l'épiscopat, réunis, selon toute apparence, pour le concile où furent condamnées les erreurs des Pélagiens et des Semi-Pélagiens, et qui eut lieu en 530. C'est en présence de ces six pontifes que le premier Pasteur de ce diocèse admit son illustre fille selon la grâce à recevoir le voile des épouses de Jésus-Christ.

Avec quelle magnificence durent se déployer les rites de la Consécration des Vierges, ces cérémonies empreintes de tant de grandeur et qui, aussi bien que celles de l'Ordination des clercs, remontent à la plus vénérable antiquité! Avec quel accent ému Galle dut redire l'épithalame sacré que la douce vierge Agnès avait chanté jadis ! Rien de ravissant comme le mélodieux dialogue qui s'établit entre le Chœur et la fiancée du Christ :

LE CHŒUR. — Vierges prudentes, préparez vos lampes : voici que l'époux arrive, allez au-devant de lui.

L'ELUE. — Le royaume de ce monde et les pompes du siècle : j'ai tout méprisé pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai mis ma confiance et qui est l'unique objet de ma dilection.

— Venez, ô ma bien-aimée, aux noces divines : l'hiver est passé, la tourterelle chante, et les vignes en fleur répandent leur parfum.

— Je suis unie à Celui que servent les Anges, à celui dont

les astres du ciel admirent la beauté. Mon Seigneur Jésus-Christ m'a donné un anneau pour gage de sa foi ; il a placé sur ma tête la couronne d'épouse.

— Venez, épouse du Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité.

— Ce que j'ai désiré, je te vois déjà ; ce que j'ai espéré, je le tiens ; je suis unie dans le ciel à Celui que, sur la terre, j'ai aimé de toute l'ardeur de mon âme (1).

Bien que vouée à Dieu par la profession de la sainte virginité, Galle ne se retira pas dans un monastère ; elle continua au milieu du monde la vie de prière, de pénitence et de dévouement qu'elle avait menée jusque-là. Ainsi, aux temps apostoliques, vécurent les Praxède et les Pudentienne ; ainsi, au v^e siècle, se fit remarquer Geneviève, la vierge de Nanterre, qui détourna de l'antique cité de Lutèce Attila, le *Fléau de Dieu* ; ainsi encore, au ix^e siècle, sainte Solange, la célèbre patronne du Berry, pratiqua dans le monde les vertus du cloître.

Galle fixa sa demeure au lieu qui fut appelé dans la suite le Bourg. Là se trouvait déjà une église dédiée à l'apôtre saint Pierre, et où le corps de saint Apollinaire avait été déposé, lors de son bienheureux trépas, arrivé en 520. A en juger par un ancien titre conservé aux archives de la préfecture de la Drôme et cité par M. le chanoine Nadal, cette première église du Bourg était un splendide monument. L'auteur de la vie de sainte Galle l'appelle « une *basilique* construite en l'honneur de saint Pierre, apôtre ». C'est là que se passa en grande partie la vie de notre admirable vierge, puisque,

(1) *Pontificale roman.*, De benedict. et consecrat. Virginum.

« nuit et jour, elle ne s'éloignait pas de la maison de Dieu ».

Sa prière était donc incessante. On peut dire d'elle, comme du grand thaumaturge des Gaules, saint Martin : « Rien ne pouvait distraire son esprit de la prière ». Ce commerce intime avec Dieu était singulièrement favorisé par la mortification complète des sens. Détail qui, à lui seul, en dit bien long : l'austère épouse du Christ ne prenait quelque nourriture qu'après le coucher du soleil. Et comme, selon le pape saint Léon, il convient que les mets dont on se prive en jeûnant profitent au pauvre (1), Galle distribuait aux indigents d'abondantes aumônes. Que de formes variées et délicates revêtait sa charité, soit à l'égard des malades, soit envers ceux qu'une fausse honte contraignait de tenir cachées leurs misères ! Providence visible de tous ceux qui souffraient, elle était vraiment pour la cité entière comme un ange envoyé du ciel.

Il plut à Dieu de faire briller dès cette vie par des miracles la sainteté de la vierge de Valence. L'auteur du manuscrit reproduit par les Bollandistes en rapporte un bon nombre.

Mais de tous les prodiges dus à l'intervention de sainte Galle, le plus mémorable fut celui de la mise en fuite des Lombards, qui étaient venus assiéger Valence. Le fait eut lieu sous l'épiscopat de Maxime II, vers l'an 576. Il nous faut entrer ici dans quelques détails.

Le savant auteur de l'*Essai historique sur l'Eglise et la ville de Die* décrit, après Grégoire de Tours, la marche des Lombards contre la Burgondie, à laquelle

(1) *Serm. 2 de Jejun. X mensis et collectis.*

appartenait alors Valence, « Après avoir franchi les Alpes, probablement par le mont Genève, les bandes Lombardes prennent des routes différentes. Un premier corps de troupes, commandé par Rhodanus, se dirige vers Grenoble et met le siège devant cette ville. Zaban, à la tête d'une autre bande, suivant la voie romaine alors très fréquentée, s'engage dans la vallée de la Drôme, passe à Die, arrive dans les plaines du Rhône et vient mettre le siège devant la ville de Valence. Quant au troisième chef lombard, nommé Amo, il s'avance vers Avignon par la vallée de la Durance » (1).

Ainsi assiégés par Zaban, les habitants de Valence tremblaient de voir les hordes lombardes pénétrer dans leur ville et la livrer à feu et à sang. Dans ce péril extrême, ils s'adressèrent à celle dont ils connaissaient le crédit auprès de Dieu. Galle était alors en oraison dans la basilique de Saint-Pierre du Bourg : « Servante de Dieu, lui crie la multitude, à notre secours ! nous allons tous périr ». — « Ne craignez rien, dit-elle : saint Pierre, à qui votre basilique est consacrée, nous défendra ».

Dès qu'elle se fut remise en prière, on vit une grêle de pierres s'abattre sur les ennemis, sans qu'aucune main humaine s'en fût mêlée, une quantité d'oiseaux de proie fondre également sur les barbares qui, frappés de terreur, s'ensuivent en désordre. « Courez à leur poursuite, s'écria la sainte, Dieu a combattu pour vous ; rapportez les dépouilles qu'ils ont laissées et ne leur faites aucun mal » (2). Il en fut ainsi, et la population

(1) Jules CHEVALIER, *Essai historique sur l'Eglise et la ville de Die* t. I, Montélimar, Bourron, 1888, p. 109.

(2) BOLLAND., Op. cit., p. 950.

de Valence fit éclater sa joie et sa gratitude envers sa libératrice.

Combien de temps Galle survécut-elle à la délivrance de notre cité, nous ne saurions le dire. Il est à croire qu'à cette époque son séjour ici-bas touchait à son terme, puisque immédiatement après le récit que nous venons de donner, l'auteur que nous suivons passe, sans transition, à celui de sa mort.

« Tous étant réunis, elle leur dit : « Mes très chers enfants, je vous prie, car le jour de ma mort approche, d'ensevelir mon corps avec soin ». A ces paroles, le peuple éclate en sanglots. « Ne pleurez point, mes frères, ajouta-t-elle : voilà quatre-vingt-dix ans que je suis au monde, sans avoir éprouvé aucune douleur ; laissez-moi partir et mettez en Dieu votre confiance ». Et après les avoir instruits de la parole de Dieu, sans agonie, elle émigra vers le Seigneur. Le lieu où elle rendit le dernier soupir trembla, et tous furent saisis d'une religieuse admiration.

« Au milieu des larmes et des cris de douleur, la virginal dépoille fut portée du Bourg dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr (1). Or sur le passage du cortège, beaucoup d'insirmes ayant touché le corps,

(1) L'église de Saint-Etienne a dû être la Cathédrale primitive de Valence. Elle est qualifiée d'*Eglise majeure* dans le Martyrologe d'André du Saussay, édité en 1637. Plus tard au xi^e siècle, on construisit, tout à côté, la cathédrale que le pape Urbain II consacra le 5 août 1095, sous le vocable de Notre-Dame et des saints Martyrs Corneille et Cyprien, titre qui a fait place ensuite à celui de saint Apollinaire, dont le corps avait été transporté de Saint-Pierre du Bourg dans l'église Saint-Etienne, puis dans la nouvelle Cathédrale. (LACROIX, *Guide Valentinois...*, Valence, 1853, p. 20).

furent guéris ; parmi eux, une femme, qui souffrait d'un flux de sang, voulut, par dévotion, passer sous le cercueil ; elle recouvrira subitement la santé. Il serait trop long de raconter les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau. On célèbre sa sépulture le jour des calendes (le 1^{er}) de février : sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui honneur et gloire avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen. »

Ainsi s'exprime le pieux auteur du manuscrit qui nous a servi de guide pour retracer la vie, les vertus et les miracles de sainte Galle.

Nous ne saurions mieux clore cette étude que par l'oraison assignée à la fête de sainte Galle, qui se célèbre le 6 novembre dans le diocèse de Valence :

O Dieu qui, par les prières et les mérites de la bienheureuse vierge Galle, avez délivré votre peuple de la puissance de ses ennemis, faites, nous vous en supplions, que par son intercession, nous soyons à l'abri de tous les dangers. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ...

DÉDICACE DES ÉGLISES

Le Dimanche après l'octave de la Toussaint, nous célébrons la Dédicace ou consécration à Dieu de toutes les églises de France.

Indépendamment de cette fête, qui est particulière à notre pays, il y a deux Dédicaces qui se célèbrent dans l'Eglise universelle : celle de Saint-Jean-de-Latran, à

Rome (9 novembre), et celle des Basiliques de Saint-Pierre-du-Vatican et de Saint-Paul-Hors-les-Murs (18 novembre).

Dans la solennité de tous les Saints, nous élevions nos regards vers le royaume où les bienheureux se réjouissent avec Jésus-Christ. Aujourd’hui, le ciel à son tour s’incline vers la terre, et les anges semblent nous dire, en contemplant nos églises, la parole du patriarche Jacob : « C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel » (1). *Maison de Dieu, Porte du ciel* : quels titres à notre *respect* et à notre *amour* !

I. Voulons-nous juger du respect que méritent nos églises ? Rappelons d’abord à notre souvenir l’honneur qui entourait le Temple de Jérusalem.

Avant de construire cet édifice, la merveille de l’univers, Salomon écrivit à Hiram, roi de Tyr, pour lui demander les artistes les plus habiles à travailler la pierre et le bois, à ciseler l’or et l’argent. « C'est une grande demeure que je veux éléver, disait l’illustre monarque, car notre Dieu est plus grand que tous les autres dieux » (2). Le temple s’éleva donc avec une richesse et une magnificence inouïes ; l’Arche d’alliance y fut portée par les prêtres et les lévites dans le saint des saints, ce redoutable sanctuaire dans lequel le grand-prêtre seul pouvait pénétrer une fois l’année. Lorsque Salomon, entouré des enfants d’Israël, fit la dédicace de l’auguste monument — solennité qui dura quatorze jours — la pompe des cérémonies et la majesté du Sei-

(1) *Gen.*, XXVIII, 17.

(2) *II Paralip.*, II, 5.

gneur qui se rendit sensible firent sur l'assemblée une impression si profonde, que tous se prosternèrent en répétant ce cri du Souverain : « Est-il croyable que Dieu habite sur la terre au milieu des hommes » (1).

Nos sentiments de respect ne seraient-ils pas plus profonds encore, même à l'égard de la plus modeste église, si nous songions bien à la grandeur de l'hôte qui l'habite ? Qu'y avait-il dans l'Arche où Dieu rendait ses oracles ? Les Tables de la Loi, un peu de Manne, la Vierge miraculeuse d'Aaron. Or, ces souvenirs, ces trésors, que sont-ils comparés au Christ Jésus, le législateur suprême, le Pain vivant descendu du ciel, le Dieu fort et puissant, présent en corps et en âme dans nos tabernacles jusqu'à la fin des siècles ?

Ce qui fait ressortir encore le respect dû à la Maison de Dieu, ce sont les nombreuses et imposantes cérémonies qui accompagnent la consécration d'une église. — Un simple prêtre peut *bénir* une église, s'il est délégué à cet effet par l'Evêque ; mais l'Evêque seul peut la *consacrer*. Nous étudions un peu plus loin cette grande cérémonie.

Au respect pour nos églises, joignons l'amour. C'est le second sentiment que doit aviver en nous la fête de la Dédicace, car l'église est pour nous la *Porte du ciel*.

Oui, il faut aimer l'église, qui est pour ainsi dire une seconde maison paternelle. Là nous naquîmes à la vie de la grâce par le baptême ; là notre âme d'enfant s'ouvrit aux premiers rayons de l'Evangile dans les enseignements d'un pasteur vénéré ; là brilla ce *plus beau*

(1) *II Paralip.*, VI, 18.

jour de notre vie qui amena tant de joie dans notre cœur et de si douces larmes dans les yeux de notre mère. Quelques-uns peuvent ajouter : là

J'allais, aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur (1).

Là sont en permanence et « ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent », comme s'exprime Bossuet, et cette table sainte où un Dieu lui-même se donne en nourriture à ses enfants. C'est en face de l'autel que les époux contractent une alliance qui ne doit finir qu'à la mort. C'est là que le fidèle est instruit de la doctrine du salut ; là qu'il vient prier et glorifier Dieu le dimanche et les jours de fête ; là que sa dépouille mortelle, avant d'être portée au champ du repos, s'arrêtera quelques instants, au milieu des Anges et des Saints, pour recevoir une suprême bénédiction.

C'est là surtout que nos cœurs vous rencontrent, ô Jésus, hôte aimé de nos tabernacles, doux confident de nos peines, fidèle compagnon de notre voyage ! Faites, ô Maître adoré, qu'en attendant « la bienheureuse vision de la paix », nous ne cherchions qu'auprès de vos autels l'asile que le passereau et la tourterelle demandent à leurs nids.

(1) H. MOREAU.

Office de la Dédicace

La liturgie de la *Dédicace* glorifie tout à la fois et nos églises d'ici-bas, ces temples saints où le Roi des rois, Jésus-Christ, habite en corps et en âme, et l'église du ciel, cette incomparable Jérusalem dont les fidèles sont eux-mêmes les pierres vivantes. Les divers morceaux qui composent l'office de la Messe et des Vêpres mettent tour à tour en relief cette double pensée.

I. La Messe d'abord. Elle débute, dans l'*Introït*, par les paroles que prononça le patriarche Jacob au sortir de la vision où le Seigneur lui apparut, sur le chemin de Béthel :

Ce lieu est terrible ; c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel.

La crainte et le respect : voilà bien les premiers sentiments qui doivent s'emparer de l'âme quand on approche de Dieu. Mais il faut aussi que le cœur s'ouvre à une douce confiance. Voilà pourquoi l'*Introït* se continue par le cri touchant de David, emprunté au ps. 83 :

Que vos tabernacles sont aimés, Seigneur des vertus ! Mon âme désire être dans la maison du Seigneur, et elle est presque en défaillance (par l'ardeur de ce désir).

La *Collecte* demande à Dieu que « quiconque vient solliciter des bienséances dans le saint temple, dont chaque année nous fêtons la Dédicace, se réjouisse d'avoir

obtenu tout ce qu'il souhaitait ». C'est dire l'efficacité que donnent à nos prières la sainteté de la demeure dans laquelle elles sont faites et l'infinité bonté du Dieu qui s'y rend plus accessible à nos supplications.

Dans l'*Epître*, saint Jean annonce qu'il a vu « la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui vient de Dieu et descend du ciel, parée comme une épouse ». Il rappelle la grande voix qui part du trône et dit : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple... Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus... » (1).

A cette heureuse nouvelle, le chœur chante, dans le *Graduel* et le verset qui l'accompagne :

Ce lieu a été fait par Dieu, inestimable mystère ; il est saint. O Dieu, devant qui se tiennent les anges, exaucez les prières de vos serviteurs. Alleluia. J'adorerai dans votre saint temple et je publierai les louanges de votre nom. Alleluia.

Après cette religieuse expansion, le peuple fidèle se lève pour écouter l'*Evangile*. Il est tiré de saint Luc et met sous nos yeux l'intéressante histoire de Zachée. Il nous semble voir ce publicain, cet homme à la courte stature, monté sur un sycomore, pour contempler à l'aise le Sauveur qui va faire son entrée à Jéricho. Le voici ! Mais, ô bonheur ! Jésus s'arrête, lève les yeux sur l'arbre et dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car aujourd'hui il faut que je loge dans votre maison ». Comme le généreux empressement de cet homme est récompensé ! Notre-Seigneur aura bien raison de dire

(1) *Apoc.*, XXI.

tout à l'heure : « Aujourd'hui, cette maison a reçu le salut ». Sommes-nous moins privilégiés que Zachée, nous qui avons en permanence dans nos églises Celui qui passa tout au plus quelques heures chez le publicain de Jéricho ? Que dis-je ? ne lui donnons-nous pas l'hospitalité dans notre cœur, chaque fois qu'il vient à nous à la table eucharistique ?

L'*Offertoire* ramène sur nos lèvres une prière que David adressa au Seigneur au moment où Salomon, son fils, allait lui succéder :

O Dieu, je vous ai offert toutes choses dans la simplicité de mon cœur et avec joie, et j'ai été ravi de voir tout ce peuple, qui est le vôtre, rassemblé en ce lieu... Dieu d'Israël, conservez-lui cette volonté (1).

Ainsi le chrétien manifeste sa joie de voir les enfants de l'Eglise accourir avec zèle aux cérémonies saintes et célébrer avec piété soit le jour du Seigneur, le Dimanche, soit les belles et touchantes solennités de la religion.

La *Secrète* exprime le désir que les vœux présentés au Seigneur nous conduisent à l'éternelle récompense.

L'antienne de la *Communion* se rapporte à nos églises matérielles : « Ma maison sera appelée une maison de prière : là qui demande reçoit, qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe ». L'oraison de la *Postcommunion*, a trait surtout au temple spirituel, qui est le cœur des chrétiens, « pierres vivantes et choisies, destinées à entrer dans la construction du temple éternel ». Puisse l'Eglise de Jésus-Christ croître au

(1) *I Paralip.*, XXIX, 17-18.

point de vue spirituel en proportion même de son progrès dans l'espace. C'est le vœu, c'est la prière qui termine la Messe.

Il. Les *Antiennes* des Vêpres redisent d'abord la sainteté qui convient à la Maison de Dieu, à la maison de la prière ; puis, la solidité et la beauté du royal édifice qui est l'église du ciel, bâtie sur le roc et dont les murs et les tours resplendissent de pierres précieuses.

Les *Psaumes* sont ceux du dimanche, sauf le dernier, qui est le 147^e :

Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, loue ton Dieu ; parce qu'il a fortifié les serrures de tes portes et bénî les enfants que tu renfermes dans ton enceinte. Il a établi la paix jusqu'aux confins de tes états, et il te rassasie du meilleur fourment... Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations... 

Quel éloge de nos églises et de la munificence du Seigneur à l'égard de son peuple !

L'*Hymne* a des accents d'une exquise suavité. Il faut la lire, il faut l'entendre surtout. Jusque dans le retour, monotone en apparence, de la même phrase musicale qui commence et finit chaque strophe, il y a un charme qui saisit l'âme et l'emporte vers le ciel. On dirait le chœur des anges faisant écho à nos terrestres accords et célébrant avec nous les merveilles du divin séjour :

Céleste cité de Jérusalem, bienheureuse vision de paix, qui t'élèves vers les astres, formée de pierres vivantes, parée comme une épouse et entourée de milliers et de milliers d'Anges !

Epouse fortunée, enrichie de la gloire du Père, inondée de la grâce de ton Epoux, Reine d'une éminente beauté, unie au Christ Roi, brillante Cité du Ciel !

Là, les portes étincellent de pierreries ; elles sont ouvertes à tous, car tout homme qui pratique la vertu et supporte la souffrance pour l'amour du Christ peut y parvenir.

Les pierres qui composent cet édifice et qui, admirablement reliées entre elles, en occupent le sommet, sont celles qui ont subi les coups salutaires du ciseau, qui ont été profondément fouillées et polies par le marteau de l'ouvrier...

Est-il image plus saisissante de la manière dont Dieu travaille les âmes, surtout les âmes des Saints, avant de les introduire dans la Cité du ciel, et de leur donner la place qui convient à leurs mérites ?

Les Vêpres se terminent par cette belle Antienne : « Oh ! que ce lieu est redoutable ! Vraiment il n'est autre què la *Maison de Dieu* et la *Porte du Ciel* ». Nous soulignons à nouveau ces deux titres : ils conviennent si bien à nos églises et sont si propres à nous remplir de respect et d'amour envers le Dieu qui les habite !

Consécration d'une église

L'Anniversaire de la Dédicace de toutes les églises de France nous invite à porter notre attention sur la Maison de Dieu, lieu saint par excellence, où s'accomplissent les plus grands actes de notre vie.

Pour être livrée au culte, une église doit être consacrée ou au moins bénite.

Bénir une église, tout prêtre le peut avec l'autorisation de l'évêque ; la *consacrer*, est une des attributions du ministère épiscopal.

Fonction solennelle et des plus imposantes que celle

de la consécration d'une église à laquelle le Pontife doit se préparer par un jour de jeûne. Suivons-en les rites sacrés, qui remontent au pape saint Silvestre (iv^e siècle) ; ils nous instruiront et nous pénétreront de respect pour le temple saint, où nous venons prier et prendre part aux cérémonies de la religion.

A l'avance, on a préparé, en dehors de l'église, une petite chapelle et l'on y a déposé les reliques de deux saints martyrs, accompagnées de trois grains d'encens et de l'authentique sur parchemin, signé de l'Evêque, le tout destiné à être enfermé dans la pierre de l'autel.

Devant les reliques, l'Evêque revêt les vêtements pontificaux, tandis que le clergé récite les sept psaumes de la pénitence. On se met en marche, et le cortège s'arrête devant la porte de l'église, où l'on chante une antienne et la première partie des Litanies des saints.

Suit la bénédiction de l'eau qui doit servir aux aspersions extérieures de l'édifice sacré. Par trois fois, l'Evêque en fait le tour en répandant l'eau bénite sur les murs et les fondations.

Les portes de l'église, frappées à trois intervalles par le bâton pastoral de l'Evêque, s'ouvrent enfin, et le clergé seul pénètre dans l'intérieur : « Que la paix soit dans cette maison », dit le Pontife. — « A votre entrée », répond le diacre. Ecouteons encore :

Qu'une paix éternelle descende du trône du Père éternel sur cette maison. Qu'elle y descende du trône du Verbe. Qu'elle y descende du cœur de l'Esprit consolateur.

Zachée, hâtez-vous de descendre, car c'est chez vous que

je veux aujourd'hui m'arrêter. Zachée descendit avec empressement et reçut avec joie le Sauveur dans sa maison. Aujourd'hui Dieu a voulu apporter le salut à cette maison. Alleluia.

Ces belles antennes sont suivies du *Veni Creator* et des Litanies des Saints, récitées alors intégralement. Après cela, l'Evêque trace avec sa crosse, sur la cendre qui couvre le pavé, l'alphabet grec et l'alphabet latin, pour indiquer l'union intime qui existe entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident.

L'Evêque bénit alors l'eau *grégorienne*, dans laquelle entrent du sel, des cendres et du vin. Cette eau est réservée aux aspersions de l'autel.

Après deux croix tracées sur la porte intérieure de l'église, le prélat officiant s'approche de l'autel, dont la pierre supérieure doit être d'une seule pièce, portant cinq croix gravées, l'une sur le milieu et les autres aux quatre angles. L'Evêque fait des onctions sur ces croix avec l'eau grégorienne ; puis, par sept fois, il fait le tour de l'autel en l'aspergeant, tandis que l'on récite le *Miserere mei*.

Ces aspersions sont suivies de celle des murs intérieurs, du pavé et de l'édifice entier à ses quatre points cardinaux.

Deux oraisons et une première préface sont chantées par l'Evêque, qui procède après à la bénédiction du ciment destiné à clore le sépulcre, taillé sur la pierre d'autel et où seront enfermées les reliques.

Les Reliques des saints Martyrs, on va les chercher en procession, au chant de magnifiques Antennes :

Sortez de vos demeures, saints de Dieu, et rendez-vous au lieu qui vous est préparé.

Vous sortirez avec joie, et l'on vous conduira avec allégresse : car les montagnes et les collines tressailleront de bonheur en vous attendant. Alleluia.

Sortez de vos demeures, saints de Dieu, sanctifiez ce temple, bénissez ce peuple, et nous pauvres pécheurs, gardez-nous en paix.

Marchez, saints de Dieu, entrez dans la cité du Seigneur : on vous a construit une église nouvelle, où le peuple doit adorer la Majesté du Très-Haut.

Le royaume des cieux appartient à ceux qui ont méprise la vie du monde ; ils sont parvenus à la récompense du royaume céleste et ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau.

Quel solennel hommage rendu aux amis de Dieu, et quel gage puissant de la protection des saints sur nous !

L'Evêque officiant attend, à l'entrée de l'église, le retour des Reliques, que l'on a portées comme en triomphe autour de l'édifice sacré. Là il adresse la parole au peuple, retraçant l'historique de la Maison de Dieu, figurée par le tabernacle de l'Ancienne Loi et rappelant le respect qui lui est dû, respect qu'augmente encore la lecture d'un décret du Concile de Trente sur le même sujet.

Cette cérémonie terminée, l'Evêque fait une onction sur la porte extérieure avec le saint Chrême, et le peuple pénètre dans le lieu saint, formant cortège aux Reliques. Pendant ce temps, l'on chante :

Entrez, saints de Dieu, car le Seigneur a préparé votre demeure et le peuple fidèle vous suit avec joie, afin que vous priiez pour nous la majesté du Seigneur. Alleluia.

Les saints qui ont suivi les traces de Jésus-Christ se ré-

jouissent dans les cieux, et parce que par amour pour lui ils ont versé leur sang, ils sont heureux avec le Christ pour l'éternité.

Sur le milieu de la table d'autel est creusé le sépulcre où doivent reposer les restes précieux des saints Martyrs, sur lesquels le prêtre célébrera le divin sacrifice. Ce tombeau est consacré par l'Evêque au chant des psaumes et des antiennes. La pierre en est scellée au ciment, et quand ce travail est fini, le Pontife fait sur la pierre, avec le saint Chrême, une onction en forme de croix, disant :

Que cet autel soit marqué et sanctifié au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. La paix soit avec vous.

Le Prélat procède à l'encensement de l'autel, d'abord d'une manière générale, puis en s'arrêtant devant chacune des cinq croix, et enfin en faisant trois fois le tour de l'autel. Un prêtre continue à encenser jusqu'à la fin de la cérémonie.

Suivent deux onctions sur les cinq croix de l'autel avec l'huile des catéchumènes, et une troisième avec le saint Chrême, au chant des psaumes et de diverses oraisons. Mélant, après cela, les deux saintes huiles ensemble, l'Evêque étend l'onction à l'autel tout entier. Le chœur chante :

Le Seigneur a sanctifié son tabernacle, parce que c'est la maison de Dieu, où son nom sera invoqué, et dont il est écrit : Mon nom sera dans ce lieu, dit le Seigneur.

L'odeur que répand mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile que le Seigneur a bénî : que Dieu te multiplie comme le sable de la mer, qu'il te donne la bénédiction de la rosée du ciel.

Un des rites sacrés les plus intéressants dans l'imposante cérémonie est l'onction que l'Evêque fait avec le saint Chrême sur chacune des douze croix tracées sur les murs de l'église et représentant les douze apôtres :

Que ce temple soit sanctifié et consacré, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, en l'honneur de Dieu, de la glorieuse Vierge Marie et de tous les saints au nom et en mémoire de saint N. Que la paix soit avec vous.

Dans le chœur, on chante ces belles Antielles :

Tes murs, ô Jérusalem, sont de pierres précieuses, tes tours seront construites avec des piergeries.

Voilà Jérusalem, cette grande cité des cieux, ornée comme l'épouse de l'Agneau, parce qu'elle est devenue son tabernacle...

Tes places, ô Jérusalem, seront couvertes de l'or le plus pur. Alleluia. On chantera au milieu de toi le cantique de joie. Alleluia... Tu brilleras d'une lumière éclatante et toutes les régions de la terre t'adoreront.

L'Evêque encense à nouveau l'autel, bénit les grains d'encens, qu'il dispose sur les croix de l'autel, ainsi que de petites bougies en cire, qui sont allumées aussitôt. Une seconde préface est chantée par l'Officiant, qui oint ensuite au saint Chrême le devant des quatre angles de l'autel. Pendant ce temps, le chœur fait entendre les versets enflammés du psaume 67^e : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés...*

Nappes de l'autel et ornements destinés au culte sont bénits à leur tour. L'autel reçoit sa parure pour le saint sacrifice :

Lévites, entourez l'autel de Dieu ; revêtez-le de vêtements blancs, et vous, chantez un cantique nouveau. Alleluia.

Le Seigneur est admirable dans ses saints, et saint dans toutes ses œuvres...

Le Seigneur t'a revêtu de la tunique de la joie, il t'a mis ta couronne, il t'a ornée d'ornements saints.

... Les nations, de loin, viendront vers toi pour adorer le Seigneur, en lui offrant leurs présents ; elles te regarderont comme terre sainte et célébreront ton nom. Ceux qui t'ont bâtie seront bénis, et toi, tu trouveras ta joie dans tes enfants, car ils seront tous bénis et réunis devant le Seigneur.

Par trois fois encore l'Evêque balance l'urne des parfums sur la table de l'autel. Il revêt ensuite les ornements pontificaux pour célébrer la messe de la dédicace.

Une indulgence de cent jours est accordée par le Pontife officiant pour la présente journée. Une autre de cinquante jours pourra être gagnée tous les ans, au jour anniversaire de la consécration de l'église.

Quel profond respect doit nous inspirer l'édifice sacré, devenu la Maison de Dieu et la Porte du ciel ! Et avec quelle confiance nous devons y prier ! « J'ai choisi, dit le Seigneur, et sanctifié ce lieu pour que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y soient toujours attachés » (1).

Puissions-nous en faire souvent la douce expérience !

(1) *II Paralip.*, VII, 13.

La Lampe du Sanctuaire

Comme elle est intéressante à étudier l'histoire de cette petite lampe qui, depuis des siècles, sentinelle vigilante, monte la garde devant le tabernacle du Roi des rois ! Et comme sa douce lumière symbolise admirablement soit la vie du Sauveur, soit celle du chrétien !

I. Quand Dieu eut décrit lui-même à Moïse le majestueux appareil dans lequel il voulait que fût construite l'Arche d'alliance, il ajouta : « Ordonne aux enfants d'Israël de t'apporter l'huile la plus pure que fournissent leurs oliviers, l'huile de l'olive broyée, afin que les lampes brûlent toujours dans le tabernacle du témoignage, en dehors du voile qui est suspendu devant l'Arche du témoignage » (1).

L'Autel de la nouvelle alliance méritait-il moins d'honneur que l'Arche de l'ancienne Loi ? La tente où réside en personne le Verbe éternel, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, était-elle moins digne de respect que le propitiatoire d'or sur lequel deux chérubins déployaient leurs ailes et où le Seigneur faisait entendre ses oracles ?... Il convenait donc que là aussi la vive flamme d'une lampe rappelât jour et nuit la présence du Dieu qui a voulu habiter jusqu'à la fin des temps au milieu de son peuple.

(1) *Exod., XXVII, 20, 21.*

Nous rencontrons dans les trois premiers siècles de l'Eglise l'usage d'allumer des cierges et des lampes pendant les cérémonies saintes, qui se célébraient forcément au milieu des ombres de la nuit ou dans les noirs souterrains des Catacombes. Au quatrième, selon le témoignage de saint Jérôme (1), Rome emprunte à l'Orient la coutume de porter, même en plein jour, pendant le chant de l'évangile, des cierges allumés, que l'on éteint aussitôt après. Plus tard, les acolytes tiennent ces cierges à la main depuis l'évangile jusqu'à la fin du Sacrifice. Mais au vi^e siècle, les lumières brillent dès le commencement de la Messe et pendant certains offices, pour exprimer la joie, signaler la solennité et faire plus sensiblement connaître au peuple assemblé qu'il doit penser à Jésus-Christ la véritable lumière.

Quant à la lampe du Très-Saint-Sacrement, nous n'en trouvons aucun vestige durant le temps des persécutions. Cela s'explique très bien. Du i^r au iii^e siècle inclusivement, l'Eucharistie ne fut conservée dans aucun édifice sacré. La triste condition faite aux fidèles, aux évêques et aux prêtres, constamment poursuivis, ne leur eût pas permis de protéger efficacement les saintes espèces contre les outrages des païens. Les fidèles, quand ils avaient la possibilité d'assister à la célébration de la messe, emportaient chez eux le Pain des Anges. Ils conservaient pieusement dans leurs demeures les hosties consacrées et se communiaient eux-mêmes. Les évêques faisaient porter la sainte Eucha-

(1) *Epît. contre Vigil.*

ristie aux infirmes et aux confesseurs de la foi enfermés dans les cachots, par les diacres et même par des clercs mineurs, comme le prouve la touchante histoire de l'acolyte martyr saint Tarcisius. Les prêtres portaient eux-mêmes la communion aux pénitents qui n'avaient pas le droit de garder chez eux la sainte réserve.

C'est surtout à partir du VI^e siècle que l'on constate l'usage de tenir des lampes allumées devant l'Arche sainte du Nouveau Testament : colombe d'or ou d'argent, tour, châsse ou urne, dans laquelle est gardé, à travers les âges, le corps adorable du Christ. Aucune loi universelle de l'Eglise ne prescrit encore la présence de cette lampe; mais l'on regarde comme un devoir d'offrir à Notre-Seigneur ce tribut de foi et de respect, cet hommage de reconnaissance et d'amour.

Or voici que la coutume a obtenu force de loi. Tous les Synodes, tous les Rituels rendent absolument obligatoire la lampe de l'Eucharistie. Le Rituel romain, en particulier, est formel : « Plusieurs lampes, ou du moins une, doivent être continuellement allumées, jour et nuit, devant le tabernacle où repose le Saint-Sacrement » (1). Le Cérémonial des Evêques ajoute « qu'il est convenable que ces lampes soient suspendues » (2).

II. Sauf les tristes jours où les révoltes viennent la forcer de chercher un refuge loin des regards impies, avec l'Hôte divin dont elle accuse la présence, la

(1) *De SS. Euchar. Sacram.*

(2) *Lib. I, c. XII, n. 17.*

lampe ne cesse de briller dans le sanctuaire, devant le tabernacle où habite Jésus : c'est là son poste d'honneur ; c'est de là qu'elle donne, même dans son silence, d'éloquentes leçons.

Elle nous parle d'abord de Jésus-Christ notre Chef. Suspendue entre le ciel et la terre, elle semble dire, comme autrefois l'étoile de Bethléem : Il est là ! Ne vous laissez pas arrêter par les apparences ; il est là le Dieu fort et puissant, Celui qui gouverne toutes choses : prostérez-vous et adorez. Ouvrez ensuite vos coeurs à la confiance : il est là pour vous consoler dans vos peines et vous fortifier dans vos combats de chaque jour.

Elle nous rappelle encore que Jésus-Christ est la *Lumière*, « la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ». La flamme de la lampe dissipe la nuit autour d'elle. Ainsi le Christ fait briller les clartés du ciel sur « ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ». Qui, mieux que lui, instruit l'homme de son origine, de la grandeur de son âme, de ses immortelles destinées ?...

L'aliment de la flamme, c'est l'huile. Or l'huile est à son tour l'image du *Christ*, de l'*Oint* du Seigneur, et représente très bien les merveilleuses propriétés du nom de Jésus, comme nous l'avons dit ailleurs. L'huile proprement dite est le produit de l'olive broyée sous le pressoir. Le Sauveur n'a-t-il pas été, lui aussi, sous le pressoir de la douleur, « meurtri pour nos iniquités, broyé pour nos crimes ? »

Cette lampe qui se consume et demeure perpétuellement allumée, n'est-elle pas, enfin, le vivant symbole

de l'immolation eucharistique, qui se renouvelle chaque jour et doit durer jusqu'à la fin des siècles ?

Mais la lampe du sanctuaire nous parle aussi de nous-mêmes. Elle nous dit, dans son muet langage, que nous étions autrefois ténèbres et que nous sommes devenus lumière ; de là, par conséquent, l'obligation de marcher comme des enfants de lumière. Enfants de Dieu, « que votre lumière brille devant les hommes, de manière qu'ils voient vos œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux » (1).

Quand elle projette un vif éclat, la flamme de la lampe figure bien le chrétien fervent, rayonnant par le bon exemple. Quand sa lumière est vacillante, elle nous apparaît comme l'image de l'âme qui faiblit dans la vertu et qui, bientôt peut-être, ne sera plus que la mèche fumeuse dont parle l'Evangile.

O mon âme, sois une lampe *ardente et luisante*. Brille devant Dieu et devant les hommes par une foi vive et animée ; consume-toi lentement par le sacrifice, pour Dieu et pour tes frères. Un jour, après les ombres d'ici-bas, resplendira sur toi la lampe de la céleste Jérusalem, « qui est l'Agneau »,

« Et tu luiras de sa lumière,
De la lumière de Celui
Dont les astres sont la poussière
Qui monte et tombe devant lui » (2).

(1) S. MATTH., V, 16.

(2) LAMARTINE.

SAINT MARTIN

(11 novembre.)

« L'homme qui amena véritablement la Gaule au Christ fut saint Martin, évêque de Tours de 372 à 397. Pendant vingt-cinq ans, sans relâche, il pria, prêcha, lutta, renversant les idoles, haranguant la foule, imposant aux grands sa parole et son Dieu. Il fonda à Ligugé, en Poitou, le premier monastère de la Gaule. On l'appela même de son temps, « l'apôtre des Gaules ». Un contemporain s'écriait : « Heureuse la Grèce d'avoir entendu saint Paul ; mais Dieu n'a pas abandonné la Gaule, car il lui a donné Martin ». Par sa vie, par sa parole, il exerça sur tous ceux qui l'approchèrent un ascendant qu'on a peine à croire » (1).

Cet homme extraordinaire, ce thaumaturge qui rappelle si bien les temps apostoliques, et dont le culte fut jadis en si grand honneur, non seulement dans le pays de France, mais dans l'Occident tout entier, nous éprouvons une véritable joie à inscrire son nom et à raviver son souvenir dans nos modestes pages.

Le plus ancien biographe de saint Martin est Sulpice Sévère, son contemporain et son disciple (2). Les faits qui se sont passés depuis qu'il s'est mis sous la conduite du saint évêque, il en a été le témoin ; quant à

(1) Camille JULLIAN, *Gallia, tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine*. — Paris, Hachette, 1892, ch. xviii, p. 231.

(2) SULPITII SEVERI, *De vita Beati Martini*. Apud MIGNE, Patrol. lat., t. XX, col. 159-176.

ceux qui ont précédé son arrivée auprès de Martin, il les tient « pour très connus, comme étant attestés par les frères, qui les avaient vus de leurs yeux ». Il adresse son « petit livre » à son « très cher Desiderius », et lui recommande de ne le montrer à personne, tout en exprimant la crainte que cet ami ne serve « d'issue » à son opuscule. Sachons gré à Desiderius de n'avoir pas gardé pour lui seul le précieux trésor.

Nous suivrons donc dans ses grandes lignes la vie de saint Martin d'après Sulpice Sévère et nous donnerons ensuite les documents relatifs à son culte.

I. Martin naquit à Sabarie, en Pannonie, de parents idolâtres. Son père l'emmena tout jeune encore à Pavie, où il allait remplir les fonctions de tribun militaire. Ame droite, cœur chrétien par instinct, dès qu'il est parvenu à dix ans, Martin sollicite d'être admis au nombre des catéchumènes. Mais il est fils de vétéran ; de par la loi, il est inscrit, à sa quinzième année, dans les légions romaines. Il n'a pas encore reçu le baptême, et l'on dirait qu'il est depuis longtemps formé aux préceptes du christianisme, tant la vertu a pris possession de ce vigoureux caractère. Aux portes d'Amiens, un mendiant lui demande l'aumône ; Martin n'a plus que ses armes et son manteau ; à l'instant même, malgré le froid intense, il partage sa chlamyde, en jette la moitié au pauvre et continue son chemin (1).

(1) On croit que le fait eut lieu à l'endroit où fut construit plus tard le couvent des Célestins et où s'élève aujourd'hui le Palais de Justice. Une inscription, que nous avons lue, conçue en idiome picard, conserve ce souvenir : *L'an trois cent ajoutez trente-sept, gy (ici) seigneur Saint Martin partagea sa mantelle.*

On sait la belle vision qui fut la première récompense de cet acte généreux. La nuit d'après, le Christ lui apparut couvert de ce lambeau d'étoffe et disant à ses anges : « Voilà le vêtement que m'a donné Martin encore catéchumène ». Ainsi se vérifiait la parole du divin Maître : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (1).

A dix-huit ans, Martin reçoit le baptême. Peu après, il demande au César Julien son congé pour se consacrer uniquement au service de Dieu. On le traite de lâche — en ce moment les Germains faisaient irruption sur les terres de l'empire — « Eh bien ! dit Martin, que l'on me mette au premier rang, sans casque et sans bouclier ; armé du signe de la croix, je pénétrerai avec assurance dans les bataillons ennemis ». Le lendemain, les ennemis eux-mêmes demandaient la paix.

Le premier usage que Martin fait de sa liberté est de se placer sous la conduite du grand docteur des Gaules, Hilaire, évêque de Poitiers. Celui-ci veut lui conférer le diaconat. Martin, par humilité, n'accepte que l'ordre d'exorciste. Dans l'espoir d'amener ses parents à la foi de Jésus-Christ, il fait le voyage de la Pannonie : sa mère et plusieurs autres personnes se convertissent, mais son père demeure païen obstiné. En revenant, Martin tombe entre les mains des voleurs et arrête par son attitude pleine de courage et de foi la hache qui va le frapper. Plus loin, il rencontre Satan, qui lui dit : « Je te suivrai partout où tu iras ». Martin lui répond : « Le Seigneur est mon aide ; je ne crains rien ».

(1) S. MATTH., XXV, 40.

Revenu à Poitiers, le saint fonde le célèbre monastère de Ligugé (1). Là, un de ses disciples, non encore baptisé, vient à mourir pendant son absence. Profondément attristé à son retour, Martin se met en prière ; puis, nouvel Elisée, il s'étend sur le cadavre, et le mort ressuscite. Deux autres victimes furent encore, dans la suite, arrachées au trépas par l'homme de Dieu : le serviteur d'un haut personnage, qui avait mis fin à ses jours par la strangulation, et le fils unique d'une femme qui habitait le pays des Carnutes (2). Sulpice Sévère dit qu'il fut lui-même témoin de ce dernier miracle. Quand il fut opéré, Martin était déjà évêque de Tours.

Les *Turones*, en effet, avaient vivement désiré avoir Martin pour premier pasteur ; mais le saint ne voulant pas sortir de son monastère, on feignit de l'appeler pour visiter un malade et l'élection eut lieu.

Quel évêque fut saint Martin ! « Ce que Théodose faisait à grand'peine par ses magistrats et par ses licteurs dans les campagnes d'Orient, Martin l'accomplissait dans celles de Gaule par le seul entraînement de son exemple et par l'élan que sa parole agreste et enflammée savait communiquer à la foi des simples : il déracinait à lui seul le paganisme » (3).

Quant aux guérisons miraculeuses dues à l'intercession du serviteur de Dieu, contentons-nous d'en men-

(1) L'éminent évêque de Poitiers, M^{sr} Pie, releva les ruines de Ligugé et installa dans le monastère les religieux bénédictins, le 25 novembre 1853.

(2) *Sulp. Sev., Dialog.*, II, c. 4.

(3) A. DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle* — Paris, Didier, 1868, III^e Partie, t. II, p. 199.

tionner deux, auxquelles fait allusion la liturgie sacrée. A Trêves, une jeune fille se mourait, abandonnée des médecins. Martin vient à passer. Le père de la malade accourt et demande un miracle. Le saint s'excuse ; peine inutile, on l'entraîne dans la demeure, et sa prière obtient la guérison désirée. Une autre fois, un serviteur du proconsul Tétradius était cruellement tourmenté par le démon : nul ne pouvait même aborder la cellule où il était enfermé. Le maître se jette aux pieds du thaumaturge et le supplie de venir. Celui-ci refuse d'entrer dans la maison d'un païen. Tétradius répond qu'il se convertira s'il voit son serviteur guéri. Il est exaucé et embrasse la foi en la Sainte Trinité.

Quels assauts Martin n'eut-il pas à subir de la part du démon ! De toutes manières et sous les formes les plus diverses, l'ennemi du genre humain ne cessa de le poursuivre. Un jour, entre autres, il lui apparut tout resplendissant d'or et de pierreries : — Je suis le Christ, lui dit-il. — Non, reprit Martin, le Christ n'a pas dit qu'il viendrait revêtu de pourpre et portant un diadème.

Cette guerre dura jusqu'à la mort du grand évêque. Epuisé par l'âge et consumé par la fièvre, Martin tombe de fatigue au bourg de Candes, fait venir ses disciples et leur annonce que son dernier jour est arrivé. « Père, dirent-ils, pourquoi nous quittez-vous ? à qui confiez-vous vos fils désolés ? Car des loups dévorants vont ravager votre troupeau ». Emu par leurs larmes, il dit à Dieu : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail : que votre volonté soit faite ». Ici le biographe ne peut retenir son admi-

ration : « O homme ineffable, que ni le travail n'a vaincu, ni la mort n'a pu terrasser .. qui n'a pas craint de mourir et n'a pas refusé de vivre !... Les yeux et les mains constamment élevés au ciel rien ne pouvait déta-cher son esprit de la prière ».

On voulut, pour lui procurer quelque soulagement, le tourner sur le côté : « Souffrez, mes frères, dit-il, que je regarde le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme se dispose mieux à prendre son essor vers le ciel ». Ayant ainsi parlé, il vit près de lui le démon : « Qu'at-tends-tu là, bête cruelle ? il n'y a rien en moi, maudit, qui t'appartienne ; le sein d'Abraham va me rece-voir » (1). Le vieillard s'arrêta : son âme bienheureuse venait d'entrer dans « le séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix » (2). C'était le 11 novembre 397.

Les larmes coulèrent abondantes : Martin était si aimé sur la terre ! mais une douce joie en tempéra l'amertume : Martin devait être si grand dans le ciel !

De son vivant déjà, les fidèles appelaient Martin « l'ami de Dieu, le saint homme ». Après sa mort, le suffrage populaire le nomma, sans autre épithète, « le saint ». Quand il fallut confier au tombeau ses restes mortels, *Pictaves et Turons* (Poitevins et Tourangeaux) se disputèrent le précieux trésor : « C'est notre moine », disaient les premiers ; « c'est notre évêque », répon-daienst les seconds. Ces derniers eurent la victoire et saint Brice, successeur de saint Martin, dont il avait été le diacre, fit élever un oratoire sur le corps du tha-naturge.

(1) Sulp. Sev., *Epist. III.*

(2) *Ordin. de la messe.*

II. Le culte de saint Martin remonte donc au début même du v^e siècle. Quel long cortège de pèlerins le moyen âge vit défiler devant son tombeau ! Et parmi eux, que d'illustres visiteurs ! Citons d'abord les papes. En 1096, Urbain II y donne la rose d'or au comte d'Anjou ; Pascal II y célèbre l'office du IV^e dimanche de Carême en 1107. On y voit ensuite Calixte II (1119), Innocent II (1130), Alexandre III (1163).

Mentionnons quelques rois de France : Clovis et sainte Clotilde, Clotaire et sainte Radegonde, Pépin, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Louis le Bègue, Eudes, Hugues Capet, Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis (par trois fois), Charles le Bel, Charles VI, Louis XI, Charles VIII, François I^r.

D'autres personnages célèbres vinrent également prier saint Martin à Tours : sainte Geneviève, saint Géraud, comte d'Aurillac, Jeanne d'Arc, etc. Quant aux pèlerins ordinaires, comment les nombres ?.... Cette affluence s'explique surtout par les miracles sans nombre qui s'accomplissaient au tombeau de Martin : « Le saint de Tours était vraiment le médecin du peuple » (1).

La France était autrefois si dévouée à saint Martin, que près de *quatre mille* de ses églises sont placées sous le vocable du grand évêque, et près de *cinq cents* bourgs, villages ou hameaux portent son nom (2). Quant aux chapelles particulières, la liste en serait trop longue à dresser.

(1) LECOY DE LA MARCHE, *Saint Martin*, p. 406.

(2) *Ibid.*, p. 500.

Le diocèse de Tours célèbre quatre fêtes en l'honneur de saint Martin : 1^o celle du 11 novembre, jour anniversaire du bienheureux trépas, ou, selon plusieurs historiens (1), des funérailles de saint Martin — celui-ci, d'après eux, étant mort le dimanche 8 novembre 397 — ; 2^o celle de la *Translation*, 4 juillet, en mémoire du transfert de son corps dans la basilique construite par saint Perpétuus, son troisième successeur ; 3^o celle de la *Réversion*, 14 décembre, destinée à rappeler le retour définitif des reliques du saint dans sa ville épiscopale, en 885 ; 4^o enfin celle de la *Subvention*, c'est-à-dire du secours miraculeux procuré aux Turons contre les Normands par la simple ostension de la châsse de saint Martin, en 903. On la célèbre le 11 mai.

La poésie et l'éloquence ont tour à tour payé leur tribut au patron des Gaules. Outre plusieurs pièces détachées, Venance Fortunat lui a consacré un long poème en quatre livres. Deux drames composés au moyen âge ont aussi pour but sa glorification : 1^o *Le Mystère de la vie et hystoire de monseigneur saint Martin*. L'auteur est inconnu. 2^o *Le Mystère de la vie de saint Martin*. Ce dernier sujet n'a pas été imprimé. Il fut écrit, dit M. Lecoy de la Marche, en 1496, par André de la Vigne « natif de la Rochelle, facteur du roy ». Quant aux discours prononcés en l'honneur de saint Martin, il serait difficile de les compter.

La fête de saint Martin était célébrée jadis avec un véritable enthousiasme : cérémonies imposantes, jeux

(1) M. Lecoy de la Marche est du nombre. Op. cit., p. 364-65, 424 (note) et 668.

variés, feux de joie, pieuses veillées, repas de famille, etc., etc. C'est souvent devant l'autel de saint Martin que le futur chevalier faisait la *Veillée des armes*, comme en témoigne, entr'autres, ce passage :

A la chapelle du baron saint Martin
Veilla le damoiseau jusqu'au matin.

Un usage très ancien et répandu en bien des pays place à la Saint-Martin l'échéance des baux à ferme. Un fait permanent se rattache encore à la fête du 11 novembre, *l'été de la Saint-Martin* (1). Il en est de même d'une institution du moyen âge, qui n'est plus qu'à l'état de souvenir : *le Carême de Saint-Martin* (2).

Il convient de clore cette étude par un coup d'œil sur la liturgie. L'Office du saint, dans le Bréviaire romain, est tiré de sa vie. Antennes et Répons sont destinés à nous en rappeler les diverses circonstances et à glorifier ses vertus. Cueillons quelques fleurs dans ce beau parterre :

Tandis que le bienheureux Martin offrait les saints mystères, un globe de feu apparut sur sa tête.

Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; que votre volonté se fasse.

Martin joyeux est reçu dans le sein d'Abraham ; Martin,

(1) D'après la tradition populaire, le *circitor* (sous-officier) Martin, ayant partagé son manteau, aurait été condamné au pilori, malgré la rigueur du froid, et Dieu, pour le réconforter, aurait envoyé les chauds rayons dont nous bénéficiions aujourd'hui, vers l'époque de sa fête. Telle serait l'origine de l'été de la Saint-Martin.

(2) On appelait ainsi l'intervalle compris entre la fête de saint Martin et Noël. Pendant ce temps, on devait jeûner les lundis, mercredis et vendredis.

ce pauvre et ce modeste, entre riche dans le ciel et est honoré par les célestes cantiques. Martin a émigré du siècle ; la perle des prêtres vit dans le Christ.

O homme ineffable, qui ne se laissa vaincre ni par le travail ni par la mort, qui ne craignit pas de mourir et ne refusa pas de vivre !

O bienheureux pontife, qui aimait le Christ-Roi de tout son cœur et ne tremblait point devant la puissance de César ! O très sainte âme qui, pour n'avoir pas été détachée par le glaive du persécuteur, n'a pas perdu cependant la palme du martyre !

Citons encore ce verset emprunté au Graduel de la messe :

Le bienheureux homme saint Martin, évêque de la ville de Tours, s'est reposé (dans la mort) ; il a été reçu par les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations et les Vertus. *Alleluia.*

Dans une hymne pour la Toussaint, datant du x^e siècle : *Christo inclyta candida*, une strophe est spéciale aux pontifes, et seul Martin a l'honneur d'y être nommé : *Martine inclyte et præsulum omnis caterva...*

Adam de Saint-Victor a composé en l'honneur de saint Martin une belle prose : *Gaude, Sion, quæ diem recolis* (1), dont nous reproduisons la dernière strophe :

O Martin, fais maintenant ce que tu as fait jadis : offre pour nous des prières à Dieu. Souviens-toi de ta patrie ; pourrais-tu l'abandonner ?

Le Bréviaire de saint Barnard (2) lui consacre deux

(1) Ulysse CHEVALIER, *Repertor. hymnolog.*, Louvain, Lefever, 1892, n° 6956.

(2) Edit. de 1612, p. 142.

hymnes : *Rex Christe, Martini decus, et :Martine, par Apostolis*, qui sont l'œuvre de saint Odon de Cluny et se trouvent également dans un Diurnal de Gap de 1534. En voici la doxologie, commune aux deux pièces :

Gloire soit à la Trinité, comme l'a confessé Martin (1). Puisse-t-il nous obtenir de confesser nous-mêmes cette foi par les œuvres !

Signalons enfin l'hymne *Bellator armis inclytus*, qui a pour auteur saint Ambroise.

Nous ne pousserons pas plus loin notre excursion dans le domaine de la liturgie, et nous terminerons ce sujet en demandant à Dieu avec l'Eglise que « puisque nous ne pouvons nullement subsister par notre propre vertu, il veuille bien, par l'intercession du bienheureux Martin, nous protéger contre toutes les adversités ».

Saint Stanislas Kostka

(13 novembre.)

Le pèlerin qui visite, à Rome, l'église de Saint-André-du-Quirinal ne manque pas de s'agenouiller devant la châsse d'argent, incrustée de lapis-lazuli, où reposent les restes du jeune saint polonais qui fut Stanislas Kostka. Nous avons eu la consolation de célébrer le divin sacrifice sur l'autel qui renferme ce précieux trésor.

Cette première dévotion accomplie, on se fait un

(1) La profession de foi de saint Martin à l'adorable Trinité est relatée dans la *Patrologie latine* de Migne, t. XVIII, col. 11-12.

bonheur d'aller visiter, dans la maison de probation des Pères Jésuites, contiguë à l'église, la cellule d'où l'angélique novice prit son essor vers le ciel. Elle est transformée en chapelle : à droite, s'élève un autel dédié au saint ; à gauche, est un autre autel consacré à la très sainte Vierge : c'est là que Sa Sainteté Léon XIII célébra sa première messe, ainsi que l'indique une inscription placée dans le mur. Au milieu de la *Camera*, comme disent les Italiens, à l'endroit même où Stanislas rendit le dernier soupir, est la statue du saint en marbre polychrome : riche et bel ouvrage de Pierre Legros, sculpteur français, mort en 1719. Le saint est représenté étendu sur son lit : la tête, les mains et les pieds sont de marbre blanc ; la soutane, de marbre noir ; les coussins et le matelas, de marbre jaune.

Au-dessus du monument, un superbe tableau de Minardi montre la sainte Vierge présentant son divin Fils au saint jeune homme.

L'histoire de saint Stanislas n'est pas longue : il ne vécut que 18 ans (28 octobre 1550-15 août 1568) ; mais dans ce court espace, à quelle perfection ne parvint-il pas ? L'Eglise a bien raison de lui appliquer, dans l'Introït de la Messe qu'elle lui a consacrée, ces paroles de la Sagesse : « Quoiqu'il ait peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie : son âme était agréable à Dieu : c'est pourquoi il s'est hâté de le retirer du milieu de l'iniquité » (1).

Le château de Rotscow, en Pologne, fut le berceau de Stanislas, tendre fleur sur laquelle veillèrent avec

(1) *Sag.*, IV, 13-14.

amour l'illustre sénateur Jean Kostka et sa digne épouse, la noble Marguerite Kriska. Un premier enfant, Paul, avait devancé Stanislas dans la vie. Parvenus à l'adolescence, les deux frères furent envoyés à Vienne, en Autriche, pour y étudier au collège des Jésuites. Jean Bilinski, plus tard chanoine de Posla, était leur gouverneur.

Les goûts de Paul allaient au monde, à ses plaisirs et à ses fêtes ; ceux de son frère étaient pour Dieu, pour la solitude et la prière. Logés ensemble dans l'hôtel d'un luthérien, le sénateur Kimberker, Stanislas y tomba dangereusement malade. Comment faire pénétrer la sainte Eucharistie dans une pareille demeure ? L'hérétique ne voulait pas en entendre parler. Paul et son gouverneur manquaient d'énergie pour réclamer ce droit. Cependant la mort semblait venir à grands pas et Stanislas appelait de ses désirs enflammés, le pain des forts, le suprême Viatique. Dans cette extrémité, il s'adresse à sainte Barbe, qui est la patronne de son collège, et qui a coutume d'obtenir à ses serviteurs la grâce des derniers sacrements. Prodigie admirable ! Elle vient elle-même accompagnée de deux anges qui apportent la sainte hostie, et Stanislas reçoit le céleste aliment. Autre faveur encore : quand on le croyait près d'expirer, Marie lui apparaît, dépose sur son lit le divin Enfant qu'elle tient dans ses bras et invite Stanislas à entrer dans la Compagnie de Jésus. A l'instant même la guérison commence et ne tarde pas à être parfaite.

Persuadé qu'on ne le recevrait pas à Vienne sans le consentement de sa famille, Stanislas se met en route pour Augsbourg, et, Dieu permettant que son frère,

qui le poursuit, ne le reconnaisse pas, il arrive auprès du Père Canisius, provincial de la Haute-Allemagne. Celui-ci l'accueille avec bonté ; mais craignant qu'il ne soit pas encore à une distance suffisante de ses parents, il l'envoie à Rome avec deux compagnons.

La route fut longue : il fallait parcourir à pied plus de mille kilomètres. Le chemin toutefois parut court au saint jeune homme, car son amour pour Dieu lui donnait pour ainsi dire des ailes. Saint François de Borgia, alors général de la Compagnie de Jésus, le reçut comme un trésor que le ciel lui envoyait. On lui donna l'habit le jour anniversaire de sa naissance, qui était celui de la fête des saints apôtres Simon et Jude (28 octobre 1567). Stanislas avait alors dix-sept ans.

Ce que fut le noviciat de cet ange de la terre, ceux-là seuls auraient pu le dire qui eurent le bonheur d'en être les témoins. Quelle ferveur dans la prière, quel soin à châtier son corps, quelle promptitude à l'obéissance, en un mot, quelle perfection consommée dans un âge aussi tendre !

Trois maximes lui étaient familières : « Je ne suis pas né pour les choses présentes, mais pour celles de l'éternité. — Il vaut mieux faire par obéissance de très petites actions que d'en accomplir de considérables par sa propre volonté. — La Mère de Dieu est ma mère ».

Ses compagnons de noviciat se plaisaient surtout à lui entendre répéter cette dernière parole ; aussi lui demandaient-ils souvent s'il aimait Marie. Son regard s'animaît alors ; ses joues s'empourpraient d'une rougeur modeste et un suave sourire apparaissant sur ses lèvres, il répondait : « Si je l'aime ? Elle est ma mère ».

Mais les anges avaient hâte de transplanter cette fleur dans le parterre éternel. Au sixième mois de son noviciat, le 10 août, Stanislas fut pris d'une forte fièvre. On ne crut pas tout d'abord à la gravité du mal. Pourtant le novice déclara qu'il mourrait le 15. Survint une hémorragie ; il fallut lui administrer les derniers sacrements. Il les reçut couché sur la terre, comme il l'avait désiré.

A partir de ce moment, il ne songea plus qu'au ciel ; son cœur et sa langue ne furent plus occupés qu'à remercier Dieu de la grâce de sa vocation et à s'entretenir amoureusement avec Jésus et Marie. Enfin, après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une foule d'anges, plus consumé encore par l'amour divin que dévoré par la fièvre, il s'envola au ciel, le jour de l'Assomption 1568, un peu après trois heures du matin.

Stanislas fut inhumé — honneur qui n'avait encore été décerné à aucun autre — dans l'église de Saint-André. Tout le monde voulut lui baisser les pieds, ce qui fit dire à François Tolet, plus tard cardinal : « Voilà sans doute une chose merveilleuse qu'un petit novice polonais, qui vient de mourir, se fasse honorer de la ville de Rome comme un saint ».

Il fut béatifié par Clément VIII en 1604. Paul V approuva un office en son honneur pour les églises de Pologne. Clément X étendit cet office à la Compagnie de Jésus, fixa la fête du bienheureux au 13 novembre, et le rangea au nombre des patrons principaux de la Pologne. Benoît XIII l'inscrivit au catalogue des saints.

Doux ange de la terre, Stanislas, veillez sur la jeunesse exposée, de nos jours, à tant de dangers, et obtenez-lui la protection de Celle que vous avez aimée ici-bas comme la plus tendre des mères.

Présentation de Marie au Temple

(21 novembre.)

L'étranger qui, à pareil jour, se fût trouvé jadis devant le Temple de Jérusalem, n'eût sans doute pas remarqué le modeste groupe qui en gravissait les degrés. N'était-ce pas, d'ailleurs, chose ordinaire que de voir des familles se rendre à la Maison de Dieu pour prier ou prendre part à quelque sacrifice?

Mais si elle échappa aux regards de la terre, comme elle fixa l'attention du ciel, la démarche de l'humble enfant que conduisaient par la main ses vertueux parents, Joachim et Anne! Avec quelle joie les anges contemplèrent la Vierge bénie, s'écriant dans leur admiration : « Qu'ils sont beaux vos pas, ô fille du Prince! » (1).

D'après la tradition, Marie n'avait que trois ans lorsqu'elle se présenta au Seigneur dans le Temple. On peut donc, dès ce moment, lui appliquer la parole que saint Ambroise dira plus tard pour louer son empressement à visiter Elisabeth : « La grâce de l'Esprit-Saint ne connaît pas les lentes résolutions » (2). Combien dut

(1) *Cantic., VIII, 1.*

(2) *Lib. II in Luc. c. 1.*

être agréable cette oblation faite dès le matin de la vie, à Celui qui aime tant les prémices, surtout quand il s'agit du cœur ! Oui, levez-vous, Enfant privilégiée du ciel : hâtez-vous, blanche colombe, et venez : le Dieu qui se plaît parmi les lis vous appelle ; entrez dans le Temple du Seigneur, vous, le temple vivant du Saint-Esprit, vous dont le sein virginal, soleil plus pur et plus radieux que les soleils d'ici-bas, deviendra un jour le tabernacle du Fils de Dieu descendu au milieu de nous.

Dire que Marie alla au Temple pour se *consacrer* à Dieu n'est pas bien exact : sa consécration totale et irrévocable datait du moment de sa conception immaculée. Elle ne vint pas se donner, mais se *présenter* au Seigneur, reconnaître par un acte extérieur et solennel qu'elle relevait de son souverain domaine et s'offrir de nouveau pour le parfait accomplissement de tous ses desseins.

N'y a-t-il pas, dans le sacrifice prompt, généreux et perpétuel de Marie, de quoi confondre notre négligence, notre lâcheté ? Est-ce dès la première lueur de la raison que nous avons donné à Dieu notre cœur, le seul bien dont il soit jaloux ? N'avons-nous pas attendu que le souffle du monde et des passions eût terni ou même desséché cette fleur délicate ? Allons plus loin : ne serions-nous pas de ceux qui remettent à un autre temps, au déclin de l'âge, le soin de devenir meilleurs ? Quelle ingratITUDE et quelle imprudence ! Mères qui lisez ces lignes, conduisez de bonne heure vos enfants à l'église et présentez-les à Dieu : c'est votre devoir, c'est un gage de bénédiction pour votre foyer.

Apprenons aussi de Marie à nous donner au Seigneur sans réserve et sans retour. Dieu ne veut pas des cœurs partagés. « Il hait la rapine dans l'holocauste » (1). Se donner à lui en gros et se reprendre ensuite en détail, c'est être inconséquent et injuste. « Il vous veut tout entier, dit saint Augustin, Celui qui vous a créé tout entier ». Et ce n'est pas seulement pour un jour de ferveur, pour un mois, une année, que Dieu nous veut : l'alliance entre Lui et nous doit être éternelle. « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur » (2).

Si maintenant l'on nous demande quelle fut la vie de Marie durant les années qu'elle passa dans le Temple, sous la conduite des femmes remplies de l'esprit de sagesse qui la dirigeaient, nous répondrons avec saint Ambroise : « Telle fut Marie, que sa vie peut servir à tous de règle.... Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses pensées, réservée dans la conversation, appliquée à la lecture ; elle plaçait ses espérances non dans les richesses incertaines, mais dans la prière du pauvre ; attentive au travail, modeste dans ses entretiens, ce n'est pas l'homme, mais Dieu qu'elle cherchait comme juge de ses intentions ; ne blesser personne, vouloir du bien à tous, fuir l'orgueil, suivre la raison, aimer la vertu : telle était sa règle constante » (3).

Quel portrait ! Puisse-t-il être celui de tous les serviteurs de la glorieuse Vierge !

(1) Isaïe, LXI, 8.

(2) Rom., XIV, 8.

(3) *De Virginib.*, I. II.

Solennisée d'abord en Orient, la fête de la Présentation fut canoniquement instituée par le pape Grégoire XI, en 1372, et fixée au 21 novembre. L'acte pontifical eut lieu à Avignon, dans une chapelle de la grande et magnifique église des Cordeliers. Ce sanctuaire, seul reste du vaste édifice, est actuellement enclavé dans le collège des Pères Jésuites : c'est le lieu de réunion des congréganistes de la très sainte Vierge. Doux et précieux souvenir !

SAINTE CÉCILE

(22 novembre.)

Quel beau cortège forment les vierges romaines des premiers siècles : Flavie Domitille, Prisca, Cécile, Martine, Agnès, Emérentienne, Bibiane, les deux sœurs Pudentienne et Praxède ! Nous ne citons que les plus illustres par la naissance, l'éclat des vertus, la gloire du martyre.

Dans ce nombre, la noble et très fidèle vierge Cécile occupe une place de choix. L'Eglise célébrant sa fête le 22 novembre, il nous est agréable de reproduire, à cette occasion, quelques-uns des morceaux liturgiques enchâssés dans son office comme autant de diamants, et de rappeler ensuite son intéressante histoire.

Rien de gracieux et d'élevé tout à la fois comme les Répons des Matines de sainte Cécile. En lisant le premier, on comprend pourquoi le monde chrétien salue

en elle la reine de l'harmonie et la patronne des musiciens.

Au son des instruments, la vierge Cécile chantait au seul vrai Dieu : Seigneur, que mon cœur et mes sens demeurent toujours purs, afin que je ne sois pas confondue. Passant deux et même trois jours dans le jeûne et la prière, elle recommandait au Seigneur le sujet de ses craintes.

O bienheureuse Cécile, qui avez converti deux frères, triomphé du juge Almachius et fait connaître le pontife Urbain sous les traits d'un ange ! Vous avez servi le Seigneur comme une industrieuse abeille.

La glorieuse vierge portait toujours l'Evangile du Christ dans son cœur, et ne cessait, jour et nuit, de prier et de s'entretenir avec Dieu. Les mains étendues, elle priait le Seigneur, et son cœur brûlait d'un feu céleste.

Cécile domptait ses membres par le cilice ; elle priait avec gémissements et appelait à la couronne Tiburce et Valérien. Voilà une vierge sage, une des vierges prudentes.

Valérien trouva Cécile priant dans sa maison, et vit, debout auprès d'elle, l'Ange du Seigneur. A cette vue, il fut saisi d'une grande crainte. L'Ange du Seigneur descendit du ciel et l'appartement devint resplendissant de lumière.

Seigneur Jésus-Christ, bon Pasteur, Semeur des chastes conseils, recueillez les fruits dont vous avez jeté la semence dans l'âme de Cécile. Cécile votre servante s'empresse pour vous comme une industrieuse abeille, car l'époux qu'elle avait reçu lion impétueux, elle vous l'a conduit agneau plein de mansuétude.

La bienheureuse Cécile dit à Tiburce : Aujourd'hui, je te reconnais pour mon parent, car l'amour de Dieu t'a fait mépriser les idoles. De même que l'amour de Dieu a fait de ton frère mon époux, de même il t'a rendu mon allié.

Cécile m'a envoyé vers vous pour que vous me montriez le saint Pontife, car j'ai à lui révéler un secret. Alors Valérien s'avança et, au signe qui lui avait été donné, il reconnut saint Urbain.

Il nous faut compléter par l'histoire les renseignements que vient de nous fournir sur sainte Cécile la Liturgie sacrée.

Cécile appartenait, par sa naissance, à l'une des familles les plus anciennes et les plus illustres de Rome. La *gens Cœcilia* n'avait-elle pas donné à la maîtresse du monde des patriciens, des généraux, des consuls ? Bien que ses parents fussent demeurés dans les ténèbres de l'idolâtrie, Cécile eut le bonheur d'être initiée dès l'enfance à la doctrine et aux pratiques du christianisme. Depuis lors, elle faisait ses délices de prier avec les fidèles et de visiter les cryptes augustes où reposaient les restes des martyrs. Condamnée à vivre au sein de la mollesse, la jeune patricienne cherchait dans les austérités volontaires une sauvegarde contre les séductions du monde et l'attrait des plaisirs sensibles. Le jeûne lui était familier, et, sous les broderies d'or de ses vêtements somptueux, un dur cilice meurtrissait sa chair innocente.

De bonne heure, Cécile a consacré au Seigneur sa virginité. Mais voici que, contre son gré, ses parents lui ont choisi un époux, Valérien, jeune païen de noble origine. La vierge met tout son espoir en Jésus-Christ. Elle redouble ses prières et ses mortifications. Que d'instances, que de larmes, que de sacrifices pour obtenir de Dieu qu'il daigne la conserver à l'unique Epoux de son âme !

Le jour des noces arrivé, « Valérien, dit-elle au jeune homme, il est un secret que je veux te confier : je suis gardée par un Ange qui m'aime et veille avec un grand zèle sur ma virginité. -- Un ange ? répond Valé-

rien, j'ai besoin de le voir pour croire à ta parole. — Pour le voir, il faut auparavant être purifié dans les eaux de la fontaine qui jaillit éternellement. — Et qui me purifiera? — Il existe un vieillard vénérable qui purifie les hommes, après quoi ils peuvent voir l'Ange de Dieu ». Et Cécile lui indique le lieu où résidait, sur la voie Appienne, le saint pape Urbain.

Valérien, profondément remué par la grâce, ne tarde pas à recevoir le baptême. Fervent néophyte, il revient et trouve, en effet, auprès de Cécile, un Ange resplendissant de lumière. Combien grand est le bonheur du jeune homme! Toute son ambition est de le faire partager à son frère Tiburce. Grâce à ses conseils, à ses prières et à l'intervention de cette «abeille industriuse» qu'est Cécile, Tiburce est bientôt, lui aussi, inscrit parmi les chrétiens.

Les deux frères consacrent leurs biens à soulager les pauvres et à orner les sépulcres des martyrs. Dénoncés comme disciples de Jésus-Christ au préfet Almachius, ils sont traduits devant son tribunal. Loin de rougir de la foi, ils la défendent avec un zèle et un courage invincibles. Promesses et menaces : rien n'ébranle leur constance. On les condamne à mort. Dans une dernière entrevue, Cécile donne elle-même le signal du départ : « Allons, soldats du Christ, rejetez les œuvres de ténèbres et revêtez-vous des armes de la lumière. Marchez à la couronne de vie! » Ils vont au supplice, et telle est la joie qui rayonne alors sur leur front et respire dans leurs paroles, que Maxime, greffier d'Almachius, se convertit à la religion de Jésus-Christ. Tiburce et Valérien ont la tête tranchée ; Maxime est flagellé avec des

verges de fer jusqu'à ce qu'il rende l'âme. La noble vierge ensevelit elle-même les corps de ces vaillants athlètes dans le cimetière de Prétextat, sur la gauche de la voie Appienne.

Cécile à son tour est mandée devant Almachius. Elle y paraît avec assurance et rend un éclatant témoignage au seul vrai Dieu. Pressée de sacrifier aux fausses divinités ou au moins de renier son titre de chrétienne, elle préfère la mort. La sentence est portée : Cécile sera enfermée dans le *Caldarium*, ou salle des bains de son propre palais et brûlée par la vapeur du feu ardent que l'on y allumera.

L'ordre s'exécute. Mais Dieu protège l'héroïque vierge ; on dirait qu'une rosée céleste tempère pour elle la chaleur étouffante. Et Cécile chante alors : « Je vous bénis, ô Père de Jésus-Christ mon Maître, de ce que par votre Fils le feu s'est éteint à mes côtés ». Furieux de se voir vaincu, le préfet envoie un licteur trancher la tête de Cécile. Mais le glaive mal assuré du bourreau ne peut, même au troisième coup, achever sa victime. Contraint par la loi de s'arrêter là, le licteur se retire, laissant la vierge baignée dans son sang. Durant trois jours, les chrétiens se succèdent auprès de la glorieuse martyre. Lorsque le saint pape Urbain se présente, Cécile lui dit : « Père, j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours, pour remettre aux mains de votre Béatitude mon trésor : ce sont les pauvres que je nourrissais et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habitais, afin qu'elle soit par vous consacrée en église et qu'elle devienne à jamais un temple au Seigneur ». Ce furent ses dernières paroles. Les anges

avaient déjà préparé à leur sœur une couronne où les roses du martyre s'unissaient aux lis de la virginité. C'était l'an 230, sous le règne d'Alexandre Sévère.

Les mains augustes d'Urbain déposèrent le très saint corps au cimetière de Calixte, situé à peu de distance de celui de Prætextat.

Sur l'emplacement de la maison de sainte Cécile, le pape Pascal I^{er} fit construire une basilique, en 821. Par ses soins, les précieux restes de Cécile, ceux de Tiburce, de Valérien, de Maxime et des saints Pontifes Urbain et Lucius, y furent transportés. C'est là qu'on les vénère encore aujourd'hui. La salle du *Caldarium*, théâtre du martyre et de la mort de l'illustre vierge romaine, est parfaitement conservée. En visitant ce lieu vénérable, on croit entendre les esprits célestes chanter en chœur :

Cécile, industrieuse abeille,
Vous a servi, divin Jésus;
Donnez à sa lèvre vermeille
Le miel qui nourrit vos élus.

Saint CLÉMENT, Pape et Martyr

(23 novembre)

Disciple du bienheureux Pierre, Clément fut son troisième successeur. Son pontificat termine le 1^{er} siècle (91-100). Lin et Clet le précédèrent dans le gouvernement de l'Eglise et dans la gloire du martyre.

C'est de lui que parle saint Paul lorsqu'il écrit aux Philippiens : « Je vous prie aussi, vous mon fidèle com-

pagnon, d'aider celles qui ont travaillé avec moi pour l'Evangile, ainsi que Clément et les autres qui ont été mes aides, dont les noms sont au livre de vie (1) ».

Clément appartenait au patriciat ; on croit même qu'il était de race impériale. A cette époque déjà, il n'était pas rare de rencontrer des chrétiens jusque sur les marches du trône. Faustinus, père du futur pontife suprême, habitait dans la région du Célius, une des sept collines de Rome, quartier préféré alors de l'aristocratie romaine. Les recherches archéologiques pratiquées en 1857, ont mis à découvert, sous l'abside de la basilique primitive de Saint-Clément, les *cameræ* ou chambres d'une habitation privée, dont le style et les ornements apparaissent comme contemporains des empereurs Flaviens. N'est-ce pas l'indice que cette église, si vénérable par son antiquité, fut construite sur l'emplacement même de la demeure habitée par Clément ?

Devenu pape lorsque saint Clet eut subi le martyre sous Domitien, Clément se fit remarquer par la haute sagesse qu'il apporta à diriger l'Eglise de Dieu. Ceux de ses écrits parvenus jusqu'à nous — une *Lettre à l'église de Corinthe* et deux *Lettres aux Vierges* — montrent bien qu'ayant été élevé à l'école des Apôtres, il avait retenu, dans une certaine mesure, leur style et leur manière.

Clément partagea la ville de Rome en sept régions, les attribuant à sept Notaires, chargés en chacune de rechercher et de recueillir avec grand soin les actes des Martyrs. C'est lui qui donna le voile sacré des Vierges

(1) *Philipp.* IV, 3.

à l'illustre Flavia Domitilla, nièce des empereurs Titus et Domitien.

Le zèle, la doctrine et la sainteté du vénérable Pontife, opérant de nombreuses conversions, Trajan le reléguait au-delà du Pont-Euxin, dans la solitude de Cherson. Là se trouvaient deux mille chrétiens, condamnés par ce même empereur à extraire et à tailler le marbre. Grande fut leur consolation de posséder parmi eux le Vicaire de Jésus-Christ.

Comme ces infortunés souffraient du manque d'eau, Clément se met en prière. Bientôt il aperçoit, sur une colline qui était proche, un Agneau qui marquait de son pied droit le lieu d'où jaillissait une source d'eau douce. Tous y étanchent leur soif, et ce prodige détermine bon nombre d'infidèles à se convertir et à vénérer Clément comme un saint.

A cette nouvelle, Trajan envoie des émissaires, chargés de jeter Clément dans la mer, une ancre au cou. L'ordre est exécuté. Pendant ce temps, les chrétiens prient sur le rivage. Tout à coup, la mer se retire à trois milles, et les spectateurs s'approchant, voient un édifice de marbre en forme de temple, où, dans une arche de pierre, était enseveli le corps du martyr ; auprès se trouvait l'ancre avec laquelle on l'avait précipité.

Les habitants du pays, émus de ce prodige, embrassèrent la foi chrétienne.

Le corps de saint Clément fut transporté à Rome dans la suite, sous le pontificat de Nicolas I^e, et déposé dans l'église de son nom.

Tel est le récit du *Liber Pontificalis*, inséré dans le Bréviaire romain au 23^e jour de novembre.

De belles Antielles ornent l'office du saint Pape martyr ; les siècles n'ont rien ôté à leur fraîcheur :

Prions tous le Seigneur Jésus-Christ qu'il fasse couler une source d'eau pour ses confesseurs.

Comme saint Clément priait, l'Agneau de Dieu lui apparu.

Sans considérer mes mérites, voici que le Seigneur m'a envoyé vers vous pour partager vos couronnes.

J'ai vu sur la montagne l'Agneau debout; de sous son pied jaillit une source vive.

La source vive qui sous son pied jaillit, c'est le fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu.

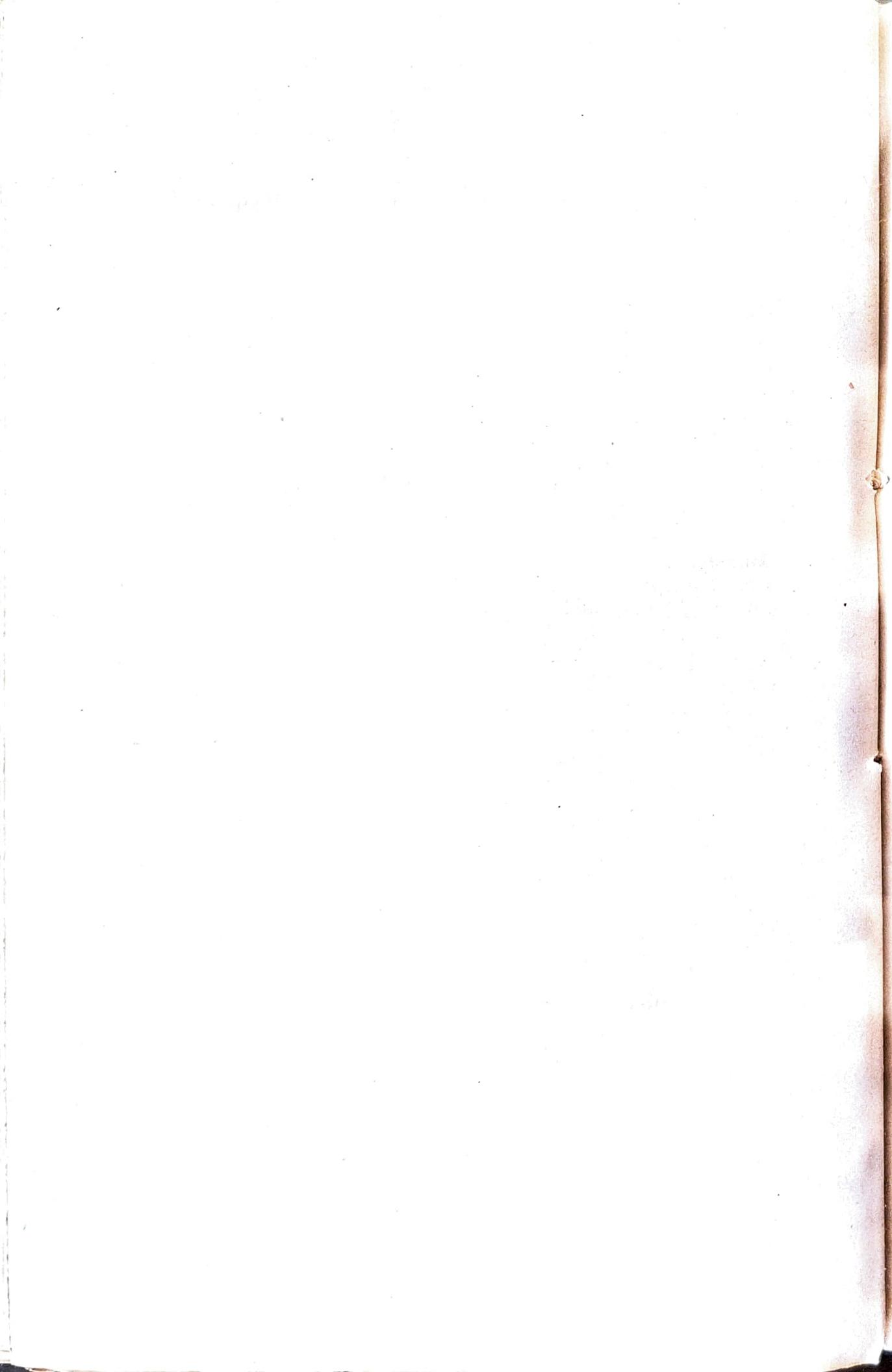
Toutes les nations d'alentour crurent au Christ Seigneur.

Comme il s'en allait vers la mer, le peuple disait à grands cris : Seigneur, Jésus-Christ, sauvez-le ; et Clément disait avec larmes : Père, recevez mon esprit.

Seigneur, à Clément votre martyr, vous avez donné pour demeure, au milieu de la mer, comme un temple de marbre élevé par la main des Anges ; vous en avez procuré l'accès aux habitants du pays, pour qu'ils pussent raconter vos merveilles.

Nous avons eu le bonheur, par deux fois, de visiter à Rome les deux basiliques superposées de saint Clément, dans la rue qui porte le nom de notre glorieux Pontife et qui va du Colysée à la basilique de Latran. Quel puissant intérêt s'attache à cette pérégrination à travers les souvenirs des premiers siècles chrétiens ! Il passe sur l'âme quelque chose du souffle qui anima les fidèles rangés autour des apôtres, écoutant leurs enseignements et se disposant à mourir pour Jésus-Christ.

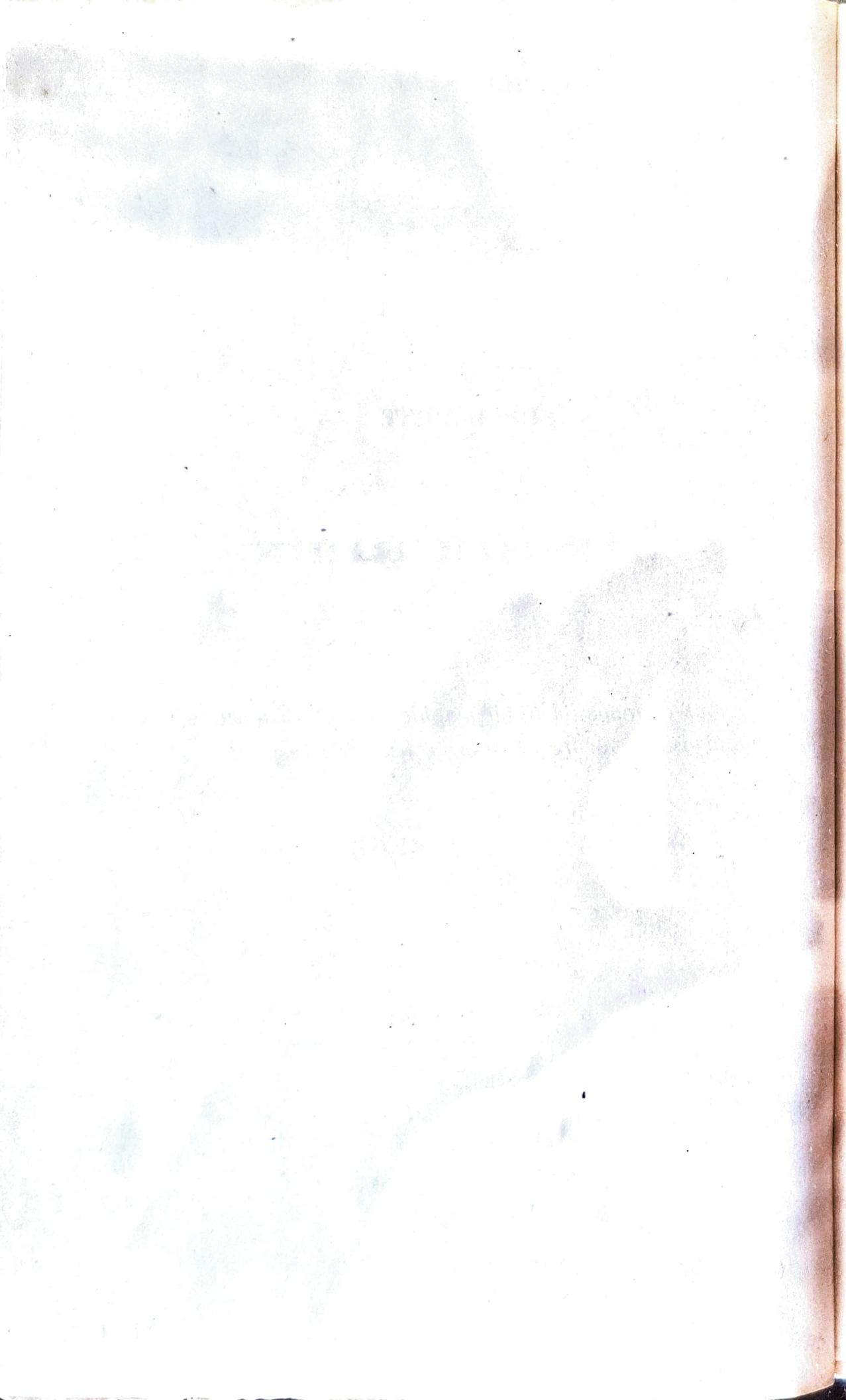
Que Dieu donne aux chrétiens de nos jours cette fermeté dans leurs croyances et cette vigueur à défendre leur foi !



SUPPLÉMENT

BIENHEUREUX

Nous donnons ici la biographie de sept Bienheureux français, par ordre de date de leur fête respective.



Le Bienheureux Théophane VÉNARD DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

(18 février)

« Angélique martyr » : voilà bien le titre qui convient par excellence au jeune prêtre des Missions-Etrangères, immolé pour la foi au Tonkin, le 2 février 1861, et béatifié le 2 mai 1909, en compagnie de trente-trois autres Confesseurs de la foi.

Dans cette « blanche légion de martyrs », il nous est particulièrement doux d'arrêter nos regards sur le soldat du Christ tombé « comme une fleur printanière » sous le glaive du persécuteur.

Figure on ne peut plus attachante que celle de cet enfant du Poitou, dont l'âme, dans une admirable effusion de sentiments délicats, généreux, d'une fraîcheur toute poétique, se répandit en grâces sur le foyer qui abrita, avec ses parents, sa sœur aînée, Mélanie, et ses deux jeunes frères, Henri et Eusèbe.

C'est à ce dernier, devenu prêtre, que nous devons la première *Vie et Correspondance* du jeune apôtre.

Jean-Théophane vint au monde à Saint-Loup-du-Thouet (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1829, jour où l'on célèbre la Présentation de Marie au Temple. N'était-ce pas un heureux présage de la dévotion à la Vierge, qui devait faire le charme de sa vie ?

Les deux anges gardiens visibles de son berceau furent son digne père, instituteur libre, chrétien de vieille

roche, et sa mère, Marie Guéret, femme douce et pieuse, simple et aimante, qu'il eut la douleur de perdre peu après sa Première Communion.

Petit berger sur les coteaux de Bel-Air, il n'a que neuf ans, et déjà il fait ses délices des *Annales de la Propagation de la foi*, et s'écrie, après la lecture du martyre du Vénérable Charles Cornay : « Et moi aussi je veux aller au Tonkin, et moi aussi je veux être martyr ». La suite montra bien que ce n'étaient pas là simples aspirations enfantines, mais premiers germes de la vocation apostolique.

Après avoir puisé, au presbytère de Saint-Loup, les éléments de la langue latine, Théophane entre au collège de Doué, dirigé par le frère de son curé. C'est en octobre 1841. Piété et étude marchent chez lui de pair, mais rien ne lui fait perdre de vue son désir des missions. Quel charme dans ses essais poétiques ! Nous ne résistons pas au plaisir de citer une strophe de sa pièce sur le *Départ de Jeanne d'Arc pour la guerre* :

France, sèche tes pleurs, car Dieu, dans sa colère,
A résolu la mort du perfide insulaire.
Lui-même va tonner contre nos ennemis.

Il m'a dit : « Va, ma fille,
Laisse là ton troupeau, tes champs et ta famille,
Sois l'ange de la France et le sauveur des lis ».

En octobre 1847, Théophane quitte Doué pour le Petit-Séminaire de Montmorillon, où il fait sa philosophie. Délicieuses les lettres qu'il écrit à son jeune frère Eusèbe, qui vient de commencer ses études. Elles révèlent tout à la fois une âme foncièrement religieuse et un esprit d'une haute finesse.

Le voici au Grand-Séminaire de Poitiers (octobre 1848). Il y passe trois ans et y reçoit les ordres mineurs et le sous-diaconat. C'en est fait : il est totalement à Dieu, il n'a plus qu'à consommer son sacrifice en entrant au Séminaire des Missions-Etrangères, à Paris. Les lettres par lesquelles il annonce son départ à son père et à sa sœur sont empreintes d'une si noble générosité et de sentiments si tendres, qu'elles amènent des larmes dans les yeux. Il revient au foyer pour faire ses adieux à sa parenté. Nul n'est oublié, pas même la tombe de la mère. Après s'être incliné sous la bénédiction paternelle, Théophane s'arrache aux étreintes des siens, en leur jetant ce dernier mot : « 'Adieu ! adieu ! nous nous reverrons au ciel ! »

« Dès lors, dit le biographe de notre Bienheureux, M. Vénard pouvait dire en toute vérité, sans faire injure à ses autres enfants : « J'ai perdu la plus belle fleur de mon rosier. »

Affirmer que Théophane ne dépara pas cette élite du clergé qui constitue le Séminaire des Missions-Etrangères, est chose superflue ; il s'y montra l'*aspirant* accompli : tel avait été le séminariste de Poitiers. Ordonné diacre le 20 décembre 1851, il était promu à la prêtrise le 5 juin 1852. Il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année. Dès lors, il fut désigné parmi ceux qui devaient, à brève échéance, partir pour les missions.

Le Tonkin sera le champ de bataille de son apostolat, « le Tonkin, écrivait-il, maintenant la mission la plus enviée, vu qu'elle offre le moyen le plus court d'aller au ciel ».

La cérémonie des adieux, scène toujours très émouvante, eut lieu le dimanche 19 septembre, après laquelle la pieuse caravane des partants se met en route. Mais, au préalable, quels touchants adieux notre missionnaire adresse à chacun des membres de sa famille ! Et cette correspondance tout affectueuse, et toujours très surnaturelle, se continue le long de la traversée et surtout de Hong-Kong, où Théophane séjourne quinze mois. Il arrive enfin à sa destination : le Tonkin occidental, qui a pour Vicaire Apostolique l'illustre M^{sr} Retord.

Alors qu'il était encore simple aspirant à Paris, Théophane avait reçu de M^{sr} Pie, son évêque de Poitiers, une lettre dans laquelle le Prélat lui disait :

« Je prie pour vous et demande à Notre-Seigneur que votre dévouement se perfectionne de jour en jour, que votre holocauste soit complet, et que, faisant une si grande entreprise, vous la poursuiviez à la manière des Saints. *Ne soyez pas apôtre à demi*, mon cher enfant. Ayez devant les yeux vos grands modèles, vos admirables devanciers. En imitant leur abnégation, *leur mépris de la vie, leur habitude de vie intérieure* et de continue oraison, vous serez élevé à la même puissance qu'eux, et vous multiplieriez les conquêtes de Jésus-Christ ».

Ce fut là le programme du jeune apôtre. Mais combien difficile la mission qui lui échut en partage ! D'une part, sa santé plus que débile et, de l'autre, les vexations continues des mandarins, la destruction de ses œuvres, la vie de proscrit qu'il est contraint de mener à travers les montagnes, la désolation extrême de l'Eglise Annamite, la persécution sous toutes ses formes : triste lot selon la nature, mais abondance de mérites au point

de vue de la foi. Cette situation ne se termina pour notre Théophane que par le martyre.

Appréhendé, le 30 novembre 1860, dans le village de Kê-Béo, où il exerçait son ministère, il écrit aussitôt à sa famille :

« Le bon Dieu dans sa miséricorde a permis que je tombe entre les mains des méchants. C'est le jour de saint André que j'ai été mis dans une cage carrée et conduit à la sous-préfecture... J'ignore ce qui m'est réservé, mais je ne crains rien ; la grâce du Très-Haut sera avec moi, Marie immaculée ne manquera pas de protéger son chétif serviteur... »

« Me voilà donc entré dans l'arène des Confesseurs de la foi... Quand vous apprendrez mes combats, j'ai confiance que vous apprendrez également mes victoires... »

« Adieu, mes bien chers ; au ciel le rendez-vous ! Nous nous reverrons Là-Haut. Dans un instant, je vais porter les chaînes des Confesseurs. Adieu, cher et honoré père. Adieu, bien-aimés sœur et frères ».

Hélas ! le père de l'apôtre avait déjà quitté ce monde le 26 août 1859 ; mais l'état désolé du Tonkin ne permit pas que la nouvelle de cette mort parvint à Théophane.

Le Confesseur de la foi, après un long interrogatoire, fut remis dans sa cage, où il demeura jusqu'au 2 février, jour de son glorieux martyre. C'est de là qu'il écrit encore à chacun des siens des lettres où respire un parfum du ciel. Elles sont datées du 20 janvier.

Il dit à son père :

« ...Je n'ai point eu à endurer de tortures comme beaucoup de mes frères. Un léger coup de sabre séparera ma tête comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir... »

A sa sœur : (1)

« J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort... A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l'auréole des martyrs couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main. Encore un peu et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat... »

A son frère Henri :

« ...Je t'écris ces mots à une heure solennelle : dans quelques heures, au plus dans quelques jours, je vais être mis à mort pour la foi en Jésus-Christ. Oui, mon Henri, j'ai confiance que tu aimeras toujours le Dieu de tes jeunes années... Lis et relis ces lignes bien souvent. C'est ton meilleur ami, ton frère Théophane qui les a écrites... »

Enfin à son frère Eusèbe :

« ...Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Maintenant, sans doute, tu es prêtre, et qui sait ? peut-être missionnaire. Quoi qu'il en soit, quand tu recevras cette petite missive, ton frère ne sera plus de ce mauvais monde. Il l'aura quitté pour un autre monde meilleur, où tu devras t'efforcer de le rejoindre un jour ; ton frère aura eu la tête tranchée, il aura versé tout son sang pour la plus noble des causes, pour Dieu. Il sera mort martyr !... C'a été le rêve de mes jeunes années... »

« Mon frère Eusèbe, adieu jusqu'au jour où tu viendras me rejoindre au ciel ».

Le 2 février, jour où Marie présenta au Temple son divin Fils, fut celui où le doux et angélique apôtre du Tonkin tomba sous le fer du persécuteur. Nul doute

(1) M^{me} Mélanie Vénard était devenue religieuse de la Sainte-Famille, sous le nom de Sœur Théophane.

que la Vierge elle-même ne l'ait accueilli pour le présenter au Roi des Martyrs.

Ainsi se réalisa ce qu'il écrivait quelques jours auparavant :

Quand ma tête tombera sous la hache du bourreau, ô Mère Immaculée, recevez votre petit serviteur comme la grappe de raisin mûr tombé sous le tranchant, comme la rose épanouie cueillie en votre honneur. *Ave Maria.*

Avant de le frapper, le bourreau lui demanda, comme à un criminel ordinaire, ce qu'il lui donnerait pour être exécuté habilement et promptement. Il répondit : « Plus ça durera, mieux ça vaudra ». Ce n'est qu'au cinquième coup que la tête fut détachée du tronc.

En décembre seulement, la nouvelle officielle de ce martyre parvint en France, où furent envoyés les précieux restes de Théophane.

Pour la Société des Missions-Etrangères, la fête du bienheureux et de ses compagnons de béatification a été fixée au 18 février.

Le Bienheureux Pierre Chanel,

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE

(28 avril.)

Ouvertes à l'évangélisation, les îles de l'Océanie occidentale furent, par le Saint-Siège, confiées aux missionnaires de la Société de Marie, fondée à Lyon en 1816. Le bienheureux Chanel fut un des premiers apô-

tres. Il fut aussi le premier appelé à l'honneur du martyre, dans cette île de Futuna où s'exerça son zèle (28 avril 1841).

Léon XIII le mit au rang des Bienheureux le 17 novembre 1889. On nous saura gré de donner ici sa biographie.

Pierre-Louis-Marie CHANEL, le cinquième des huit enfants de Claude Chanel et de Marie-Anne Sibellas, naquit le 14 juillet 1802, à la Potière, hameau de Cuet, commune de Montrevel, dans le diocèse de Lyon, actuellement dans celui de Belley. Formé de bonne heure à la piété par sa vertueuse mère, on vit en lui un enfant prévenu des bénédictions célestes. À sept ans, nous le trouvons préposé à la garde du troupeau de son père. C'est là que la Providence envoie à cet autre David un Samuel dans la personne du digne curé de Cras, M. Trompier, qui, distinguant un élu du Seigneur dans cet humble enfant, le prit avec lui et se chargea de ses premières études de latin. Que de prêtres, que de pontifes même, ont senti naître et grandir leur vocation au sacerdoce sous l'aile d'un zélé pasteur, à l'ombre bénie de l'école presbytérale !

Tout jeune encore, Pierre se plaît à orner les autels ; les chants et les cérémonies de l'Eglise attirent cette âme angélique. Lui reproche-t-on de se placer trop près du Saint-Sacrement : « Ah ! répond-il avec un accent inexprimable, je l'aime tant ! » La seule vue de cet enfant, son signe de croix, sa tenue dans le lieu saint, sont pour la paroisse une prédication. Nul de ceux qui eurent le bonheur d'en être témoins n'oublia le recueillement avec lequel il fit sa première communion, le dimanche de la Passion, 23 mars 1817.

C'est au Petit-Séminaire de Meximieux d'abord (1819-1823) que fut envoyé Pierre Chanel, parvenu à sa seizième année. Il y eut bien vite conquis l'estime, nous dirions volontiers l'affectueux respect de ses maîtres et de ses condisciples.

Le jugement des premiers peut se résumer dans les paroles de M. Brouard, qui fut successivement son professeur en Quatrième et en Troisième : « C'était un élève laborieux, bon, calme, docile et plein de piété, de ceux qui facilitent et consolent la pénible tâche des maîtres ».

Quant aux seconds, « tous ont assuré qu'il était si bon, si affable, si plein de charité, qu'il était impossible de ne pas l'aimer ». Il visitait fréquemment Notre-Seigneur ; sa dévotion envers Marie avait quelque chose de tendre et de suave, comme celle de saint Stanislas. L'esprit de foi était l'âme de sa vie d'écolier. Un mot nous le révèle, la réponse qu'il fit à l'un de ses condisciples qui lui demandait ce qu'il pensait d'un prédicateur : « Quand je vais entendre un sermon, dit-il, je me souviens qu'il y a en moi le chrétien et le rhétoricien. Le chrétien seul entre dans l'église ; quant au rhétoricien, je le laisse à la porte ». A l'unanimité des suffrages, ses condisciples l'élurent préfet de la Congrégation de la très Sainte Vierge.

Les mêmes dispositions accompagnèrent le pieux jeune homme au Petit-Séminaire de Belley, où il fit sa philosophie (1823-1824).

Mais le moment est venu pour Pierre Chanel de se donner à Dieu dans l'état ecclésiastique. Avec quelle joie il entre au Grand-Séminaire de Brou, en octobre 1824 ! C'est là surtout que sa ferveur va croissant et

qu'il établit dans son cœur ces ascensions merveilleuses dont parle le Roi-Prophète. Aussi, comprend-on sans peine qu'il ait laissé dans cette sainte demeure de la prière et de l'étude « une mémoire en bénédiction e des souvenirs de vertu ineffaçables » (1).

De la tonsure cléricale (28 mai 1825) au sacerdoce inclusivement (15 juillet 1827), le jeune lévite reçut tous les ordres des mains de M^{gr} Devie, ancien vicaire général de Valence, premier évêque de Belley, après le rétablissement de ce siège.

Nommé vicaire à Ambérieu (1827-28), M. Chanel y laissa la réputation d'un homme de Dieu, d'un prêtre tout dévoué aux âmes. « Il nous faisait aimer la vertu, disaient plus tard les paroissiens, et il nous la montrait principalement dans l'accomplissement de nos devoirs d'état et dans les actions les plus ordinaires ». Promu à la cure de Crozet (1828-31), il renouvela, par sa charité, son zèle et ses prières, la face de cette paroisse, sur laquelle le voisinage de Genève exerçait une si triste influence.

Mais le cœur de l'apôtre n'était pas satisfait dans l'étroite limite du ministère paroissial; il aspirait à porter au loin le nom de Jésus-Christ. Que de fois on l'entendit s'écrier, après la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi*: « Que fais-je ici? que ne suis-je avec eux? quand donc viendra le jour où je pourrai aussi souffrir et, s'il le faut, mourir pour Jésus-Christ? »

Ses instances auprès de M^{gr} Devie obtinrent du prélat le consentement désiré. L'abbé Chanel entra dans

(1) Rapport de M. Pernet, directeur.

la Société de Marie, qui avait pris naissance, en 1816, à Lyon, aux pieds de Notre-Dame de Fourvière. Le futur missionnaire fut, pour le moment, nommé professeur (1831-32), puis directeur spirituel (1832-34), et enfin supérieur (1834-36) au Petit-Séminaire de Belley, confié aux Pères Maristes. Dans ces diverses fonctions, on put admirer son dévouement, sa parole douce, lumineuse, pénétrante, ses conseils empreints d'une sagesse toute divine. « Vous eussiez dit — c'est un de ses élèves qui parle — qu'il prenait votre cœur et qu'il l'enlaçait dans les liens de la charité pour le jeter tout enflammé dans le ciel ».

Un jour enfin, le P. Chanel, au comble du bonheur, vit s'ouvrir devant lui la carrière de l'apostolat. Il fut désigné pour l'Océanie occidentale, la part d'héritage de la Société de Marie. « Mon enfant, lui dit M^{gr} Devie, vous allez donc nous quitter ! vous allez voir se réaliser l'aspiration qui remplit votre âme depuis tant d'années. Vous dirai-je que c'est le premier chagrin qui me vient de vous ? Et cependant je m'en réjouis, puisque vous obéissez, je n'en puis douter, à la volonté de Dieu qui vous appelle aux travaux apostoliques ».

Le 24 décembre 1836, s'embarquèrent au Havre, avec M^{gr} Pompallier, les Pères Bataillon et Chanel, ainsi que les Frères Joseph et Marie-Nizier. Ce ne fut qu'après un long et pénible voyage, et au milieu d'affreuses tempêtes, que l'on put aborder, le 27 juin 1837, aux îles Gambier et Taïti. Au Père Bataillon fut confiée l'île Wallis, qui ne tarda pas à devenir entièrement chrétienne ; celle de Futuna échut en partage au P. Chanel.

Le serviteur de Dieu en prit possession avec le Frère Nizier, le 8 novembre, et la consacra à la très sainte Vierge en suspendant à un arbre la médaille miraculeuse. Le roi Niuliki les reçut avec bienveillance et courtoisie.

L'île de Futuna, que les géographes appellent Horn ou Allofatou, comptait à peu près un millier d'habitants. Cette peuplade, jadis habituée à se nourrir de chair humaine, était revenue à des mœurs moins féroces. Les dieux qu'elle adorait étaient considérés comme des génies malfaisants, qu'il fallait apaiser à tout prix, pour éloigner les calamités publiques et les malheurs privés. Avec quelle douceur, quelle patience, quelle inaltérable charité procéda le missionnaire pour instruire ce peuple, dissiper ses préjugés, l'arracher à ses grossières superstitions et l'amener à la foi chrétienne ! On peut bien dire que durant trois ans de son apostolat il sema dans les larmes, exerçant, au milieu de contradictions de tout genre, un ministère en apparence complètement stérile.

Enfin la moisson commençait à lever ; nombre d'âmes, gagnées par les exemples de sa sainte vie, accouraient auprès du bon Père pour apprendre la doctrine de l'Evangile ; le fils du roi lui-même, le jeune Meitala, et sa sœur Flore étaient inscrits parmi les catéchumènes. En un mot, de consolants présages semblaient annoncer un ébranlement général. Mais Niuliki n'était pas seulement roi, il était de plus pontife ; chaque nouvelle conquête du Père Chanel, enlevant un adepte à ses idoles, devait donc l'irriter contre la religion chrétienne et son représentant. Sa colère fut encore

attisée par un de ses conseillers qui lui dit, comme autrefois les Juifs à Pilate : « Si vous ne le faites pas mourir, c'en est fait de votre pouvoir : nous tombons sous la domination des étrangers ; il faut qu'il meure pour que sa religion ne s'implante pas ici ». Sans autre délibération, le roi prononce l'arrêt de mort.

Tandis que le Père Chanel est occupé à sarcler un champ de bananiers, des vieillards se réunissent dans sa case et parlent à mots couverts de se défaire des étrangers, car, ajoutent-ils, le roi le veut. Le F. Nizier vient avertir l'apôtre du danger qui les menace. De l'air le plus tranquille, le P. Chanel se contente de répondre : « Eh bien ! ce ne sera pas le plus mauvais de nos jours ».

Le 28 avril 1841, Musumusu, ministre du roi, accompagné de quatre chefs, arrive à la demeure du missionnaire. Filitika entre le premier, sous prétexte de demander au Père un remède. Le Père se retire dans une autre pièce pour le préparer, et, en revenant, il surprend Filitika occupé à dévaliser l'appartement. Le pillage commençait avant le meurtre. Musumusu, qui se tenait à l'écart, s'écrie : « N'est-on venu que pour voler ? Que tarde-t-on à le frapper ? » Alors Filitika pousse le Père ; au même instant, Umutaouli, brandissant un casse-tête, lui brise le bras droit et, d'un second coup, le frappe à la tempe et le renverse. Le sang coule en abondance. Plusieurs fois on entend l'apôtre s'écrier : « La mort est un bien pour moi ». C'est de tout cœur qu'il offre à Dieu le sacrifice de sa vie pour ses chers insulaires. Cependant les bourreaux, après avoir porté de nouveaux coups à leur victime, ne se donnent pas le temps

de l'achever : ils pillent la maison et s'enfuient. L'instigateur du crime, Musumusu, voyant que l'on tarde d'accomplir ses ordres, saisit lui-même une herminette, s'élance sur le missionnaire et lui fend le crâne. Le ciel ouvre ses portes au premier martyr de l'Océanie.

L'apôtre avait dit : « Qu'importe que l'on me tue ou non ? la religion est plantée dans l'île ; elle ne s'y perdra pas par ma mort, car elle n'est point l'ouvrage des hommes, mais elle vient de Dieu ». Cette parole devait s'accomplir. A l'instant même où le P. Chanel rendit le dernier soupir, bien que l'air fût calme et le ciel sans nuages, un violent coup de tonnerre se fit entendre : c'était, dit la Sacrée Congrégation des Rites, une voix divine qui reprochait son crime à l'île de Futuna. Le roi Niuliki fut frappé d'une mort épouvantable, ainsi que son frère Fonoti, un de ses principaux conseillers.

Huit mois ne s'étaient pas écoulés depuis la mort du serviteur de Dieu, que déjà Futuna possédait deux églises et comptait plus de huit cent quarante chrétiens, parmi lesquels le nouveau roi et toute sa famille.

Une fois de plus se vérifiait la parole de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ».

Les précieux restes du martyr de Futuna, rapportés en France et solennellement reconnus par S. E. le cardinal Foulon, le 24 octobre 1889, reposent à Lyon, dans la Maison-Mère de la Société de Marie. La ville où est née l'œuvre de la *Propagation de la Foi* méritait bien cet honneur.

Le diocèse de Belley célèbre la fête du B. Pierre Chanel, le 28 avril, jour même de son martyre.

La Bienheureuse JEANNE D'ARC

LIBÉRATRICE DE LA FRANCE

(Dim. après l'Ascension.)

L'acte pontifical du 27 janvier 1894 déclarant Jeanne d'Arc *Vénérable* avait été accueilli dans toute la France avec un véritable enthousiasme. Depuis lors, un souffle puissant ne cessa de remuer les cœurs ; il semblait que les « Voix » entendues jadis par l'humble bergère de Domrémy s'adressaient, de nos jours, à la nation entière disant à ses enfants : Debout, fils de la France ! Saluez la libératrice de votre pays, offrez-lui des couronnes, puisque l'Eglise va bientôt lui élever des autels.

Pie X, en effet, a comblé les voeux de tous en proclamant *Bienheureuse*, le 18 avril 1909, la grande chrétienne et l'héroïque française que fut Jeanne d'Arc.

Et voilà que d'une extrémité de la France à l'autre, un superbe élan de foi et de patriotisme soulève les multitudes et suscite des manifestations ininterrompues en l'honneur de la vierge lorraine. Notre-Dame de Paris a donné le signal ; la province lui a fait écho et s'est ébranlée : Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Reims, etc., ont eu leur jour ; d'autres cités sont venues ensuite, et peu à peu le mouvement s'étend jusqu'aux moindres bourgades, dont plusieurs n'ont pas attendu ce moment pour donner l'essor à leurs sentiments religieux et patriotiques.

Mais où le concours a été pour ainsi dire national, où

les fêtes ont revêtu un caractère d'incomparable grandeur, c'est à Orléans. Chaque année, sans doute, cette ville célèbre d'une manière très solennelle, au 8 mai, l'anniversaire de sa délivrance, et c'est toujours un très beau spectacle que de voir le premier magistrat de la cité, entouré des autres représentants du peuple orléanais, remettre à l'Evêque, sur le seuil de la cathédrale, l'étendard de Jeanne d'Arc. Toutefois combien la présente année devait ajouter encore d'éclat aux cérémonies des années précédentes !

De telles manifestations sont au-dessus de ce que l'on peut imaginer de plus imposant.

L'humble fille des champs, qui est l'objet de tout ce concours et de toutes ces ovations, pensait-elle qu'un jour son nom deviendrait si populaire sur cette terre de France ? Tant il est vrai qu'il n'y a pas de grandeur comparable à celle que la sainteté met au front des élus. Or, nous pouvons affirmer que la mission de Jeanne d'Arc a été de tout point surnaturelle. C'est ce côté que nous voudrions faire ressortir ici.

Notre héroïne naquit à Domrémy, près de Vaucouleurs, le 6 janvier 1412, de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée. A treize ans, cette « bonne, simple et douce fille » — ainsi s'expriment ses contemporains — commença à entendre, un jour d'été, dans le jardin de son père, une voix mystérieuse qui l'appelait à sauver la France. Car il y avait « grande pitié au royaume de France », livré alors à l'Anglais et déchiré par les deux factions des Armagnacs et des Bourguignons.

« Jeanne, disait la voix, sois bonne et pieuse ; va souvent à l'église ». Plusieurs fois de suite la même parole

retentit à son oreille ». L'Archange saint Michel finit par se nommer, répondant aux difficultés alléguées par l'enfant sur l'entreprise qu'on lui propose, que sainte Marguerite et sainte Catherine viendront à elle pour la guider.

Trois ans durant (1425-1428), la petite bergère vit dans l'intimité de ses chères saintes, recueillie, gardant son secret. Les voix célestes redoublent leurs instances : il faut partir, il faut aller demander une escorte au capitaine Robert de Baudricourt, pour lors à Vaucouleurs. « Tu délivreras Orléans, lui disent-elles, tu feras sacrer le Dauphin à Reims et l'étranger sera chassé du royaume. Va, fille de Dieu, il le faut ; Dieu te sera en aide. »

Que d'obstacles à surmonter de la part de son père ! Mais Dieu est avec elle. « Va, va, va », lui crient plus énergiquement les voix d'En-Haut, lorsqu'elle jette un dernier regard sur la maison paternelle. Elle arrive à Vaucouleurs. Baudricourt la prend pour une hallucinée et la renvoie. Excitée de nouveau par ses saintes, elle repart en 1429. Dût-elle « user ses jambes jusqu'aux genoux », elle se rendra où Dieu l'appelle. On écrit à son sujet au roi Charles VII, qui ordonne qu'elle lui soit envoyée. Mais comment se rendre à Chinon, où se trouve le monarque ? De Vaucouleurs à Chinon tout le pays est aux Anglais ou aux Bourguignons. En outre, voilà cinq mois que les Anglais assiègent Orléans. Cette ville prise, ils auront tout le pays du Nord au Midi. Mais voici venir la libératrice.

Si Jeanne d'Arc n'est qu'une pauvre hallucinée, sa tentative ne peut manquer d'échouer. Si, au contraire, elle réussit contre tous les calculs humains et malgré

toutes les difficultés, il faut reconnaître que cette jeune fille de seize ans, par qui s'opèrent tant de faits merveilleux, a été vraiment suscitée de Dieu pour le salut de la France.

« Fille de Dieu, avaient dit les *Voix*, fille au grand cœur, va, il le faut; Dieu te sera en aide ».

Et Jeanne était revenue auprès du sire de Beaudricourt. Que d'hésitations il y eut encore de la part de ce capitaine! mais l'accent convaincu de la Pucelle et ses instances réitérées en triomphèrent pleinement. « Il faut que je parte, disait-elle, avec ou sans secours. Il faut que je sois auprès du Dauphin avant la mi-carême... Personne que moi ne saurait recouvrer le royaume de France; et cependant, combien j'aimerais mieux garder le troupeau de mon père, aider ma mère à filer ou à coudre! mais Dieu le veut ». — « Va, dit enfin Baudricourt, et advienne que pourra! » On lui donne une escorte, des vêtements de guerrier, une épée, un cheval et, le 13 février 1429, elle se dirige vers Chinon, où était alors la cour.

Charles VII, voulant mettre à l'épreuve la mission de Jeanne, fait revêtir des insignes royaux et asseoir sur le trône un de ses chevaliers et se dissimule lui-même dans la foule des courtisans. La bergère de Domrémy est introduite au milieu de cette brillante assemblée, et, sans se déconcerter le moins du monde, va droit à Charles : « Dieu vous donne bonne vie, gentil prince, dit-elle. — Ce n'est pas moi qui suis le roi, répond Charles. — En nom Dieu, gentil prince, c'est vous et non un autre ». Charles l'interroge alors sur son nom et sur ses projets : « Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne

la Pucelle, et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné à Reims et que vous serez le lieutenant du Roi des cieux, qui est roi de France ».

Puis Jeanne, prenant le roi à part, l'entretient d'une peine intérieure qui l'agitait depuis quelque temps et qu'il n'avait révélée à personne. Malgré ce signe irrécusable, Charles hésite encore et ses conseillers mettent en avant divers prétextes pour arrêter la mission de Jeanne. On décide qu'elle sera soumise à un examen solennel, devant une commission d'évêques et de docteurs convoqués à Poitiers. Les juges, après l'avoir interrogée durant plusieurs semaines, reconnaissent qu'ils n'ont trouvé en elle que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse ».

Enfin les désirs de Jeanne sont accomplis. La voilà nommée « chef de guerre ». Elle revêt son armure, ceint son épée — l'épée trouvée dans la chapelle de sainte Catherine, à Fierbois, lieu indiqué par elle — et prend en main son étendard : c'est une bannière blanche semée de fleurs de lis d'or, portant d'un côté l'image du Père céleste avec les mots : Jhesus ! Maria ! de l'autre, l'écu de France soutenu par deux anges.

Les plus vaillants capitaines se font gloire de chevaucher auprès d'elle. Arrivée à Orléans, Jeanne commence par bannir du milieu des troupes le blasphème, l'ivrognerie et les autres vices (1). Bien plus, après avoir communiqué dévotement le jour de l'Ascension, elle fait

(1) Jeanne exerça sur les chefs eux-mêmes la plus salutaire influence. Dunois, La Hire, le duc d'Alençon, Gaucourt, Naintrailles, etc., eurent toujours une profonde admiration pour sa vertu et une entière confiance en son habileté stratégique.

publier que « nul ne soit si hardi d'aller à l'attaque s'il ne s'est auparavant confessé ». Les résultats ainsi obtenus sont quelque chose de merveilleux et qui suffirait à démontrer la divine mission de la Pucelle.

Le siège d'Orléans durait depuis sept mois ; il ne faut à Jeanne que huit jours pour délivrer la ville.

Ainsi se réalise la parole de l'héroïne à Guillaume Aymeri : « Les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ». L'ascendant de la Pucelle électrise les troupes : on dirait que l'ange de la patrie plane au-dessus d'elle et jette l'épouvante dans le camp des Anglais, qui sont contraints de se retirer dans le fort des Tourelles. Le samedi 7 mai, après avoir entendu la messe et communie, elle fait sonner l'attaque. Blessée d'un coup d'arbalète qui lui traverse l'épaule, elle tombe et on l'emporte. Grande joie pour les Anglais, qui se croient victorieux. Jeanne l'apprend, remonte à cheval, malgré sa blessure, et, dans un suprême assaut, met l'ennemi en complète déroute. Le lendemain, 8 mai, jour où l'Eglise célèbre l'apparition de saint Michel sur le mont Gargan, l'Anglais sort de la ville, abandonnant vivres, munitions, artillerie et malades.

C'est en triomphe et au milieu d'enthousiastes acclamations que Jeanne est reçue à Orléans, comme autrefois l'intrépide Judith à son retour dans Béthulie.

Reste à reprendre toutes les places fortes situées entre la Loire et la Seine pour pouvoir conduire à Reims Charles VII qui doit y recevoir l'onction royale. Le temps presse, car la Pucelle a dit, au lendemain de la délivrance d'Orléans : « Je ne durerai qu'un an et guère au-delà ; il faut tâcher de bien employer cette année ».

Cette seconde partie de la mission providentielle de Jeanne s'accomplira avec autant d'aisance et de rapidité que la première.

Mais la mission de Jeanne ne devait pas s'arrêter là ; il fallait qu'elle conduisît le roi à Reims pour qu'il y fût sacré. S'arrachant donc aux effusions de la reconnaissance, elle retourne à Blois, puis à Tours, où Charles VII vient la rejoindre. Ici encore nouvelles lenteurs, nouvelles hésitations de la part des conseillers du prince. Jeanne se jette à ses genoux : « Noble dauphin, dit-elle, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez le plus tôt possible à Reims pour y recevoir votre digne couronne ».

Rentrée à Orléans le 8 juin, la Pucelle en repart le 11 pour aller mettre le siège devant Jargeau, où s'était retiré le duc de Suffolk. « Ne craignez pas, dit Jeanne aux chefs, donnez hardiment l'assaut aux Anglais ; Dieu nous conduit. Si Dieu n'était pas mon guide, comme j'en suis assurée, n'aimerais-je pas mieux garder les brebis que de m'exposer à tant de périls ? » Puis, s'adressant à Jean d'Alençon : « Avant, gentil duc, à l'assaut ! Ah ! noble duc, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf ? » L'assaut est donné. Soudain une énorme pierre vient frapper le casque de Jeanne et la couche à terre. Mais se relevant aussitôt : « Amis, crie-t-elle, amis, sus ! sus ! Notre-Seigneur a condamné les Anglais. A cette heure, ils sont nôtres ; ayez bon courage ! » En un instant, les Français occupent le rempart, la ville est prise et Suffolk contraint de livrer son épée.

Le 15 juin, c'est le tour de Meung-sur-Loire, qu'une

nouvelle attaque fait tomber aux mains des Français. De là, Jeanne marche sur Beaugency et force cette place à capituler. Comment peindre le désappointement et la honte des généraux anglais, Bedfort, Talbot et Falstolf, contraints de battre en retraite devant le courage et l'admirable stratégie de cette jeune fille ? Et que dire encore de la mémorable journée de Patay, où les Anglais sont mis en complète déroute ? C'est là que l'héroïne s'écrie : « En nom Dieu, il faut combattre ; s'ils étaient pendus aux nues, nous les aurions... Je suis sûre de la victoire. Le gentil roi aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il eut jamais. Et m'a dit mon conseil qu'ils sont tous nôtres ». Le duc d'Alençon chevauche à ses côtés. « Jeanne, dit-il tout à coup, voilà les Anglais en bataille ; combattrons-nous ? — Avez-vous vos éperons ? — Comment cela ? serons-nous obligés de fuir ? — Nenni, en nom Dieu ! allez sur eux, ils seront défait, vous perdrez peu de vos gens ; les Anglais s'enfuiront, et il vous faudra des éperons pour les poursuivre ». C'est ce qui arriva.

Quelle assurance de la part de la jeune guerrière et avec quel accord les événements répondent à ses prédictions ! N'est-ce pas là le caractère d'une mission vraiment surnaturelle ?

De victoire en victoire, Jeanne conduit le roi à Reims, où le cortège est salué par ce cri de joie de nos aïeux : Noël ! Noël ! C'est le dimanche 17 juillet 1429, qu'a lieu l'imposante cérémonie du sacre. Depuis le baptême de Clovis, la vieille basilique n'avait pas vu de spectacle aussi grandiose. Et Jeanne est là auprès du roi, son étendard à la main : « Il a été à la peine ;

n'est-il pas juste qu'il soit à l'honneur » ?... Alors se déroule la splendide cérémonie.

Le sacre terminé, la Pucelle se jette aux pieds de Charles : « Gentil roi, dit-elle en pleurant à chaudes larmes, ores est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, montrant ainsi que vous êtes le vrai roi, celui auquel le royaume doit appartenir ». Avec quel bonheur la noble vierge reprendrait avec son père et son oncle, présents au sacre, le chemin de Domrémy ! Mais Charles s'y oppose formellement. Jeanne se soumet ; toutefois, de douloureux pressentiments envahissent son âme...

Il s'agit maintenant d'arracher Paris aux Anglais et aux Bourguignons. Hélas ! l'épée de Jeanne, la miraculeuse épée de Fierbois, s'est brisée au départ de Saint-Denis et, malgré des prodiges de valeur, pour la première fois l'héroïne va être vaincue. Un coup d'arbalète lui traverse la cuisse, et son étendard roule dans la poussière. Elle se remet bientôt et recommence la lutte. Cependant ses Voix lui annoncent qu'elle va non plus à la victoire, mais à la captivité. « Avant la Saint-Jean prochaine, tu seras prise... Il faut qu'il en soit ainsi : ne t'étonne pas, prends tout à gré, Dieu te sera en aide ».

On sait le reste. Rentrée dans Compiègne, Jeanne veut tenter une sortie (24 mai 1430). Son escorte, poursuivie par les Bourguignons, est acculée dans l'angle voisin du pont, formé par le flanc du boulevard et par le talus de la chaussée. En un clin d'œil, une foule d'ennemis portent la main sur la Pucelle. Elle tombe

de cheval et est traînée au camp de Margny : « Rendez-vous et donnez-nous votre parole », lui dit-on. — « Je l'ai donnée à un autre qu'à vous, répond-elle, et je tiendrai mon serment. »

Wandonne remet sa prisonnière à Jean de Luxembourg, comte de Ligny, et celui-ci, avec l'assentiment du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, la livre ignominieusement aux Anglais pour la somme de dix mille livres.

Pieds et mains liés. Jeanne est enfermée, par ordre du duc de Bedford, dans une tour du château royal de Rouen. La conduire juridiquement à la mort, tel est le but de ses ennemis. Un tribunal est constitué sous la présidence d'un homme absolument vendu aux Anglais, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, dans le diocèse duquel Jeanne a été faite prisonnière (3 janvier 1431). L'Eglise répudie, et à bon droit, toute participation à cet abominable procès, uniquement inspiré et dirigé par la haine de la France.

Les séances commencèrent le 21 février. Jeanne y parut aussi grande, aussi inspirée que sur les champs de bataille. Elle qui, de son propre aveu, ne savait « ni A ni B », fit des réponses marquées au coin d'une sagesse toute céleste. — « Depuis quand avez-vous entendu vos *Voix* ? — Je les ai entendues hier et aujourd'hui... elles m'ont dit de vous répondre hardiment et que Dieu m'aiderait. — Etes-vous en état de grâce ? — Si je n'y suis, que Dieu m'y mette; et si j'y suis, que Dieu m'y tienne. Je serais la plus malheureuse du monde si je savais que je ne fasse pas en la grâce de Dieu. — Quelle langue parlent vos *Voix* ? Sainte Marguerite parle-t-elle anglais ? — Comment parlerait-elle

anglais, puisqu'elle n'est pas du parti des Anglais? » Les interrogations les plus captieuses se succédèrent, et toujours la candeur et la prudence de l'accusée déjouèrent les pièges tendus par les juges iniques. Un instant, la crainte du feu lui fit renier sa mission; mais comme elle se releva de cette défaillance momentanée! « Tout ce que j'ai fait, dit-elle, c'est par peur du feu. Si j'ai révoqué quelque chose, j'ai menti, j'aime mieux faire ma pénitence en une fois, c'est à savoir mourir que d'endurer plus longtemps de telles souffrances en cette prison. »

Le mercredi 30 mai, Jeanne est amenée sur la place du Vieux-Marché, pour s'entendre publiquement retrancher du nombre des fidèles et condamner au bûcher. Elle éclate en sanglots : mourir à vingt ans et d'un pareil supplice!... Cauchon se présente : « Evêque, dit-elle, je meurs par vous... Si vous m'eussiez enfermée dans les prisons de l'Eglise et remise aux mains des gardiens ecclésiastiques, compétents et convenables, ceci ne serait pas arrivé. C'est pourquoi j'appelle de vous devant Dieu! »

Trois estrades s'élèvent sur la place du Vieux-Marché et, en face, l'échafaud. Les personnages du procès et les représentants du pouvoir montent sur les premières : Jeanne gravit les degrés du second, accompagnée de son confesseur, le frère Martin Ladvenu. Elle presse dans la main une croix qu'un Anglais vient de lui faire avec un bâton. De plus, elle demande que l'on tienne élevé devant elle le crucifix des processions, apporté de l'église Saint-Sauveur. L'émotion la gagne : « Rouen! Rouen! seras-tu mon tombeau? J'ai bien peur que tu

n'aies à souffrir de ma mort... » Soudain elle pousse un cri : le feu venait d'être allumé et le bûcher se consumait. « Saint Michel ! saint Michel !... Non, mes Voix ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu. De l'eau ! de l'eau bénite ! » Puis, comme ravie en extase, elle rend le dernier soupir en s'écriant : « Jésus ! »

La flamme acheva de consumer la victime. Les cendres, les ossements, le cœur, qu'on retrouva intact avec les entrailles, tout fut jeté dans la Seine par ordre de Winchester. Les historiens racontent que Jean Thies-sart, secrétaire du roi d'Angleterre, en revenant du supplice, s'en allait par les rues disant tout haut : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »

Il appartenait à l'Eglise de laver l'honneur de son enfant en réhabilitant sa mémoire. Elle l'a fait. Outre l'enquête prescrite par Charles VII en 1450 et celle qui fut ordonnée deux ans plus tard par le cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, il y eut, en 1455, sur l'ordre du pape Calixte III, une révision solennelle du procès, travail qui dura huit mois et se termina par l'annulation de tous les griefs inventés contre Jeanne d'Arc.

Le XIX^e siècle aura eu le bonheur de voir les vertus de l'héroïque libératrice de la France briller d'un nouvel éclat par l'introduction de sa cause de béatification (27 janvier 1894). Le XX^e l'a déjà saluée *bienheureuse*.

Notre joie sera complète lorsque la décision suprême du Chef de l'Eglise nous autorisera à dire au pied des autels : *Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous.* Avec quelle reconnaissance et quel patriotique élan nous ferons alors entendre la belle acclamation de nos pères :

« *Vive le Christ qui aime les Francs !* »

Le Bienheureux Jean-Marie VIANNEY, CURÉ D'ARS

(4 août.)

Le 8 janvier 1905, eut lieu à Rome la cérémonie de Béatification du vénérable serviteur de Dieu Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Ars, au diocèse de Belley. Il avait été déclaré Vénérable, le 3 octobre 1872.

Nul homme peut-être n'a joui, de son vivant, d'une aussi grande notoriété que le Curé d'Ars. Et certes, ce n'est pas à l'éclat des talents qu'il dut cette réputation mondiale, mais uniquement à la sainteté de sa vie et au pouvoir merveilleux qu'elle lui communiqua auprès de Dieu.

Cette belle existence de pasteur d'âmes ne remonte pas à des siècles : bon nombre de nos contemporains ont eu le bonheur de voir le curé d'Ars, d'assister à sa messe, à ses instructions catéchistiques, de s'agenouiller à ses pieds au saint tribunal, d'obtenir de lui une solution à leurs difficultés, une décision pour embrasser tel ou tel genre de vie, en un mot de se trouver un jour ou l'autre en contact avec ce futur bienheureux.

C'est au joli village de Dardilly qu'habitaient Matthieu Vianney et Marie Beluse, les dignes parents de notre héros. On raconte qu'en juillet 1770, ils donnèrent l'hospitalité au pieux mendiant qui devait devenir un jour saint Benoît-Joseph Labre. Ne serait-ce pas en considération de la charité exercée alors par eux que

Dieu accorda aux vénérables patriarches l'enfant prédestiné qui vit le jour le 8 mai 1786 et auquel ils donnèrent les noms de Jean-Marie-Baptiste ?

Dès l'âge le plus tendre, Jean-Marie se fait remarquer par une vie tout angélique et un grand amour de la prière, dispositions qu'il attribuera plus tard à l'influence de la vaillante chrétienne que fut sa mère : « Mon petit Jean-Marie, me disait-elle souvent, si je te voyais offenser le bon Dieu, cela me ferait plus de peine que si c'était un autre de mes enfants. » Comme dès lors il aime la sainte Vierge ! « Je l'ai aimée, dira-t-il, avant même de la connaître : c'est ma plus vieille affection ».

Enfance tout embaumée des parfums du ciel : telle fut celle de Jean-Marie. Un de ses missionnaires lui a entendu dire : « Quand j'étais jeune, je ne connaissais pas le mal ; je n'ai appris à le connaître qu'au confessional, de la bouche des pécheurs ».

Berger d'un petit troupeau, puis actif travailleur des champs, le jeune Vianney trouve ses délices à s'entretenir avec Dieu et à faire du bien aux pauvres et à ses jeunes compagnons d'âge. Sa piété attire l'attention de M. l'abbé Balley, un des confesseurs de la foi, que l'Administration diocésaine de Lyon avait préposé à la paroisse d'Ecully. Ce saint prêtre donne à Jean-Marie les premières leçons et le prépare, par les études classiques, à entrer au Grand-Séminaire de Lyon.

Hélas ! le disciple faillit ne pas faire honneur à son maître : on le jugeait insuffisant. Mais Dieu permit qu'un nouvel examen lui fût plus favorable. Il entra donc à Saint-Irénée.

Ordonné prêtre, l'abbé Vianney est nommé vicaire d'Ecully, où il fait l'édification de la paroisse.

En 1818, il est envoyé à Ars, petit village appartenant d'abord au diocèse de Lyon et plus tard attribué à celui de Belley.

Là devait s'écouler toute la carrière pastorale de M. Vianney (1818-1859). Ars n'était pas alors ce qu'il est devenu depuis. M. Courbon, vicaire-général de Lyon, avait dit au nouveau curé en lui donnant ses pouvoirs : « Allez, mon ami, il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse, vous en mettrez ».

Le présage s'accomplit à la lettre. Dès que l'on eut vu M. Vianney célébrer la messe, ce fut un concert universel : « Avez-vous remarqué notre nouveau curé ? Ce n'est pas un homme comme un autre. On nous a envoyé un saint ».

Nombreux étaient les abus et les désordres qui régnait dans ce pauvre pays d'Ars. Comment y remédier ? M. Vianney se garda bien de recourir aux moyens violents : « Je ne me suis jamais fâché contre mes paroissiens, disait-il, je ne crois même pas leur avoir fait de reproches ». Mais d'abord il pria, il pria beaucoup, tellement que l'église était devenue son domicile habituel.

En chaire, au confessionnal, il exposa sous des traits si saisissants la laideur du péché, l'injure qu'il fait à Dieu ; il peignit sous des couleurs si vives, si aimables, la beauté de la vertu, la miséricorde de Dieu, le bonheur de l'âme juste, qu'il était difficile de résister long-temps à ses avances. Ajoutons que ses larmes, ses sanglots, ses paroles entrecoupées faisaient plus encore

que ses discours. Aussi ses paroissiens disaient-ils : « Nous ne valons pas mieux que les autres, mais comment pourrions-nous offenser Dieu sous les regards d'un saint » ?

Un des principaux moyens de régénération spirituelle qu'employa le bon prêtre, fut le culte du Très-Saint-Sacrement : confréries, visites au divin prisonnier de nos tabernacles, prière du soir en commun : on peut dire que ce fut le puissant levier qui souleva les âmes, sur lesquelles l'amour des plaisirs avait exercé jusque-là une véritable fascination.

A la prière et au zèle, le saint homme joignit les austérités de la pénitence. Sur ce point, il pouvait rivaliser avec les anachorètes les plus mortifiés.

Sa confiance en Dieu fut plusieurs fois récompensée par des miracles : témoin l'histoire de cette Providence qu'il avait fondée pour recueillir les jeunes filles et les former au travail en même temps qu'aux vertus chrétiennes.

Bientôt « Ars ne fut plus Ars », comme le dit M. Vianney lui-même. La réputation du pasteur ne tarda pas à se répandre au loin et, durant trente ans, les foules ne cessèrent d'affluer auprès de l'homme de Dieu. On venait le consulter, lui demander une direction, le plus souvent, déposer à ses pieds le fardeau d'une vie toute d'iniquité, ou même solliciter de sa part quelque guérison. Dans ce dernier cas, il avait coutume d'adresser ses clients à sainte Philomène, dont le culte commençait à se répandre en France et à qui il avait érigé une chapelle dans son église. Quel bon moyen de sauvegarder sa propre humilité !

On peut bien dire que, jour et nuit, l'église d'Ars ne désemplissait pas. Vers deux heures du matin, M. Vianney entrait, se prosternait devant l'autel, et, après avoir prié, se rendait au confessionnal. La vue seule de cet homme qu'on eût pris pour une ombre, tellement il était amaigri, impressionnait profondément. Combien de libres-penseurs venus à Ars par curiosité sont retournés chez eux pleinement croyants et convertis !

On a calculé que, par les seuls omnibus qui mettent le village en communication avec la Saône et la gare de Villefranche, il était arrivé dans le cours d'une année ordinaire plus de 80.000 pèlerins.

Mais comment l'ennemi de tout bien, le démon, aurait-il pu voir sans être pris de rage une telle vie, une sainteté accompagnée de tant de merveilles de grâce ? Aussi fit-il à M. Vianney une guerre sans trêve ni merci. La nuit, il troublait son sommeil par un vacarme effroyable ; il l'interpellait en l'injuriant : « Vianney, Vianney, nous t'aurons bien, nous te tenons ». D'autre fois, les compagnons de Satan secouaient les rideaux de son lit, fendaient du bois, poussaient des cris aigus, le roulaient à travers la chambre ; une nuit même, ils mirent le feu à sa couche. Le serviteur de Dieu, à l'exemple de saint Antoine, avait raison de leurs assauts par la prière.

D'ordinaire, ces sabbats infernaux étaient l'annonce de quelque grande conversion : M. Vianney en avait fait la remarque.

Une existence aussi extraordinaire était bien de nature à concilier la plus grande vénération au digne curé. Napoléon III lui décerna la croix de la Légion

d'honneur et M^{gr} Chalandon, évêque de Belley, le nomma chanoine honoraire de sa Cathédrale. Dans sa grande humilité, M. Vianney disait que l'Empereur et l'Evêque s'étaient trompés. Jamais il ne voulut porter la croix d'honneur et s'il consentit une fois à revêtir les insignes du canonicat, ce fut uniquement pour ne pas désobliger son évêque.

Mais le serviteur de Jésus-Christ était depuis long-temps mûr pour le ciel. Il quitta ce monde le matin du 4 août 1859, au moment où l'on récitait ces paroles de la recommandation de l'âme : « Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la cité vivante, la céleste Jérusalem ». Il fut, le 6 août, déposé dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, près de ce confessionnal où s'était consommé son long et patient martyre.

C'est de là que ses précieux restes ont été exposés sur les autels ; devant eux, nous pouvons aller nous agenouiller et dire avec une confiance sans bornes : Bienheureux Jean-Marie Vianney, priez pour nous, et sauvez notre cher pays de France !

Le Bienheureux Jean EUDES

Fondateur des Eudistes et de Notre-Dame de Charité.

(19 août.)

Le fondateur de Saint-Sulpice, M. Olier, appelait le bienheureux dont nous donnons la biographie « la merveille de son siècle ». Bossuet disait de lui : « L'éloge

de ce grand homme se fera un jour dans le lieu auguste où se prononcent les oracles du christianisme ».

Sa Sainteté Pie X a vérifié cette parole en élevant sur les autels le vénérable Jean Eudes, le 25 avril 1909.

Cet éminent serviteur de Dieu vint au monde le 14 novembre 1601, à quelque distance d'Argentan, dans l'un des hameaux de Ri, tout près du sanctuaire de Notre-Dame de la Recouvrance. C'est même à la Madone honorée en ce lieu que ses parents, Isaac Eudes et Marie Corbin, se reconnaissent redévables de cet enfant de prédilection. Quatre sœurs et deux frères le suivirent dans la vie. L'un de ces derniers, François, changeant son nom de famille pour celui de Mézerai, vint à Paris, fut protégé par Richelieu et entra à l'Académie française, après avoir publié les trois volumes de son *Histoire de France*.

Formé de bonne heure aux vertus chrétiennes, Jean puise auprès d'un digne prêtre de cette Normandie à laquelle il appartient, les premiers éléments de la langue latine. De là il passe au Collège Royal du Mont, tenu à Caen par les PP. Jésuites. Il y est si bien appliqué à l'étude, à la piété surtout, que ses condisciples le surnomment « le dévot Eudes ».

Ses études classiques terminées, ses parents songent à l'établir dans le monde. Refus obstiné du jeune homme, qui se déclare appelé au sacerdoce. Contraints de céder, Isaac Eudes et son épouse le laissent suivre sa vocation. Nouvelles, mais encore inutiles instances lorsque Jean annonce à sa famille qu'il entre, non pas dans le clergé séculier, mais à l'Oratoire, récemment

fondé par le célèbre P. de Bérulle, qui reçoit lui-même notre pieux postulant.

Appliqué à la prédication avant même son entrée définitive dans les saints Ordres, le jeune ecclésiastique, une fois prêtre (20 décembre 1625), fut le missionnaire accompli. « Agir en Jésus, agir pour Jésus », telle est la maxime qui le dirigea dans tous ses travaux apostoliques. Peu soucieux des succès humains, il s'attacha uniquement à procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes. Innombrables sont les fruits de salut qu'il opéra dans ses missions, où des milliers d'auditeurs se pressaient au pied de sa chaire. Souvent même, les églises étant trop restreintes, d'immenses assemblées se formaient autour de lui en pleine campagne.

Mais un grand désir le dévore : celui de contribuer à la sanctification du clergé par la fondation d'un séminaire. Cette consolation lui est refusée. Ce fut le motif déterminant de sa sortie de l'Oratoire.

Entre temps, il organise l'œuvre éminemment utile de Notre-Dame de Charité, pour recueillir les jeunes personnes ayant mené une vie déréglée et désirant trouver un asile contre les séductions dont elles avaient été victimes : pierres précieuses — telle Madeleine — à qui il fallait rendre le lustre que donnent les larmes de la pénitence.

La première maison de la naissante Congrégation s'ouvrit définitivement le 8 décembre 1641. Plus tard, en 1644, le P. Eudes donna à ses religieuses les constitutions de saint François de Sales, et fit venir trois Sœurs de la Visitation, sous la conduite de la Mère Patin, pour former ses novices à la pratique de la Règle. Le nouvel

Institut fut approuvé par le pape Alexandre VII le 2 janvier 1666.

Le diocèse de Valence possède un monastère de Notre-Dame de Charité du Refuge, où fleurit admirablement la Règle du bienheureux Eudes. Etabli d'abord provisoirement à Montmeyran, le 19 mars 1819, sous la direction de la Mère des Séraphins, venue de Paris, il fut transféré à Valence vers la Toussaint de 1821. L'œuvre comprend trois catégories de personnes, dirigées par les religieuses proprement dites : les *repenties* ou *pénitentes*, les *Madeleine*s et les *préservées*. Toutes sont l'objet des soins les plus dévoués des dignes filles du P. Eudes.

Revenons au zélé fondateur. Il réussit à former un Séminaire, à Caen, d'abord. Lisieux, Bayeux, Coutances, Rouen, Evreux, Rennes, vinrent ensuite. Mais pour une telle entreprise il fallait des collaborateurs. Le bienheureux fonde pour cela la Congrégation de *Jésus et Marie*, plus connue dans la suite sous le nom d'Institut des *Eudistes*.

C'est le Missionnaire surtout que nous admirons dans le P. Eudes. Grande est son action sur les âmes dans la prédication, plus pénétrante encore au confessionnal. Il a coutume de dire que « les prédicateurs battent les buissons, mais que les confesseurs prennent les oiseaux ». Il foudroie les crimes, mais il a, pour les pécheurs, des entrailles de père.

Qui dira les souffrances, les oppositions à ses œuvres, les épreuves de toute sorte réservées à l'homme de Dieu ! Mais la croix de Jésus ne fait qu'affermir son courage. « La grâce des grâces, disait-il, et la force des forces

est la multitude des croix ». Passion des mépris et des humiliations, soif dévorante du salut des âmes : telle est la note dominante de sa vie.

Très dévot envers le saint Cœur de Marie, le P. Eudes obtint de M^{gr} Servien, évêque de Bayeux, la permission d'en faire célébrer la fête dans le Séminaire de cette ville, le 8 février. La lettre authentique est du 17 janvier 1659.

Quant à la fête du Sacré-Cœur de Jésus, plusieurs évêques lui accordèrent l'autorisation de la solenniser dans sa Congrégation le 20 octobre de chaque année (1672).

Ces deux dates se sont maintenues chez les Eudistes et dans les maisons de Notre-Dame de Charité.

Voici venu le temps où le serviteur de Dieu doit se préparer à son départ de ce monde. On lui demande s'il ne craint pas la mort. « Ah ! dit-il, j'en ai bien sujet ; mais j'espère aux miséricordes de mon Dieu et aux mérites infinis de mon bon Sauveur. J'espère de la bonté de sa très sainte Mère, qui est la mienne, qu'elle ne m'abandonnera pas ».

« Il expira, disent ses biographes, comme le phénix, sur le bûcher de l'amour et dans les transports d'une ardente charité ». Ce fut le lundi 19 août 1680, dans sa 79^e année.

Le Bienheureux est représenté à genoux, devant une statue de la sainte Vierge, portant l'Enfant-Jésus, qui lui montre son Cœur et celui de sa Mère, expression saisissante de la double dévotion qui fut l'âme de sa vie tout entière.

Le B. BERTRAND DE GARRIGUE, Compagnon de saint Dominique. (6 septembre.)

Triste était le spectacle que présentait, au douzième siècle, le midi de la France. Renouvelée de celle des Manichéens, l'hérésie des Albigeois y répandait au loin ses ravages et menaçait d'envahir de ses flots impurs notre pays tout entier. Pierre et Henri de Bruis, qui donnèrent leur nom à la secte des Pétrobusiens, après avoir bouleversé, le premier, les comtés de Die, Gap et Embrun, et le second, les diocèses du Mans, de Poitiers et de Bordeaux, avaient semé leurs funestes doctrines dans la Provence et le Languedoc. Plus de baptême, plus de mariage, plus de croix, plus d'église ni de Rédempteur : tel était l'Evangile de ces nouveaux dogmatisans, suscités par l'enfer.

Mais Dieu, qui veille sur son Eglise et connaît le moment de visiter son peuple, fit paraître alors cet invincible héros de la foi, « cet ouvrier inconfusible », ce prédicateur incomparable de la doctrine sacrée qui fut saint Dominique (1170-1221).

Dominique, si bien appelé par le Dante « un rayon de la lumière des Chérubins » (1), fonda l'Ordre célèbre des Frères Prêcheurs, qui, approuvé d'abord par le pape Innocent III, fut solennellement confirmé par Honorius III, son successeur, le 22 décembre 1216.

(1) *Di cherubica luce uno splendore (Paradis, IX).*

Parmi les premiers compagnons du saint patriarche, il en est un qui doit être particulièrement cher au diocèse actuel de Valence, théâtre de son zèle et lieu de son repos après sa mort. Nous avons nommé le bienheureux Bertrand de Garrigue.

Où faut-il placer le berceau de ce vaillant apôtre ? Plusieurs l'attribuent au pays de Bouchet, jadis paroisse du Tricastin et aujourd'hui appartenant au diocèse de Valence. La légende de l'Office, approuvée par la S. Congrégation des Rites, place la naissance de notre Bienheureux à Garrigue, près d'Alais, aujourd'hui du diocèse de Nîmes.

Bertrand fut donc l'un des premiers compagnons de Dominique et le fidèle imitateur de ses vertus. Le saint Patriarche eut en lui une si grande confiance, qu'il le chargea de fonder à Toulouse la première maison de l'Ordre ; puis, plus tard, le couvent de Paris. En 1221, Dominique ayant divisé la circonscription de son Ordre en huit provinces, confia à la direction de Bertrand la plus importante, celle qui, s'étendant alors des Pyrénées aux Alpes, reçut le nom de province de Provence.

Tandis que le bienheureux ne songeait qu'à faire pénitence pour lui-même, sur l'ordre de saint Dominique, il cessa de pleurer ses propres fautes et offrit chaque jour ses prières pour la conversion des pécheurs ; en outre, à la suite d'un prodige arrivé pendant la nuit, il s'appliqua aussi à secourir les âmes des trépassés. Voici comment ce dernier fait est rapporté par un historien.

Le Fr. Bertrand faisant sa visite comme provincial au monastère de Montpellier, un des religieux, Frère

Benoît, se permit de lui demander pourquoi il offrait chaque jour le saint sacrifice de la messe plutôt pour les pécheurs vivants que pour les âmes du purgatoire. « C'est, répondit-il, parce que les âmes du purgatoire sont assurées d'aller un jour au ciel, tandis que les pécheurs sont, à chaque instant, exposés à tomber dans l'enfer ».

Le Fr. Benoît fit instance : « Si vous rencontriez deux mendians, dont l'un plein de santé et de vigueur, pourrait parfaitement gagner sa vie, tandis que l'autre aurait les membres liés par la paralysie, auquel des deux feriez-vous préférablement l'aumône ? » — « Au paralytique, sans aucun doute ». — « Mais, n'est-ce pas vous condamner vous-même ? Les pécheurs peuvent obtenir leur conversion par la prière et les bonnes œuvres, tandis que les fidèles trépassés, vrais paralytiques, sont dans l'impuissance complète de se venir en aide ».

Bertrand ne répondit que par le silence et continua sa dévotion favorite. Or Dieu lui-même l'avertit, la nuit suivante, par un songe, de ne pas négliger les âmes du purgatoire.

Durant son sommeil, un mort à la face hideuse paraît dans sa cellule ; il porte sur ses épaules décharnées un lourd cercueil qu'il dépose sur le bienheureux, puis il se met à fouler ce cercueil comme s'il voulait étouffer sa victime. Et l'étrange spectacle se reproduit plusieurs fois. Bertrand n'eut plus de doute, et à partir de ce moment, il fit une large part, dans ses suffrages, aux pauvres âmes du purgatoire.

L'historien que nous citons ajoute : « Cet écrit est

du B. Humbert (de Romans), lequel atteste l'avoir appris de la bouche même de Fr. Benoît » (1).

Bertrand mourut à Bouchet, où il prêchait une mission. Son corps, déposé dans le cimetière des religieuses cisterciennes du pays (2), fut trouvé, vingt-trois ans plus tard (1253), en parfait état de conservation et transféré dans l'église même de l'abbaye, où il devint l'objet de la vénération publique.

Mais en 1413, l'abbaye ayant passé, avec ses dîmes et droits seigneuriaux, aux mains du fermier ou régisseur d'Aiguebelle, les Frères Prêcheurs, témoins du triste abandon où se trouvait l'antique monastère, emportèrent clandestinement l'insigne relique au couvent d'Orange, fondé en 1269. Là, ils obtinrent du pape Martin V, par l'entremise du doyen de Saint-Agricol d'Avignon, d'exposer le saint corps à la piété des fidèles (1427).

Quant aux habitants de Bouchet, quoique dépouillés du corps du B. Bertrand depuis 1413, ils ne cessèrent pas de l'honorer et de mettre en lui toute leur confiance, surtout dans les temps de calamité. Toutefois, après les guerres de religion, un de leurs curés, Messire Icard, n'osant, pour certaines raisons, célébrer la

(1) JEAN DE RÉCHAC, *Vie de saint Dominique et de ses premiers seize compagnons*. ISNARD, *Saint Bertrand de Garrigue. Sa vie et son culte*, 1885. — Voir aussi : le R. P. FABER, *Tout pour Jésus*, chap. ix, § 2.

(2) Le couvent des Cisterciennes est devenu une propriété privée et leur cimetière une place publique. M. le chanoine Rey, ancien curé de Bouchet, y fit élever, en 1883, une croix destinée à rappeler le lieu qui servit primitivement de sépulture au serviteur de Dieu. De là le nom de *Croix de Saint-Bertrand* donné à ce monument.

messe à son autel, qui se trouve dans l'antique abbatiale, du côté de l'évangile, François de Grignan, évêque de Saint-Paul, leva ses scrupules en ordonnant « qu'on pourra dire messe à l'autel de saint Bertrand, pourvu qu'il soit orné des choses nécessaires »... (1).

La main sacrilège de la Révolution abolit complètement le culte public du bienheureux en brûlant, avec tous les objets précieux : calices, ornements, tableaux, etc., la statue de saint Bertrand que l'on vénérait depuis des siècles (avril-mai 1794).

Il était réservé à un digne pasteur de Bouchet, M. le chanoine Rey, de voir refleurir la dévotion envers le bienheureux Bertrand dans cette paroisse, en faisant reconnaître officiellement son culte par l'Eglise. Avec quel zèle et quels persévérandts efforts il a travaillé à cette excellente œuvre !

Après les procédures ordinaires, ouvertes en 1869 et terminées en 1882, Rome confirma le culte immémorial rendu au serviteur de Dieu, et, par décision du 28 mars 1882, la S. Congrégation des Rites approuva l'office et la messe du bienheureux Bertrand, fixant sa fête au 6 septembre pour les diocèses de Valence et de Nîmes et pour l'Ordre des Frères Prêcheurs (2).

(1) Apud ISNARD, Op. cit., p. 221.

(2) Ce décret donna lieu, l'année suivante, à une splendide manifestation. La première fête du B. Bertrand fut célébrée à Bouchet avec grande pompe, le 6 septembre 1883, sous la présidence de M^{sr} Hasley, archevêque d'Avignon, et de M^{sr} Cotton, évêque de Valence. Plus de quatre-vingts prêtres et de trois mille fidèles prirent part à cette imposante solennité, dont M. le chanoine Toupin nous a laissé une relation pleine d'intérêt. (Voir l'ouvrage de M. Isnard, p. 421-7.)

Qu'il nous soit permis, en terminant cette courte notice, d'exprimer le vœu de voir revenir un jour dans notre diocèse les frères du bienheureux Bertrand, les nobles fils de saint Dominique qui eurent jadis des demeures cénobitiques à Valence, à Die, au Buis et à Saint-Paul-trois-Châteaux.

Le Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE

PRÊTRE DE LA MISSION

(7 novembre.)

Revêtus de la force d'En-Haut, les missionnaires catholiques sont, eux aussi, comme les Apôtres, les témoins de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Leur parole porte la lumière dans les régions que couvrent les ombres de la mort, et quand Dieu les appelle à l'honneur du martyre, la voix de leur sang, plus éloquente encore que leur parole, dit à tous les peuples : La religion que ces hommes annoncent est vraiment divine.

Recueillons aujourd'hui le témoignage rendu par le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, lazaroïste, martyrisé en Chine, le 11 septembre 1840, et admis aux honneurs de la béatification le 10 novembre 1889.

I. Jean-Gabriel PERBOYRE naquit le 6 janvier 1802, au Puech, hameau de la paroisse de Montgesty, dans le diocèse de Cahors. Il appartenait à une famille de huit

enfants, dont les chefs, Pierre Perboyre et Marie Rigal, médiocrement pourvus des biens de la fortune, l'étaient abondamment de ceux de la grâce. Trois de leurs fils : Jean-Gabriel, Louis et Jacques, s'enrôlèrent dans la Congrégation de la Mission, autrement dite des Lazaristes ; une de leurs filles mourut au moment d'entrer en communauté ; deux autres devinrent Filles de la Charité. On le voit, saint Vincent de Paul se fit une large part dans cette famille privilégiée.

Dès l'âge de six ans, Gabriel fut appliqué à la garde des troupeaux. Gravité précoce, modestie angélique, goût prononcé pour les choses saintes, amour des pauvres : telles sont les qualités qui brillèrent de bonne heure dans celui qu'à onze ans déjà la voix publique appelait *Le petit saint*. Le pieux berger du Quercy se prépare au beau jour de sa première communion par de ferventes prières et la lecture assidue de la *Vie des Saints*, ce livre que, de nos jours, hélas ! le roman a détrôné dans un si grand nombre de foyers, pour le malheur des familles.

J.-Gabriel avait quinze ans, lorsqu'il accompagna, pour l'aider à s'habituer, son jeune frère Louis au Petit-Séminaire de Montauban, dirigé par leur oncle, M. Jacques Perboyre, prêtre de la Mission. Dieu le voulait là. Le père, sollicité, donna son consentement, et le jeune homme, grâce à ses talents naturels et à sa constante application, eut bientôt parcouru le cercle des études. Un souvenir classique montre bien quelles étaient les aspirations de son âme. Il disait, à la fin de sa rhétorique, dans une composition littéraire qui avait pour titre : *La Croix est le plus beau des monuments* :

« Ah ! qu'elle est belle cette Croix, plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ ! » — « Il ne savait pas, observe l'abbé Thieys, un de ses professeurs, que lui-même ajouterait un jour à la Croix de Jésus une beauté nouvelle, et que nous, ses amis, nous tressaillerions d'orgueil en songeant que nous avions connu et chéri ce généreux martyr. »

Ses classes terminées, et Dieu consulté dans la prière, J.-Gabriel revêtit les saintes livrées du missionnaire (décembre 1818), et, comme la Congrégation des prêtres Lazaristes n'avait pas encore reconstitué sa Maison-Mère ni rétabli son noviciat, il fut autorisé à passer auprès de son oncle les deux ans qui précèdent l'émission des vœux. Il fit profession le 28 décembre 1820, l'année même où le bienheureux Jean-François-Régis Clet, également lazaroïste, souffrit la mort pour Jésus-Christ (17 février). Le Bref de Léon XIII faisant allusion à cette circonstance, dit que le bienheureux Jean-Gabriel Perboyre « aspirait ardemment à la même palme ».

Appelé à Paris pour y suivre les cours de théologie, M. Perboyre prit saint Thomas non seulement pour maître, mais encore pour modèle. Il s'appliqua si bien à l'imiter, que l'on ne tarda pas à le considérer lui-même comme le type accompli du religieux. « Il s'accusait bien, dit un de ses confrères, de manquer à la douceur, mais je n'ai jamais pu connaître en quoi il y manquait... Il n'y avait rien en lui d'extraordinaire, mais il n'y paraissait rien de défectueux ». Ordonné sous-diacre en 1823, M. Perboyre, avant de devenir

missionnaire, fut, comme plus tard le bienheureux Chanel, appelé par ses supérieurs aux laborieuses fonctions de l'enseignement, sans toutefois passer ensuite, comme son compagnon de gloire, par le ministère pastoral.

Professeur de classe élémentaire, puis de philosophie, au collège de Montdidier (1823-25), à la science et à la sagesse du maître, il joignit admirablement le zèle de l'apôtre, et fit aimer la vertu autant par ses exemples que par ses vivifiantes paroles. Bientôt se leva pour lui le grand jour de l'ordination sacerdotale. Elle eut lieu à Paris, dans la chapelle des Filles de la Charité, le 23 septembre 1825. C'est à pareil jour, en 1600, qu'avait été promu à la prêtrise son bienheureux Père saint Vincent de Paul. Pendant deux ans, le nouveau prêtre fut chargé du cours de dogme au Grand-Séminaire de Saint-Flour. Ceux qui eurent le bonheur d'être ses disciples attestent que M. Perboyre se faisait remarquer par la clarté et la rare précision de son enseignement, qu'il excellait à trouver dans le sujet de ses leçons un aliment à sa piété et à celle de ses élèves, enfin qu'en le voyant célébrer le divin sacrifice, on lui rendait le même témoignage qu'à saint Vincent : « Oh ! que voilà un prêtre qui dit bien la messe ! »

De 1827 à 1832, M. Perboyre eut à exercer les délicates fonctions de Supérieur au collège libre de Saint-Flour. Dans cette maison, alors en décadence, on vit bientôt, grâce à sa direction, à la fois douce, ferme et tout animée de l'esprit de Dieu, refleurir la discipline et augmenter le nombre des élèves.

Les vacances de 1832 réservaient à M. Perboyre une

douloureuse épreuve. Son frère Louis, qu'il aimait tant et qui était entré dans la même Congrégation que lui, mourut sur le vaisseau qui le conduisait aux missions de la Chine. Jean-Gabriel aurait bien voulu prendre la place du jeune apôtre ; mais Dieu le retint en France trois ans encore (1832-35), pendant lesquels il fut proposé à l'importante charge de maître des novices. Il y fit tout le bien que la Congrégation était en droit d'attendre de ses éminentes vertus. « J'avais, depuis bien des années, dit M. Girard, un de ses fils spirituels de noviciat, le désir de voir un saint avant de mourir... Enfin, je fis la connaissance de M. Perboyre en 1834... Désormais je connais un saint, je sais ce que c'est qu'un saint vivant ».

Il nous faut maintenant parcourir les cinq dernières années de la vie du bienheureux Jean-Gabriel, années fécondes entre toutes, remplies par son apostolat en Chine et son long martyre (1835-40).

II. L'ambition du pieux lazaroïste est satisfaite : sa santé s'est fortifiée et ses supérieurs ont enfin décidé de le laisser partir en mission. Il s'embarque au Havre avec deux autres confrères et cinq prêtres des Missions Etrangères, le 20 mars 1835. Après avoir passé quelques mois au Séminaire de Macao pour se former à la langue et aux usages de la Chine, il arrive, le 15 avril 1836, à Han-Khéou, où avait été martyrisé le bienheureux Clet. « Oh ! que je souhaitais ardemment, écrit-il, d'aller faire mon pèlerinage à son tombeau, qui n'est qu'à deux petites lieues de la maison où je logeais ! mais il fut jugé plus opportun de le remettre

à plus tard ». Ce *plus tard*, dans les desseins de la Providence, ne devait être qu'après sa mort, lorsqu'il partagea la sépulture de son glorieux devancier.

Les provinces de Ho-Nan et du Hou-Pé furent successivement le théâtre du zèle de M. Perboyre. Que de fatigues et de privations il endura pour évangéliser des chrétientés qu'aucune route ne reliait entre elles, et que séparaient, sur une étendue considérable, des montagnes abruptes et d'effrayants précipices ! Ajoutons à cela que l'homme de Dieu menait une vie très pauvre et très mortifiée, couchant sur une planche ou sur la terre nue, infligeant à sa chair les austérités du cilice et de la discipline.

Encore si, au milieu de tant de sacrifices, le ministère sacerdotal avait pu s'exercer librement auprès de ces fidèles, en général fort attachés à la pratique de la religion ! Mais une loi encore en vigueur proscrivait la religion chrétienne et condamnait ceux qui en feraient profession à la peine de mort, s'ils étaient Européens, et à l'exil, s'ils étaient Chinois. L'application de cette loi avait déjà suscité les violentes persécutions de 1805 et de 1820. Elle devait amener les longues souffrances et la glorieuse immolation de M. Perboyre.

Ledimanche, 15 septembre 1839, au moment où la dernière messe venait de finir au petit village de Tcha-Yen-Kéou, on annonce l'arrivée d'une troupe de soldats sous la conduite des mandarins. Missionnaires et chrétiens cherchent au loin une retraite sûre. M. Perboyre en fait autant, après avoir recueilli, pour les soustraire à une profanation, les vases et les vêtements sacrés. Hélas ! un nouveau Judas découvrit à prix d'argent le lieu où

il était caché et, le lendemain, le serviteur de Dieu, accablé de coups, chargé de chaînes, les mains liées derrière le dos, fut conduit d'abord devant le mandarin civil de Kou-Tchen-Kieng, puis devant le vice-roi, à Ou-Tchang-Fou, capitale du Hou-Pé.

III. — Comment décrire les ignominies, les tourments employés contre le généreux missionnaire, pendant un an, pour le contraindre à renoncer à sa foi, à livrer les noms des chrétiens et à faire connaître leurs diverses résidences ? Il faudrait, pour s'en former une idée, remonter jusqu'aux persécutions des premiers siècles de l'Eglise. C'était, du côté des bourreaux, même haine, même fureur, même dessein d'anéantir Jésus-Christ et sa religion, et, du côté de la victime, même douceur, même constance, même charité.

Fréquents étaient les interrogatoires : atroces les supplices qui suivaient chacun d'eux. La nuit, prison infecte, humide et ténébreuse, en compagnie des plus vils scélérats. Point de repos pour M. Perboyre : une ingénieuse barbarie avait disposé des entraves qui devaient à la longue faire tomber un de ses pieds en lambeaux ; cette torture ne lui permettait pas un instant de sommeil. Ni le tourment de la faim, ni celui de la soif ne lui furent épargnés. Et cet état devait se prolonger toute une année. Quelle agonie, grand Dieu !

Mais lisons ces lignes tracées à grand'peine par le saint martyr du fond de son cachot et remises par lui à un prêtre chinois qui vint le visiter :

« Le temps et le lieu ne me permettent pas d'entrer dans de longs détails... A l'une de ces épreuves, je suis resté pendant

une demi-journée à genoux sur des chaînes de fer ; j'étais maintenu dans cette position au moyen de fortes cordes qui me tenaient suspendu par les pouces et par les cheveux... Dans la ville de Ou-tchang-fou, j'ai comparu plus de vingt fois devant le mandarin, et presque toujours j'ai été mis à diverses tortures, parce que je ne voulais pas révéler ce que les juges désiraient savoir... Quand j'ai souffert à Siang-Yang-fou, c'était directement à cause de la religion. A Ou-tchang-fou, j'ai reçu cent dix coups de rotin pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds la croix. Plus tard, vous apprendrez le reste. »

Dans la séance où l'on avait apporté le crucifix, le mandarin dit à M. Perboyre : « Si tu veux fouler aux pieds ce Dieu que tu adores, je te rendrai la liberté ». — « Eh ! comment, répondit-il, les yeux remplis de larmes, pourrais-je faire cette injure à mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur ? » Et, se baissant avec peine, tant son corps était meurtri, il saisit la sainte image, la pressa sur son cœur et la couvrit des baisers les plus tendres.

Au mois de janvier 1840, le vice-roi avait condamné l'invincible confesseur de la foi à être étranglé et les chrétiens, ses compagnons de captivité, à être exilés. Mais la sentence devait auparavant recevoir l'approbation de l'empereur. Il fallut attendre huit mois. Enfin, le 11 septembre, arriva un courrier impérial qui ratifiait l'arrêt de mort. Selon l'usage chinois, une pareille sentence devait être exécutée sur-le-champ.

Touchante coïncidence : M. Perboyre, qui avait été trahi par l'un des siens, comme le divin Maître, fut, comme lui encore, conduit à la mort un vendredi, et en compagnie de malfaiteurs. Le martyr fut mené de la

prison au lieu du supplice avec précipitation et au pas de course, comme cela se pratique en Chine. De nombreux détachements de soldats armés de piques se rangèrent autour d'un poteau fixé en terre. Là fut exécuté assez rapidement chacun des cinq malfaiteurs. Quand vint l'heure de l'intrépide apôtre, celui-ci se mit à genoux et pria. Son visage, hier encore meurtri et défiguré, était resplendissant ; par un miracle visible, Dieu avait rendu à son serviteur la force et la beauté.

L'exécuteur saisit enfin le missionnaire, lui lia les pieds derrière le dos et l'attacha au gibet, qui avait la forme d'une croix, un peu au-dessus du sol, dans la posture d'un homme à genoux. Puis, par une savante cruauté, le bourreau, voulant laisser à sa victime le temps de bien sentir la mort, lâcha deux fois la corde, après avoir serré le nœud autour du cou ; ce ne fut qu'à la troisième reprise qu'il se décida à produire la fatale torsion. Il était midi quand l'âme du martyr prit son essor vers le ciel.

Le corps du glorieux confesseur de la foi fut honorairement enseveli par les chrétiens auprès de celui du P. Clet, sur le versant de la montagne Rouge. Les précieux restes, exhumés en 1858 par les soins de Mgr Spelta, vicaire apostolique du Hou-Pé, firent leur entrée solennelle, au milieu de l'émotion générale, à la Maison-Mère de Paris, le 6 janvier 1860, jour anniversaire de la naissance du serviteur de Dieu. Ils furent officiellement reconnus, le 25 janvier suivant, par S. E. le Cardinal Morlot, archevêque de Paris.

Jean-Gabriel Perboyre fut béatifié par Léon XIII, le 10 novembre 1889.

La Congrégation de la Mission célèbre sa fête le 7 novembre.

Nous ne pouvons mieux terminer ce récit qu'en rappelant le souhait exprimé par un pieux auteur de la vie de notre Bienheureux. « Puissent ces quelques pages écrites à la louange du bienheureux Jean-Gabriel inspirer à ceux qui les liront un désir ardent d'aimer Jésus-Christ comme l'a aimé le vaillant athlète!... » C'est là aussi notre vœu le plus cher.



T A B L E

TEMPS APRÈS LA PENTECÔTE

	Pages
Temps après la Pentecôte	7
Très Sainte Trinité	9
Les Analogies de la Trinité dans les créatures	12
Fête du Très-Saint-Sacrement	19
La Prose du Très-Saint-Sacrement	25
La Procession de la Fête-Dieu	29
Trois Figures eucharistiques	32
Les Miracles eucharistiques.	38
Le Culte du Sacré-Cœur de Jésus.	42
Caractère de l'office du Sacré-Cœur	47
Les Images du Cœur de Jésus	50
Cœur royal	55
Les Promesses du Sacré-Cœur	62
Saint Isidore, laboureur	69
Sainte Clotilde	73
Saint Antoine de Padoue.	80
Saint Jean-François-Régis à La Louvesc	85
Les Saints Martyrs Gervais et Protais	90
Saint Louis de Gonzague	93
Notre-Dame du Perpétuel-Secours.	99
Nativité de saint Jean-Baptiste.	104
Office de la Nativité de saint Jean-Baptiste	107
Saint Jean et saint Paul, frères, martyrs	111
Martyre de saint Pierre et de saint Paul	114
Fête de saint Pierre et saint Paul	118
Le Précieux Sang	123
Visitation de Marie	126
Sainte Elisabeth, reine de Portugal	130
Fêtes des Prodiges de la très sainte Vierge	133

Notre-Dame du Mont-Carmel	137
Saint Vincent de Paul	142
Sainte Marie-Madeleine	151
Sainte Anne	160
Sainte Marthe	163
Marthe et Marie, ou la meilleure part	171
Saint Pierre ès-liens	175
Notre-Dame des Anges, à Assise	179
Saint Alphonse de Liguori	185
Notre-Dame des Neiges	193
Les Reliques de saint Venance, évêque de Viviers	196
Transfiguration de Jésus-Christ	201
Saint Laurent	205
Sainte Claire	215
Assomption de Marie	220
Saint Bernard	227
Sainte Jeanne-Françoise de Chantal	233
Très saint Cœur de Marie	240
Décollation de saint Jean-Baptiste	245
Saint Etienne, évêque de Die	250
Nativité de Marie	255
Saint Nom de Marie	260
Exaltation de la sainte Croix	264
Les Stigmates de saint François	268
Les Sept Douleurs de Marie	272
Office de Notre-Dame des Sept-Douleurs	277
Notre-Dame de la Merci	281
Saint Michel, archange	286
Fêtes de la très sainte Vierge en octobre	296
Le très saint Rosaire	299
Office du très saint Rosaire	303
Les Saints Anges	306
Saint François d'Assise	311
Saint Apollinaire, évêque de Valence	323
Office de saint Apollinaire	328
Sainte Thérèse	332
Fête de tous les Saints	336
Liturgie de la Toussaint	338

TABLE

519

Les Cloches de la Toussaint	342
Combats des Saints	346
Bonheur des Saints	350
Les Béatitudes	354
La Communion des Saints	366
Le Jour des Morts	379
La Prière pour les Morts	382
L'Office des Morts	387
La Prose des Morts	391
Les Saintes Reliques	395
Saint Charles Borromée	400
Sainte Galle, vierge de Valence	406
Dédicace des Eglises	415
Office de la Dédicace	419
Consécration d'une église	423
La Lampe du sanctuaire	430
Saint Martin	435
Saint Stanislas Kostka	445
Présentation de Marie au Temple	450
Sainte Cécile	453
Saint Clément	458

SUPPLÉMENT

Bienheureux.

Le Bienheureux Théophane Vénard	465
Le B ^x Pierre Chanel	471
La B ^{ee} Jeanne d'Arc	479
Le B ^x Jean-Marie Vianney	491
Le B ^x Jean Eudes	496
Le B ^x Bertrand de Garrigue	501
Le B ^x Jean-Gabriel Perboyre	506

TALENCE, IMPRIMERIE VALENTINOISE

